CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

TOME VIII

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

Vol. 8

COLLIN D'HARLEVILLE, FABRE D'ÉGLANTINE DESFORGES, LEMERCIER

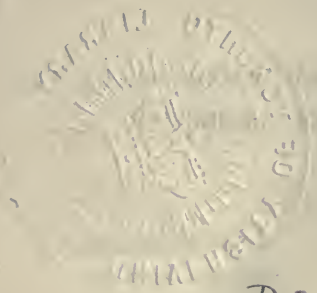
Les Châteaux en Espagne.
Le Vieux Célibataire.
Le Philinte de Molière.
L'Intrigue épistolaire.
Le Sourd ou l'Auberge pleine.
Plaute ou la Comédie latine.
Pinto ou la Journée d'une conspiration.

33022
9. 10. 36.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1860



PQ
1229
C4
t.8

COLLIN D'HARLEVILLE.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE.

NOTICE SUR COLLIN D'HARLEVILLE.

Collin d'Harleville (Jean-François) naquit à Maintenon, le 30 mai 1755. *L'Inconstant*, comédie en cinq actes et en vers, son premier ouvrage, fut donné avec succès en 1786. Le caractère principal de cette pièce est développé d'une manière très-heureuse et très-comique ; c'est un des rôles les mieux conçus qu'il y ait au théâtre, et, sous le rapport du style, c'est peut-être ce que l'auteur a produit de plus brillant. En 1788 il donna *l'Optimiste*, et en 1789 *les Châteaux en Espagne*, comédies en cinq actes, étincelantes de traits charmants, et dans lesquelles il a prodigué les détails heureux dont il savait enrichir tous ses ouvrages ; les situations manquent généralement de force comique, mérite éminent des pièces de caractère, et que les deux sujets semblaient appeler. *Les Châteaux en Espagne* sont cependant une des pièces les plus gaies et les plus agréables du théâtre de Collin : l'infinie variété et la grâce charmante des détails rachètent ce que le fond peut avoir de sec, et dissimulent heureusement ce que le cadre peut avoir d'étroit. *M. de Crac*, comédie en un acte, est une bouffonnerie très-amusante et fort bien écrite, qui fut donnée en 1791. Enfin, en 1792 parut *le Vieux Célibataire*, qui occupe un rang élevé parmi les comédies du dix-huitième siècle et la première place entre les œuvres de Collin d'Harleville. Un vers d'une comédie de Dubuisson, *le Vieux garçon* :

Et j'ai pensé vingt fois épouser ma servante,

a donné à Collin, ainsi qu'il a eu la bonne foi de le publier lui-même, la première idée du *Vieux Célibataire ;* mais son ouvrage, pour le fond, la forme et les détails, est de beaucoup supérieur à celui qui l'a inspiré : la fable inventée par Dubuisson manque d'unité et de simplicité ; le style de la pièce est généralement mauvais, le dialogue est guindé, sec, dépourvu de facilité, de grâce et de naturel ; enfin, l'ouvrage est tombé dans un juste oubli ; la fable du *Vieux Célibataire* est, au contraire, excellente ; tous les caractères sont parfaitement dessinés ; et le style est constamment élégant, coloré et comique.

Collin d'Harleville mourut à Paris, en 1806.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 20 FÉVRIER 1789.

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL.
HENRIETTE, sa fille.
M. DE FLORVILLE, son futur époux.
M. D'ORLANGE, l'homme aux châteaux.
VICTOR, son valet.
JUSTINE, femme de chambre d'Henriette.
FRANÇOIS, valet de M. d'Orfeuil.
OLIVIER, autre valet de M. d'Orfeuil.
UN LAQUAIS.

La scène est dans une salle, au château de M. d'Orfeuil, à quelques lieues de Moulins, dans le Bourbonnais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^lle D'ORFEUIL, JUSTINE.

M^lle D'ORFEUIL.

Mon père ne vient point!

JUSTINE.

Il ne tardera guères.
Il avait à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

M^lle D'ORFEUIL.

Je crains..

JUSTINE.

Que craignez-vous?

M^lle D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois...
La nuit...

JUSTINE.

Bon! bon! Monsieur est suivi de François.

Mlle D'ORFEUIL.

Et, dis-moi, que feraient deux hommes seuls, sans armes?
Mon père devrait bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, surtout lorsqu'on l'attend
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience.
Pourquoi monsieur est-il de la sorte attendu?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville,
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

Mlle D'ORFEUIL.

On dirait que vraiment je ne pense qu'à lui!

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui:
Sujet inépuisable! et, depuis six semaines,
Encore neuf!

Mlle D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir;
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

Mlle D'ORFEUIL.

Éh bien! je te l'avoue, oui, ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai sur ce point beaucoup de curiosité.

Mlle D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant cela ne se démente.

Mlle D'ORFEUIL.

Sans doute il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

Mlle D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

M^lle D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déjà je le vois qui s'avance
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance;
Car il sait allier la grâce et la fierté;
Et ce qui frappe en lui surtout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit?

M^lle D'ORFEUIL.

Assurément.
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légère bluette,
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrais distinguer entre mille:
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Émile.

JUSTINE.

Hé!... vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmants;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

M^lle D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait?
Laissez-moi l'espérance; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien:
Vous l'attendez parfait; il ne paraîtra rien.
Moi, je monte moins haut, afin de moins descendre;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir avec Florville arriver un valet;
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait;
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même;

Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop ni demander trop peu.
Mais vous, mademoiselle, oh ! c'est une autre affaire!

M^lle D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras si c'est une chimère !

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur:
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi? j'entends du bruit ; c'est monsieur.

M^lle D'ORFEUIL.

Ah! Justine!

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas?

M^lle D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon ! j'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

M^lle D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

M^lle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour! Bonsoir, ma chère fille.
Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

M^lle D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, malicieusement.

Ah! oui. Si vous saviez ce que c'est que l'attente!
Nous soupirions!...

M^lle D'ORFEUIL, vivement.

Comment se porte donc ma tante?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,

Ma fille ; et c'est par là que je veux commencer.
(Il l'embrasse.)
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire.
Je te donne à présent la moitié de mon bien.

M^lle D'ORFEUIL.

Épargnez-moi, de grâce, et changeons d'entretien.
Mon père... avez-vous?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi?

M^lle D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles?

M. D'ORFEUIL, feignant ne pas comprendre.

Des nouvelles? Ah! oui.

M^lle D'ORFEUIL.

Vraiment? Quelles sont-elles?

M. D'ORFEUIL, de même.

Le Grand Seigneur...

M^lle D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive ; et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte,
Et nous ne connaissons qu'un pays sur la carte :
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah! ah! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

M^lle D'ORFEUIL.

Mon père... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre :
Dès demain, en ces lieux, Florville peut se rendre.

M^lle D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas : vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non ;

Il sera plus prudent de t'en faire un mystère.

M^lle D'ORFEUIL.

Pourquoi ?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

M^lle D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion !
Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh ! mon Dieu ! nous savons ce que c'est qu'une fille :
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille !...

M^lle D'ORFEUIL, à demi-voix.

Pour Justine, on pourrait l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh ! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente au moins, je vous proteste :
Ainsi je prétends bien tout entendre, et je reste.

M^lle D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettez de garder le secret...

M^lle D'ORFEUIL.

Ah ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(Il tire une lettre de sa poche, et lit.)

« Mon vieux ami... » (Il s'interrompt.)

Que ce titre m'est cher !
Aussi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

M^lle D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil ?

M. D'ORFEUIL.

Ah ! oui.

(Il continue de lire.)

« D'hier matin,
« Notre jeune homme est en chemin,

« Et de près il suivra ma lettre.
« Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein
« Assez bizarre au fond, s'il faut ne rien vous taire.
« De sa future il désire, entre nous,
« Observer à loisir l'humeur, le caractère.
« Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous
« En simple voyageur, avec l'air du mystère,
« Et non comme futur époux.

JUSTINE.

Plaisante idée!

Mlle D'ORFEUIL.

Eh mais!... elle semble promettre...
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL, avec intention.

Pardon: voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?...

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! j'ai tort en effet.

M. D'ORFEUIL continue de lire.

« Je suis loin d'approuver un semblable projet,
« Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire.
« Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
« Vous pourriez, sinon l'éconduire,
« Mon cher, au moins le négliger.
« Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
« Je suivrais mon neveu, si je me portais bien.
« Adieu. — DERVAL. »
Plus bas, on lit, par apostille :
« Gardez mieux mon secret que je ne fais le sien. »
(A sa fille.)
Eh bien! voilà le tour que Florville te joue!

Mlle D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connaissent trop peu.
Le projet de Florville annonce une belle âme;
Et qui d'avance ainsi veut connaître sa femme
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître;

Tu ne peux que gagner à te faire connaître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : eh bien! jouons le nôtre :
Paraissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourrait arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir,
Mais sans faire semblant du tout de le connaître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville, peut-être.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, hors d'haleine.

Monsieur, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc!
Je t'avais défendu ce terme là.

FRANÇOIS.

Pardon;
Je l'oubliais. Enfin, voici monsieur Florville.

M. D'ORFEUIL.

Encor! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même il se trahit. Tenez, il me parlait,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure?

FRANÇOIS.

Eh! mais il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et, dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter; il faut le recevoir.
(A François.)
Qu'il vienne.

(François sort.)

SCÈNE IV.

M^lle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, à sa fille, qui paraît embarrassée.

Eh! mais, qu'as-tu?

M^lle D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Eh bien! quoi?

M^lle D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue...
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon! cela ne fait rien.

M^lle D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien!
Passer à la toilette une heure; et je parie
Qu'au retour tu seras une fois moins jolie.

M^lle D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets du moins de n'être qu'un instant.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout à l'heure;
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

(M. d'Orfeuil sort.)

SCÈNE VI.

JUSTINE, seule.

Fort bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.

Ils viennent ; à mon tour, je sens le cœur me battre.
(Elle regarde.)
A merveille. Ils sont deux, ainsi nous serons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE, en bottes; VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment monsieur vient de sortir.
Si vous le désirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir? point du tout. Ne dérangez personne;
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah! vous êtes trop bonne.
Moi, j'attendrais longtemps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, lui rendant sa révérence.

Vous êtes bien poli; je ne puis m'arrêter.
(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, triomphant.

Eh bien?

VICTOR.

Charmant accueil! rencontre inespérée!
D'honneur!

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paraît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh! mon Dieu! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grâce, à la réalité,
Monsieur; elle a de quoi suffire, en vérité!
On ouvre... Moi, j'étais tremblant comme la feuille.
Je m'avance : on sourit, on s'empresse, on m'accueille,

Pour prendre les chevaux un garçon a volé,
Et du nom de monsieur l'on m'a même appelé :
J'entre enfin, et déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout à fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il était dur et fier, ils seraient insolents.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable :
Aussi, monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir ; elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! suis-je partout reçu d'autre manière?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah! vous voilà bien fier!
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure ; ici le hasard nous procure
Un asile ; et demain?

M. D'ORLANGE.

Demain? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit,
C'est fort bien ; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux

VICTOR.

Mais que vous reste-t-il enfin de vos voyages?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois, et, dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négliger le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous ballotte,
Pestant, grondant, surtout quand vous vous égarez,
Et parfois espérant lorsque vous espérez.
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre;
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher; mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidèle.
Tu seras, quelque jour, bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Ah! oui, c'était un digne et galant homme,
Qui nous faisait passer tous les mois quelque somme.
Mais, las! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimais bien cependant ceux qu'il vous envoyait.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre!
Il me reste, en tout cas, la faveur du ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom :
De mon père, au collége, il était compagnon;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,

Et pour la forme.

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connaissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance.
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Oui, dès demain je pars, et je vole à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courrier je descends;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi je lui dis : « Monsieur, vous trouverez peut-être
« Mon entrée un peu leste; elle me fait connaître :
« Tel, à vos yeux, d'Orlange en ce jour vient s'offrir;
« Tel, et plus prompt encor, vous le verriez courir,
« S'il pouvait être utile à son prince, à la France. »
Cet air d'empressement, et surtout d'assurance,
Le frappe : nous causons; il m'observe avec soin;
Et je l'entends qui dit : Ce jeune homme ira loin.
Dans la journée il vaque un honorable poste,
Mille gens l'attendaient; et moi, qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin?... je puis être... ministre un jour :
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, persuadé par degrés.

Ah! vous n'oublierez pas, j'espère, mon bon maître,
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non, tu dois me connaître.
Sois tranquille; toujours tu seras mon ami :
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible?

M. D'ORLANGE, gravement.

Mais soyez modeste et sage,

Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, humblement.

Ah! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte.
Il me prend par la main, me conduit au salon,
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies.
Et ces dames, monsieur, à coup sûr sont jolies?

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmante; et d'honneur, j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entre elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la demoiselle chante :
Quel goût délicieux! et quelle voix touchante!
On me mène en un grand et bel appartement :
Je suis las; je m'endors délicieusement.
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeune. Victor vient avertir son maître.
Je me lève... l'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, hors de lui-même.

Restons, monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment : daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

(A Victor.)

Vous ! Mon ami, quelqu'un va vous faire connaître
L'appartement que doit occuper votre maître.
Croyez d'ailleurs qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... monsieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête :
Le jour où l'on s'égare est un vrai jour de fête.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, monsieur, soyez le bien venu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connais si bien, que je vous ferai grâce
De ces remercîments, dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remercîments? Bon!... Il ne m'en est point dû ;
Et dans votre alentour si je m'étais perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route ?

(A part.)

Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraisemblablement conduisait à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence :
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais très bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
Des voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Eh! fort bien.

(A part.)

J'attendais les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... Je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi.....

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs.

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron!

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors?

M. D'ORLANGE.

J'étais seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très-ferme, et je leur dis :
« Messieurs, que me veut-on? ma bourse? On peut la prendre.
« S'agit-il de mes jours? je saurai les défendre. »
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Les étonne.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien.

M. D'ORLANGE.

Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit : « Les braves gens nous plaisent.
« L'argent, nous le gardons; nous en avons besoin :
« Mais attaquer vos jours, nous en sommes bien loin!

« Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. »
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi. Voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Le récit est piquant.

(A part.)

On ne peut mieux trouvé.

(Haut.)

Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme.
Et... de grâce, peut-on savoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez :
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, monsieur; c'est toute ma famille,
Ma seule joie; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, monsieur, de la louer:
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrais que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse;
Je m'en consolerai si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi! vous en doutez!
J'en répondrais pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connaître :
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paraître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;
Car vous êtes chez vous, monsieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE, d'un accent très-prononcé.

Monsieur, les anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissaient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile.
A tous les voyageurs ici j'offre un asile,
De bon cœur : après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paye avec usure.
Établissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

Monsieur!...

(A part.)

Il est vraiment aimable tout à fait.

M. D'ORFEUIL, à part.

De mon gendre je suis déjà très-satisfait.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh! non. Ils ne le sont pas tous;
Tous ne sont pas, monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable! Oh, moi, je suis bon enfant; mais, du reste,
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part. C'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un, vraiment, qui serait attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vite?

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte.
Nous les trouvons, sans doute, excellents; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE.

Que sais-je?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête monsieur; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours : dès le matin il part.
Vous ne connaissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connaître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai Juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand;
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre.
Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, vivement.

Vous êtes marié?

VICTOR.

Non, vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, a part.

Tant mieux; j'avais bien peur.

VICTOR.

Je disais seulement
Que j'étais fait pour l'être : aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore;
Et de longtemps, je pense, il ne se mariera.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par là.

VICTOR.

Vous croyez?

JUSTINE.

Au revoir; j'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de mousieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc : allez, dites-le-lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il ferait mieux d'éviter l'entrevue ;
Et, pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(Il sort.)

JUSTINE, le suivant des yeux.

Il n'est pas mal.

SCÈNE II.

M^lle D'ORFEUIL, JUSTINE.

M^lle D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parlait?

JUSTINE.

C'est mon futur à moi.

M^lle D'ORFEUIL.

J'entends : c'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

M^lle D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paraître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

M^lle D'ORFEUIL, vivement.

Il était comme il faut.
Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvait tantôt vous dire même chose.

M^lle D'ORFEUIL.

A propos... tu l'as vu, Justine.

JUSTINE.

Eh bien ?

M^lle D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin, comment le trouves-tu ?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune, et d'aimable figure.

M^lle D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure,
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle; il plaît dès le premier abord :
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées.

Mlle D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah ! doucement. Ce n'est qu'un indice léger :
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, avec un nouvel habillement.

Voici, mademoiselle, une heureuse disgrâce.
A la nuit, au hasard, que je dois rendre grâce !
De détours en détours m'amener jusqu'ici,
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, cet accident chez moi n'est pas très-rare :
Je l'avouerai, souvent cela m'est arrivé.
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte;
Mais je marche au hasard. Si la nuit m'a surpris,
De ce petit malheur moi-même je souris,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin une lumière :
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier, je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici, je trouve encore, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grâce, et j'admire, d'honneur...

Mlle D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, monsieur?

M. D'ORLANCE.

Ah! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie?

Mlle D'ORFEUIL.

Mais... on se fixe enfin.

M. D'ORLANCE.

Eh mais, en vérité,
De se fixer ici l'on serait bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et surtout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis longtemps m'arrêter nulle part.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déjà vous parlez de départ!

M. D'ORLANCE.

N'en parlons point ce soir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon! demain vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marierez.

M. D'ORLANCE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet qui vous plaît, qui sait vous engager;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANCE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serais parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi, monsieur?

M. D'ORLANCE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je suis ennemi de la gêne,
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

Mlle D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANCE.

J'aime la liberté.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais, en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes,
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable;
Et je pourrais, par jour, être souvent coupable.

Mlle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois, pendant un mois, je puis me promener.

Mlle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien encor pardonner cette absence :
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh ! je l'en préviendrais;
Car si j'étais au point d'épouser, je voudrais
Connaître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui-dà!

M. D'ORLANGE.

Je lui dirais : « Tenez, mademoiselle... »
Mais quoi ! je vous ennuie.

Mlle D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(A part.)

Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine, »
Dirai-je à ma future...

Mlle D'ORFEUIL.

Oh ! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant, tel même, j'en convien,
« Que l'on pourrait parfois me croire un peu volage.

« Toute femme jolie a droit à mon hommage :
« Trop heureux de lui plaire en tout temps, en tous lieux !
« Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux ;
« Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
« Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisserait la même liberté ;
Verrait avec plaisir, même après l'hyménée,
De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup d'œil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil ;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Partout aller sans lui, puisqu'il irait sans elle ;
Et, comme vous disiez, fidèle à son époux,
Le préférer, d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudrait permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserais promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

Mlle D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, monsieur : Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi ! seriez-vous, monsieur, jaloux, par aventure ?

M. D'ORLANGE.

Peut-être un peu.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourtant il faudrait, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux ;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi je le sens bien dans le fond de mon âme :
Je suis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, à part.

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense ; excusez ma franchise.

M^lle D'ORFEUIL.

Moi, je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentiments j'ai regret de vous voir;
Mais je suis très-charmée, au fond, de le savoir.

M. D'ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose :
Aussi bien ce serait s'inquiéter sans cause.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin, à part.

Eh! mon gendre n'a point un air embarrassé
(Haut.)
Eh bien, mon cher monsieur, êtes-vous délassé?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu mademoiselle...

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourrait ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grâce qui brille...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

M^lle D'ORFEUIL.

Ah! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père; et j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi j'écouterais pendant des jours entiers.
Je prends le plus souvent leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Êtes-vous voyageur, dans la force du mot?

M. D'ORLANGE.

A quelque chose près.

JUSTINE, à part.

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, monsieur, quelque étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? Vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu;
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, monsieur, êtes-vous?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence? Voyez! je ne l'aurais pas cru :
Vous n'avez point l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru!
En voyageant, l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, bas, à sa maîtresse.

Il ment fort bien.

Mlle D'ORFEUIL, bas, à Justine.

Avec trop d'aisance et de grâce.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe?

JUSTINE, à part.

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

Mlle D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver :
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, monsieur? Ma foi, je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grâce jusqu'au dessert!

M. D'ORFEUIL.

Soit. Aussi bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Espérance bien chère!
J'aurais trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avais du moins l'espoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! quand il faudrait se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmants je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle donc?

M. D'ORLANGE.

Eh oui! votre réception
Me touche, me pénètre; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout à fait;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage serait le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors vous accompagnerait.

Mlle D'ORFEUIL.

Partout, avec plaisir, j'accompagne mon père.
Cette partie aurait surtout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme, en vérité,
Mademoiselle; moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettais pour longtemps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer:
Elle est en amazone, ou bien en cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle.
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux;
Ce qu'on voit, on en parle: enfin on le voit mieux.
Est-on las? on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublierait sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours incognito;
Car c'est là ma manière, et je hais, en voyage,
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu, tel jour, en tel endroit! il semble
Qu'on le revoie encore, en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même en écoutant;
Et vos riants tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons en effet au point essentiel:
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel.

M. D'ORFEUIL.

Et vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, embarrassé.

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'était un bel endroit: il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et, dites-moi, la mer est-elle loin?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup d'œil superbe?

M. D'ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie!

Mlle D'ORFEUIL.

J'ai toujours, de la voir, eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien! c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez.
De même, en pleine mer vous vous promènerez.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais... j'aurais peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle faiblesse extrême!
Eh! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime?...
(Il se reprend.)
Près d'un père?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper;
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, monsieur... monsieur d'Orlange?

JUSTINE, à part.

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

(A d'Orlange.) (A sa fille.)
Venez. Ma fille, et toi, viens-tu?

Mlle D'ORFEUIL.

Dans le moment
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL.

(Bas, à sa fille.)
Allons. Il est charmant.
(Il emmène d'Orlange.)

SCÈNE V.

Mlle D'ORFEUIL, JUSTINE, qui se regardent quelque temps.

JUSTINE.

Eh bien, mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Plaît-il?

Mlle D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

Mlle D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur?

JUSTINE.

Le voilà.

Mlle D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui? moi, mademoiselle. Oui, je vous l'ai prédit.
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire.
En un mot, le premier a fait tort au second.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! quelle différence!

JUSTINE.

Écoutez donc, au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage
Est aimable...

Mlle D'ORFEUIL.

Un tel mot est bien vague à présent.
De séduisants dehors, un babil amusant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable;
Et Florville à mes yeux serait fort agréable,
Si Florville pour moi n'était qu'un étranger:
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre;

Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! tout son entretien.
Quelle légèreté!

JUSTINE.

C'était un badinage;
Il fallait bien ainsi jouer son personnage.

Mlle D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours;
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui vains, légers, inconséquents, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même, en fort peu de paroles,
Amant fort agréable, et fort mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vite, entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée;
D'un beau portrait votre âme était préoccupée :
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

Mlle D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce?

FRANÇOIS, à Justine.

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'est perdu tout de bon.

Mlle D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle; il est tout à fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais, en vérité, la rencontre est unique.

Mlle D'ORFEUIL.

Va-t-il monter ?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

Mlle D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père ?

FRANÇOIS.

Pas encor.
J'y courais ; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

Mlle D'ORFEUIL.

Écoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père de ce pas,
Et je l'avertirai ; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.
(Elle le regarde.)
Il n'est pas mal ; pourtant, moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS; UN LAQUAIS, qui sort après l'avoir introduit.

FRANÇOIS.

Dans ce salon
Voulez-vous bien, monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,
J'attends : vous avez l'air d'un serviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? Votre maître... a-t-il des enfants?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh! oui. Partout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt; cela me désespère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! monsieur son père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit monsieur; pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais, sans être informé
De ses secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DE FLORVILLE.

Je suis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître :
Celui-ci pour Florville est loin de me connaître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'était traité par lettre;
Et si j'avais voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas;
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe : si je suis content, je me déclare :
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage!

SCÈNE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part, de loin.

Où donc est-il? je suis curieux de le voir.
(Haut.)
Ah! bon. C'est moi, monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître?...

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois monsieur son fils peut-être?...

M. D'ORLANGE.

Je ne suis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon.
Monsieur est, je le vois, ami de la maison.

M. D'ORLANGE.

Moi, point du tout : bientôt je le serai, sans doute.
Je suis un voyageur égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, sans doute, ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur!...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quel est ce zèle extrême?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui!

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur! surtout d'une gaieté!
Sur ma foi, vous serez ravi de le connaître.

M. DE FLORVILLE.

C'est assez en un soir d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connaissez pas le maître de ces lieux?
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connaître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui? moi! j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi vous plairez dès le premier coup d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne...!
C'est sa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'est dans tous ses discours une grâce touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur, je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée :
Par degrés... que dirai-je! elle s'est animée;
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaieté.
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui serait agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment je le crois.
Vous la voyez ce soir pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. DE FLORVILLE, à part.

Tout ceci cache-t-il un mystère?
(Haut.)
Et... comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrais. Mais quoi! je ne puis : dès demain,
Il faudra, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très-forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, monsieur?

M. DE FLORVILLE, à part.

Je puis mentir.

(Haut.)

Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

Oh! le charmant voyage!
Il nous paraîtra court celui-là, je le gage!
Henriette fera les frais de l'entretien.
Henriette est le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah! fort bien.

(A part.)

Ce monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier?
Mais quoi! les voyageurs font bientôt connaissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! monsieur!...

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouillerait point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce serait bien dommage!

Mais si la même belle obtenait notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé, l'autre, quoiqu'à regret
Céderait sans murmure, et se retirerait.

M. DE FLORVILLE.

L'effort serait cruel pour une âme sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs ;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirais pour une fille unique,
Et que vous survinssiez...

M. D'ORLANGE.

Bon ! bon ! terreur panique !

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu,
Monsieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimais Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrète ;
Et moi, je vous rendrais même service ailleurs.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, messieurs?

M. D'ORLANGE.

Pour souper ?

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, à Florville.

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.

En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, à part.

Ma foi, si j'y comprends un seul mot, que je meure!
Serais-je donc ici venu trop tard d'une heure?

(Ils sortent ensemble. Olivier les suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FLORVILLE.

Je n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible :
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible?
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grâce, esprit, elle a tout; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant s'il m'avait prévenu!

SCÈNE II.

Mlle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure ;
Elle paraît charmante.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah, charmante! Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure.
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

Mlle D'ORFEUIL.

Monsieur aimerait donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférerais à la ville, à la cour;

J'aime les prés, les bois, surtout la solitude.
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avais une aimable compagne,
Je passerais ma vie au sein de la campagne.

M^lle D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous :
J'entends une retraite isolée et profonde,
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

M^lle D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur; et nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute je le crois, puisque vous me le dites.
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

M^lle D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement;
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Hé quoi! mademoiselle,
Ce monsieur qui d'abord m'a montré tant de zèle,
N'est donc qu'un voyageur égaré?

M^lle D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paraît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

M^lle D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable;
Et le premier coup d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déjà beaucoup, et surtout aujourd'hui...

M^lle D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.

Ces innocents plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très-solitaire.
Une autre trouverait cette retraite austère.
Eh bien ! ma solitude a pour moi des appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! je le crois. D'ailleurs cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre :
Vous faites son bonheur.

Mlle D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi dès mes plus jeunes ans :
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisants,
Écarter loin de lui les ennuis, la tristesse
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse !
Il aime la musique : eh bien ! chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

Mlle D'ORFEUIL.

Je suis, de plus, sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire.
Doux emploi ! tous nos soirs sont bien vite écoulés.

M. DE FLORVILLE.

(Très-vivement.) (En se reprenant.)
Ah ! je vous aiderai... ce soir, si vous voulez ;
Vous vous reposeriez...

Mlle D'ORFEUIL.

Je vous suis obligée.
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, eh bien ! je le dirai tout bas,
Car un autre en rirait, mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule :
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisais sa partie, ensuite je lisais ;
Je l'écoutais surtout ; enfin, je l'amusais :
Et moi j'étais heureux, en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à la fois, m'est chère et douloureuse.

Mlle D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir !
Une mère ! Pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir ! Pourquoi, mademoiselle ?
Ah ! gardez-vous-en bien : la cause en est trop belle !
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerais.
Qui connut vos plaisirs doit sentir vos regrets.
J'éprouve en ce moment un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas ! pourquoi faut-il que des moments si doux
S'échappent aussi vite !

Mlle D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être en ces lieux n'ai-je que peu d'instants...
L'autre étranger ici restera-t-il longtemps,
Mademoiselle ?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh mais... je l'ignore ; mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère ;
Et... nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui...

M. DE FLORVILLE, à part.

Comme elle paraît émue en le voyant !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout, d'honneur! Je puis être indiscret :
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gênerait.

M. DE FLORVILLE, à part.

Fort bien! Vous allez voir que c'est moi qui le gêne.

M. D'ORLANGE, à Florville.

Je suis un paresseux; mais j'en porte la peine :
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement.
Vous me sûtes hier prévenir.

M. D'ORLANGE.

D'un moment
Ma venue en ces lieux a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, monsieur, bien heureux l'un et l'autre!
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai?
Le portrait que j'ai fait vous paraît-il flatté?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

Mlle D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grâce,
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait :
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainsi je rêvais donc à vous, mademoiselle :
Je vous voyais partout, au château, dans le bois...
Et je vous voyais... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon âme était charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée,
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même de loin la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,
Et je vais voir... Partout règne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui, le feu, justement,
Avait pris, par malheur, près de mademoiselle,
Chez Justine.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! bon Dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grâce à mon zèle.
On est bien dispensé de politesse alors.
Je pousse votre porte, et, redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déjà vous étiez éveillée;
D'une robe légère à la hâte habillée,
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor,
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais quoi! déjà la flamme en barrait le passage!

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, à mademoiselle d'Orfeuil.

Mon manteau vous couvre le visage;
Même aux dépens du mien : moi, je risquais si peu!
Je vous enlève enfin tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en était chargé;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille :
Monsieur portait le père, et je portais la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

Mlle D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espère
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh! j'aurais eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux :
Le plaisir me réveille en sursaut; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'était qu'un rêve.

M^lle D'ORFEUIL.

Mille grâces, monsieur, d'un si généreux soin :
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin.

Messieurs, vous paraissez en bonne intelligence :
Les voyageurs entre eux font bientôt connaissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disais.

M. DE FLORVILLE.

Et surtout on la fait
Si vite avec monsieur!

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet,
J'ai vu que nos humeurs étaient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur!...

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies.
Hein?... qu'en dis-tu, ma fille?

M^lle D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est,
Mon père; je le sens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, à part.

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, partout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeuné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, à part.

Il l'entend bien.
Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(Haut.)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille.
(A Florville.)
Vous, monsieur, venez voir ma petite famille.

Mlle D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Monsieur la reverrait peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon Dieu, point du tout; je l'ai vue à loisir.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh non! depuis une heure au moins je me promène.

M. D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourrait la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non, voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, saluant mademoiselle d'Orfeuil.

Il n'était pas besoin de sortir du château.

(Il sort avec M. d'Orfeuil.)

SCÈNE V.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe?

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte?

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de moments à passer près de vous!
Et j'irais perdre, moi, des instants aussi doux!

M^lle D'ORFEUIL.

Eh mais! la fiction vous paraît familière,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah! pardonnez : ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci ;
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

M^lle D'ORFEUIL.

Je croyais que monsieur aimait la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord ; mais tel plaisir est insipide et fade
Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien ;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien !...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grâce,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

M^lle D'ORFEUIL.

Si tôt?
Je ne le croyais pas.

M. D'ORLANGE.

Ah! souvent il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup d'œil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, mademoiselle
J'étais un voyageur distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin....

M^lle D'ORFEUIL.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi ! Je suis... hélas! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez...!

M^lle D'ORFEUIL.

Pardon.
De deviner, monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

M^lle D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre ;
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le ; jusque-là, je dois tout ignorer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE.

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant je ne suis qu'un simple voyageur,
Même à voir de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé j'ose la croire atteinte :
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornaient, en son essor, ma haute destinée!
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands événements je me crois réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le roi, l'État, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger;
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.
(Arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision.)
Le vaisseau sur lequel je m'étais embarqué,
Par un corsaire turc, en route est attaqué...
Je défends, presque seul, mon timide équipage...
Mais enfin le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends... Les Turcs, charmés de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur
Qu'avait tué mon bras. Le sort me favorise :
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens par degrés à de très-hauts emplois...
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au vizir; il prétend qu'on me chasse...
On le chasse lui-même, et je monte à sa place...
« Pacha, dit le vizir, les Russes sont là; cours,
« Et bats-les. » Je les bats; puis je prends en trois jours
Ismailow, Okzakow, Crimée et Valachie...
Mon nom devient fameux par toute la Turquie...
Le sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,

Me fait son gendre : il meurt; et je règne après lui.
(Au comble du délire.)
Me voilà donc le chef de la sublime Porte!...
Mais ma religion, mais mon culte! Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers?
Mon dogme est d'adorer le dieu de l'univers.
Il est celui des Turcs; et tous, à mon exemple,
Vont ne bénir qu'un Dieu, dont le monde est le temple.
Ce n'est pas que je sois jaloux d'être empereur;
Mais instruire un grand peuple et faire son bonheur,
Voilà la gloire unique, oui...

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE; VICTOR, déjà entré sur la scène, et sans être vu, a écouté, depuis ces mots : Le capitan pacha, etc.

VICTOR, se prosternant.

Sultan!

M. D'ORLANGE.

Eh bien! qu'est-ce.
Que veut-on?

VICTOR.

Au sérail on attend ta hautesse...

M. D'ORLANGE, se croyant encore le grand seigneur.

Quel est l'audacieux...?

VICTOR.

La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!... c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage. En rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel : je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé...?

M. D'ORLANGE.

Eh! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,

Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite.
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels c'est une utile trêve.
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et, dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuné pourtant serait bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est point manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... Il raisonne assez passablement.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VICTOR.

Il est fou... Là... se croire un sultan, seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;

Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui, dans ce canton; j'aime ce pays-ci,
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service?
Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi gros fermier! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant; et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants;
Que je verrai, de loin, revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Plus heureux que monsieur... le grand Turc sur son trône :
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
« Ce bon monsieur Victor; » cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose.
(Il cherche.)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurai-je perdu? serait-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(Il crie.)
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, monsieur ?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre....?

VICTOR.

Ah ! mademoiselle, excusez, je vous prie;
Venez m'aider, de grâce, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds? Expliquez-vous.

VICTOR.

Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE l'amène mystérieusement.

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL sourit.

Quel est donc ce mystère?

M. D'ORLANGE.

Ah! si vous pouviez lire
Dans ce cœur!...

M. D'ORFEUIL, toujours de même.

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois; mais saurai-je à la fin ce secret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'est assez longtemps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute : puis, pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment?

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre :
En un mot, je l'adore; et si j'osais prétendre
A sa main, cet hymen ferait tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être;
Mais il est naturel de se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Mon nom....

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez.

Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connais fort bien toute votre famille.

Vous dites donc, monsieur, que vous trouvez ma fille...

M. D'ORLANGE.

Ah! monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé.

Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.

Écoutez : je vais voir notre jeune personne;

J'espère que tous trois serons bientôt d'accord;

Car, si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, monsieur.

SCÈNE II.

M. D'ORLANGE.

Mais comme tout s'arrange!

J'aime, je plais, j'épouse. O trop heureux d'Orlange!

Qui m'aurait dit hier, lorsque je m'égarais,

Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrais?

Qu'en ce château, moi-même... Il est un peu gothique :

Mais je rajeunirai cet édifice antique.

Le père est un brave homme, il entendra raison;

Car je suis, à peu près, maître de la maison.

Ces grands appartements sont vraiment détestables.

Nos bons aïeux étaient des gens fort respectables,
Mais ils ne savaient pas distribuer jadis.
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin, car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille.
Quoi! je fais tout ôter. Nous avons du terrain :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt; ils sont tous dans mon portefeuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un bien sombre : on n'y voit rien du tout;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on? un Amour, un vieux temple?
Un kiosque? Oh! non, rien d'étonnant. Par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeste en dedans : le luxe en est banni :
On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi; je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs; je les arroserai,
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure,
Et tout autour de moi la plus belle verdure.
De ce lieu tout mortel est d'avance exilé :
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.
Là, je rêve, je lis; tapi dans ma retraite,
Je vois du coin de l'œil la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit :
Retenant son haleine, elle ouvre et s'introduit.
Ah! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, Mlle D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, mademoiselle, a comblé tous mes vœux.
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non vraiment. Et ma noce? oh! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs sont déjà dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête;
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfants, des vieillards, les filles, les garçons.
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse;
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice;
Que vous dirai-je enfin? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu! que tout cela sera charmant à voir!

M. D'ORLANGE.

Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce.
Le jour n'est pas si près.

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

(Voyant arriver Florville.)

Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, qui a entendu le dernier vers.

Je vous suis obligé.

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire;
J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.

(Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher!
Cela s'entend, je crois!

M. DE FLORVILLE.

Oh ! oui, rien n'est plus clair.
Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vite.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces, monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi ! vous partez ? Sur vous j'avais compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvait
Qu'Henriette déjà fût promise à quelque autre.
Qu'auriez-vous fait alors ?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre ?
Je trouverais, d'honneur, on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère :
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que lui ?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurais été charmé de le connaître.

M. DE FLORVILLE, faisant un geste.

Et... si...

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival.
Je ne le tuerais point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête.
S'il vous tuait?

M. D'ORLANGE.

Eh bien! si le destin m'apprête
Une si belle mort, soit; je m'y dévouerai,
Monsieur, par deux beaux yeux heureux d'être pleuré!
Mais c'est mal à propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis, car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrai pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant!
Peut-être, le beau sexe est si compatissant!
De sa main... Pourquoi non? Jadis les demoiselles
Soignaient les chevaliers qui se battaient pour elles.
Mon Henriette est tendre : oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse;
Mais Bayard près de lui n'avait point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira. Je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard... De ses yeux une larme est tombée.
Ah! si je suis malade, elle n'est guère mieux!
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrais, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi! si par malheur vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux est bien loin de paraître.
Mais de votre départ je suis très-affligé;
Car vous m'êtes si cher!..

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais...

M. D'ORLANGE.

Je serais enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime surtout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE, frappé tout à coup d'une idée.

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai sur vous des vues :
N'en dites mot. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DE FLORVILLE.

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit! Je le voi,
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrais, d'un seul mot, me faire reconnaître...
Mais non, elle aime l'autre; il est trop tard peut-être;
Et je l'affligerais, sans être plus heureux.
Cet hymen cependant eût comblé tous mes vœux.
Le père me convient, et la jeune personne
Est charmante. Il est vrai qu'elle se passionne

Un peu vite... Eh! pourquoi me suis-je déguisé?
Pour ce monsieur, vraiment, le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercherait querelle...
Mais pourquoi? Sa mépris est assez naturelle.
Il arrive; on lui fait un gracieux accueil;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup d'œil.
Laissons-lui son erreur; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Ah! puisque excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant..
Oui...

SCÈNE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur, recevez mes adieux...

M. D'ORFEUIL.

Bon! qu'entends-je?
Vous partez?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel dessein étrange!
Vous n'en avez rien dit à déjeuné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis
Je me suis consulté, monsieur; et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon! avant de partir vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose
Qui vous plairait.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrais d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, Mlle D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ah! croirais-tu, ma chère,
Que monsieur veut partir?

Mlle D'ORFEUIL, avec un peu de dépit.

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir...

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvait me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connaissez point les moulins, l'ermitage.

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressait le plus.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quelle froideur extrême!

Mlle D'ORFEUIL, à part.

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins, la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardonnez... je voyage si peu!
Je dis à ce pays un éternel adieu.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce matin même encore, il paraissait vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour
J'aurais voulu, monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

Mlle D'ORFEUIL, à part.

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, à part.

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.
(Haut.)
C'en est trop; je m'oublie en ces touchants adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grâce...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture

M. DE FLORVILLE.

Non; ne me suivez pas, monsieur, je vous conjure.
Mille remercîments de vos généreux soins.
Adieu, mademoiselle; et puissiez-vous du moins,
Puissiez-vous, dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur! bonheur, hélas, si rare!
Et que vous avez droit cependant d'espérer!

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déjà ? Mademoiselle est donc bien satisfaite?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.
Adieu, monsieur, adieu, pour la dernière fois.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. D'ORFEUIL, Mlle D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête; il faut que j'en convienne.
Mais il a l'humeur sombre; et ce n'est pas la mienne.

M^lle D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvait les cacher.
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

M^lle D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'âme tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc! comme il est toujours gai.
Quel aimable babil! quelle grâce!

M^lle D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjouement, surtout de la franchise.
Mais j'aurais souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles âmes!
En un mot, je voudrais...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, mesdames!
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

M^lle D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh mais! demeure

M^lle D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout à l'heure.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnaient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre âme,
Vous pardonnez, monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment !

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'était sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh, mais!.... daignez permettre...
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre
De mon oncle.

M. D'ORFEUIL.

Eh oui!

M. D'ORLANGE.

Quoi! mon oncle vous écrit?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle lui-même.

M. D'ORLANGE.

Allons donc! monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel! que ma surprise est grande!
Est-il bien vrai?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, à M. d'Orfeuil.

Monsieur... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(A monsieur d'Orlange, en s'en allant.)
J'y vais. Oui, j'étais prévenu;
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Ah! Victor, qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Se peut-il? Comment me savait-il ici?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre;
Car vous saurez, monsieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre! Et pour qui?

VICTOR.

Pour un futur époux;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? je m'y perds. Répète donc, de grâce...

VICTOR.

Oui, monsieur : un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, était d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venait pour surprendre.
Vous parûtes : d'abord on vous prit pour le gendre :
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé!
Voilà pourquoi si tôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah! je comprends enfin... J'étais surpris aussi
De voir... Mais quoi! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est ce donc, monsieur, je vous supplie?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(Il sort.)

VICTOR, en s'en allant.

Encor quelque folie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORLANGE.

Victor est donc parti, je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramènera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice
Cruel; mais qu'après tout, il fallait que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser..
Cet homme est le futur, c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis je vais disparaître : avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route :
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits!
Ah! l'accueil qui m'attend paiera tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'allégresse.
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits enfants.
Henriette me dit : (que ces mots sont touchants!)
« Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère!
« Je vous dois mon bonheur, mes enfants, et leur père. »
Serais-je plus heureux, si j'étais son époux!
Quelqu'un vient : c'est le père, allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre?...
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve....

M. D'ORFEUIL.

A la lettre?

A cet oncle indiscret?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu pour vous; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser, mais je ne puis m'en plaindre :
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre?

M. D'ORLANGE.

Il avait ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.
Savez-vous bien, monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvait vous échapper :
Mais, monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper!

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos désirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendrait de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère,
Je sens que l'étranger nous était nécessaire;
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché; mais quoi! je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce monsieur gagnerait à se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je serais très-fâché s'il ne revenait point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus; justement, la voici.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, M^lle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, à sa fille.

Eh bien, voilà Florville, et tout est éclairci.

M^lle D'ORFEUIL.

Il est vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

M^lle D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Ah ! si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à désirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux : car vous avez, je pense,
A vous faire en secret plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Ah! oui.

(M. d'Orfeuil sort.)

SCÈNE IV.

M^lle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part.

De mon rival servons les intérêts.

M^lle D'ORFEUIL, à part.

C'en est fait; écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

Mlle D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non : vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez : mais quoi !
Si je ne l'étais pas ?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh mais ! monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

Mlle D'ORFEUIL, vivement.

Vos alarmes, monsieur ? Quel sujet ?...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je me rends justice.
J'ai, car d'avance il faut que je vous avertisse,
Mille défauts, d'honneur ! pour un mari s'entend.
Je me connais, je suis vif, volage, inconstant,
Et capricieux même : il faut que je le dise.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable :
Qu'en dites-vous ?

Mlle D'ORFEUIL.

Il est tout à fait estimable.

(A part.)

Voudrait-il m'éprouver ?

M. D'ORLANGE.

Eh ! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observais tantôt.
Ses discours sont remplis de raison, de justesse ;
Ils respirent la grâce et la délicatesse :
Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous plaisantez.

M. D'ORLANGE.

Moi! Non, je suis de bonne foi.
A vos charmants attraits j'ai cru le voir sensible.
Qui ne le serait pas?... Et s'il était possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher,
Dites-le : je suis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin, à lui céder moi-même
Tous mes droits... si j'en ai.

Mlle D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême!
Mais, encore une fois, il n'est plus question
De vain déguisement, de supposition;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,
Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est vous qui bientôt me connaîtrez, je crois.

SCÈNE V.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR, qui entre mystérieusement, et a l'air de vouloir parler en secret à son maître.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE, voulant emmener Victor.

Je vais...

Mlle D'ORFEUIL.

Restez : c'est moi, monsieur, qui me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Eh bien!

VICTOR.

Il va venir : il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutais pas.

Et ma lettre?

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre?...
Mais qu'avez-vous donc mis, monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment?

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant il a d'abord pâli.
Puis il a pris un air... un air... là... très-poli,
Mais extraordinaire. « Oh! oui, j'irai sans doute,
« A-t-il dit. Je comptais poursuivre au loin ma route;
« Mais ceci me retient. Vite, dit-il alors
« Au postillon, retourne au château d'où tu sors. »
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

(Victor sort.)

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, monsieur! C'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Non : je vous connaissais assez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? La place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux;
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'était dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,
Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant;
Lisez. (Il le lui remet.)

M. D'ORLANGE lit.

« Voulez-vous bien revenir à l'instant?
« Ne demandez que moi; j'ai deux mots à vous dire;
« Gardez qu'on ne vous voie. » Ah!... (Il rit.)

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
(D'un ton martial.)
Attendez, je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE.

Il faut que je l'attende?
Il me rappelle; il veut qu'en ces lieux je me rende :
Je revole à l'instant; et monsieur n'est pas prêt!...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paraît?...
Je crains pour le futur sa tendresse inquiète...
Hélas! je crains surtout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?
Je suis bien malheureux! J'ai des droits à sa main,
J'arrive; mais je vois qu'un autre est aimé d'elle :
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient... c'est elle! Ah! ciel!

SCÈNE IX.

Mlle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle D'ORFEUIL, de loin, sans voir Florville.

Florville dans ces lieux,
(Apercevant Florville.)
M'avait dit que quelqu'un me demandait. Ah! dieux!
(Haut.)
C'est vous, monsieur!

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir..
Je ne me flattais pas de jamais vous revoir.

Mlle D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? C'est... pardon. Une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais : votre père a reçu mes adieux.

Mlle D'ORFEUIL.

Je les avais reçus moi-même... Il serait mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paraître:
Ma visite, à présent, le troublerait peut-être.
Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête.

Mlle D'ORFEUIL.

Oh! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçait, ce semble, une union prochaine.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, j'étais sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesait d'avance, et j'en aurais gémi.
Mon père, heureusement, est mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père :
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisais trop d'honneur :
Je le croyais aimé.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins, je le soupçonne,
L'a prévenu...

Mlle D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimais personne,
Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE, à part.

Personne? Ai-je bien entendu?
O Dieu! l'espoir enfin me serait-il rendu?
(Haut.)
Votre cœur serait libre encor, mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL, à part.

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher! Heureux Florville!

Mlle D'ORFEUIL.

Hé quoi!
Vous enviez son sort?

M. DE FLORVILLE, vivement.

Ah! je parle de moi.

Mlle D'ORFEUIL.

De vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Eh oui! La feinte est inutile.
Vous êtes libre encore, et moi je suis Florville.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous, Florville?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle: ô trop heureux retour!
Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis et que je vous adore!

Mlle D'ORFEUIL.

Qu'entends-je? Hé quoi, c'est vous qui m'étiez destiné?

(A part.)
Se peut-il ? Ah ! mon cœur l'avait bien deviné.
(Haut.)
Je puis donc espérer ! Mon bonheur est extrême
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étais aimé ! Qu'entends je ? et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici ? J'étais loin de songer...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh ! c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.
Du désespoir je passe au comble du bonheur ;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCÈNE X.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, Mlle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avais-je donc, monsieur, si mal choisi la place ?
Et faut-il dans le bois... ?

M. DE FLORVILLE.

Épargnez-moi, de grâce :
Je sens assez, monsieur, combien je suis ingrat.

Mlle D'ORFEUIL.

Moi ! je sens tout le prix d'un trait si délicat.
(A M. d'Orlange.)
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime :
Vous en avez, monsieur, de vrais à mon estime.
(A son père.)
Vous savez notre erreur, mon père ?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville : enfin on le connaît !

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grâce à ce dessein étrange,
S'était trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allais sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous?

Mlle D'ORFEUIL.

Pour moi, je vous pardonne;
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! discours superflus!
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah! que je dois rendre grâce
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace!

M. D'ORLANGE.

Moi! j'ai fait mon devoir. Ah! respirons... L'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang;
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai:
Assez d'autres sans moi serviront bien le prince:
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Serait-il une terre à vendre en ce canton?

M. D'ORFEUIL.

Justement: j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achète. J'y prends une femme estimable,
D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfants; le grand nombre m'en plaît.
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élèvera les filles:
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi:
Je saurai démêler leur goût, leur caractère;
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire.
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné!
(A M. d'Orfeuil.)
Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme,

(Il montre Mlle d'Orfeuil.)
Il pourrait épouser la fille de madame.
(A M. d'Orfeuil.)
Trop heureux ! Tous alors, nous serons vos enfants.
Vous sourirez, mon père, à nos soins caressants.
A cent ans vous direz : « Je n'avais qu'une fille ;
« Et tout ce qui m'entoure est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé!

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des châteaux en Espagne.

FIN DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1792.

PERSONNAGES.

M. DUBRIAGE, le vieux célibataire.
MADAME ÉVRARD, sa gouvernante.
ARMAND, neveu de M. Dubriage, sous le nom de Charles.
LAURE, femme d'Armand.
AMBROISE, intendant de M. Dubriage.
GEORGES, filleul et portier de M. Dubriage.
JULIEN et SUSON, enfants de Georges.
CINQ COUSINS de M. Dubriage.

La scène est à Paris, chez M. Dubriage.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, seul.

Je viens de l'éveiller; il va bientôt paraître.
Allons... il m'est si doux de servir un tel maître!...
Rangeons tout comme hier; il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout, et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.

SCÈNE II.

CHARLES, GEORGES.

GEORGES.

Ah! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand.

CHARLES.

Toujours tu me nommes Armand,
Et tu me trahiras.

GEORGES.

Pardon, je vous supplie.

CHARLES.

Charle est mon nom.

GEORGES.

Eh oui, je le sais; mais j'oublie.
Je m'en ressouviendrai : ne soyez plus fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons : Dites-moi donc bien vite où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites :
Votre sort en dépend; j'y suis intéressé.

CHARLES.

Eh! mais je ne suis pas encor très-avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis, j'attends qu'en ces lieux ma femme s'introduise,
Pour agir de concert.

GEORGES.

Oui, vous avez raison :
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLES.

Ah! comment! à quel titre, et combien il m'en coûte!
Moi, domestique ici!

GEORGES

C'est un malheur sans doute;
Mais pour servir son oncle est-on déshonoré?
Je le répète encor, c'est beaucoup d'être entré;
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente?
Ce fut de vous offrir à notre gouvernante
Comme un parent.

CHARLES.

Jamais pourrai-je m'acquitter....

GEORGES.

Allons, ce que j'en dis n'est pas pour me vanter,
Je ne me prévaux point; mais je vous félicite.
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.
Votre bon père, hélas! dont j'étais serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.
Oui, cher Armand... pardon... Mais je vous ai vu naître;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître :
Jugez si Georges doit aimer, servir leur fils!

CHARLES.

Pourquoi le ciel si tôt me les a-t-il ravis?

Ah ! pour m'être engagé par pure étourderie...

GEORGES.

Eh ! monsieur, laissez-là le passé, je vous prie :
Oui, voyez le présent, et surtout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,
Que je sois le filleul de monsieur Dubriage;
Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage,
La gouvernante m'ait (j'ignore encor pourquoi)
Fait venir tout exprès pour être portier, moi;
De sorte que je puisse ici vous être utile,
Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,
Vous me l'ayez fait dire, au lieu de vous montrer :
Que j'aie imaginé, moi, de vous faire entrer,
Et que madame Évrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine ?

CHARLES.

Il est vrai...

GEORGES.

C'est votre air de décence, et surtout
De jeunesse... que sais-je?... Oui, la dame a du goût.

CHARLES.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On dirait qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGES.

Ne voudrait-elle pas vous faire par hasard
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort; madame Évrard,
Elle est d'une sagesse, oh ! mais à toute épreuve...
Cet Ambroise, entre nous, qui depuis qu'elle est veuve
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudrait l'épouser : cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve...

CHARLES.

Je l'observe en effet.

GEORGES.

A propos, moi j'observe
Qu'Ambroise vous hait fort.

CHARLES.

Rien n'est moins surprenant;
Avec mon oncle même il est impertinent :
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGES.

Écoutez donc, monsieur, sa place est excellente !

Et vraiment mon parrain vous aime tout à fait,
Sans vous connaître encor.

CHARLES.

Je le crois en effet,
Georges, et c'est un grand point : oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu :
Si je ne touche un oncle, au moins j'égaye un maître.

GEORGES.

A de tels sentiments j'aime à vous reconnaître.

CHARLES.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grâce aux yeux
D'un oncle qui me hait sous mon nom véritable;
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Évrard, qui, grâce à mon déguisement,
Semble sourire à Charles en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGES.

Oui, courage!
Madame votre épouse achèvera l'ouvrage.

SCÈNE III.

CHARLES, GEORGES, LE PETIT JULIEN.

GEORGES.

Eh! que veux-tu, Julien?

JULIEN, regardant autour de lui.

Moi, papa?

GEORGES.

Qu'as-tu là?

JULIEN, lui remettant une lettre.

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire; et puis d'une vitesse extrême,
Crac, il s'est en allé : moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivait... Ah! bon Dieu!...
Au revoir, monsieur Charle.

CHARLES, affectueusement.

Oui, Julien... sans adieu.

(Julien sort.)

SCÈNE IV.

CHARLES, GEORGES.

CHARLES.

Il est gentil !... Eh bien ! quelle est donc cette lettre ?

GEORGES.

(Ouvrant la lettre.)

Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre ?...

CHARLES.

Eh ! lis.

GEORGES.

C'est le billet que j'attendais.

CHARLES.

Lequel ?

GEORGES.

Oui, le certificat de ce maître d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLES.

Ah ! de monsieur Lagrange.
Eh bien ?

GEORGES.

Eh bien, monsieur, grâce au ciel, tout s'arrange,
Comme vous allez voir.

(Il donne la lettre à Charles.)

CHARLES, lisant.

« Mon cher Ambroise... » Hé quoi ?

GEORGES.

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLES, continuant de lire.

« J'ai su que vous cherchiez une jeune servante,
« Qui tînt lieu de second à votre gouvernante.
« J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet ;
« C'est celle qui vous doit remettre ce billet.
« Vous en serez content ; elle est bien née, et sage,
« Et docile : peut-être à son apprentissage...
« Mais sous madame Évrard elle se formera ;
« Je vous la garantis, mon cher... » *Et cætera.*

GEORGES.

Sous l'habit de servante il fait entrer la nièce.

CHARLES.

Voilà, mon ami George, une excellente pièce.

GEORGES.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passe-port,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLES.

Oui, j'ose l'espérer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,
Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connais pas?

GEORGES.

Si fait.

CHARLES.

Eh oui! tu sais qu'elle a quelques appas;
Mais tu ne connais point cet esprit, cette grâce
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,
A Colmar. J'y servais; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avais eu le bonheur d'être utile à son père :
Cela seul me rendit agréable à la mère.
Sans savoir qui j'étais, on m'estimait déjà;
Je me nommai; le père alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien! j'ai toujours chez ma femme
Trouvé même douceur et même bonté d'âme.
Je regrettais mon oncle. Elle me suit d'abord :
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus? Elle travaille, et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même;
J'oserais en répondre. Encor quelques instants,
Et nos maux sont finis. Je me tais, et j'attends.

GEORGES.

Je fais la même chose aussi; je dissimule.
Dans le commencement j'en faisais scrupule;
Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi
Dans la maison volait, pillait à sa manière :
Sans parler des envois de notre cuisinière,
Qui ne fait que glaner; madame Évrard tout bas
Moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande,
Achetée aux dépens de qui? je le demande.
Chaque jour il y met un nouveau meuble; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici :
De façon que bientôt, si cela continue,

L'une sera garnie, et l'autre toute nue.

CHARLES.

Je leur pardonnerais tout cela de bon cœur,
S'ils avaient de mon oncle au moins fait le bonheur;
Mais ce qui me désole est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres!
Pauvre oncle! il sent son mal, et je vois à regret
Que s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SCÈNE V.

CHARLES, GEORGES, MADAME ÉVRARD.

GEORGES, bas, à Charles.

Voici madame Évrard : oh! comme à votre vue
Elle se radoucit!

CHARLES.

(Bas, à Georges.) (A madame Evrard.)

Paix donc! ... Je vous salue,
Madame.

GEORGES, avec force révérences.

J'ai l'honneur...

MADAME ÉVRARD, à Charles.

Ah! bonjour, mon ami.
(A Georges.)
Que fais-tu là?

GEORGES.

Pendant qu'on était endormi,
Nous causions.

MADAME ÉVRARD.

Va causer en bas.

GEORGES.

C'est moi qu'on blâme,
Et c'est lui qui toujours me parle de madame.

MADAME ÉVRARD.

De moi! Que disait-il?

GEORGES.

Que vous embellissiez;
Qu'il semblait chaque jour que vous rajeunissiez.

MADAME ÉVRARD.

Oui, Charles dit toujours des choses délicates;

Mais il est trop galant, et c'est toi qui me flattes.
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGES.

Oh! Dieu merci,
L'on sait un peu...

MADAME ÉVRARD.

Ne laisse entrer personne ici
Sans m'avertir.

GEORGES.

Non, non.

MADAME ÉVRARD.

Surtout pas une lettre
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGES.

Oh, non! je ne crois pas qu'on écrive à présent.

MADAME ÉVRARD.

Il n'importe. Va donc.

(Georges sort.)

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, CHARLES.

MADAME ÉVRARD, à part, pendant que Charles range dans la chambre.

George est un bon enfant;
Mais sur de telles gens quel fonds pourrait-on faire?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire;
Et c'est le dernier homme à qui je me fierais...
Si j'intéressais Charle à mes desseins secrets?
Il me plaît; monsieur l'aime; il a de la prudence,
De l'esprit: mettons-le dans notre confidence...
(Haut.)
Comment vous trouvez-vous ici?

CHARLES.

Fort bien, ma foi,
Et je serais tenté de me croire chez moi.

MADAME ÉVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable:
Cette maison pour vous sera très-agréable;
Monsieur semble déjà vous voir d'assez bon œil.

CHARLES.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MADAME ÉVRARD.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLES.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

MADAME ÉVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté.
Hélas! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici!
(Se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.)
Charle,
Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle;
Car vous m'intéressez. Vous êtes doux, prudent,
Discret; et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son cœur et lise au fond du vôtre,
Et que vous n'êtes point un laquais comme un autre...

CHARLES.

Non : j'espère qu'un jour vous le reconnaîtrez.

MADAME ÉVRARD.

Écoutez donc, mon cher; et bientôt vous verrez
Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse.
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.
Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts,
Mon pauvre Évrard et moi... car il vivait alors.
Depuis bientôt deux ans, cher monsieur, je suis veuve,
Et c'est avoir passé par une rude épreuve!...
(Essuyant ses yeux.)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parents, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLES.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MADAME ÉVRARD.

Reste encore un neveu; mais un neveu tenace...

CHARLES.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfants?

MADAME ÉVRARD.

Aucun.

CHARLES.

Il a donc des neveux, madame?

MADAME ÉVRARD.

Il n'en a qu'un;

Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine...
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mène.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLES.

En effet.

MADAME ÉVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait!
Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père.
Monsieur n'eût qu'un beau-frère : il l'aimait...

CHARLES.

Comme un frère.

MADAME ÉVRARD.

Les brouiller tout à fait eût été trop hardi;
Mais pour le frère, au moins, je l'ai bien refroidi.

CHARLES.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage!
Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite : on me crut.

CHARLES.

Ah! fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

CHARLES, à part.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Qu'avez-vous?

CHARLES.

Rien.

MADAME ÉVRARD.

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains.

CHARLES.

Que vous...? Terreur panique!
C'est à lui de vous craindre.

MADAME ÉVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui :
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.
« Son entretien sera moins coûteux en province, »
Lui dis-je : « chargez-m'en. » L'entretien fut très-mince,

Comme vous pouvez croire. Il se découragea,
Il jeta les hauts cris ; enfin il s'engagea.
C'est où je l'attendais. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;
Et monsieur l'excusait encore.

CHARLES.

Il est si bon !

MADAME ÉVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon :
Je supprimai la lettre, et vingt autres messages...
J'en ai mon coffre plein.

CHARLES.

Précautions fort sages!

MADAME ÉVRARD.

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLES.

Oh ! je m'en fie à vous !

MADAME ÉVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHARLES.

Et comment, je vous prie?

MADAME ÉVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLES.

A l'insu !

Il n'avait point écrit ?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.
Moi, j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse ;
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta ;
De malédictions il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLES, se contenant à peine.

Tout cela me paraît on ne peut mieux conduit.
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit?

MADAME ÉVRARD.

(Regardant encore si personne ne l'écoute.)
Pas tout à fait. Je vais vous confier encore

Un secret délicat qu'Ambroise même ignore.
Le dessein est hardi ; j'ose me proposer
Pour tenir mieux mon maître...

CHARLES.

Eh bien ?

MADAME ÉVRARD.

De l'épouser.

CHARLES.

D'épouser !... En effet, j'admire la hardiesse...

MADAME ÉVRARD.

Jusque-là je craindrai le neveu, quelque nièce...

CHARLES.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir ?

MADAME ÉVRARD.

Un peu.
Depuis un an je cache adroitement mon jeu.
D'abord parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLES.

La conséquence est bonne.

MADAME ÉVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs ;
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs ;
Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLES

A merveille !

MADAME ÉVRARD.

D'enfants à dessein je l'entoure.
J'ai fait venir exprès son filleul le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfants, leurs naïves caresses,
Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,
Pénètre dans son cœur, ébranle son esprit :
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLES.

Mais c'est déjà beaucoup.

MADAME ÉVRARD.

Ce n'est pas tout. Il faut frapper le dernier coup.

Charles, seul avec vous quand monsieur s'ouvre, cause,
S'il soupire, et paraît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé;
Que par une compagne il serait consolé.
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes;
Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes;
Du maintien, de l'esprit, des talents variés;
Que je suis fraîche encore... Enfin vous me voyez.
Dites, si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame;
Qu'en entrant, de monsieur vous me crûtes la femme.

CHARLES.

Volontiers.

MADAME ÉVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLES.

Oui, madame, il suffit.

MADAME ÉVRARD.

Vous m'entendez donc bien?

CHARLES.

Rassurez-vous, de grâce;
Je dirai... ce qu'enfin vous diriez à ma place.

MADAME ÉVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste; et soyez sûr
Qu'un salaire...

CHARLES.

Croyez qu'un motif bien plus pur...

MADAME ÉVRARD.

Paix!... j'aperçois monsieur.

SCÈNE VII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

C'est vous? Bonjour, madame

MADAME ÉVRARD, très-tendrement.

Monsieur, je vous salue, et de toute mon âme.

CHARLES.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami?

MADAME ÉVRARD.

Vous paraissez rêveur... Auriez-vous mal dormi ?

M. DUBRIAGE.

Moi ? très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante,
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous ? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

MADAME ÉVRARD.

Je m'en vais parier que c'est votre neveu
Qui cause en ce moment votre sombre tristesse :
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse ;
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeais.

MADAME ÉVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets...

M. DUBRIAGE.

Non.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore ?
Depuis plus de huit ans l'ingrat vous déshonore :
Oubliez-le, monsieur ; sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah ! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MADAME ÉVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles ;
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidèles :
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,
Vous tiendrons lieu tous trois de parents et d'amis.
(Prenant la main de M. Dubriage.)
Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte :
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Charles vous reste : il saura converser.

CHARLES.

Heureux si je pouvais jamais vous remplacer !

MADAME ÉVRARD, bas, à Charles.

Songez à notre plan.

CHARLES, bas, à madame Évrard.

Oui, j'y songe, madame.

(Madame Évrard sort.)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Cette madame Évrard est une digne femme;
Elle a bien soin de moi.

CHARLES.

Monsieur... certainement...
Mais qui n'aurait pour vous le même empressement?

M. DUBRIAGE.

Oh! je ne suis pas moins content de ton service,
Charles.

CHARLES.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLES.

Le désir de plaire est si propre à former!
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis me touche, m'intéresse.

CHARLES.

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise; oui..., je ne sais pourquoi,
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi;
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLES.

Heureux qu'en moi, monsieur, quelque chose vous plaise!

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein, il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher,
Je n'ai pas un ami, dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLES.

Les peines!... Quoi! monsieur, vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!
Je te parais heureux, et je ne le suis pas.

CHARLES.

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,
Triste...

CHARLES.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.
Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr,
Ne faisais-je pas choix d'une femme!

CHARLES.

Il est sûr
Que pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrais... vœux tardifs!

CHARLES.

(A part.) (Haut.)
Hélas!.. Vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs
Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.
J'en eus que je croyais très-solides. Écoute :
J'avais dans mon commerce un jeune associé;
Par inclination il s'était marié :
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnait peu d'envie
D'en faire autant.

CHARLES.

Sans doute il pouvait faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurais eu l'espoir de faire un choix meilleur,
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse
Aurait rendu la sienne encore plus affreuse.
Il mourut. D'un commerce entre nous partagé;
Chargé seul, à l'hymen dès lors j'ai peu songé :
Je quittai le commerce.

CHARLES.

Enfin, vous étiez maître,
Libre...

M. DUBRIAGE.

En me mariant, j'aurais cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

CHARLES.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi :
Monsieur... pour se soustraire à cette servitude
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes (sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie);
Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe!... Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on serait fâché de devenir l'époux;
Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'âme
Gémit...

CHARLES.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme
Modeste en ses désirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Soit. En est-il beaucoup?

CHARLES.

Plus qu'on ne croit peut-être :
Moi, qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connaître.

M. DUBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis...

CHARLES.

Mais où n'en a-t-on pas?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embarras-là même;
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,
Vous embarrasse aussi, sans vous dédommager :
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve,

Et c'est précisément l'état où je me trouve.
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je croi;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi.

CHARLES.

En effet...

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse;
Et parfois je voudrais, honteux de ma faiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déjà donné congé:
Je le reprends toujours; car, s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme au fond. Parfois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Évrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourrait... Mais quoi, j'ai si peu de courage!
Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLES.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...
Car tu ne connais pas ma retraite profonde...
Je n'avais qu'un neveu qui m'eût pu consoler
Dans mes maux... Et c'est lui qui vient les redoubler!

CHARLES.

Ce neveu... pardonnez... Il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

Lui, coupable?... Il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savais!... Mais non, laissons ce malheureux.

CHARLES.

Ah! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLES.

Il rirait de vos peines!
Il se ferait un jeu de prolonger les siennes!
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé;
J'en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible;

Mais Armand n'a point d'âme.

CHARLES.

O ciel! est-il possible!
Mais cet Armand, monsieur, le connaissez-vous bien?

M. DUBRIAGE.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLES.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison comment s'est-il conduit?

CHARLES.

En êtes-vous certain?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit;
Et ses lettres...

CHARLES.

Eh bien?

M. DUBRIAGE.

Étaient d'une insolence!...
Il m'écrivait un jour (j'en frémis quand j'y pense)
Qu'il viendrait, qu'il mettrait le feu dans la maison.

CHARLES.

Ah, mon Dieu! quelle horreur et quelle trahison!

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLES, faisant un effort pour se contenir.

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur... Avez-vous lu vous-même cette lettre?

M. DUBRIAGE.

Non. C'est madame Évrard : encore, par pitié,
Elle me faisait grâce au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infâme.

CHARLES.

(Se reprenant, et à part.)
Infâme, dites-vous? Laissons venir ma femme.
(Haut.)
Ah! si l'on vous trompait...

M. DUBRIAGE.

Et qui donc?

CHARLES.

Je ne sais...
Mais quoi! je ne puis croire à de pareils excès:
Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix! Jamais ne m'en ouvrez la bouche,
(Se radoucissant.)
Entendez-vous? Au fond, ton zèle ardent me touche,
Mon ami, je l'avoue; il annonce un bon cœur:
On ne saurait plaider avec plus de chaleur.

CHARLES.

Je parle pour vous-même: oui, bon comme vous êtes,
Cette colère ajoute à vos peines secrètes.

M. DUBRIAGE.

Bon Charles!

CHARLES.

Permettez que je sorte un moment
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors; mais reviens promptement.
(Monsieur Dubriage rentre chez lui.)

SCÈNE IX.

CHARLES, seul.

Allons chercher ma femme: il est temps, l'heure presse;
Et, plus tôt que plus tard, il faut qu'elle paraisse.
(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUBRIAGE seul, un livre à la main.

Que ce mot est bien dit! Consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espère:
Je jouirais aussi déjà, si j'étais père;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.
(Fermant le livre.)
Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie;
Mais aujourd'hui surtout je sens que je m'ennuie:
C'est qu'il est des moments où je me trouve seul,
Et porterais, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive.
Dans l'état où je suis, il faut bien que je vive...
Ils m'abandonnent tous... Je ne sais ce qu'ils font...
(Appelant.)
Madame Évrard!... Ambroise!... Aucun d'eux ne répond.
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaires:
(Il s'assied.)
Je ne saurais me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, GEORGES.

GEORGES, de loin, à part.

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, se croyant seul encore.

Oui, j'ai moins de chagrin
Quand Charle est avec moi, nous causons.

GEORGES, toujours de loin et à part.

Bon parrain!

Il parle, et n'a personne, hélas! qui lui réponde:

Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, George? Où donc est tout le monde?

GEORGES.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Évrard aussi?

GEORGES.

Elle aussi : chacun a ses affaires ici.
Et moi de leur absence, entre nous, je profite
Pour vous faire, monsieur, ma petite visite :
Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGES.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude...

GEORGES.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire... et le temps aujourd'hui
Est sombre : tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGES.

Vous êtes malheureux. Jamais je ne m'ennuie :
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal ; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois.

GEORGES.

Je bénis mon sort à chaque instant.
Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être :
D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain ; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier :
Une loge ne peut occuper seule un homme.
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement ma petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arrière-saison.

M. DUBRIAGE.

C'est bien fait. D'être heureux ce Georges fait envie !

GEORGES.

Ajoutez à cela le charme de la vie,
Une femme : la mienne est un petit trésor;
Elle a trente ans; je crois qu'elle embellit encor.
Point d'humeur; elle est gaie, elle est bonne, elle est franche;
Elle aime son cher George. Oh! j'ai bien ma revanche!
Dame, c'est qu'elle a soin du père, des enfants!...
Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmants.
Sans cesse autour de moi l'on passe, l'on repasse;
C'est un mot, un coup d'œil; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGES.

Un peu; mais le plaisir!...
Il faut bien se donner un moment de loisir :
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille;
Car moi, tout en riant, en causant, je travaille.
(Il indique par son geste le métier de tailleur.)
Mais quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis,
(Car la petite bande à présent soupe à table),
Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable!
Je me dis quelquefois : « Je ne suis qu'un portier :
« Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au premier. »

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

GEORGES.

Ah! la nôtre est la vraie, et vous ne l'êtes guère
Heureux! C'est votre faute aussi; car, entre nous,
Pourquoi rester garçon? Il ne tenait qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu?... j'ai toujours aimé le célibat.

GEORGES.

Célibat, dites-vous? C'est donc là votre état?
Triste état, si par là, comme je le soupçonne,
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne!
Vive le mariage! Il faut se marier,
Riche ou non : et, tenez, je m'en vais parier
Que si quelqu'un offrait au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,

Pour qu'il vécût garçon, il dirait : « Grand merci.
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre au fond de la campagne,
« Pauvre, grattant la terre auprès d'une compagne. »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGES.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié ;
C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié, dis-tu ?

GEORGES.

Pardon, c'est qu'il est incroyable
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre diable,
Sois plus heureux pourtant : c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé :
Mais changeons de sujet.

(Il se lève.)

GEORGES.

Très-volontiers. Encore
Si pour charmer, monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent !

M. DUBRIAGE.

Oui ! tu vois mon neveu !...

GEORGES.

Mais cela me surprend ;
Et vraiment je ne puis du tout le reconnaître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu longtemps ?

GEORGES.

Je l'ai vu naître.
Depuis, pendant dix ans j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, Georges, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devait donc avoir un bouillant caractère ?

GEORGES.

Eh non, il était doux !

M. DUBRIAGE.

Bon !

GEORGES.

A ne vous rien taire,

Moi, je ne saurais croire à ce grand changement :
Il faut qu'on l'ait...

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il était doux?

GEORGES.

Charmant :
Sa mère ne pouvait se passer de sa vue.
Hélas ! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restait, mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, à part.

Hélas !

GEORGES.

Abandonné dès lors, au dépourvu...

M. DUBRIAGE, voyant venir Ambroise.

Chut !

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, GEORGES, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

AMBROISE, toujours d'un ton rude.

De l'argent, monsieur, qu'on vous apporte.
Cent bons louis : tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte :
Mais enfin cet argent va me faire du bien ;
Car, depuis très-longtemps, je ne touchais plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute à moi? croyez-vous que je touche?
Aucun fermier ne paye : ils ont tous à la bouche
Le mot *grêle*.

M. DUBRIAGE.

Hélas, oui !

AMBROISE.

Vous-même le premier,
Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.

Saint-Brice avait besoin de réparations ;
J'ai fait à Montigny des augmentations :
Aussi de plus d'un an vous ne toucherez guères.
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires :
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGES, à part.

Bon apôtre !

AMBROISE, à Georges.

Plaît-il ?

GEORGES.

Qui, moi ? je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici ! C'est donc au premier que tu loges ?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGES.

J'entretenais monsieur, et voulais l'amuser :
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste ?

GEORGES.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe ;
Je veux t'y voir aussi : va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, à Ambroise.

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

(A Georges.)
Chacun a sa manière. Allons, vite.

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGES.

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur ?

GEORGES.

Est-ce vous faire offense
Que de venir un peu causer !

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton...!

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protége!
Il a beau me manquer...

GEORGES.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGES.

Mais à qui, s'il vous plaît?
Vous n'êtes point mon maître, et c'est monsieur qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui, moi seul!

AMBROISE.

Comment?

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, GEORGES, AMBROISE, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD.

Ambroise encor s'emporte,
Je gage?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que Georges sorte,
Descende : il me résiste, et monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

MADAME ÉVRARD.

D'un tapage si grand, comment, c'est là la cause!

M. DUBRIAGE.

Ah! je suis plus choqué du ton que de la chose.

MADAME ÉVRARD, à M. Dubriage.

Vous avez bien raison; mais vous le connaissez,
Ce cher homme... il est vif.

AMBROISE.

Eh, morbleu!

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie,
(A Georges, d'un ton d'autorité.)
Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGES.

Eh oui, je descends!

MADAME ÉVRARD.

Bon.

GEORGES, à part, en s'en allant.

Oh! que j'ai de chagrin
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain! (Il sort.)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

MADAME ÉVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, encore ému.

Je suis bon; mais aussi c'est trop en abuser.

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne nous dispense.

AMBROISE.

Eh! qui vous dit, madame...?

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord;
Il me tient des propos... Et devant George, encor!

MADAME ÉVRARD.

Cela n'est pas croyable... Ambroise!...

AMBROISE.

Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...

MADAME ÉVRARD.

Oh oui! je vous assure...

AMBROISE.

Eh! monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAGE.

Je le sais; sans quoi...

MADAME ÉVRARD.

Bon! vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me semble
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.

M. DUBRIAGE.

N'en parlons plus.

MADAME ÉVRARD.

Non, non, plus du tout.

(Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.)

M. DUBRIAGE.

Sans adieu :
Je vais au Luxembourg, me promener un peu.

MADAME ÉVRARD, de loin.

Revenez donc bientôt, cher monsieur : il me tarde...

M. DUBRIAGE.

Oui, bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

AMBROISE.

Savez-vous que si l'on n'y prend garde,
Il nous fera la loi ?

MADAME ÉVRARD.

Nous sommes sans témoin :
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,
Et je crains que monsieur ne perde patience.

AMBROISE.

Je voudrais voir cela.

MADAME ÉVRARD.

Ce ton de confiance
Pourrait vous attirer quelques fâcheux éclats.
Je vous en avertis, ne vous exposez pas.

AMBROISE.

Eh ! je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse !
La maison sauterait plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien céler,
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès longtemps je vous aime, et vous presse, madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme.
C'est trop longtemps aussi me jouer, m'amuser ;
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.

MADAME ÉVRARD.

Mais vous pressez les gens d'une manière étrange,
Il le faut avouer.

AMBROISE.

Je ne prends plus le change.

Tenez, madame Évrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant; mais vous me plaisez fort.

MADAME ÉVRARD.

Monsieur Ambroise!...

AMBROISE.

Eh oui! votre air, votre figure,
Que vous dirai-je enfin? toute votre tournure
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux :
Vous êtes fraîche, et moi je ne suis pas très-vieux;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble :
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.
Ma fortune est assez ronde, vous le savez.
Je ne m'informe point de ce que vous avez :
Vous ne vous êtes pas sûrement oubliée...
Allons, madame Évrard.

MADAME ÉVRARD.

Je crains d'être liée.

AMBROISE.

Eh! plutôt craignez tout, si nous nous divisons;
Oui : je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles;
Et tous deux nous pourrions en raconter de belles.
Au lieu qu'à l'avenir si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...
A propos, j'oubliais de vous dire, madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

MADAME ÉVRARD.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là!
Je ne suis point d'accord avec vous sur cela.

AMBROISE.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide?

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

AMBROISE.

Si fait; et puis qui vous succède...

MADAME ÉVRARD.

Qui...?

AMBROISE.

Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours?
Notre service est doux, mais nous servons toujours.

MADAME ÉVRARD.

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudrait mieux peut-être
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

AMBROISE.

Mais cela peut durer encore très-longtemps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans.
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :
Et, pour la faire sûre, honorable et discrète,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

MADAME ÉVRARD.

S'ils allaient de monsieur captiver la tendresse!...
Enfin nous verrons...

AMBROISE.

Bon! vous remettez toujours!

MADAME ÉVRARD.

Eh! moins d'impatience!

AMBROISE.

Et vous, moins de détours;
Plus de délais : demain je veux une réponse.

MADAME ÉVRARD.

(A part, en s'en allant.)

Demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce,
Que faire? Allons, il faut le presser au plus tôt.

AMBROISE.

A demain donc.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

AMBROISE, seul.

Voilà la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune
Quand on la mange seul? Monsieur sert de leçon :
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon!
On se marie, on a des enfants, on amasse :
Et, si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille?... A propos, c'est, je croi...
Déjà!

SCÈNE VIII.

AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, d'un ton rude.

Qu'est-ce?

LAURE, tremblante.

Monsieur... Ambroise?

AMBROISE.

Eh bien! c'est moi.

LAURE.

Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dérange...
C'est moi... dont vous a pu parler monsieur la Grange.

AMBROISE.

C'est différent. J'entends; c'est vous qui souhaitez
Entrer ici?

LAURE.

Du moins, si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre?

AMBROISE, s'asseyant.

Vous tremblez!

LAURE.

Moi?... pardon.

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...
Voyons... « Sage, bien née et docile... » Il suffit.
(Regardant Laure très-fixement.)
Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE.

Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... Vingt ans?

LAURE.

Pas tout à fait encore.

AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déjà?

LAURE.

Qui, moi ?... jamais!
Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes pas, je crois, mariée?

LAURE.

A mon âge,
Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois
(Se levant).
Que vous me convenez... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me faire.

AMBROISE.

Oh non! Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai monsieur; car il est à propos
Qu'ensemble ce matin nous en disions deux mots:
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute.

AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

LAURE.

Oh oui!

AMBROISE.

Puis, pour la gouvernante,
Madame Évrard, soyez docile et prévenante.
Monsieur la considère, et moi j'en fais grand cas.
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge:

C'est un homme de bien, respectable d'abord
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déjà je le révère.

AMBROISE.

C'est tout simple; surtout souvenez-vous, ma chère,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,
Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, monsieur, que j'en dois rendre grâce.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

SCÈNE IX.

LAURE, AMBROISE, CHARLES.

CHARLES, de loin, à part.

L'aura-t-il agréée?

AMBROISE.

Ah! Charles, dans l'instant
J'arrête, je reçois cette jeune servante;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder :
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLES.

Oui, je l'espère.

AMBROISE, à Laure.

Bon! allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures, sans faute :
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instants
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps;
(A Charles.)
Ni vous non plus.

CHARLES.

Oh non! Croyez, je vous supplie,
Que toute ma journée est assez bien remplie.

(Ambroise sort.)

SCÈNE X.

CHARLES, LAURE.

CHARLES.

Te voilà donc entrée! Ah! nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la nièce et le neveu!

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLES.

Rassure-toi, ma chère.
Mon oncle va te voir; il suffit, et j'espère.
Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon cœur dès la première fois...
Ah! je voudrais déjà qu'à loisir il t'eût vue!

LAURE.

Je désire à la fois et crains cette entrevue.
Cette madame Évrard, ô Dieu, que je la crains!

CHARLES.

Qu'elle est fausse et méchante!

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLES.

Chère épouse, faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise!

LAURE.

Eh, Charles! que m'importe!
Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien;
Tu me tiens lieu de tout: le reste ne m'est rien.
Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage;
Mais tu me consolais; nous mêlions nos douleurs :
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les moments les plus doux de ma vie.

CHARLES.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'envie...

LAURE.

Mais adieu; car je crains...

CHARLES.

A peine pouvons-nous
Peindre nos sentiments.

LAURE.

Ils n'en sont que plus doux...
Adieu, Charle.

CHARLES.

Au revoir.

LAURE, en sortant.

Au revoir.

SCÈNE XI.

CHARLES, seul.

Quelle femme!
De l'esprit, de la grâce, avec une belle âme!
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,
Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi.
Je craignais son courroux : ah! bien loin de le craindre,
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plaindre!...
Mais que veut George?

SCÈNE XII.

CHARLES, GEORGES.

CHARLES.

Eh bien?

GEORGES.

Elle vient de partir,
Sans qu'on l'ait, grâce au ciel, vue entrer ni sortir...
Mais vous ne savez pas!...

CHARLES.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGES.

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déjà ses papiers dans les mains :
Ils viennent par monsieur se faire reconnaître.
« Il est sorti, » leur dis-je. « Il rentrera peut-être, »
Dit l'orateur. Enfin ils ont voulu rester.
Que ferai-je, monsieur?

CHARLES.

Eh mais! fais-les monter.

GEORGES.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourraient fort bien...

CHARLES.

Il n'importe; qu'ils viennent.

GEORGES.

Allons...

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

CHARLES, seul.

Ces chers cousins, je crois, se doutent peu
Qu'ils vont être reçus ici par un neveu.
Ils approchent, fort bien; sachons encore feindre.
Ils ne sont pas heureux : c'est à moi de les plaindre.

SCÈNE XIV.

CHARLES; LES CINQ COUSINS, vêtus assez modestement.

LE GRAND COUSIN, bas aux autres, de loin.

Laissez-moi parler seul.

(Haut, à Charles, avec maintes révérences que les autres imitent.)

Nous avons bien l'honneur,
Monsieur...

CHARLES.

C'est moi qui suis votre humble serviteur.
Vous venez pour parler à monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, monsieur; c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras pour le voir seulement.

CHARLES.

En vérité, j'admire un tel empressement,
Et je ne doute pas qu'à monsieur il ne plaise.

LE TROISIÈME COUSIN.

Le cousin, de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLES.

Le connaissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, d'un air important.

Ils ne l'ont jamais vu.
Mais mon air au cousin pourrait être connu.
Je l'allai voir alors qu'il faisait son commerce,
En...n'importe : il vendait des étoffes de Perse !...
Dame aussi, le cousin est riche à millions,
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLES.

Êtes-vous frères tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère, à moi : les trois autres sont frères;
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,
(Déployant ses papiers.)
Surtout par ce tableau. Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN, avec force révérences.

Pour vous servir. Voici mon nom et mon paraphe.
(Déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charles.)
Roch-Nicodème Armand (c'est notre aïeul commun,
(Ils ôtent tous leur chapeau.)
La souche) eut trois garçons; mon grand-père en est un.
Sa fille, Jeanne-Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLES, suivant des yeux sur l'arbre généalogique.

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre-Armand, un neveu :
Il exclut les cousins, la chose paraît claire.

LE DEUXIÈME COUSIN, embarrassé.

Oui; mais... Frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guère.

CHARLES.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLES.

Fort bien!

LE TROISIÈME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connaître :
Mais il nous gêne fort.

CHARLES.

Il aurait droit peut-être
De vous dire à son tour : « C'est vous qui me gênez,
« Et c'est ma place enfin, messieurs, que vous prenez. »

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

LE TROISIÈME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!
(A Charles.)
Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIN.

Quels meubles!

LE TROISIÈME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE CINQUIÈME COUSIN.

De bijoux.

LE DEUXIÈME COUSIN, d'un ton grave.

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire,
« Nous aurons tout cela, » ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, riant aux éclats.

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLES.

En effet, à présent
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!

CHARLES.

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN.

Quelle est donc cette dame?

CHARLES, bas, aux cousins.

C'est une gouvernante... Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant :

Il faut la ménager.

LE GRAND COUSIN, bas, à Charles.

Allez, je suis prudent,
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE XV.

CHARLES, LES CINQ COUSINS, MADAME ÉVRARD.

LE GRAND COUSIN.

Madame, nous avons...

MADAME ÉVRARD, d'un air très-inquiet.

Je suis votre servante.
Messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez?

LE GRAND COUSIN

Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez...

LES QUATRE COUSINS, tous ensemble.

Nous sommes les cousins de monsieur Dubriage.

LE GRAND COUSIN, bas, aux autres.

Paix!

(Haut, à madame Évrard.)

Nous venons d'Arras tout exprès.

MADAME ÉVRARD.

C'est dommage :
Monsieur vient de sortir.

LE GRAND COUSIN.

C'est ce qu'on nous a dit :
Mais quoi! nous l'attendrons fort bien, sans contredit.
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère?

MADAME ÉVRARD.

Non : il ne rentrera que très-tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN.

Demain nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Ne venez pas demain :
Il part pour la campagne, et de très-grand matin.

LES TROISIÈME ET QUATRIÈME COUSINS.

Après-demain?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute... enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.

D'ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.

TOUS LES COUSINS.

Oh! nous voulons le voir!

MADAME ÉVRARD.

Très-volontiers. Lui-même
Sera ravi de voir de bons parents qu'il aime.
Au revoir donc, messieurs; car dans ce moment-ci...

LE GRAND COUSIN.

Madame...

LE TROISIÈME COUSIN, bas, au grand cousin.

Je croyais qu'on dînerait ici.

LE GRAND COUSIN, bas, au troisième cousin.

Paix donc!...

(Haut, à madame Évrard.)

Nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Pardon, je vous supplie,
Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN.

Vous êtes trop polie.

CHARLES, les reconduisant avec politesse.

C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.

(Il sort avec eux.)

SCÈNE XVI.

MADAME ÉVRARD, seule.

Qu'ils aillent présenter leur cousinage ailleurs...
Quel malheur, si monsieur eût vu cette recrue!
(Prêtant l'oreille.)
On ferme... Ah! Dieu merci, les voilà dans la rue!...
Au surplus, ces parents m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un neveu...
Mais quoi! je perds le temps en de vaines paroles!
Les enfants du portier doivent savoir leurs rôles;
Faisons-les répéter: oui, sachons avec art
Employer des enfants pour toucher un vieillard.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ÉVRARD, LES DEUX ENFANTS DE GEORGES.

MADAME ÉVRARD.

Bon, mes petits amis; je suis très-satisfaite.

JULIEN.

Aussi, depuis au moins deux heures je répète.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien! Çà, mes enfants, je m'en vais vous laisser.
Vous, dès qu'il paraîtra, vous irez l'embrasser.

TOUS DEUX.

Oui, oui.

MADAME ÉVRARD.

Comme papa, maman.

TOUS DEUX.

Ah! tout de même.

MADAME ÉVRARD.

Appelez-le du nom de papa, car il l'aime.

JULIEN.

C'est bien vrai : moi, toujours je l'appelle *papa*.

LA SOEUR.

Moi, *bon ami*.

MADAME ÉVRARD.

Sans doute il vous demandera
Si vous avez appris ce matin quelque chose :
Alors vous lui direz votre scène.

LA SOEUR.

Je n'ose.

MADAME ÉVRARD.

Tu n'oses?... pauvre enfant!

LE FRÈRE.

Oh! moi, je ne crains rien!
Je sais par cœur mon rôle, et je le dirai bien.

MADAME ÉVRARD.

Bon, Julien! Soyez donc tous les deux bien aimables ;
Et si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez... quelque chose.

LE FRÈRE.

Oui, moi ; mais pas ma sœur.
Elle a peur, elle n'ose.

LA SOEUR.

Oh non ! je n'ai plus peur.

MADAME ÉVRARD.

J'entends monsieur venir : adieu donc, bon courage!
(A part, en s'en allant.)
Après, je reviendrai pour achever l'ouvrage.

SCÈNE II.

LES ENFANTS ; M. DUBRIAGE, qui s'avance en rêvant, sans les voir.

LA SOEUR.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

LE FRÈRE, bas.

Je te soufflerai, moi. Chut, ma sœur, le voilà!

LA SOEUR, bas.

Il ne nous voit pas.

LE FRÈRE, bas.

Non ; il rêve.

LA SOEUR, bas.

Ah! que c'est drôle!

LE FRÈRE, bas.

Eh ! paix donc!

LA SOEUR, bas.

On dirait qu'il répète son rôle.

(Ils rient tous deux, et se font des mines.)

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

LE FRÈRE, courant à lui.

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, l'embrassant.

C'est toi, petit Julien !

LA SOEUR, allant aussi à M. Dubriage.

Oui, bon ami.

M. DUBRIAGE, l'embrassant aussi.

Bonjour!

(M. Dubriage s'assied.)

LA SŒUR.

Comment ça va-t-il?

M. DUBRIAGE.

Bien.

Et vous?

LE FRÈRE.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages.

Dites-moi, mes enfants, êtes-vous toujours sages?

LE FRÈRE.

Oh! toujours! Ce matin, maman nous le disait.

M. DUBRIAGE, se tournant tour à tour vers chacun d'eux.

Vraiment?

LA SŒUR.

Si tu savais comme elle nous baisait!

LE FRÈRE.

Et papa! Tout exprès il quitte son ouvrage.

LA SŒUR.

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien?

LA SŒUR.

Oui, comme nous t'aimons.

LE FRÈRE.

Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.
Hier encor, ma sœur était bien endormie,
Moi pas: je l'entendais qui disait : « Mon amie,
« Conviens que nous devons être tous deux contents,
« Et que nous avons là de bien jolis enfants... »
Et maman répondait : « C'est vrai qu'ils sont aimables. »
« Dame! c'est qu'à leur mère ils sont tous deux semblables, »
Disait papa. « Julien, soit, répondait maman;
« Mais Suson te ressemble, à toi; là, conviens-en. »

M. DUBRIAGE.

Fort bien, mes bons amis. Comment va la mémoire?
Savez-vous ce matin une fable, une histoire?

LE FRÈRE.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions
Un petit dialogue à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Ah ! voyons.

LE FRÈRE.

Ça, commence, ma sœur.

(Les enfants récitent chacun leur couplet comme une leçon.)

LA SŒUR.

« Quel est le patriarche
« Qui prévit le déluge et construisit une arche?

LE FRÈRE.

« Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,
« S'est échappé lui-même, et nous a tous sauvés.

LA SŒUR.

« On me l'avait bien dit. Quoi, tous tant que nous sommes!...
« Comment! un homme seul a sauvé tous les hommes?

LE FRÈRE.

« Oui, sans doute; et voici comment cela s'est fait :
« Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham, et puis Japhet.
« Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,
« Dont il eut maint enfant; Jacob seul en eut douze.
« Ces enfants se sont vus pères d'enfants nombreux :
« C'est de là qu'est venu le peuple des Hébreux.

LA SŒUR.

« Ah! ah!

LE FRÈRE.

« Je n'ai parlé que de Sem : ses deux frères
« Du reste des humains ont été les grands-pères.
« Dieu dit : *Multipliez et croissez à l'envi.*
« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi;
« Et l'on continuera sûrement de le suivre. »

M. DUBRIAGE.

Où donc avez-vous lu cela?

LE FRÈRE.

Dans un beau livre,
Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

LA SŒUR.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE.

Finissez.

(Il rêve ; et pendant ce temps-là les enfants se font des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à monsieur Dubriage.)

LA SŒUR, allant tout doucement à lui.

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...
(Elle lui caresse la joue.)
Je fais comme cela... Puis alors il regarde,
Me voit, rit, et m'embrasse enfin comme cela.
(Elle témoigne vouloir l'embrasser.)

M. DUBRIAGE, lui tendant les bras.

Chère petite, viens.

LE FRÈRE.

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGE.

Viens aussi.
(Il les tient tous deux serrés dans ses bras.)

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LES ENFANTS, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, de loin, sans être vue.

Mes enfants s'en tirent à miracle :
Il est temps de parler à mon tour.
(Haut, toujours d'un peu loin.)
Doux spectacle!
Il m'enchante, d'honneur!

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Évrard?

MADAME ÉVRARD.

Oui, monsieur ; du tableau je prends aussi ma part.
On croirait voir un père au sein de sa famille.

LA SŒUR, à madame Évrard.

J'ai fort bien dit ma scène...

MADAME ÉVRARD, l'arrêtant.

A merveille, ma fille!
Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfants.
Allez jouer tous deux : en restant plus longtemps,
Vous importuneriez ce bon papa peut-être ;
Allez.

LES ENFANTS, en sortant.

Adieu, papa.

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, assis; MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, à part.

Si je puis m'y connaître,
(Haut.)
Il est ému. Vraiment, ces enfants sont gentils.

M. DUBRIAGE.

Oui, tout à fait : pour moi, j'aime fort leurs babils.

MADAME ÉVRARD.

Et leurs caresses donc, naïves, enfantines!
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes mines...
Une grâce, un sourire; enfin je ne sais quoi...
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimerait? Cela n'est pas possible.

MADAME ÉVRARD.

Je me dis quelquefois : « Monsieur est bon, sensible.
« S'il a tant d'amitié pour les enfants d'autrui,
« Qu'il aurait donc d'amour pour des enfants à lui! »

M. DUBRIAGE, à demi-voix.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGE.

Oui, vraiment! Et Julien, il ressemble à sa mère!...

MADAME ÉVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme d'autres eux-mêmes?

M. DUBRIAGE.

J'y pensais : ce doit être une douceur extrême.

MADAME ÉVRARD.

Je ressemblais aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon père... digne homme! il était assez bien...
Ayant moins de richesse, hélas! que de naissance!...
On le félicitait sur notre ressemblance :
Aussi m'aimait-il plus que ses autres enfants....
(Finement.)
Et puis il m'avait eue à plus de soixante ans!

Je flattais son orgueil autant que sa tendresse :
Il m'appelait souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans !

MADAME ÉVRARD.

Oui ; c'est qu'il était frais !...
Et même il a vécu vingt ans encore après.
Allons ! vous retombez dans votre rêverie.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... Excusez, je vous prie...
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

MADAME ÉVRARD.

Si fait : vous êtes triste, oh ! je le vois fort bien...
Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...
Moi qui vous parle, eh bien ! j'ai moi-même les miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui ? vous, madame Évrard ?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute.

M. DUBRIAGE.

A quel propos ?

MADAME ÉVRARD.

Ambroise me tourmente : il désire, en deux mots,
Qu'avant peu, que demain, je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(La faisant asseoir à côté de lui.)
Ambroise, dites-vous ?... Répétez donc, madame.

MADAME ÉVRARD.

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser :
Depuis plus de deux ans je sais le refuser.
J'élude chaque jour une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lasseront sa constance :
Non ; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui surtout il devient plus pressant ;
Il insiste, et vraiment je ne sais plus que faire :
Je viens vous demander conseil sur cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais! je ne sais trop quel conseil vous donner!...
Car enfin ce parti n'est pas à dédaigner :
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

MADAME ÉVRARD.

Oui, vous avez raison ; et pour la probité,
Ambroise, assurément, sera toujours cité ;
Mais il parle d'hymen, la chose est sérieuse.
Je crains, je l'avouerai, de n'être pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Et pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... Tenez, c'est qu'entre nous
On peut être honnête homme et fort mauvais époux.
Ambroise est quelquefois d'une rudesse extrême,
Vous le savez : souvent il vous parle à vous-même
D'un ton...

M. DUBRIAGE.

Un peu dur, oui; mais vous l'adoucirez :
Vous avez pour cela des moyens assurés.

MADAME ÉVRARD.

Quelle tâche! j'en suis d'avance intimidée...
Puis... j'avais de l'hymen une tout autre idée :
Car j'étais faite, moi, pour un lien si doux;
Et... sans l'attachement, monsieur, que j'ai pour vous,
A coup sûr je serais déjà remariée.
Dans mon premier hymen je fus contrariée ;
Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Évrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su contraindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,
Si je manquai pour lui de soins, d'attention!...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien! en pareil cas, si je fus complaisante,
Jugez, monsieur, combien je serais douce, aimante,
Si j'avais un mari qui fût... là... de mon choix,
Dont l'humeur me convînt, en un mot!

M. DUBRIAGE.

Je le crois.

MADAME ÉVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...
Je n'aurais point voulu d'un jeune homme; à cet âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé.
Ce que vous dites là, madame, est très-sensé.

MADAME ÉVRARD.

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la première jeunesse,
Peu m'importe quel âge aurait eu mon époux.
Je parle sans détour; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,
Un, deux enfants, voilà tout ce que je désire...
Il me semble déjà que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfants, le père au milieu d'eux,
Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre...
Oh! quel ravissement serait alors le nôtre!...
(Se reprenant.)
J'entends le mien, celui du mari que j'aurais,
Je parle en général. Je n'ai point de regrets :
Auprès de vous, mon sort est trop digne d'envie;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie :
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher !

MADAME ÉVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme au moindre signal je vole, je m'empresse;
Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est point l'intérêt, le devoir qui me mène,
C'est l'amitié, le cœur; cela se voit sans peine...
Enfin, sur le motif qui me faisait agir
On s'est mépris... au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise :
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi ?

MADAME ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire... Je dis d'avoir touché votre âme.
Charle, en entrant, a cru que j'étais votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter.
C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter...
Mais je vous le demande, avec un cœur sensible,
Puis-je épouser...?

M. DUBRIAGE, ému.

Non, non! cela n'est pas possible;
Ambroise, je le sens, est indigne de vous :
Le ciel ne l'a point fait pour être votre époux.

MADAME ÉVRARD.

Le croyez-vous?

M. DUBRIAGE.

Oh, oui!

MADAME ÉVRARD.

Peut-être je me flatte,
Et peut-être ai-je l'âme un peu trop délicate :
Lorsqu'en moi je descends, je ne sais... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois
M'humilie... Ah! j'ai tort... mais malgré moi j'en pleure.

M. DUBRIAGE, plus ému.

Chère madame Évrard!... chaque jour, à toute heure,
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avaient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

MADAME ÉVRARD.

Qu'est-ce qu'un entretien, de grâce?... Ah! que serait-ce
Si je pouvais, un jour, donner à mes transports
Un libre cours, monsieur! J'ose le dire alors,
Combien de qualités vous pourriez reconnaître,
Que ma position empêche de paraître!

M. DUBRIAGE.

Ah! je les entrevois, et je devine assez
Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes?

MADAME ÉVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes,
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, se levant, et hors de lui.

Je n'y puis plus tenir : toute votre personne
Me charme... C'en est fait...

(On sonne.)

MADAME ÉVRARD, laissant échapper un cri.

Ah, ciel!

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien donc! vous disiez...? Achevez en deux mots.

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

MADAME ÉVRARD, à part.

Bon Dieu, qu'il vient mal à propos!

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

M. DUBRIAGE, à Ambroise.

Eh bien! qu'est-ce?

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille
Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je viens vous présenter...

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi?

AMBROISE.

Mais... pour vous soulager, madame Évrard.

MADAME ÉVRARD.

Qui? moi?
Oh! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage :
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute... je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer;
Et dans cette maison, quoi qu'en dise madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés.

Madame Évrard, qui parle, en était prévenue.

MADAME ÉVRARD.

Moi! jamais de ce point je ne suis convenue :
Je vous ai toujours dit : « Attendons, il faut voir. »
Savais-je, par hasard, qu'elle viendrait ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurais-je dit? je l'ignorais moi-même.
La Grange m'a servi d'une vitesse extrême...
Mais qu'elle soit venue un peu plus tôt, plus tard,
(A M. Dubriage.)
La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard,
Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Évrard, je la crois trop honnête
(En regardant fixement madame Évrard.)
Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion...

MADAME ÉVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.
(A M. Dubriage.)
Ainsi, monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE.

En effet, je ne vois
Nul inconvénient... Allons, je la reçois.
(A part.)
Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.
(Haut.)
C'est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la vôtre :
Elle est pour vous aider plus que pour me servir.
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, à Laure.

Remerciez monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon âme.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Évrard.

LAURE.

Madame...

MADAME ÉVRARD.

Je vous dispense, moi, de tout remercîment.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paraît assez bien.

MADAME ÉVRARD.

Ah, vraiment,
Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chère....
Instruisez-la tous deux de ce qu'elle doit faire;
(A part, à lui-même.)
Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...
Cette madame Évrard!... en vérité, je croi...

(Il sort en regardant avec intérêt madame Évrard, qui feint de n'y pas prendre garde.)

SCÈNE VI.

AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

AMBROISE.

Eh mais! vit-on jamais refus aussi bizarre!
Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MADAME ÉVRARD.

(A Ambroise.) (A Laure.)
Paix donc! Un peu plus loin.

LAURE, à part, en s'éloignant.

Allons, résignons-nous.

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Eh! j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous!
Quelle obstination!

SCÈNE VII.

CHARLES, AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

CHARLES, de loin, à part.

Je veux savoir l'issue...

AMBROISE, à Charles.

Que voulez-vous?

CHARLES, embarrassé.

Je viens... je viens...

LAURE, bas, à Charles.

Je suis reçue.

CHARLES, bas.

Bon.

AMBROISE.

Vous venez... pourquoi?

CHARLES.

J'ai cru qu'on m'appelait.

AMBROISE.

Vous vous êtes trompé.

CHARLES.

Pardonnez, s'il vous plaît.
Je me retire.

MADAME ÉVRARD.

Au fond, ceci prouve son zèle.
(A Charles.)
Retournez vers monsieur, en serviteur fidèle.

CHARLES.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD, de loin.

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLES.

Non, madame.
(Bas, à Laure, au fond du théâtre.)
Courage!
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE; LAURE, toujours au fond.

MADAME ÉVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre!

MADAME ÉVRARD.

Belle excuse!
Proposer à monsieur des gens que je refuse!
Je vous avais prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours!
En cela, comme en tout, vous remettez toujours.
Je ne veux plus attendre.

LAURE, de loin, à part.

O ciel, est-il possible?
Ma situation est-elle assez pénible!

MADAME ÉVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

MADAME ÉVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai mainte chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent... Que sais-je?... Oh! quel ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

MADAME ÉVRARD.

Eh! vous vous occupez en même temps des vôtres!

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel;... mais dites donc des nôtres.

MADAME ÉVRARD.

Des nôtres, soit.

AMBROISE, à Laure.

(A part.)

Je sors. Allons, j'ai réussi;
J'ai si bien fait, qu'enfin cette fille est ici.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME ÉVRARD, LAURE.

MADAME ÉVRARD, à part.

Oh! qu'elle me déplaît! Jeune et jolie, encore!...
(Haut, d'un ton sec.)
Eh bien! vous dites donc que vous vous nommez?...

LAURE.

Laure.

MADAME ÉVRARD.

Et quel âge avez-vous?

LAURE.

Pas encore vingt ans.

MADAME ÉVRARD.

Non?

C'est dommage ! Eh ! trop jeune... Oui, beaucoup trop !

LAURE.

Pardon !
Ce n'est pas ma faute.

MADAME ÉVRARD.

Ah, c'est la mienne !

LAURE.

Madame,
Je ne dis pas cela.

MADAME ÉVRARD.

Qu'êtes-vous, fille, femme ?
Dites.

LAURE.

Qui ? moi ? Jamais je ne me marierai.

MADAME ÉVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise ! Il vient, sans m'avoir prévenue,
Nous amener ici d'emblée une inconnue !

LAURE.

Je me ferai connaître.

MADAME ÉVRARD.

Il sera temps alors !
Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

MADAME ÉVRARD.

Tenez, c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître :
Mais il vous a trompée à coup sûr en ceci,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi n'est-ce donc pas à moi qu'on vous adresse ?
Mais je verrai bientôt si vous me convenez ;
Car enfin c'est à moi que vous appartenez,
Et vous êtes vraiment entrée à mon service.

LAURE.

Soit.

MADAME ÉVRARD.

Jamais au premier ; tenez-vous à l'office.

LAURE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE.

Jamais.

MADAME ÉVRARD.

Si l'on vous donne une commission,
Instruisez-m'en toujours avant que de la faire.

LAURE.

Toujours.

MADAME ÉVRARD.

Que m'obéir soit votre unique affaire.
Allez m'attendre en bas.

LAURE.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Que dites-vous?

LAURE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD.

Vous raisonnez!... Sortez.

(Laure sort.)

SCÈNE X.

MADAME ÉVRARD, seule.

Elle a l'air doux
Et semble assez docile... Eh! qui peut s'y connaître?
La peste soit d'Ambroise! Il fait ici le maître;
Et cependant il faut encor le ménager.
Patience! avant peu, tout cela va changer.
Si j'épouse une fois monsieur, me voilà forte:
Une heure après l'hymen, ils sont tous à la porte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUBRIAGE, seul, s'avance en rêvant.

Cet entretien toujours me revient à l'esprit.
Je ferais bien, je crois... Oui, cet hymen me rit.
Cette madame Évrard est tout à fait aimable;
Elle est très-fraîche encor, sa taille est agréable;
Elle a les yeux fort beaux; et ses soins caressants,
Tendres, réchaufferaient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête, et douce comme un ange...
Mais mon neveu?... Ma foi, que mon neveu s'arrange!
Faudra-t-il consulter ses neveux? Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.
(Rêvant de nouveau.)
C'est qu'il est marié! bientôt il sera père,
Et ses nombreux enfants seront dans la misère.
C'est sa faute : pourquoi s'être ainsi marié?
D'ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage!
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!
Que résoudre?... Je suis indécis, en suspens...
Voici Charle; à propos le hasard me l'amène.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charles.

CHARLES.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLES.

Vous, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Oui; je suis dans un grand embarras
Sur un point qu'à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLES.

Lequel?

M. DUBRIAGE.

Moi, qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirais-tu qu'à présent, dans le fond de mon âme,
J'aurais quelque penchant à former ce lien?

CHARLES.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous feriez fort bien.

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLES.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie,
Que de vous attacher une femme chérie,
Qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets?
Si cet hymen était l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point?

CHARLES.

Eh! pourquoi donc, de grâce?
Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!... En vérité, je suis... presque amoureux;
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards parfaite;
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours.
Madame Évrard...

CHARLES.

Eh quoi! madame Év....?

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh! d'où vient donc, mon cher, cette surprise extrême?

CHARLES.

Ma surprise?

M. DUBRIAGE.

Oui, j'ai vu ton soudain mouvement;
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.

A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLES.

Monsieur,.. assurément,.. vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non; tu viens de piquer ma curiosité :
Explique-toi.

CHARLES.

Qui, moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLES.

En vérité,
Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre!
Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen; oh oui, je le vois bien!
Tu veux dire par là...

CHARLES.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne pense.
Ainsi de l'expliquer, Charles, je te dispense;
Car moi-même, aussi bien, je m'étais déjà dit
Ce que tu me voudrais faire entendre. Il suffit,
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.

CHARLES.

Trop heureux, monsieur! Charle est à votre service;
Vous n'avez qu'à parler.

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme; et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche. Elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis comptés dans cette bourse :
Je voudrais, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser?
Car en tout ceci, moi, je ne veux point paraître.
Toi, Charles, par hasard, si tu pouvais connaître
A Colmar...

CHARLES.

J'y connais quelqu'un précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand?

Elle est si peu connue !

CHARLES.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends.

CHARLES.

Mais non : plutôt que de prendre d'avance,
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je croi.
Alors...

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLES.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c'est la femme.
Lui-même, je l'ai plaint dans le fond de mon âme :
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurais mille fois déjà déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLES.

Oui, je crois...

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,
Je répugnai toujours à faire un testament :
Que l'on donne ses biens, soit ; alors on s'en prive :
Mais être généreux lorsque la mort arrive !...
On ouvre un testament ; ces premiers mots sont lus :
« Je veux... » On dit encor *je veux*, quand on n'est plus !
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines... que sais-je ?... eussent été bien vaines
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens :
Qu'il les recueille donc ; et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui : mais moi, je serais sans excuse
Si j'allais l'en priver. Vivant, je l'ai puni ;
C'en est assez : je meurs, mon courroux est fini.
N'est-ce pas ?

CHARLES.

Moi, monsieur, sur une telle affaire
Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLES.

Oui, monsieur, et plus tôt
Que vous ne pouvez croire; et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant!

(Charles sort.)

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, seul.

Ce garçon soulage mes ennuis:
C'est un besoin pour moi dans l'état où je suis.

LAURE, de loin, à part, amenée par Charles, qui se retire.

Je tremble à son aspect... Dieu, fais que je lui plaise!
(Haut, en s'avançant.)
Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah! mon enfant, c'est vous? j'en suis bien aise...
Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiais un moment aussi doux.
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connaître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE.

Ah, monsieur!...

M. DUBRIAGE.

Non, c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme,

C'est devoir.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai : j'aime à vous voir dans l'âme
Ces principes d'honneur, cette élévation.

LAURE.

C'est l'heureux fruit, monsieur, de l'éducation ;
Je le garde avec soin ; c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage...
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parents?

LAURE.

Honnêtes, oui, monsieur ; mais non pas dans le sens
Que lui donnait l'orgueil ; dans le sens véritable.
Mes père et mère étaient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné ;
Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé *mercenaire*,
Quand on devrait bénir ses travaux bienfaisants ;
Mes parents, en un mot, étaient des artisans.

M. DUBRIAGE.

Artisans ! Croyez-vous qu'un riche oisif les vaille ?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

LAURE.

Chaque soir, aux heures de loisir,
A me former le cœur ils mettaient leur plaisir.
Leurs préceptes étaient simples comme leur âme :
« Crains Dieu, sers ton prochain, et sois honnête femme... »
C'étaient là leurs seuls mots, qu'ils répétaient toujours.
Leur exemple parlait bien mieux que leurs discours.
Ils semblaient pressentir, hélas ! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine ;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à la fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parents vous ont bien élevée.
Quoi ! de tous deux déjà vous êtes donc privée?

LAURE.

Un cruel accident tout à coup m'a ravi
Mon père, et de bien près ma mère l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parents! de tels parents encore!...
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur! Le ciel pourtant ne m'a pas tout ôté :
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province?

LAURE.

Oui, de bien loin : aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

(On entend une voix du dehors, appelant.)

« Laure! Laure! »

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.
Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet?

LAURE.

Oh oui, monsieur! Voici quel en est le sujet :
L'ami dont je parlais, le seul que j'aie au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très-proche parent;
Il m'en parlait sans cesse, et toujours en pleurant :
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
« Jeune, douce; surtout vous êtes malheureuse.
« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »
Je le crus : mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui croyant suivre mon frère,
Regrettant peu des lieux où n'était plus ma mère.
Après dix jours de marche enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?...

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel! nous éprouvons!

M. DUBRIAGE.

Il vous aurait reçue avec indifférence?

LAURE.

Ah ! monsieur, nous aurions encor quelque espérance,
S'il avait seulement voulu nous recevoir.

M. DUBRIAGE.

Quoi ! ce proche parent...

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous ? cet homme a donc un cœur de roche ?...

LAURE.

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche.
Non, il n'est point cruel, il est humain et bon ;
Et, sans des étrangers maîtres de la maison...

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous ? Eh ! c'est faiblesse pure !
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature ?
Je veux voir ce parent : ensemble nous irons.
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah ! monsieur, je commence à le croire possible.
Je me flatte, en effet, qu'il n'est point insensible :
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons : je vous vois attendri !

M. DUBRIAGE, voyant venir madame Évrard.

Chut !

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, LAURE, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, de loin, à part.

Encor là !

M. DUBRIAGE, un peu embarrassé, à madame Évrard.

C'est vous ! quel sujet vous amène,
Madame ?...

MADAME ÉVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Comment ?

MADAME ÉVRARD.

Que sais-je, enfin ?... Mais c'est moi qui pourrais
Vous demander quels sont les importants secrets

Que vous confie encore ici mademoiselle.
Depuis une heure au moins vous causez avec elle.
Et ces mystères-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, d'un ton faible.

Pourquoi, madame Évrard? Eh! oui, j'en fais l'aveu,
J'aime à l'entretenir : ne suis-je pas le maître?...
Et puis j'étais bien aise enfin de la connaître.
Je ne m'en repens pas.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J'en conviens; et vraiment vous en seriez surprise.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien; mais ce n'est pas pour causer qu'on l'a prise.

M. DUBRIAGE.

Soit. Elle me parlait de l'éducation...

MADAME ÉVRARD.

Allons! c'est bien cela dont il est question!
(à Laure.)
Descendez à l'instant.

LAURE.

Que faut-il que je fasse?

MADAME ÉVRARD.

Marthe va vous le dire. Allez donc.

(Laure sort.)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah! de grâce,
Parlez-lui doucement : elle est timide.

MADAME ÉVRARD.

Bon!

M. DUBRIAGE.

Elle paraît sensible.

MADAME ÉVRARD.

Eh! qui vous dit que non?...
(Se radoucissant.)
D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBRIAGE.

Non... mais c'est que vraiment elle est intéressante;
Elle a...

MADAME ÉVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien...
Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien,
Ces mots charmants qu'allait exprimer votre bouche.

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche;
C'est qu'elle a de la grâce, un choix de termes purs :
Surtout de la sagesse et des principes sûrs.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre âme était frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MADAME ÉVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli...
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?

M. DUBRIAGE.

Non; pourriez-vous le croire?...
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchants
De cette enfant...

MADAME ÉVRARD.

Encor! c'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l'humeur.

MADAME ÉVRARD

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au-dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MADAME ÉVRARD.

Oh, c'en est trop! S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh! pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais elle me déplaît :

Je vous dis nettement la chose comme elle est.
Elle n'est bonne à rien d'ailleurs, à rien qui vaille;
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille! Qui, Laure?

MADAME ÉVRARD.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez!

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment!...

MADAME ÉVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la première venue,
Qu'à peine en ce moment vous connaissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais quoi, je ne puis chasser ainsi...

MADAME ÉVRARD.

Fort bien!
C'est votre dernier mot?... Et moi, voici le mien:
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoi! pouvez-vous bien me parler de la sorte?

MADAME ÉVRARD.

Vous-même, entre nous deux, pouvez-vous balancer?

M. DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

MADAME ÉVRARD.

Non, monsieur: chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse!

MADAME ÉVRARD.

Quelle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, en colère.

Vous êtes la maîtresse;
Mais elle restera.

MADAME ÉVRARD.

Plaît-il?

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton

Puisque vous le prenez, je la garde.

MADAME ÉVRARD.

Pardon,
Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J'entends qu'ici Laure demeure.
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure :
Voilà mon dernier mot.

(Il sort très en colère).

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, seule.

L'ai-je bien entendu ?
Est-ce donc là monsieur?... Comment, j'aurais perdu
En ce fatal instant le fruit de dix années...
Quand je touche au moment de les voir couronnées?
(Après un moment de repos.)
Il m'a dit tout cela dans un premier transport,
Qui pourra se calmer... N'importe, j'ai grand tort.
Menacer, m'emporter, quelle imprudence extrême!
J'en avertis Ambroise, et j'y tombe moi-même!
S'il en est temps encor, revenons sur nos pas.

SCÈNE VII.

MADAME ÉVRARD, CHARLES.

MADAME ÉVRARD.

Mon ami Charle!...

CHARLES.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

Ah, vous ne savez pas...
Avec monsieur je viens d'avoir une querelle?...

CHARLES.

Quoi, vous! A quel propos, madame?

MADAME ÉVRARD.

A propos d'elle,
De Laure.

CHARLES.

Est-il possible?

MADAME ÉVRARD.

Eh, sans doute! J'ai dit

Qu'il fallait qu'à l'instant l'une de nous sortît.
Mais point du tout : monsieur, qui la protége et l'aime,
M'a dit... (le croiriez-vous ?) : « Eh bien ! sortez vous-même. »
Et là-dessus il est rentré fort en courroux.

CHARLES.

Vous m'étonnez ! Aussi, comment le fâchez-vous !
Monsieur est bon maître ; oui, mais enfin c'est un maître.

MADAME ÉVRARD.

J'en conviens, mon ami, j'ai quelque tort peut-être :
Mais cette fille là me choque et me déplaît.

CHARLES.

Quel est son crime, au fond ? Que vous a-t-elle fait ?
Monsieur accepte Laure, il paraît content d'elle,
Et vous le tourmentez pour une bagatelle !

MADAME ÉVRARD.

Le mal est fait : voyons comment le réparer ?

CHARLES.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MADAME ÉVRARD.

A cet hymen tantôt j'ai cru le disposer :
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLES.

Oui, j'entends.

MADAME ÉVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLES.

Vous n'avez pas besoin du tout de mon secours ;
Et vous seule bientôt...

MADAME ÉVRARD.

Secondez-moi toujours...
Il revient déjà ?... Bon !

CHARLES.

Il rêve, ce me semble.

MADAME ÉVRARD.

Tant mieux ! J'espère encor... laissez-nous donc ensemble.

(Charles sort.)

(Seule.)
Voyons.

(Elle se tient à l'écart, et s'assied accoudée sur une table.)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE, se croyant seul.

Personne ici!... Je suis bien malheureux!
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux.
Je suis leur père... Eh bien! voyez la récompense!
Madame Évrard aussi!... Cependant, quand j'y pense,
Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.
(Madame Évrard tire vite son mouchoir, et s'en couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.)
Cette femme est sensible; et, véritablement,
C'est la première fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh oui! je l'ai trop maltraitée!

MADAME ÉVRARD, éclatant en sanglots.

Oui, sans doute.

M. DUBRIAGE.

Ah! c'est vous, bonne madame Évrard?

MADAME ÉVRARD, levée, sanglotant toujours.

Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égard,
Vous avez déchiré l'âme sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étais loin de m'attendre,
Après dix ans de soins, de tendresse.

M. DUBRIAGE.

En effet.
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait...

MADAME ÉVRARD.

Après ce coup, je puis supporter tout au monde :
Et, dans une retraite ignorée et profonde...

M. DUBRIAGE.

Quoi, vous songez encore à ce qui s'est passé?

MADAME ÉVRARD.

Jamais le souvenir n'en peut être effacé.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous, madame? Oublions, je vous prie,
Cette petite scène; et plus de brouillerie.

MADAME ÉVRARD.

Ah! monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez plus.
Je ferais désormais des efforts superflus...

M. DUBRIAGE.

Eh non! madame Évrard! je suis toujours le même;

Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

MADAME ÉVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser?

M. DUBRIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer?
Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de rancune
De part et d'autre; moi, je n'en conserve aucune :
Vous non plus, n'est-ce pas?

MADAME ÉVRARD.

Tenez, monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. DUBRIAGE.

Ah! pouvez-vous le craindre? Elle en est incapable :
Tout annonce qu'elle est et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

MADAME ÉVRARD.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille?

M. DUBRIAGE.

Eh! mais,
Ambroise l'a donnée; et c'est lui faire injure
Que de la renvoyer. Ainsi, je vous conjure,
N'en parlons plus, cessez d'insister sur ce point.
Surtout, madame Évrard, ne m'abandonnez point.

MADAME ÉVRARD.

J'en avais fait le vœu; mais, depuis cette affaire,
Je ne sais trop...

M. DUBRIAGE.

Comment, vous balancez, ma chère!
Je vous en prie.

MADAME ÉVRARD.

Allons : c'en est fait, je me rends.

M. DUBRIAGE.

Charmante femme!

SCÈNE IX.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Eh bien! qu'est-ce donc que j'apprends?
Madame Évrard menace, et veut que Laure sorte :
Oh! je déclare..

M. DUBRIAGE.

Allons, le voilà qui s'emporte
Comme à son ordinaire!

MADAME ÉVRARD.

Oui, nous sommes d'accord;
Vous serez satisfait, et personne ne sort.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

M. DUBRIAGE, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Elle rit: par hasard serait-ce moi qu'on joue?

M. DUBRIAGE.

Eh non! nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure, un petit démêlé (Il appuie sur ce mot);
Mais il n'y paraît plus. En maître j'ai parlé:
Laure nous reste.

AMBROISE.

Ah! bon.

M. DUBRIAGE.

Moi, j'aime cette fille:
Je la garde.

LAURE.

Monsieur!...

AMBROISE.

Elle est douce et gentille,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE

Mais elle est bien mieux que tout cela:
On n'a pas plus d'esprit, de raison, qu'elle en a.

AMBROISE.

Oh! j'en étais bien sûr quand je vous l'ai donnée:
Sans quoi, je n'aurais pas...

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est très-bien née;
J'entends bien élevée. Il ne tiendra qu'à vous,
Laure, d'être longtemps... mais toujours avec nous.

LAURE.

Ah! mon... monsieur, croyez que ma plus chère envie
Est de pouvoir ici passer toute ma vie.

AMBROISE.

Oh! vous y resterez, en dépit qu'on en ait:
C'est moi qui vous... Je dis, monsieur vous le promet.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chère:
Mais à madame Évrard tâchez pourtant de plaire...
Je songe à ce parent; je voudrais voir aussi
Cet ami de province, avec lequel ici
Vous êtes arrivée.

LAURE.

Ah! qu'il aura de joie,
Si vous daignez, monsieur, permettre qu'il vous voie!

M. DUBRIAGE.

J'en augure très-bien, puisque vous l'estimez.
Est-il jeune?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah, jeune... Vous l'aimez?

LAURE, simplement.

Oui, monsieur: en l'aimant, j'obéis à ma mère.
« Aime-la, lui dit-elle en mourant; sois son frère. »
Il le promit: depuis il a tenu sa foi;
Père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment estimable.
Et son cruel parent?...

LAURE.

Peut-être est excusable;
Car il ne connaît point mon ami: mais enfin
Il se fera connaître; et ce n'est pas en vain
Que nous serons venus du fond de notre Alsace.

M. DUBRIAGE.

D'Alsace, dites-vous?... de quel endroit, de grâce?

LAURE.

De Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar!

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,
Vous avez à Colmar garnison, que je croi?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connais quelqu'un dans cette ville,
Un soldat; mais comment démêler entre mille?...
Après tout, que sait-on?... Il se nommait Armand...

LAURE.

Je le... connais.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah! par quel hasard, comment?...

LAURE.

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie.
Ce jeune homme à mon père avait sauvé la vie:
Jugez si le sauveur d'un père, d'un époux,
Devait avec transport être accueilli de nous!
L'estime se joignit à la reconnaissance.
Nous vîmes qu'il était d'une honnête naissance,
Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat,
Comme s'il eût par goût embrassé cet état.
Et pourtant doux, honnête.

M. DUBRIAGE, à lui-même.

Oh, oui... le bon apôtre!

(A Laure.)

C'est assez; je vois bien que vous parlez d'un autre.

LAURE.

Cet Armand-là, monsieur, n'est pas le même?

M. DUBRIAGE.

Oh non!
Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,
Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite
Qui s'enfuit un beau jour, et s'engage par suite;
Puis se marie, épouse une fille de rien,
Dont le moindre défaut fut de naître sans bien,
Qui menait une vie avant son mariage!...

LAURE, très-vivement.

Monsieur, rien n'est plus faux ; je réponds qu'elle est sage.
Elle s'est, je l'avoue, éprise d'un soldat,
Mais estimable, honnête, ainsi que son état.
Elle le vit, l'aima du vivant de son père;
Il lui fut accordé par sa mourante mère :
Elle l'aime, il l'adore, et jusques aujourd'hui
Elle a toujours vécu sagement avec lui.
Ce qu'on a pu vous dire est un mensonge infâme :
Oui, l'épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez...

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous?...

LAURE, toujours en colère.

Eh oui! je suis cette femme d'Armand!

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous seriez...

LAURE, à part, et revenant à elle.

O ciel! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE.

Vous, ma nièce, bon Dieu!... Ma surprise est extrême.

LAURE, aux genoux de M. Dubriage.

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux, trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.
Tantôt, de votre air doux, de vos grâces épris
Je vous trouvais aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure,
Ce serait à la fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi! s'il m'a manqué, vous n'êtes point coupable,
Et votre sort déjà n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah! soyez généreux!
C'est mon époux; il est absent et malheureux.

SCÈNE XII.

M. DUBRIAGE, LAURE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Ah! Charles, conçois-tu les transports de mon âme?
Voilà ma nièce.

CHARLES.

O ciel! se pourrait-il? Madame
Serait...?

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.
Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlais tantôt, qui m'a fait tant de peine.
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLES, se ranimant.

Ah! monsieur, est-il vrai? Je n'osais l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie!
Eh quoi! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés quelqu'un qui vous touche de près?...
Presque un enfant?... Voilà ce que je désirais.

M. DUBRIAGE.

Charles, je suis sensible à ces marques de zèle.
(A Laure.)
C'est un digne garçon, un serviteur fidèle,
Qui m'aime tout à fait, qui me sert d'amitié.

CHARLES.

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,
J'ai droit de partager aussi votre allégresse:
Car vous avez sans doute, en voyant une nièce,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point: mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette nièce, par qui m'a-t-elle été donnée?
Par un ingrat qui m'a mille fois outragé...
(A Laure.)
Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé;
Mais mon cœur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas! continuez, si cela vous soulage.

CHARLES.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois ;
Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange.

LAURE.

Épargnez mon époux, ou trêve à la louange.

CHARLES.

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le cœur
Le goût de la vertu : c'est un grand point, sans doute.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

CHARLES.

Un seul mot encor.

M. DUBRIAGE.

Eh bien ! j'écoute.

CHARLES.

Il ne m'appartient pas de le justifier ;
Mais, au moins, des rapports il faut se défier.
De ce pauvre neveu l'on vous peignait la femme
Sous d'affreuses couleurs ; et vous voyez madame !

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la nièce et laissons le neveu.
(Se reprenant.)
Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu :
Du premier mouvement je n'ai point été maître.
Mon ami, gardez-vous de rien faire paraître.

CHARLES.

Ah ! monsieur... Cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher ; avec madame Évrard
J'ai des ménagements à garder. Et vous, Laure,
Rejoignez-la ; sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

(Avec tendresse, après une petite pause.)
Fort bien ! D'un malheureux neveu
Je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle, ce neveu que votre haine accable...

Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez,... de grâce,... sur ce point
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons point.
Une fois reconnue, et même avec tendresse,
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon:
Vous vous trompez. Je puis être juste, être bon
Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma nièce? Ainsi donc, voulez-vous
Rester ici? jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE.

J'obéirai, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE.

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans doute;
Mais il le faut: je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien: mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, à part.

C'est à regret, hélas! que je l'afflige.
(Haut.)
Suis-moi, Charles. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAURE, CHARLES.

CHARLES, bas, à Laure.

Courage! espérons tout du ciel.
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.
(Ils sortent, chacun de son côté.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, GEORGES.

GEORGES.

Non, vous avez beau dire, et, plus tôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Évrard.
Je vais donc le trouver, et lui faire connaître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLES.

C'est trahir un secret.

GEORGES.

Bon! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle.
Il en doit résulter une bonne querelle :
Et tant mieux! j'aime à voir quereller les méchants;
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens...
Laissez faire.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CHARLES, seul.

Quel zèle à me rendre service!
Quel ami! Le méchant peut trouver un complice;
Mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCÈNE III.

MADAME ÉVRARD, CHARLES.

MADAME ÉVRARD.

Ah! Charle, ah! mon ami! savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse...?

CHARLES.

Affreuse ! Eh ! quelle est-elle,
Madame?

MADAME ÉVRARD.

Cette Laure est femme du neveu...

CHARLES.

Comment?...

MADAME ÉVRARD.

Eh oui! L'on vient de m'en faire l'aveu
A l'instant.

CHARLES.

Bon! Qui donc a pu...?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur lui-même;
Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout à coup distrait, embarrassé,
Car j'ai le coup d'œil sûr; et je l'ai tant pressé
(A cet âge, on n'a pas la force de se taire),
Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLES.

C'est la nièce!

MADAME ÉVRARD.

Ah! l'instinct ne saurait nous trahir!
Vous voyez si j'avais sujet de la haïr!
Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paraisse!
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts :
Si Laure reste ici, mon ami, moi, j'en sors.

CHARLES.

Eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Vous-même aussi; nous sortons l'un et l'autre.

CHARLES.

Vous croyez?

MADAME ÉVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre.
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLES.

Je voudrais bien pourtant n'avoir pas mon congé.

MADAME ÉVRARD.

Il n'en est qu'un moyen. Arrangeons-nous de sorte

Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLES.

Elle qui sorte!

MADAME ÉVRARD.

Eh oui!

CHARLES.

Mais vous n'y pensez pas.

MADAME ÉVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la nièce,
Et même le prouver.

CHARLES.

Ah! Dieu! quelle hardiesse!...
Mais quels sont pour cela vos moyens?

MADAME ÉVRARD.

Tout est prêt.
Armand va nous servir...

CHARLES.

Et comment, s'il vous plaît?

MADAME ÉVRARD.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme
Est là-bas près de lui.

CHARLES.

Qu'entends-je? Ah, ciel! madame!...
Contrefaire une lettre!

MADAME ÉVRARD.

Oh que non pas! D'abord
Ce faux serait, je pense, un trait un peu trop fort;
Ce serait une vaine et grossière imposture;
Car monsieur, du neveu, connaît bien l'écriture.
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

CHARLES.

Bon!

MADAME ÉVRARD.

Oui; Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLES.

Eh mais, la date?...

MADAME ÉVRARD.

Je la change.

Ambroise, en paraissant venir de chez la Grange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre.
La nièce partira, j'ose bien le promettre.

CHARLES.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que répliquerez-vous? je voudrais le savoir.

MADAME ÉVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLES.

En êtes-vous bien sûre?

MADAME ÉVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,
La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de monsieur.

CHARLES.

Bien, ma foi!
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

MADAME ÉVRARD.

Voici monsieur. Je dois dissimuler encore.
Allez.

CHARLES, à part.

Je vais... parer à ce coup imprévu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME ÉVRARD, M. DUBRIAGE.

MADAME ÉVRARD, à part.

(Haut.)

Ne désespérons pas... Vous semblez bien ému.

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MADAME ÉVRARD.

Très-naturelle, oh oui!... Madame, où donc est-elle?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre; elle écrit. Elle est bien, entre nous,
Très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Mais vous aviez bien pris le change sur son compte,
Convenez-en.

MADAME ÉVRARD.

D'accord; oui, vraiment : j'en ai honte
Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M. DUBRIAGE.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,
Nous étions abusés?

MADAME ÉVRARD.

Ah! quelle différence!
Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh, n'avons-nous pas vu ses lettres?

M. DUBRIAGE.

Je le sais...
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas coupable,
La pauvre enfant!

MADAME ÉVRARD.

Oh, non! vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet; elle a l'air si touchant!

MADAME ÉVRARD.

Oui, qui prévient pour elle; il faut que j'en convienne :
Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chère à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur!

MADAME ÉVRARD.

Hélas! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chère madame Évrard!... Mais Ambroise s'avance
Fort agité...

MADAME ÉVRARD.

C'est là sa manière, je pense.

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE.

Ah! j'étouffe de courroux!
On m'a trompé... Que dis-je? on nous a trompés tous!
Cette Laure qu'ici l'on me fait introduire...

MADAME ÉVRARD.

Eh! mon Dieu! nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE.

Vous sauriez déjà...?

MADAME ÉVRARD.

Tout; et ce n'est pas, je croi,
De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi?
Comment! lorsque j'apprends...

MADAME ÉVRARD.

Oui, que madame Laure
Est nièce de monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore;
Elle n'est point sa nièce.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas...?

AMBROISE.

Eh non!
Je sors de chez la Grange; il m'a tout dit.

MADAME ÉVRARD.

Quoi donc?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Laure n'est point la femme,
Mais une aventurière.

MADAME ÉVRARD.

Allons!

AMBROISE.

Paix donc, madame!

MADAME ÉVRARD.

Mais comment écouter des contes?

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar; elle connaît Armand.
Sans peine elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avait un oncle riche; elle entend qu'on le nomme,

Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignements dont elle aura besoin :
Elle part; de Paris elle fait le voyage,
Et s'offre comme nièce à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel, qu'entends-je? Eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Il se pourrait, monsieur?...

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe; et l'air seul de candeur...

AMBROISE.

De candeur! C'est encor ce que m'a dit la Grange...
Elle connaît son monde, et là-dessus s'arrange.
Elle sait que monsieur est un homme de bien,
Un sage : elle a dès lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

MADAME ÉVRARD.

Quoi! ce serait un jeu que cet air de décence!
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dît un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'était son époux, vous obéirait-elle?

MADAME ÉVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très-fidèle.
Où donc est ce neveu?

AMBROISE.

Preuve encor que cela.
Si Laure était sa femme, il serait bientôt là.

MADAME ÉVRARD.

En effet, il devrait...

M. DUBRIAGE.

Il n'oserait, madame.

AMBROISE.

Il eût osé déjà si Laure était sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? Car pour moi je m'y perd...
Ce secret, tôt ou tard, se serait découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être
Quelques louis, et puis un beau jour disparaître.

MADAME ÉVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions :
Il faudrait...

AMBROISE.

La chasser.

MADAME ÉVRARD.

Oh non ! il faut attendre :
On ne condamne point les gens sans les entendre.
(A M. Dubriage.)
N'est-il pas vrai, monsieur ?

M. DUBRIAGE.

Sans doute... Appelons-la :
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien ! J'entends quelqu'un... Que viens-tu me remettre,
Petit Julien ?

JULIEN.

Madame, eh mais ! c'est une lettre.

MADAME ÉVRARD.

Donne donc... Ah ! je vois le timbre de Colmar !

(Julien sort.)

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous ?... Serait-ce par hasard
Une lettre d'Armand ?... Enfin il s'en avise !...
Eh ! que peut-il m'écrire ?

MADAME ÉVRARD.

Encor quelque sottise !...
A votre place, moi, je ne la lirais pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras :
Lisez.

MADAME ÉVRARD.

Lisez vous même.

M. DUBRIAGE lit.

Ah ! j'ai peine à comprendre...

MADAME ÉVRARD.

Quoi ?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Tenez, vous allez voir : écoutez un moment.

(Lisant.)

« Mon cher oncle, » Ah! cher oncle! il est bien temps, vraiment!
« Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire... »
(S'interrompant.)
Madame, que dit il pour la vingtième fois!
Vingt lettres!...

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais : je n'en ai vu que trois...
Mais quoi, voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE, continuant de lire.

« En ce moment, Laure est à mes côtés;
« Elle veut que j'implore encore vos bontés.
« Aisément, je l'avoue, elle me persuade...
« Trop chère épouse!... Hélas! elle est un peu malade.
« Mais quoi! c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous!
« Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux?
« Mon oncle! quels transports seraient alors les nôtres! »
(Fermant la lettre.)
Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

MADAME ÉVRARD.

Qu'importe? Je ne vois qu'une chose en ceci :
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu, je disais bien que ce n'était pas elle!
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidèle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé
Comme d'un coup de foudre... Elle m'aurait trompé!

MADAME ÉVRARD.

Rien ne paraît plus clair... Mais, ô ciel! quelle trame!

AMBROISE.

Affreuse!... Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non; je veux la voir, moi-même la chasser...

MADAME ÉVRARD.

Comment, vous!...

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

MADAME ÉVRARD.

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible;

Non, cela vous tuerait; vous êtes trop sensible :
Et j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étais d'abord pour elle, il faut en convenir;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne...
Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparaisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE.

A l'instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

MADAME ÉVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir... tout à l'heure...

SCÈNE VI.

CHARLES, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

CHARLES.

Arrêtez!
Ne renvoyons personne.

MADAME ÉVRARD.

Eh! quoi donc?...

CHARLES.

(A monsieur Dubriage.) Écoutez...
De madame je sais le fond de ce mystère :
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

MADAME ÉVRARD.

Que veut dire ceci? Charle est-il contre nous?

CHARLES.

Si Charle avait lui-même à se plaindre de vous?

MADAME ÉVRARD.

Ah, je vois ce que c'est! Laure est jeune et gentille :
Charles l'aime, et dès lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non; Charle est honnête homme.

CHARLES.

(A madame Évrard.)
Ah, je le suis. Au fait,

Répondez...

MADAME ÉVRARD.

De quel droit...?

CHARLES.

Voulez-vous bien permettre?...
Vous dites donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui!

CHARLES.

J'en suis fâché pour vous, madame Évrard:
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici, chez son oncle, et c'est lui qui vous parle :
Je suis Armand.

MADAME ÉVRARD.

Ah, ciel!

AMBROISE.

Se peut-il?...

M. DUBRIAGE.

Hé quoi! Charle
Serait...

CHARLES.

Ils m'ont réduit à ce déguisement;
Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc!

CHARLES.

Un seul mot va leur fermer la bouche.
J'ai servi, mon cher oncle; et voici ma cartouche.
Par là jugez du reste. Auprès de vous ainsi
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.
Mais de mon père, hélas! cet extrait mortuaire,
(Présentant successivement à monsieur Dubriage toutes les pièces qu'il annonce.)
Mon extrait de baptême et celui de ma mère,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa;
(Montrant madame Évrard.)
Et dix lettres... que sais-je?... où cette femme osa
Me défendre d'écrire, et surtout de paraître;
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnaître :
Tout vous dit que je suis Armand votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste Dieu!

Tu serais...?

SCÈNE VII.

GEORGES, CHARLES, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

GEORGES.

Armand, oui; croyez mon témoignage;
La vérité n'est qu'une, et n'a qu'un seul langage;
La vérité se peint dans mes simples discours...
(Voyant arriver Laure.)
Ah! madame, venez, venez à mon secours!
Armand est reconnu.

SCÈNE VIII.

LAURE, GEORGES, AMBROISE, CHARLES, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

LAURE, se jetant aux pieds de son oncle.

Monsieur, faites-lui grâce:
Qu'il reste auprès de vous, ou bien que l'on me chasse.

M. DUBRIAGE.

Non, non; tous vos discours, et je le sens trop bien,
Partent du fond du cœur, et vont jusques au mien.
Ah! je vous crois, amis; j'ai besoin de vous croire;
Et je perce à la fois plus d'une trame noire.
(Se tournant vers madame Évrard et Ambroise.)
Vous sentez bien qu'ici vous ne pouvez rester.

MADAME ÉVRARD.

Je n'en ai pas envie... Eh! qui peut m'arrêter?
J'ai voulu, j'en conviens, devenir votre épouse:
De les servir tous deux me croyez-vous jalouse?
Allez, au fond du cœur vous me regretterez,
Et peut-être avant peu vous me rappellerez.
Il n'en sera plus temps. Adieu.
(Elle sort avec Ambroise.)

SCÈNE IX.

M. DUBRIAGE, CHARLES, LAURE, GEORGES.

GEORGES.

Les bons l'emportent :
C'est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUBRIAGE.

Eh ! voilà donc les gens que j'ai crus si longtemps !
Ce sont eux qui m'ont fait bannir pendant dix ans
Un neveu plein pour moi de respect, de tendresse !
(A Armand.)
Me pardonneras-tu cette longue détresse?

CHARLES.

Ah ! ne rappelons point tous mes chagrins passés !
Par cet instant de joie ils sont tous effacés.

M. DUBRIAGE.

Est-il vrai?

LAURE.

Je le sens : qu'aisément tout s'oublie,
Quand avec son cher oncle on se réconcilie !

M. DUBRIAGE.

De l'effort que j'ai fait je suis tout étonné.
(A Charles.)
Il faut que ta présence ici m'ait redonné
Un peu de l'énergie, oui, de ce caractère
Que j'avais autrefois : car, je ne puis le taire,
En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu
Plus d'une jouissance et plus d'une vertu.
Trop juste châtiment ! Quiconque fut rebelle
Aux lois de la nature, en est puni par elle.

CHARLES.

Mais, à propos, d'Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBRIAGE.

Les Armand? Et pourquoi ne les ai-je pas vus?

CHARLES.

Madame Évrard les a congédiés sur l'heure.
Mais j'irai les chercher : ils m'ont dit leur demeure.
Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d'eux,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Sûrement, mon ami : trop heureux

D'assister des parents restés dans la misère!
Ah! cela vaut bien mieux que ce que j'allais faire.
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avais un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes!
C'est toi, mon cher Armand, qui vas payer mes dettes.

CHARLES.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Plus d'oncle; oui, je vous le défends :
Dites *Mon père;* moi, je dis bien, *Mes enfants.*

CHARLES.

Oui, mon père.

LAURE.

Mon père!

M. DUBRIAGE.

Allons donc! cette image
De la réalité console et dédommage.

LAURE ET CHARLES.

Mon père!

GEORGES.

Cher parrain!

M. DUBRIAGE.

Douce et touchante erreur!

(Soupirant.)

Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute : du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les célibataires.

FIN DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

FABRE D'ÉGLANTINE.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE,

COMÉDIE.

NOTICE SUR FABRE D'ÉGLANTINE.

Il est si vrai que les œuvres d'esprit ne peuvent se populariser et surtout vivre que par la grâce et le charme du style, qu'aujourd'hui presque tous les ouvrages de Fabre d'Eglantine sont oubliés. Il n'a fallu rien moins que la gaieté extraordinaire de *l'Intrigue épistolaire*, et la haute et profonde moralité que renferme *le Philinte de Molière*, pour maintenir ces deux pièces au répertoire; encore les comédiens ne les donnent-ils que très-rarement; et le public ne montre-t-il qu'un très-médiocre empressement à les aller entendre. Et cependant *le Philinte* est incontestablement, dans le genre noble, une des comédies les plus distinguées qu'on ait données depuis Molière. Quel malheur qu'elle soit écrite d'une façon si incorrecte et si bizarre! Il n'est pas au théâtre un rôle plus brillant, plus noble et mieux soutenu que le personnage d'Alceste. Quelle situation plus fortement conçue que celle de Philinte, puni de son égoïsme par la fraude même qu'il tolérait si paisiblement, quand il n'y voyait que le mal d'autrui? Ce n'est pas là certes une conception vulgaire, l'œuvre d'un esprit médiocre; et si Fabre n'eût pas vécu dans une époque de révolution qui dévorait son temps, et ne lui laissait aucune de ces heures de laborieuse méditation pendant lesquelles tout écrivain a besoin de se recueillir avant d'enfanter et d'accomplir son œuvre, peut-être aurions-nous aujourd'hui un grand poëte comique de plus.

Fabre donna *l'Intrigue épistolaire*, pour répondre à ceux qui lui reprochaient de manquer de gaieté. La réponse était assurément péremptoire; car dans cet ouvrage le comique est poussé presque jusqu'à la bouffonnerie. Quoi qu'il en soit, la pièce fut bien accueillie, et même eut la vogue pendant quelque temps. Si l'auteur eût fait un peu plus de frais d'invention, et ne se fût pas contenté de reproduire à sa manière *le Barbier de Séville*, l'ouvrage se serait peut-être soutenu plus longtemps, et serait revu probablement aujourd'hui avec plus de plaisir.

Fabre périt sur l'échafaud révolutionnaire le 5 avril 1794, à l'âge de quarante-neuf ans. Jugé illégalement par un tribunal qui fit périr une foule d'innocents pendant l'anarchie qui régnait alors, et qui n'a laissé qu'un affreux souvenir, il marcha à la mort avec impassibilité, uniquement préoccupé de sa gloire; et avant de mourir il jeta au peuple ses derniers manuscrits, espérant ainsi les dérober à ses bourreaux et les sauver de l'oubli.

LE

PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU LA

SUITE DU *MISANTHROPE*,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 22 FÉVRIER 1790.

PERSONNAGES.

PHILINTE, ami d'Alceste.
ALCESTE, ami de Philinte.
ÉLIANTE, femme de Philinte.
DUBOIS, valet de chambre d'Alceste.
UN AVOCAT PAUVRE.
UN PROCUREUR RICHE.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.
UN HUISSIER.
UN GARDE DU COMMERCE, LAQUAIS, RECORS, Personnages muets.

La scène est à Paris, dans l'hôtel de Poitou, garni, et se passe dans une antichambre commune aux appartements de l'hôtel.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE, avec humeur.

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font.
Éliante, on fait mal, pour vouloir trop bien faire;
Un défaut peut servir, et ce qui nuit peut plaire.
Mais il vous faut, madame, un empire absolu.
Ce qu'une femme veut, ce qu'elle a résolu,
Ne peut souffrir d'obstacle; et quand la circonstance
Lui fournit les moyens d'établir sa puissance,
Il ne faut pas douter de sa précaution
A dominer partout avec prétention:
Qu'importe le succès? L'erreur n'est jamais grande:
Tout va bien, après tout, pourvu qu'elle commande.

ÉLIANTE.

Pourquoi donc cette humeur? Philinte, y pensez-vous?
D'où vient cette colère? Et quand...

PHILINTE.

Moi, du courroux?
Non, madame: je sais que, si je fus le maître
Dans ma maison, c'est vous, oui, vous, qui devez l'être
Maintenant.

ÉLIANTE.

Maintenant?

PHILINTE.

Votre tour est venu.
Au ministère enfin votre oncle parvenu,
A votre volonté donne un relief étrange;
Et sur ce grand crédit il faut que je m'arrange.

ÉLIANTE.

Oh! que cette querelle est bien d'un vrai mari!

PHILINTE.

Mais point. Je sens très-bien tout ce qu'un favori,
Un oncle tout-puissant, depuis quelques semaines,
Doit donner à nous deux d'influence ou de peines.
Un peu d'ambition m'a gagné, je le sais.
Me voilà, par vos soins, comte de Valancès
Mais Philinte toujours d'humilité profonde.
Comte de Valancès pour briller dans le monde;
Mais Philinte, céans, autant qu'il se pourra,
Pour n'y faire, en un mot, que ce qu'il vous plaira.

ÉLIANTE, riant.

Comte de Valancès, mais toujours cher Philinte,
Avez-vous tout dit?

PHILINTE.

Oui.

ÉLIANTE.

Voyons: de cette plainte,
De cet excès d'humeur, dites-moi la raison,
Raison juste ou plausible.

PHILINTE.

Eh bien! quelle maison,
Dites-moi, je vous prie, est celle que j'habite
Depuis six jours?

ÉLIANTE.

C'est un hôtel garni.

PHILINTE.

Quel gîte!
Lorsqu'un titre d'honneur exige de l'éclat;
Que tour à tour, chez moi, les plus grands de l'État
Vont venir à la file; il vous a plu de faire
De l'hôtel de Poitou ma demeure ordinaire.

ÉLIANTE.

Sur de nouveaux projets notre hôtel s'établit;
Et quand du haut en bas on arrange, on bâtit,
Fallait-il, pour trois mois d'intervalle peut-être,
Se meubler autre part? Vous en êtes le maître;
Mais qui s'en chargera? Sera-ce vous, ou moi?
Cette espèce de soin veut de la bonne foi.
Qu'à quelque entrepreneur la charge en soit donnée,
Et l'on vous volera vos rentes d'une année.

PHILINTE.

C'est fort bien dit, madame, et vous ne pourriez pas
M'alléguer aujourd'hui ces motifs d'embarras,
Si, comme j'ai déjà commencé de le dire,
Vous n'aviez, par avance, usé de votre empire
Pour me faire chasser Robert, mon intendant.

ÉLIANTE.

C'est un fripon.

PHILINTE.

Robert était adroit, prudent,
Actif, officieux.

ÉLIANTE.

C'est un fripon, vous dis-je.
Oui, monsieur, et croyez, lorsqu'un valet m'oblige
A le faire chasser sans nul ménagement,
Qu'il le mérite bien.

PHILINTE.

Madame, assurément.
Je n'ai pas balancé. Soit raison, soit caprice,
Ce Robert, en un mot, n'est plus à mon service:
Que voulez-vous de plus? Mais d'un vol controuvé
Je pense qu'on l'accuse, et rien n'est moins prouvé.

ÉLIANTE.

Et moi, j'en suis certaine; et, sans trop vous déplaire,
Voulez-vous que j'ajoute un avis nécessaire?

Sans zèle pour les bons, faible pour les méchants,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchants.

PHILINTE.

Je suis comme il faut être; et tout me dit, me prouve...

SCÈNE II.

ÉLIANTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS.

Monsieur, grâces au ciel, à la fin je vous trouve.
J'ai cru...

PHILINTE.

C'est vous, Dubois? Que faites-vous ici?

DUBOIS.

Je vous cherche tous deux.

PHILINTE.

Que veut dire ceci?
Comment?

ÉLIANTE.

N'êtes-vous plus au service d'Alceste?

DUBOIS.

J'y suis jusqu'à la mort; mais un tracas funeste...

ÉLIANTE.

Éprouve-t-il encor des revers, aujourd'hui,
Dans sa retraite?

DUBOIS.

Encor? Le diable est après lui.
Ils vont chanter victoire à présent, les infâmes;
Et s'il tombe un malheur, c'est sur les bonnes âmes.

PHILINTE.

Vous verrez qu'au milieu des rochers et des bois,
Sévère défenseur de la vertu, des lois,
Il se sera mêlé, je gage, en quelque affaire,
Ou dans quelque débat dont il n'avait que faire.

DUBOIS.

Monsieur l'a deviné. C'est son cœur excellent...

PHILINTE.

Oh! voilà mon censeur austère et violent...

DUBOIS.

Tout ceci vient d'un champ, près d'une métairie,
Qui depuis fort longtemps est dans sa seigneurie.

Et pour le conserver... mon maître a tant de mal!
Le champ n'est pas à lui... Non vraiment... C'est égal;
Tout comme le sien propre il cherche à le défendre.
Les enragés, voyant qu'ils ne pouvaient le prendre,
L'ont voulu saisir, lui... Douze ou quinze sergents
Sont venus l'arrêter...

ÉLIANTE, alarmée.

Votre maître!...

DUBOIS.

Ses gens
Ont écarté bientôt toute cette canaille:
Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille,
Il fuit, pour aller loin dévorer son souci;
Et, pour vous embrasser, il passe par ici.

ÉLIANTE.

Et quand arrive-t-il?

DUBOIS.

Mais, de la nuit dernière,
Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singulière;
Vous y logez aussi. L'on m'a dit: « Demandez... »
Car vous avez deux noms, à présent. Attendez...
On vous nomme monsieur... monsieur... D'abord j'oublie
Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse, fort jolie,
Qui me voyait courant depuis le grand matin,
Et qui sait vos deux noms, m'a dit...

ÉLIANTE.

Heureux destin!
Ton maître est dans l'hôtel?

DUBOIS.

Oui, vraiment.

PHILINTE.

Viens, je vole...

DUBOIS.

Attendez. N'allons pas ici faire une école.
Il écrit. Vous sentez qu'après de pareils coups,
Les affaires, là-bas, sont sens dessus dessous;
Il m'a bien dit: « Dubois, ne laisse entrer personne...
« Parceque... » Peste! il faut faire ce qu'on m'ordonne.
Attendez, s'il vous plaît, que j'aille un peu savoir
Si vous... Oh! qu'il aura de plaisir à vous voir! (Il sort.)

PHILINTE.

Cet homme, je le vois, sera toujours le même.

ÉLIANTE.

Monsieur, plaignons Alceste.

PHILINTE.

On plutôt son système.

ÉLIANTE.

Que nous devons bénir la fortune, aujourd'hui,
Qui nous offre un moyen de lui servir d'appui!
Mon oncle avec succès, sur notre vive instance,
Emploiera son crédit, son zèle, sa puissance,
Et surtout sa justice, à servir notre ami.

PHILINTE.

Je promets de ne pas m'employer à demi
Pour finir une affaire assez embarrassée,
Puisque sa liberté se trouve menacée.
Mais encore, madame, il est prudent, je crois,
De connaître, avant tout sa conduite, ses droits;
Car sa bizarrerie, impossible à réduire,
En de tels embarras aurait pu le conduire,
Qu'il serait messéant et même dangereux
De s'avouer, bien haut, sottement généreux.
Mais je le vois.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, se jetant au cou d'Alceste.

Alceste, embrassons-nous! Que j'aime
Ce souvenir touchant, qu'en un malheur extrême,
Vous ayez pris le soin de venir, de voler
Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler!

ÉLIANTE, émue.

Rassurez-vous, Alceste, et croyez qu'Éliante
Ne voit pas vos malheurs d'une âme indifférente.

ALCESTE, serrant les mains de ses amis.

Je cherchais, sur la terre, un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on eût la liberté;
Je ne le trouve point. Hé! quel endroit sauvage
Que le vice insolent ne parcoure et ravage?
Ainsi de proche en proche, et de chaque cité,
File au loin le poison de la perversité.
Dans la corruption le luxe prend racine;

Du luxe l'intérêt tire son origine;
De l'intérêt provient la dureté du cœur.
Cet endurcissement étouffe tout honneur;
Il étouffe pitié, pudeur, lois et justice.
D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice
Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
Sont le code effronté de ce siècle pervers.
La vertu ridicule avec faste est vantée;
Tandis qu'une morale en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant
Et des fripons adroits, pour frapper l'innocent.

PHILINTE.

Croyez qu'il est encor des âmes vertueuses,
Promptes à secourir les vertus malheureuses.
Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,
Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE.

Est-il permis
Que, parmi tant de gens présents à ma mémoire,
Je n'en sache pas un que je voulusse croire
Assez franc et sincère, ici comme autre part,
Pour mériter de moi la faveur d'un regard!
Et que, dans le projet de quitter ma patrie,
Vous deux soyez les seuls que mon âme attendrie
Ne puisse abandonner parmi ceux que je vois,
Sans vous revoir au moins pour la dernière fois!

ÉLIANTE.

J'espère un meilleur sort. Vous changerez d'idée.
L'espérance, en mon cœur, en est juste et fondée.
Vous ne nous quittez pas?

ALCESTE.

Je ne vous quitte pas!
Je porterai si loin ma franchise et mes pas,
Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asile.
Morbleu! grâce au destin qui de ces lieux m'exile,
Je veux voir une fois si ce vaste univers
Renferme un petit coin à l'abri des pervers;
Ou si j'aurai la preuve effrayante et certaine
Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

PHILINTE, ricanant.

Allons... apaisez-vous. Vous n'êtes pas changé;

Et si je puis ici former un préjugé
Sur un dessein si prompt et sur votre colère,
Nous pourrons aisément arranger votre affaire.
On la dirait terrible, à voir votre courroux;
Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous,
Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

ALCESTE.

C'est un amas d'horreurs dans l'effet, dans la cause;
Et vous déjà, monsieur, qui me désespérez,
Qui jugez de sang-froid ce que vous ignorez,
Voyez s'il fut jamais une action plus noire
Que le trait... Attendez! avant que cette histoire,
Qui sera pour notre âge un éternel affront,
Vous fasse ici dresser les cheveux sur le front,
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence
Un ordre assez pressant et de grande importance.
Dubois!

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

DUBOIS.

Monsieur.

ALCESTE.

Va-t'en chercher un avocat,
Pour tenir mes papiers et mes biens en état.
Je ne veux plus du mien. Cours.

DUBOIS.

Monsieur!...

ALCESTE.

Va, te dis-je.

DUBOIS.

Où donc?

ALCESTE.

Où je te dis.

DUBOIS.

Je ne sais...

ALCESTE.

Quel vertige!
N'entends tu pas?

DUBOIS.

J'entends.

ALCESTE.

Va donc.

DUBOIS.

En quel endroit?

ALCESTE.

Où tu voudras.

DUBOIS.

Monsieur, mais encor...

ALCESTE.

Maladroit!
Je te dis de m'aller chercher, et tout à l'heure,
Un avocat.

DUBOIS.

Fort bien...

ALCESTE.

Pars donc.

DUBOIS.

Mais sa demeure?

ALCESTE.

Sa demeure est le lieu que choisiront tes pas.
Prends le premier venu. Cours; ne t'informe pas
Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme.
Va : du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

DUBOIS.

Allons. (Il sort.)

SCÈNE V.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, ricanant.

Y pensez-vous? Peut-on, de bonne foi,
Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi?
Et pour trouver un homme exact, plein de droiture...

ALCESTE.

Vraiment, je risque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Comme si tous ceux que je pourrais choisir
Ne se prétendaient pas formés à mon désir?
Et que le plus fripon ne soit, par son adresse,
Réputé le héros de la délicatesse?

PHILINTE.

Mais il faudrait encor, pour livrer votre bien,
De votre préposé connaître d'abord...

ALCESTE.

Rien.
Je veux un honnête homme, il est bien vrai, Philinte :
Mais je ne l'attends pas, à vous parler sans feinte,
Même en sortant ici de l'usage commun :
Et c'est un coup du ciel s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE.

Cependant...

ALCESTE.

Vos discours sont perdus, je vous jure.
Voulez-vous écouter ma fâcheuse aventure?

PHILINTE.

Voyons donc.

ALCESTE.

Quand l'hymen vous unit tous les deux,
J'allai m'ensevelir dans un désert affreux...
Affreux? pour le méchant : pour la vertu, superbe!
L'homme avait, en ces lieux, pour trésor une gerbe;
Pour faste, la santé; le travail pour plaisirs,
Et la paix de ses jours pour uniques désirs.
Grâce au ciel, dans ce lieu sauvage et solitaire,
Parmi de bons vassaux je trouvais ma chimère;
Douce pitié, candeur, raison, franche gaieté,
L'ignorance des maux, et l'antique bonté.
Mais qu'elle dura peu cette charmante vie!
En un jour, la discorde, et le luxe, et l'envie,
Les désirs corrupteurs et l'avide intérêt,
Et les besoins parés de leur perfide attrait,
Avec un parvenu, turbulent personnage,
Vinrent, en s'y logeant, troubler mon voisinage.
Vous vous doutez fort bien, à cette invasion,
Des rapides progrès de la contagion?
Le bonheur déserta... Je tais les brigandages
Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages.
Je veux, dans le principe, effrayé de ces maux,
Maintenir à la fois la paix et mes vassaux.
Mais enfin, à l'appui d'un renom de puissance,
L'iniquité parut avec tant d'impudence,

Que j'oppose en courroux, au front de l'oppresseur,
Le front terrible et fier d'un juste défenseur.
Le champ d'un villageois, son patrimoine unique,
Convient au parvenu, qui de ce bien modique
Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin,
Qui fatigue la terre et mon village. Enfin,
Il veut avoir ce champ; on ne veut pas le vendre,
Et voilà cent détours inventés pour le prendre.
Titres insidieux, procès, ruse, incidents,
Créanciers suscités, persécuteurs ardents,
Bruit, menaces, terreur et domestique guerre,
L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre:
Et moi, lâche témoin de ce crime inouï,
Je l'aurais enduré! Je me suis réjoui
De braver les fripons et d'en avoir vengeance:
Et, faisant tête à tous, plaidant à toute outrance,
J'ai soutenu le faible, et le faible vainqueur
A conservé son bien. Alors, la rage au cœur,
Les traîtres ont tourné contre moi leurs machines:
Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines,
Tant controuvé de faits avec dextérité,
Que, je ne sais comment, je me vois décrété.
(Il montre un portefeuille.)
J'ai cent preuves, ici, de leur lâche conduite,
Et cependant il faut que je prenne la fuite.
La loi donne aux méchants son approbation,
Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ÉLIANTE.

Oui sans doute elle est bonne, Alceste; je la loue:
Et des lois c'est en vain que le méchant se joue.
Ayant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui.
Mon oncle de l'État est ministre aujourd'hui,
Et son rang m'autorise à promettre d'avance
Que vos vils ennemis...

ALCESTE.

Qui, moi? je l'en dispense.
De vos soins généreux je suis reconnaissant:
Mais la seule vertu doit garder l'innocent;
Et j'aurais à rougir qu'une main protectrice
Redressât la balance aux mains de la justice.

PHILINTE.

Mais il peut arriver...

ALCESTE.

Tout ce que l'on voudra :
Des juges ou de moi, voyons qui rougira.

PHILINTE.

Enfin...

ALCESTE.

Et devant eux j'accuserais en face
Quiconque en ma faveur irait demander grâce.

PHILINTE.

C'est tenir un discours dépourvu de raison.
Et si, par un effet de quelque trahison,
Des calomniateurs, d'une voix clandestine,
Ont suscité l'arrêt, comme je l'imagine,
Il faut bien s'employer, avant d'être arrêté,
A se laver du fait qui vous est imputé.
La faveur est utile alors; et j'ose croire...

ALCESTE.

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire
Que ce jeu ténébreux et ces perfides soins
Par lesquels, à l'appui de quelques faux témoins,
De l'homme le plus juste, et sans qu'il le soupçonne,
On peut, à tout moment, arrêter la personne?
A la perversité dès lors tout est permis,
Et tout homme est coupable, ayant des ennemis.
Ah! c'est trop écouter ces avis politiques :
La vérité répugne à ces lâches pratiques.
En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu!
Je fais tête à l'orage; et nous verrons un peu
Si l'on refusera de me faire justice.
Justice? c'est trop peu. Je veux qu'on m'applaudisse.
Non que ma vanité s'abaisse à recevoir
De l'encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir;
Mais enfin, dans un siècle égoïste et barbare,
Où le crime est d'usage et la vertu si rare,
Je prétends qu'un arrêt, en termes solennels,
Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE, riant.

La méthode, en effet, serait toute nouvelle

ALCESTE.

En serait-elle donc et moins juste et moins belle?

PHILINTE.

Mais comment voulez-vous obligé de partir...?

ALCESTE.

Mon bien reste ; et, plutôt que de me démentir,
J'en emploierai la rente et le fond, je vous jure,
A sauver à l'honneur une mortelle injure.
J'attends un avocat, et je vais l'en charger.
Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger
Par la protection d'un oncle que j'honore,
Que je connais beaucoup, j'ajoute même encore
Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis,
Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers amis,
De souiller par vos soins la beauté de ma cause.
S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose,
Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits
Que ne peut protéger la faiblesse des lois.

SCÈNE VI.

ÉLIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

ALCESTE.

Te voilà? tu viens seul?

DUBOIS.

Ah! monsieur, quel message!

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Si vous saviez!

ALCESTE.

Parle sans verbiage.

DUBOIS.

Je n'aurais jamais cru, puisqu'il faut achever,
Monsieur, un avocat si pénible à trouver.

ALCESTE.

En vient-il un enfin?

DUBOIS.

Donnez-vous patience.

ALCESTE.

Morbleu!...

DUBOIS.

Je viens, monsieur...

ALCESTE.

Et d'où?

DUBOIS.

De l'audience.

ALCESTE.

Hé bien ?

DUBOIS.

Vous m'avouerez qu'en un semblable cas,
C'était un bon moyen d'avoir des avocats ?

ÉLIANTE.

Finis, bavard.

DUBOIS.

J'arrive en une grande salle.
J'entre modestement, et sans bruit, sans scandale,
Parmi vingt pelotons d'hommes noirs. Doucement
J'adresse à l'un d'entre eux mon petit compliment.
Il avait un grand air, une attitude à peindre...
Il m'a bien écouté; je ne peux pas me plaindre.

ALCESTE.

Abrège, impertinent.

DUBOIS.

Là, sans faire le sot,
Ce que vous m'avez dit, je l'ai dit mot à mot.
Que croiriez-vous, monsieur...?

ALCESTE.

Parle.

DUBOIS.

Il s'est mis à rire.
Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire.
A tous ses compagnons, d'un et d'autre côté,
Il m'a conduit lui-même avec civilité;
Et dans moins d'un instant, autour de moi sans peine,
Au lieu d'un avocat, j'en avais la centaine.
A trente questions j'ai fort bien répondu,
Et de rire toujours. Du reste, temps perdu;
Nul n'a voulu venir.

ALCESTE.

Comment, maraud!...

DUBOIS.

De grâce,
Attendez un moment. Alors, d'une voix basse,
L'un des rieurs m'a dit : « Mon ami, voyez-vous
« Cet homme seul, là-bas, qui lit? C'est, entre nous,

« L'homme qui vous convient. Abordez-le. » J'y vole :
C'est un homme assez mal vêtu ; mais la parole,
Il la possède bien, si je peux en juger.
Bref, nous sommes d'accord ; et, pour vous obliger,
Il va venir ici ; j'ai dit votre demeure ;
(En sortant.)
Et vous allez le voir, monsieur, dans un quart d'heure.

PHILINTE.

Je vois, à son discours bien circonstancié,
Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE.

Qu'importe ?

PHILINTE.

Un ignorant, et quelque pauvre hère...

ALCESTE.

Que mon opinion de la vôtre diffère !
Car il me plaît déjà.

PHILINTE, riant.

Je n'en suis pas surpris.

ALCESTE.

Hé ! mon Dieu, laissez donc vos sarcasmes, vos ris.
Rentrons. Je suis à vous, madame, à l'instant même.
Et vous, monsieur, malgré la répugnance extrême
Que pour un homme pauvre, ici, vous faites voir,
Sachez que, dans un temps si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime et le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Mon maître est sur mes pas : bientôt vous l'allez voir.
Mais, monsieur l'avocat, voulez-vous vous asseoir ?

L'AVOCAT.

Non, car je suis pressé. Retournez, je vous prie.
Comme, dans ce moment, le temps me contrarie,
Dites à votre maître, en grâce, de hâter
L'entretien qu'il demande.

DUBOIS.

Oui, je vais l'exciter
(Il va et vient.)
A venir... Voyez-vous, certain tracas l'assomme...
Mais vous serez content, car c'est un honnête homme.

SCÈNE II.

L'AVOCAT, seul.

Je ne peux retarder un si pressant secours.
Dans deux heures d'ici j'ai rendez-vous, j'y cours ;
Et si l'on me procure une prompte audience,
Mon fripon n'aura pas tout le succès qu'il pense.
Rien n'est tel qu'un fripon, pour démêler d'abord
Le front d'un honnête homme. Et, quelque grand effort
Que j'aie, à son aspect, pu faire sur moi-même,
Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême.
Sa lettre me le prouve. Il est aisé de voir
Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir.
Jusques au moindre mot, si je l'ai bien comprise,
Tout y montre son but... Mais que je la relise.
(Il lit la lettre d'une manière lente, bien articulée et réfléchie.)
Après tout ce que je vous ai dit hier, monsieur l'avocat, je ne

« vois pas pourquoi vous n'avez pas déjà fait choix d'un proçureur
« qui comprenne et hâte comme il faut notre affaire. J'arriverai de-
« main au soir (aujourd'hui) de Versailles à Paris. Si dans la
« journée vous n'avez pourvu à cela, pour contraindre, sans retard,
« le comte de Valancès au payement de son billet, et d'une manière
« convenable à bien lier ce comte de Valancès, il faudra chercher
« d'autres moyens. Je suis votre serviteur. ROBERT. »

(Il ploie la lettre et la serre.)

Ah! fourbe dangereux! Robert, monsieur Robert,
Dans les crimes adroits vous êtes un expert.
Mais je vous préviendrai, pour peu qu'on me seconde.
On vient... Çà, pour remplir l'espoir où je me fonde,
Dépêchons...

SCÈNE III.

DUBOIS, ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Hé! Dubois!... sors; et fais qu'un moment
On me laisse tranquille en cet appartement.

(Dubois sort.)

Aux périls du hasard, monsieur, sans vous connaître,
Je vous fais appeler, et j'ai bien fait peut-être;
Car, si tout votre aspect est un parfait miroir,
Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

L'AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe:
De telles questions sont toujours pour la forme;
Et c'est dans le travail que je vais vous livrer
Que je verrai, de vous, ce qu'il faut augurer.

L'AVOCAT.

N'attendez pas non plus, monsieur, que je m'épuise
A vous persuader sur ma grande franchise.
Dès le premier abord, deux hommes ont le droit
De se juger entre eux sur ce que chacun croit:
C'est l'usage, au surplus. Je sais ce que je pense;
Et je n'arrache pas, monsieur, la confiance.

ALCESTE.

Vous me plaisez ainsi. Venons au fait. Exprès

L'AVOCAT.

Avant de me mêler, monsieur, à vos secrets,
Apprenez-moi s'il faut, sans délai ni remise,
Dans quelque objet pressant prêter mon entremise?

ALCESTE.

Dans ce jour, tout à l'heure, à l'instant.

L'AVOCAT.

Je ne puis
M'en charger.

ALCESTE.

Savez-vous en quel état je suis,
Monsieur? Et pouvez-vous, dans une telle affaire,
Sans trahir les devoirs de votre ministère,
Me refuser les soins que j'implore de vous?
C'est une iniquité.

L'AVOCAT.

Calmez votre courroux;
A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle,
J'y vole avec plaisir, je puis dire avec zèle;
Et c'est pour le prouver que je me trouve ici.
Tous ceux que j'entreprends, je les remplis. Aussi
Quand l'esprit d'une affaire ou mon temps m'en éloignent,
Il n'est point de motif ni de lois qui m'enjoignent
De me charger, sans choix, de soins embarrassants,
Pour négliger alors les plus intéressants.

ALCESTE.

L'affaire qui me touche est pressée, importante;
Arrivé cette nuit, je pars demain. L'attente
Peut être dangereuse.

L'AVOCAT.

Une même raison,
Dans deux heures au plus, m'appelle en ma maison.

ALCESTE.

Ah! monsieur, est-ce donc la chaleur noble et forte
Qui devrait animer les gens de votre sorte?

L'AVOCAT.

Mais, monsieur...

ALCESTE.

On devrait, par une expresse loi,
Défendre à l'avocat de disposer de soi.

L'AVOCAT.

Je suis flatté, vraiment, de cette préférence
Qui vous fait...

ALCESTE.

Vous avez gagné ma confiance,
Et c'est en abuser.

L'AVOCAT.

De grâce, différons...

ALCESTE.

Mais vous prendrez ma cause, ou, parbleu! nous verrons.

L'AVOCAT.

Monsieur, daignez m'entendre; et, loin que ces murmures
Puissent, dans mon esprit, passer pour des injures,
Loin de m'en offenser, peut-être ce courroux
Détermine, à l'instant, mon estime pour vous.
Et, s'il faut en donner une preuve certaine,
Apprenez seulement le motif qui m'enchaîne,
Et qui pour quelques jours, du moins pour aujourd'hui,
M'empêche à vos désirs de prêter mon appui.
Vous allez décider du zèle qui me pousse,
Et si c'est justement que monsieur se courrouce,
Quand je refuse un temps que je viens d'engager,
Pour parer, sans retard, au plus pressant danger.

ALCESTE.

Voyons, monsieur... Ce ton me frappe et m'intéresse.

L'AVOCAT.

Je tais dans mon récit, et par délicatesse,
Les noms des deux acteurs d'un obscur démêlé,
Où l'un est le voleur et l'autre le volé;
Car j'ignore, après tout, quelle en sera la suite.
Un homme, à moi connu par sa lâche conduite,
Sans probité ni mœurs, un homme qu'autrefois
Je sauvai par pitié de la rigueur des lois,
Qui n'eut jamais de bien ni de ressource honnête,
Avant-hier vient à moi, me dit en tête à tête
Qu'une somme montant à deux cent mille écus,
Portée en un billet, en termes bien conçus,
Est due à lui parlant. La signature est vraie,
J'en suis sûr, et voilà, monsieur, ce qui m'effraye;
La dette ne l'est pas : je vais vous le prouver.

ALCESTE.

O grand Dieu!...

L'AVOCAT.

Cependant, je ne sais où trouver

L'homme trop confiant qui signa ce faux titre
Que je tiens en mes mains, sans en être l'arbitre.

ALCESTE.

Mais vous savez le nom de ce monsieur?

L'AVOCAT.

D'accord.
J'ai demandé, cherché, couru partout d'abord;
On ne sait quel il est. Deux jours n'ont pu suffire;
Et le fripon adroit refuse de m'instruire,
Jusqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé,
Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE.

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT.

Il se repent sans doute
De m'en avoir trop dit, et veut changer de route.

ALCESTE.

Le traître!

L'AVOCAT.

Écoutez-moi, monsieur; vous allez voir
La parfaite évidence en un crime si noir.
Je dis crime à la lettre, et je n'en veux de preuve
Qu'un seul trait du fripon pour me mettre à l'épreuve.
Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,
Après certains détails, et... même des aveux,
Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,
Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...
J'ai caché devant lui mon indignation,
Et gardé le silence en cette occasion,
Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre
Un homme qui sans doute à cette fraude obscure
Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur,
Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur,
Quelque simple mandat, ou bien quelque quittance.

ALCESTE.

Vous me faites frémir. En cette circonstance,
Que ne dénoncez-vous soudain au magistrat
La manœuvre et le cœur d'un pareil scélérat?

L'AVOCAT.

Eh! monsieur, en ceci ma certitude intime
Suffit-elle à la loi pour attester le crime?

Cette loi le protége; et je crains aujourd'hui
De le forcer lui-même à s'en faire un appui.
Contraint par le péril à plus d'effronterie,
Il soutiendrait l'éclat de cette fourberie;
Et de ce mauvais pas, en procès converti,
L'opprimé ne pourrait tirer aucun parti.

ALCESTE.

Que ferez-vous, monsieur? Je vous vois fort en peine.

L'AVOCAT.

Il me reste à trouver la demeure certaine
De l'homme que menace un semblable billet.
Le fripon est rusé, ma lenteur lui déplaît;
J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire
Son titre frauduleux... Je n'ai rien à lui dire;
A des gens moins au fait, moins délicats que moi,
Ce billet peut passer; et, dans ce cas, je voi
De fort grands embarras.

ALCESTE.

Quelle est votre ressource?
Ne puis-je vous aider de mes soins, de ma bourse?
Car sur votre récit je me sens en courroux,
Et je prends à l'affaire intérêt comme vous.

L'AVOCAT.

Monsieur... un homme en place... un ministre propice
Qui, sans bruit, sans éclat, sans forme de justice,
Manderait devant lui le faussaire impudent,
Pour éclaircir le fait d'un ton sage et prudent,
A prévenir le coup réussirait peut-être.
Je n'hésiterais pas, en ce cas, à paraître.
A mon aspect lui seul, le fourbe confondu,
Tout rempli d'épouvante et se croyant perdu,
Se trouverait sans voix, sans détours, sans défense;
Et l'aveu de son crime obtiendrait la clémence.

ALCESTE.

Fort bien imaginé!... Je peux vous y servir.

L'AVOCAT.

Inconnu, sans crédit, je ne peux réussir
Dans ce projet sensé, mais dangereux peut-être,
Si, sans ménagement, je me faisais connaître.
On m'en promet ce soir un moyen positif.
J'ai rendez-vous bientôt pour ce pressant motif,

Et voilà les raisons qui m'empêchent de prendre
Tous les soins que de moi vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE, vivement.

Ne parlons plus de moi; c'est pour un autre jour.
Nous nous verrons. Je songe à votre heureux détour,
Pour confondre un méchant... J'ai, je crois, votre affaire.

L'AVOCAT.

Vous, monsieur?

ALCESTE.

Grand crédit auprès du ministère.

L'AVOCAT.

Est il possible? Vous!

ALCESTE.

Non pas moi : mes amis.

L'AVOCAT.

Quelle rencontre!

ALCESTE.

Allez où vous avez promis,
Et revenez, monsieur, s'il se peut, dans une heure.
Je ne sortirai pas, et pour vous je demeure;
Écrivez votre adresse, ici, pour achever;
Car les gens tels que vous sont rares à trouver.
Dubois!

SCÈNE IV.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

ALCESTE, à Dubois, qui entre.
(A l'avocat.)

Servez monsieur. Je vole, à l'instant même,
Vous chercher un appui dans votre stratagème.
Que vous me comblez d'aise en vos soins obligeants!
Ah! grâce au ciel, il est encor d'honnêtes gens!

SCÈNE V.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Que faut-il à monsieur?

L'AVOCAT.

Papier, plume, écritoire.

DUBOIS.

Je comprends. Vous allez barbouiller du grimoire;
Et nous n'en sommes pas quittes de ce coup-ci.
Nous en avons reçu notre saoul, Dieu merci!
Je comptais, chaque jour, sur un paquet énorme...
Et toujours on disait : « Monsieur, c'est pour la forme. »

L'AVOCAT.

Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS.

Ah! pardon. Croyez fort

(Il va et vient.)

Que je ne pense pas que vous ayez grand tort.
Lorsque les chicaneurs, que Dieu puisse confondre!
Vous attaquent, vraiment, il faut bien leur répondre,
Rendre guerre pour guerre, et papier pour papier.
A qui la faute? à vous? Non pas; c'est au métier.

L'AVOCAT.

Vous m'arrêtez ici, mon ami; donnez vite.

DUBOIS, allant chercher du papier.

Du papier? Vous allez en avoir tout de suite.

L'AVOCAT, à lui-même.

A ce nouvel appui me serais-je attendu?
Que je me sais bon gré de m'être ici rendu!
Cet homme m'a fait voir une âme non commune.

DUBOIS, revenant.

Pardon, encore un coup, si je vous importune.
Je ne puis vous servir, monsieur, à votre gré :
Vous écrivez toujours sur du papier timbré,
Et nous n'en avons pas.

L'AVOCAT.

Eh non! En diligence
Donnez-m'en, quel qu'il soit.

DUBOIS, s'en allant.

C'est une différence.

L'AVOCAT.

A cet air de candeur, je vois de ce côté,
Pour aller à mon but, plus de célérité.
Quel zèle véhément!...

DUBOIS, apportant ce qu'il faut pour écrire.

Voici sur cette table
Ce qu'il vous faut, monsieur. Quel procès détestable!

Nous suivra-t-il partout?... Jugez donc! de courir
Trente postes, au moins, sans pouvoir en sortir.
J'aimerais mieux, je crois, faire une maladie :
On guérit, ou l'on meurt.

L'AVOCAT, de sa table, en écrivant.

Dites-moi, je vous prie,
Le nom de votre maître?

DUBOIS.

Oui-dà... Je ne sais point
Tous ses titres.

L'AVOCAT.

Son nom? C'est assez de ce point.

DUBOIS.

Monsieur Jérôme Alceste. (L'avocat écrit.)

L'AVOCAT.

(Il se lève.)
Il suffit. Sans remise,
Vous rendrez à monsieur mon adresse précise.
(L'avocat sort.)

DUBOIS.

(Seul.)
Il l'aura dans l'instant. Il faut la lui porter.

SCÈNE VI.

DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, en entrant, à Alceste.

Vous prenez donc plaisir à m'impatienter?

DUBOIS, à Alceste.

Monsieur ..

ALCESTE.

Que me veux-tu ?

DUBOIS, donnant l'adresse.

Voilà...

ALCESTE, la prenant.

Sors, et me laisse.

SCÈNE VII.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Vous vous en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE.

J'en suis fâché pour vous : mais je promets bien, moi,
De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi,
N'est-il donc pas étrange, et même ridicule,
Jusques à cet excès de pousser le scrupule?
Et que vous regardiez comme un devoir formel
Ce zèle impatient et plus que fraternel
Qui vous fait sans réserve, avec tant d'imprudence,
Offrir à tout venant votre prompte assistance?
Sur ce pied, vous aurez de l'occupation;
Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE.

Pas tant que je voudrais; et, quelque bien qu'on fasse,
C'est peu si d'un bienfait on ne choisit la place.
Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer,
Lui refuser la main, c'est se déshonorer:
Et c'est ici surtout, dans cette affaire même,
Que vous allez aider la probité suprême.
Mon avocat m'enflamme; et, bien que de mon cœur
Je fasse un jugement digne en tout de l'honneur,
Fort au-dessus de moi je tiens cet honnête homme,
D'autant plus élevé que moins on le renomme.
Et quel êtes-vous donc, si ce que j'en ai dit,
Si l'honneur du forfait dont j'ai fait le récit,
Si le péril touchant de l'homme qu'on friponne,
Tout étrangère enfin que nous soit sa personne,
Ne vous émeuvent point, vous laissent endurci
Jusques à refuser le peu qu'il faut ici?
Car de quoi s'agit-il, Philinte, au bout du compte?
Qu'un oncle qui vous aime et qui vous a fait comte,
Un oncle homme de bien, qui, j'en suis assuré,
D'une bonne action, pour lui, vous saura gré;
Que cet oncle, en un mot, fasse, à votre prière,
Un acte généreux, facile et nécessaire?
Ah! lorsque je compare à votre grand pouvoir

Cette facilité, le fruit d'un tel devoir,
Je ne saurais, morbleu ! me mettre dans la tête
Que vous puissiez avoir la moindre excuse honnête.
Refusez; je vous compte avec ces inhumains
Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains,
Et qui sur cette terre, en leur lâche indolence,
La fatiguent du poids de leur froide existence.

PHILINTE.

De ce feu véhément, unique en ses excès,
N'attendez, n'espérez, Alceste, aucun succès.
Le devoir...

ALCESTE.

Un refus?

PHILINTE.

Clair et net, je vous jure.

ALCESTE.

Adieu : votre amitié me serait une injure.

PHILINTE.

Écoutez, s'il vous plaît...

ALCESTE.

Hé! que me direz-vous,
Pour excuser l'horreur... ?

PHILINTE.

Oh! s'il faut du courroux
Et sortir hors des gonds, à son tour, pour répondre,
On aura de l'humeur, et de quoi vous confondre.
J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit,
Et par tous ses côtés, et dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les événements faire le don Quichotte?
Un homme est malheureux : aussitôt, tout en pleurs,
Jetez-vous comme un sot à travers ses malheurs,
Et, pour prix de vos soins et de votre entremise,
Vous aurez votre part du fruit de sa sottise.
Oui, sottise souvent, oui, monsieur; et, du moins,
Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.
L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite.
Un fripon trouve un sot; et, par un lâche abus,
Lui surprend un billet de deux cent mille écus;
Tant pis pour le perdant! il paiera ses méprises :
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE.

Ne se trompe-t-on pas, et n'est-on pas trompé?

PHILINTE.

Non, jamais à ce point.

ALCESTE.

Avez-vous échappé,
Vous, monsieur, constamment, toujours, à l'imposture?

PHILINTE.

Toujours. Et si jamais, mon cher, je vous le jure,
On me surprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas; je l'aurai mérité.

ALCESTE.

Mais cet homme est perdu, ruiné, sans ressource.

PHILINTE.

Eh bien! c'est un trésor qui changera de bourse.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Mais pas tant que vous l'imaginez.

ALCESTE.

Vous me faites frémir!

PHILINTE.

Ah! frémir!... Devinez,
Vous, monsieur, qui savez la fin de toutes choses,
Ce qu'il peut résulter des plus injustes causes.
Tout est bien.

ALCESTE.

Savez-vous que vous extravaguez?

PHILINTE.

Tout est bien : et le fait qu'ici vous alléguez
De cette vérité peut prouver l'évidence.
L'adresse avec succès a volé l'imprudence :
C'est un mal. Eh bien! soit. Que le vol soit remis,
Le mal restera mal toujours; il est commis.
Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agents, des suppôts : par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé;
Le trésor coule et fuit; distribué, pillé,
Il se disperse : enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'État n'y perd rien.

Ainsi j'ai donc raison de dire : Tout est bien.

ALCESTE.

O mœurs !

PHILINTE.

O clarté ! Moi, je prêche ici...

ALCESTE.

Des crimes.
Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami...

PHILINTE.

Quand on se voit pressé.

ALCESTE.

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE.

Dites embarrassé.

ALCESTE.

Embarrassé, grand Dieu ! Si sur votre paresse
Je ne jetais l'affront que vous fait votre adresse,
Si ces principes-là conduisaient votre cœur,
Je ne vous verrais plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent se dispenser aujourd'hui de bien faire !
Tout est bien, dites-vous? Et vous n'établissez
Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime et des couleurs du vice,
Que pour vous dispenser de rendre un bon office
A quelque infortuné, victime d'un pervers !
Allez ! pour vous punir d'un si cruel travers,
Je ne voudrais vous voir qu'un instant en présence
De cet infortuné réclamant la vengeance
Et du ciel et des lois, au moment douloureux
Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux.
Ses cris, son désespoir, sa famille affligée,
Sa probité, peut-être, à ses biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un œil sec et cruel?

PHILINTE.

Je lui dirais : « Mon cher, votre état actuel,
Croyez-moi, chaque jour est celui de mille autres.
Tel homme était sans biens, et s'enrichit des vôtres.
Vous les aviez : pourquoi ne les aurait-il pas ?
Rappelez la fortune, et courez sur ses pas.

Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe;
Vous n'êtes qu'un atome et qu'un point sur le globe.
Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien?
Il s'arrange en total; » en total, tout est bien.

ALCESTE.

Non, je ne croyais pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.
Je ne sais plus quel mot pourrait être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige et ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien? insensés! Et vous ne pouvez pas,
Sans toucher votre erreur, faire le moindre pas.
Tout est bien? Oui sans doute, en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle et profonde
Qui voulut en régler l'immuable beauté;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté?
Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire
De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile?
Or, on peut faire ou non le bien comme le mal:
Si nous avons ce droit favorable ou fatal
Dans ce que l'homme a fait au gré de son caprice,
Or donc, tout n'est pas bien; ou vous niez le vice?
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudrait donc aussi des méchants, des fripons?
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse,
De sa perfection la nature est jalouse,
Sans doute; et c'est toujours le but de ses bienfaits.
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes;
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulents
Qui, jusque dans le crime, énervés, indolents,
Dans la mort de leur cœur sommeillent et reposent,
Loin des maux qu'ils ont faits et des plaintes qu'ils causent
Hé quoi! si tout est bien, à ce cri désastreux,
Que va-t-il donc rester à tant de malheureux,

Si vous leur ravissez jusques à l'espérance?
Vous endurcissez l'homme à sa propre souffrance;
Il allait s'attendrir, vous lui séchez le cœur:
Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur!
Ah! je n'ose plus loin pousser cette peinture.
Pour le bien des humains, et grâce à la nature,
Aux erreurs de l'esprit la pitié survivra.
L'homme sent qu'il est homme; et tant qu'il sentira
Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raison de craindre.
Quoi qu'il en soit enfin, voulez-vous m'obliger?
A servir ces gens-ci puis-je vous engager,
Solliciterez-vous votre oncle?

PHILINTE.

Mais, de grâce,
Observez donc, Alceste...

ALCESTE.

Au fait. Le temps se passe:
Mon homme va venir. Répondez.

PHILINTE.

Je ne vois...

ALCESTE.

Monsieur, le voulez-vous, pour la dernière fois.

PHILINTE.

Mais vous êtes pressant d'une étrange manière:
Il est mille raisons, qu'avec pleine lumière
Je peux vous exposer: raisons fortes pour nous.
Mais on ne peut jamais s'expliquer avec vous.

ALCESTE.

Ah! juste ciel! pourquoi, dans mon inquiétude,
Cherchai-je des amis, de qui l'ingratitude...

SCÈNE VIII.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ALCESTE, à l'avocat, et vivement.

Venez. Voilà monsieur, dont je vous ai parlé,
Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé;
Qui se dit mon ami; que l'égoïsme abuse
Jusques à se parer d'une honteuse excuse
Pour ne pas engager un oncle, son soutien,

Ministre généreux, vraiment homme de bien,
A servir un projet aussi simple qu'honnête.
A le persuader je perds en vain la tête;
Sur son âme intraitable et qu'à présent je voi,
Prenez, si vous pouvez, plus d'ascendant que moi.

L'AVOCAT.

Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande;
Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande.
En sortant, j'ai trouvé, monsieur, sur mon chemin
Cet ami qui devait me procurer demain
L'entretien et l'appui d'un homme d'importance :
Il remet à huit jours cette utile audience.
Le temps fuit, le mal vole; et, dans ses vils détours,
Le crime peut asseoir son succès en huit jours.
Je reviens vous conter cet accident funeste;
Car votre âme à présent est l'espoir qui me reste.

ALCESTE.

Eh bien, Philinte? eh bien?

L'AVOCAT, à Philinte.

Monsieur, je n'ose pas
Vous prier à mon tour; mais de mon embarras
Si vous êtes instruit, comme vous devez l'être,
Un malheur aussi grand vous touchera peut-être.
Peut-être, répandu dans un monde élevé,
Plus que monsieur, d'hier seulement arrivé,
Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace
Qu'auprès de quelques gens d'une moyenne classe;
Peut-être, dis-je, vous, monsieur, vous connaîtrez
L'homme à qui l'on surprit ce billet. Vous verrez.
(Il tire son portefeuille, et fait mine de chercher le billet.)
Je consens, sur la foi d'une exacte prudence,
A vous faire du tout entière confidence;
Vous allez voir...

PHILINTE.

Non, non, monsieur; je ne veux pas
Pénétrer ces secrets; ils sont trop délicats.

L'AVOCAT.

Cependant...

PHILINTE.

Jugez mieux de ma délicatesse.

ALCESTE, tendant la main.

Mais voyons...

PHILINTE, le retenant.

Non, mon cher; les gens dans la détresse
Ne sont pas satisfaits que des yeux étrangers
Pénètrent leurs besoins ainsi que leurs dangers.
La curiosité peut-être vous attire;
Mais si vous le liez, soudain je me retire.

(A l'avocat, qui resserre son portefeuille avec une confusion douloureuse.)

Monsieur, sans me mêler de fait ni d'entretien,
Au péril qui ne doit me regarder en rien,
Je vous observerai qu'un homme raisonnable,
D'une honteuse affaire et fort désagréable,
Ne doit pas épouser les soins infructueux.
Et vous voyez déjà cet ami vertueux,
D'abord impatient jusqu'à l'étourderie
Par ce premier aspect d'une friponnerie,
Qui, grâces au secours de la réflexion,
Vous éconduit vous-même en cette occasion.
Sagesse naturelle et louable...

ALCESTE.

J'enrage.
Je me sèche d'humeur à ce honteux langage,
Comble d'égarement des hommes vicieux,
De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux;
De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres,
Parce qu'il fut commis et pratiqué par d'autres!

PHILINTE.

Cet autre dont je parle, homme incroyable et prompt,
A fait ce qu'il faut faire, et ce que tous feront.
Et, sans trop m'ériger en censeur, je demande
A monsieur que voilà, dont la chaleur est grande
Pour divulguer à tous, par excès de pitié,
Un secret important qui lui fut confié;
Je demande si, vu le poste qu'il occupe,
Il est tout à fait bien, pour sauver une dupe,
Un sot, un maladroit, à lui très-inconnu,
De trahir le client secrètement venu
Vers lui, dans cet espoir et dans cette assurance
Qu'un avocat ne peut tromper sa confiance?

ALCESTE, en fureur.

Vous tairez-vous, Philinte? Ah! c'en est trop... Grand Dieu!
Allons, il faut mourir, il n'est point de milieu,

Quand on voit ces détours, ces défenses subtiles...
Oh, morbleu!... C'est ici le venin des reptiles...
Quoi! pour autoriser l'insensibilité,
Blâmer la vertu même en sa sublimité!
Sachez donc...

L'AVOCAT, avec dignité.

Non, monsieur; c'est à moi de répondre
Au reproche étonnant qui ne peut me confondre.
Les discours, je le vois, deviendraient superflus;
Quand on sent bien son cœur, on ne dispute plus;
Et lorsqu'à cet excès l'esprit peut se méprendre,
On doit se retirer pour n'en pas trop entendre.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, suivant de l'œil et avec dépit l'avocat qui sort.

Qu'est-ce à dire?... ce ton... ces grands airs de vertu...

ALCESTE.

Il fait bien. Vous n'avez que ce qui vous est dû.
Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde;
Il vous reste toujours cette trace profonde,
Ce trait désespérant, qui dans vos cœurs jaloux,
Pour vous humilier, s'enfonce malgré vous.
Adieu. N'attendez pas, monsieur, que je vous prie.
Je vais voir Éliante; et son âme attendrie
Deviendra notre appui. Par un lâche conseil,
Plus endurci toujours, à vous-même pareil,
Faites donc échouer cet espoir qui me reste;
Et comptez bien alors sur la haine d'Alceste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Madame, comme vous, avec facilité
Mon cœur sait exercer des actes de bonté.
Mais, pour des étrangers alors qu'on s'intéresse,
N'allons pas, s'il vous plaît, jusques à la faiblesse.

ÉLIANTE.

Appelez-vous ainsi ce zèle attendrissant,
Cette noble chaleur d'un cœur compatissant?
Alceste m'a touchée; et ses récits encore
M'offrent un vrai malheur, monsieur, que je déplore.
Je tremble du danger que court un inconnu,
Comme si le pareil nous était survenu.
J'en suis vraiment émue. Oui, je sens...

PHILINTE.

Eh! madame,
Il faut si peu de chose à l'esprit d'une femme
Pour l'exalter d'abord, et montrer à ses sens,
Jusque dans le péril, des plaisirs ravissants!
Mais comme un rien l'anime, un rien la décourage.
Il faut sur cet objet réfléchir davantage;
Et sans doute, changeant et d'avis et de loi,
Vous serez la première à penser comme moi.

ÉLIANTE.

Dans vos opinions, distinguez, je vous prie,
Le sentiment, monsieur, de la bizarrerie;
Vous me surprenez fort, en confondant ainsi
L'âme sensible et bonne, et le cœur rétréci.
On doit peu s'y tromper, cependant : et je trouve
Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve;
Dans mes sentiments vrais et bien appréciés,
Je changerai si peu, quoi que vous en disiez,

Qu'avec nouvelle instance, ici, je vous conjure
De satisfaire Alceste.

PHILINTE.

Oh, non! je vous le jure.

ÉLIANTE.

Allez trouver mon oncle.

PHILINTE.

Impossible.

ÉLIANTE.

Du moins,
Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE.

Non, non, madame, non. D'une affaire suspecte,
En aucune façon, détournée ou directe,
De grâce, obligez-moi de ne pas vous mêler.

ÉLIANTE.

Il suffirait d'un mot.

PHILINTE.

C'est toujours trop parler,
Quand ce mot gratuit ne nous est pas utile.

ÉLIANTE.

Quoi! faut-il...?

PHILINTE.

Je le vois, votre esprit indocile
Feint de ne pas sentir ma solide raison,
Et l'intérêt commun de toute ma maison.
Cette feinte est sans doute une nouvelle adresse
Pour me contrarier et vous rendre maîtresse.
Eh bien, madame, eh bien! puisqu'il faut m'expliquer,
Sachez donc que tout homme est funeste à choquer,
Et le fourbe intrigant encore plus qu'un autre.
De quoi nous mêlons-nous? Est-elle donc la nôtre,
Cette piteuse affaire où, par cent ennemis
Je verrais mon repos peut-être compromis?
Du dangereux faussaire et de sa vile agence,
Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance?
Je le dis à regret, mais, malgré ses penchants,
Si l'on blesse les bons, épargnons les méchants:
Leur courroux clandestin dure toute la vie.
Mais une autre raison forte, et qui me convie
Plus que toute autre encore à de fermes refus,
C'est que de sa faveur il faut craindre l'abus.
Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres,

Qu'il faut le conserver, sans le passer à d'autres
On n'en a jamais trop, pour que, de toute part,
On aille l'employer et l'user au hasard;
Son affaiblissement n'arrive que trop vite.
Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite.
Comme si la coutume en effet n'était pas,
Au lieu de porter ceux qu'on jette sur vos bras,
Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage
De toute créature et de tout protégé
Par qui l'on pourrait voir ce crédit partagé,
Soit pour les détourner, ou pour les mettre en fuite?
Voilà sur quels motifs je règle ma conduite.
Je pense et vois le monde, et dis, de vous à moi,
Qu'il faut, pour vivre heureux, se replier sur soi.

ÉLIANTE.

Pouvez-vous...?

PHILINTE, sèchement.

Il suffit. Que notre ami s'emporte,
C'est en vain; ma prudence est ici la plus forte:
De son prix, je le sais, il peut disconvenir:
J'agis au gré du monde, et je veux m'y tenir. (Il sort.)

SCÈNE II.

ÉLIANTE.

Je ne le vois que trop; c'est ainsi que l'on pense.
En est-on plus heureux? Quelle triste prudence,
De vouloir s'isoler, de se lier les mains,
Et d'étouffer son cœur au milieu des humains!
Vous avez tort, Philinte, et je suis importune.
Mais ne pouvez-vous pas éprouver d'infortune?
Et verriez-vous alors, d'un œil tranquille et doux,
Les hommes vous poursuivre, ou s'éloigner de vous?

SCÈNE III.

ALCESTE, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

Nous avons fait, Alceste, une vaine entreprise.
Je ne puis vous aider. Je suis femme, et soumise...
Philinte a des raisons qui fondent son refus;

Oui, j'avais trop promis. Mon esprit est confus...

ALCESTE.

Madame, sur vos soins je ne forme aucun doute.
Allons, puisqu'on agit de la sorte, j'écoute
Le seul cri de mon cœur et son noble penchant.
Je vais trouver votre oncle; oui, moi, moi, sur-le-champ;
Et, quelque risque enfin que je coure moi-même
A me montrer à tous, quand un arrêt suprême
Menace dans ces lieux ma liberté...

ÉLIANTE, alarmée.

Comment?
Vous exposer ainsi?

ALCESTE.

Plus de retardement.
Si de mes ennemis la force m'environne,
Ils verront à quel prix je livre ma personne;
Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront
Aux mille autres encore imprimés sur leur front,
Que j'éprouvai toujours leur noire violence,
Dans le moment précis d'un trait de bienfaisance.
Il fera beau me voir sauvant un inconnu,
Par la main des méchants dans les fers détenu.

ÉLIANTE.

Nous ne permettrons pas que, par excès de zèle,
Vous couriez le danger...

ALCESTE.

La fortune cruelle
Peut disposer de moi tout comme il lui plaira.
Votre oncle m'est connu, son cœur m'écoutera,
Et j'en obtiendrai tout; j'en suis sûr, oui, j'y compte
Je serais bien fâché d'épargner cette honte
Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ÉLIANTE.

Non, je vais le trouver...

ALCESTE.

Remontrance inutile.

ÉLIANTE.

Attendez...

ALCESTE.

Il verra que le bien est facile

Au cœur qui veut le faire.

ÉLIANTE.

Alceste, réprimez...
Voyons encor Philinte... Ah! Dieu!... vous m'alarmez.

(Elle sort avec promptitude.)

SCÈNE IV.

ALCESTE, seul.

Qu'importent mes dangers? Je tente l'aventure.
Oui, je vais demander des chevaux, ma voiture.
Mon honnête avocat avec moi peut venir:
En deux heures de temps je lui fais obtenir...

SCÈNE V.

ALCESTE, LE PROCUREUR.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE PROCUREUR.

C'est à vous, je présume,
Qu'en vertu de mon titre: et suivant la coutume,
Il faut que je m'adresse en cette occasion,
Monsieur, pour un billet dont il est question?

ALCESTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Oui, monsieur, constituant la somme
De deux cent mille écus.

ALCESTE.

Ah! c'est un honnête homme,
Dont je fais très-grand cas, qui vous envoie ici.

LE PROCUREUR.

Précisément.

ALCESTE.

Il faut...

LE PROCUREUR.

Le payer.

ALCESTE.

Qu'est ceci?

LE PROCUREUR.

C'est un billet, monsieur, qu'il faut payer sur l'heure.

ALCESTE.

Qui ? moi ?

LE PROCUREUR.

Vous. N'est-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE.

Oui. Qui donc êtes-vous, monsieur, à votre tour?

LE PROCUREUR.

Je me nomme Rolet, procureur en la cour.

ALCESTE.

N'est-ce pas pour l'affaire importante et pressée
Qui de mon avocat occupe la pensée?
Et ne s'agit-il pas d'un billet clandestin,
Dont ce monsieur Phœnix m'a parlé ce matin?

LE PROCUREUR.

Oui, monsieur. Ce billet, ou bien lettre de change,
Au gré de ma partie en mes mains passe et change.
Maître Phœnix n'est plus chargé de ce billet;
Et c'est moi qui poursuis le paiement, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Quoi donc? mon avocat, de cette grande affaire...

LE PROCUREUR.

Ne se mêlera plus, et n'a plus rien à faire.
C'est moi qui, mieux que lui, soigneux et vigilant,
Me saisis de la cause; et, grâce à mon talent,
L'effet sera payé, croyez-en ma parole,
Sans quartier, ni retard, ni grâce d'une obole.

ALCESTE.

Serait-il bien possible?

LE PROCUREUR, avec importance.

Et j'ai des amis chauds.

ALCESTE.

Mais savez-vous, monsieur, que ce billet est faux?

LE PROCUREUR, faisant le courroucé.

Qu'est-ce à dire? et quels sont ces discours illicites?
Prenez garde, monsieur, à ce que vous me dites.
Il y va de bien plus que vous ne le pensez,
A tenir devant moi ces discours insensés;
Il y va de l'honneur. Comment! une imposture?
Il est faux? Et peut-on nier la signature?

ALCESTE.

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté,
La signature enfin, avec sa vérité?

LE PROCUREUR.

Ah! vous en convenez, même après ce scandale?
Vous la confessez vraie, exacte, originale?
Ah! je suis enchanté de voir, par ce détour,
A qui j'ai, pour le coup, affaire dans ce jour!
Je ne m'étonne plus de cette négligence
De ce maître Phœnix à commencer l'instance.
Digne et belle action d'un homme délicat!
Il s'en charge en secret, et c'est votre avocat!
Prévarication! collusion perfide!
Mais vous avez en tête un procureur rigide,
Un homme, grâce au ciel, pour ses mœurs renommé,
A poursuivre la fraude, en tout accoutumé,
Qu'on ne corrompra pas, dont le regard austère
A la mauvaise foi ne laisse aucun mystère.

ALCESTE, furieux.

Impudent personnage, as-tu bientôt fini?
Je ne sais qui me tient que tu ne sois banni
Loin de moi par mes gens, et selon tes mérites.

LE PROCUREUR.

Violence?... Monsieur, l'affaire aura des suites.

ALCESTE.

Sors; redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, çà et là, effrayé.

Guet-apens, et déni d'un billet? Quelle horreur!

ALCESTE.

Ton billet?... Ah! plutôt que ta friponnerie
Tire le moindre gain de cette fourberie,
Rien ne me coûtera pour ta punition,
Et j'y sacrifierai, s'il le faut, un million.

LE PROCUREUR.

Tant mieux!... Nous allons voir si c'est ainsi qu'on ose
Insulter, outrager, dans la plus juste cause,
Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

ALCESTE, hors de lui.

Dubois! Germain! Picard!...

SCÈNE VI.

ALCESTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

ALCESTE, à ses gens.

Avec célérité,
Sans pitié, chassez-moi cet homme tout à l'heure;
Et qu'il ne puisse plus souiller cette demeure.

(Les laquais avancent sur le procureur.)

LE PROCUREUR, effrayé.

Monsieur!... monsieur!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; PHILINTE.

PHILINTE, accourant.

Eh bien! quel est donc ce fracas?

LE PROCUREUR, l'implorant.

Monsieur!... monsieur!...

PHILINTE.

Que vois-je? Et quels fâcheux éclats!
(Aux laquais, qui entourent le procureur et cependant hésitent à l'aspect de Philinte.)
Dubois, retirez-vous.

(Les gens sortent.)

SCÈNE VIII.

ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR, à Philinte.

Monsieur, je vous atteste
Contre cet attentat insigne et manifeste.

PHILINTE, à Alceste.

Eh! mon cher, qu'est ceci?

ALCESTE, furieux.

Laissez-moi; mes transports,
Ma colère, n'ont pas de termes assez forts.

LE PROCUREUR, faisant le courroucé.

Je viens pour un billet que monsieur me dénie,
En osant me traiter avec ignominie.

PHILINTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Bon billet de deux cent mille écus.

PHILINTE.

Ah! je commence à voir...

ALCESTE.

De vos lâches refus
Voyez-vous maintenant la suite déplorable?
Mon avocat n'a plus ce billet détestable,
Et le voilà tombé dans les mains d'un fripon.

LE PROCUREUR.

Vous l'entendez, monsieur?

PHILINTE, à Alceste.

Cette fois, tout de bon,
Vous perdez la cervelle, et votre humeur s'emporte
A de fâcheux excès, et d'une étrange sorte.

ALCESTE.

Et comment faites-vous pour voir de ce sang-froid
Toute perversion de justice et de droit?
Félicitez-vous bien de votre indifférence;
En voilà de beaux fruits, en cette circonstance:
Un fourbe sans pudeur, que son pareil défend;
Un homme ruiné, le crime triomphant;
Et parmi tant d'horreurs l'effet le plus étrange,
C'est qu'il semble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, bien froidement, et ricanant.

Ne vous y trompez pas, et c'est l'ordre en effet
Qui dans le fond préside à tout ce qui se fait;
Et vous verrez, monsieur, que, malgré vos murmures,
En ceci tout ira suivant mes conjectures.
Le grand malheur enfin pour se tant gendarmer,
Comme si l'univers tendait à s'abîmer!
Je plains les maux d'autrui; mais, au vrai, cette affaire,
Dans la somme des maux, me semble une misère.
C'est un billet de fait : d'abord on plaidera;
Et puis, au bout du compte, enfin on le paiera.
C'est la règle, la loi: qui signe ou répond, paye;
Et je ne vois là rien, rien du tout qui m'effraye.

LE PROCUREUR.

Monsieur prend bien l'affaire; et j'ose demander,

Moi, dont le devoir est d'instruire, de plaider
Pour les infortunés sans appui, sans refuge,
Si j'ai tort ou raison? Je vous en fais le juge.
On a fait un billet : j'en prétends la valeur...

ALCESTE.

Insidieux agent, votre homme est un voleur.

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faut prouver.

PHILINTE, au procureur.

Monsieur, laissez-le dire;
Faites votre métier. On vient de vous élire;
Poursuivez donc l'affaire, et vous aurez raison.

ALCESTE.

Ferme! excitez-le encore à tant de trahison.
Je n'y saurais durer ; et, dans ce qui m'arrive,
Je ne puis plus tenir ma colère captive.
Ne voyez-vous donc pas ou feignez-vous enfin
De ne pas voir le but de cet homme, plus fin
Et plus fourbe, à jeu sûr, des pieds jusqu'à la tête,
Que mon sage avocat lui-même n'est honnête?
Il ne le sait que trop que le billet est faux.

LE PROCUREUR.

C'est un fait que je nie.

PHILINTE, à Alceste.

Excès de vos défauts,
De demander aux gens plus de droiture d'âme,
Plus de sincérité que la loi n'en réclame.

LE PROCUREUR.

Qu'on ose m'insulter ainsi devant témoins!
On verra.

ALCESTE.

Si je l'ose? Oui, traître, de tes soins
Tu sais bien quel sera le prix! Mais je proteste
D'en rendre la noirceur publique et manifeste :
Oui, morbleu! moi tout seul je braverai tes coups.
Oui, moi-même au procès...

PHILINTE.

Eh bien! y pensez-vous?
Comment! vous engager dans la cause?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

C'en est trop. Écoutez...

ALCESTE.

Il n'est rien que j'écoute.

PHILINTE.

Le dépit est bizarre, et c'est trop fort aussi.

ALCESTE.

Rien, rien! je plaiderai.

PHILINTE.

Parbleu, non!

ALCESTE.

Parbleu, si!

Qui m'en empêchera?

PHILINTE, jouant le sentiment.

Moi, monsieur, qui déplore
Ce projet insensé. J'ajoute même encore
Que la saine raison, les égards, la pitié,
Commandent à mon cœur bien moins que l'amitié.
Par le sentiment seul ma prudence animée
Devant ce zèle ardent tient mon âme alarmée...
De crainte, de regret, je me trouve saisi.

ALCESTE, avec dégoût.

Quel langage étonnant avez-vous donc choisi?
Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie?
Et pensez-vous, monsieur, que sottement je croie
A tous ces faux semblants de sensibilité?
Non, non, elle n'a point ce langage apprêté.
Quittez ou démentez ces grimaces frivoles,
Mais par des actions, et non par des paroles.
Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir;
Que mon zèle confond votre refus d'agir;
Et que, par un dépit rongeur qui vous accuse,
Vous souffrez d'un bienfait que votre âme refuse.
Voilà votre état vrai; voilà ce que je crois,
Et comment la vertu ne perd jamais ses droits.
Plus d'explication. Et vous, agent honnête,
Nommez-moi, pour répondre au combat qui s'apprête,
Nommez-moi, du billet dont vous êtes porteur,
Le traître créancier et le faux débiteur.
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

PHILINTE, au procureur.

Non, ne les nommez pas, monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE.

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE.

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR.

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats.
Les noms dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne,
Monsieur les sait fort bien.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Mieux que personne.

ALCESTE.

Comment?

LE PROCUREUR.

Le débiteur, c'est vous...

ALCESTE.

Moi? scélérat!

LE PROCUREUR, cherchant son cornet.

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat
Souscrit dans la teneur d'une lettre de change,
Au seul profit d'*Ignace-André Robert.*

PHILINTE, surpris.

Qu'entends-je?
Robert? un intendant de maison?

LE PROCUREUR.

Je le sais.
Monsieur son débiteur, comte de Valancès.

PHILINTE, avec effroi.

Qu'avez-vous dit? comment?... Monsieur, prenez-y garde!
Comment?...

LE PROCUREUR.

Sans le prouver, jamais je ne hasarde
Aucun fait; et voici...

PHILINTE, avec une force effrayante.

Savez-vous que c'est moi?

LE PROCUREUR.

Comte de Valancès?

PHILINTE.

Moi-même.

ALCESTE, étourdi.

Qu'est ceci? Vous?... Hé quoi!...

LE PROCUREUR, montrant de ses deux mains le billet, qu'il tient avec précaution.

Vous devez, en cette conjoncture,
Connaître donc ce titre et votre signature?

PHILINTE, avec le cri du désespoir.

O grand Dieu! c'est mon seing!

ALCESTE.

Le vôtre? Juste ciel!

PHILINTE, vivement à Alceste.

Comte de Valancès, c'est mon nom actuel :
Et le traître Robert est un fripon insigne,
Qu'avec une rigueur dont il était bien digne
Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi.
C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi.

ALCESTE, avec terreur.

Vous?...

PHILINTE, d'un temps, au procureur.

Billet faux, monsieur, que vous devez me rendre;
Ou gardez-vous, au moins, d'oser rien entreprendre.

LE PROCUREUR.

Je ne connais ici que mon titre.

(Philinte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.)

ALCESTE.

Oh! morbleu!
C'est vous que le destin, par un terrible jeu,
Veut instruire et punir... O céleste justice!
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice.
Mais je ne prendrais pas, moi, de ce coup du sort,
Cent mille écus comptant... Eh bien! avais-je tort?
Tout est-il bien, monsieur?

PHILINTE, se levant avec fureur.

Je me perds... je m'égare...
O perfidie!... ô siècle et pervers et barbare!
Hommes vils et sans foi!... Que vais-je devenir?
Rage!... fureur!... vengeance!... Il faut... on doit punir...

(Le procureur file pour se sauver; il va le saisir.)

Exterminer... Monsieur!... Restez, sur votre tête!

LE PROCUREUR.

Comment? et de quel droit est-ce que l'on m'arrête?

PHILINTE.

Vous répondrez du mal que vous allez causer.

LE PROCUREUR.

J'y consens.

PHILINTE.

Mon déni doit vous désabuser.
Vous seriez compromis ; l'honneur et votre place...

LE PROCUREUR.

Bagatelle !... ceci n'a rien qui m'embarrasse.

ALCESTE, au procureur.

Sors donc ! fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, menaçant.

Oui, je sors... A mon tour...
Il est tard, la nuit vient... Demain il fera jour.
(Il s'avance pour sortir.)

PHILINTE, égaré.

Hé ! Champagne ! à l'instant les chevaux, la voiture !...

LE PROCUREUR, retournant.

Évasion subite !... A demain... (Il sort.)

SCÈNE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, désespéré, et s'abîmant dans un fauteuil.

L'imposture
Peut-elle aller plus loin ?... Je ne sais où j'en suis.

ALCESTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Mes reproches, monsieur, seraient justes, je pense ;
Mais mon cœur les retient ; le vôtre m'en dispense.
Tout mérité qu'il est, le malheur a ses droits :
La pitié des bons cœurs, le respect des plus froids.
Mon âme se contraint, quand la vôtre est pressée.
Quand vous serez heureux, vous saurez ma pensée.
Allons nous consulter sur cette affaire-ci :
Je vais faire avertir mon avocat aussi.
Je souffre horriblement pour votre aimable femme.
Quant à vous... Profitez ; c'est le vœu de mon âme.
(Il va pour sortir : il voit que Philinte est abîmé dans sa douleur ; la pitié le ramène ; il le prend par la main, et l'emmène avec lui.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, se levant et s'asseyant avec inquiétude ; DUBOIS.

DUBOIS.

Je ne puis m'en cacher, foi d'honnête valet,
Je ne contredis point, et veux ce qui vous plaît;
Mais vous vous faites mal par ces façons de vivre.
Voulez-vous vous tuer, vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE.

Que viens-tu me conter ? Qu'on me laisse en repos.

DUBOIS.

Je vous conte, monsieur, des choses à propos.
Départ précipité, poste et mauvaise route,
Et d'un ; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte.
Vous passez la troisième à ranger vos papiers ;
Et celle-ci fait quatre : oui, quatre jours entiers
Que vous n'avez dormi. Et de quelle manière
Avez-vous donc encor passé la nuit dernière ?
Debout, assis, debout; c'est un métier d'enfer.
Monsieur, pensez-y bien, le corps n'est pas de fer.

ALCESTE.

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage ?

DUBOIS.

Non, monsieur; battez-moi si vous voulez. J'enrage
De vous voir ménager si peu votre santé;
Et toujours pour autrui, par excès de bonté.
Rendre service : oui-da, fort bien ! je vous admire :
Mais il faut du repos, et je dois vous le dire...

ALCESTE.

Peste soit de ta langue ! et ton maudit babil...

DUBOIS, doucement.

Allons, allons ..

ALCESTE.

Dubois !

DUBOIS.

Monsieur

ALCESTE.

Quelle heure est-il?

DUBOIS.

Neuf heures du matin.

ALCESTE.

Déjà? Comment, encore
Ils ne sont pas venus? Longtemps avant l'aurore
Ils avaient projeté d'être ici de retour.

DUBOIS.

Il fallait vous coucher, et vous lever au jour.

ALCESTE.

Ah! pour le coup... Vois donc... J'entends une voiture...

DUBOIS.

Irai-je voir?

ALCESTE.

Oui, cours.

DUBOIS, allant et revenant.

J'y vais... Par aventure,
Si ce sont eux, faut-il leur dire...

ALCESTE.

Que j'attends.

DUBOIS, de même.

Bien... Je ne dirai pas que c'est depuis longtemps?

ALCESTE.

Non.

DUBOIS va et revient.

Qui dois-je avertir, monsieur, de votre attente?
Est-ce monsieur Philinte, ou madame Éliante?...

ALCESTE.

Ah! que d'amusement! Veux-tu bien décamper?

DUBOIS.

Tout ceci, c'est, monsieur, de peur de me tromper.
Les voilà tous les deux...

ALCESTE.

Allons, sors donc.

(Dubois sort.)

SCÈNE II.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, allant prendre Éliante, qu'il conduit dans un fauteuil.

Madame,
Voici des embarras fâcheux pour une femme;
Et des peines d'esprit plus cruelles encor
Pour vous surtout, pour vous qui n'avez aucun tort,
Qui méritez si peu cet accident sinistre.
Eh bien! qu'a dit, qu'a fait, que pourra le ministre?
Ce brave homme, je crois, n'a pas vu sans douleur,
Sans un vif intérêt, votre cruel malheur?

PHILINTE.

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE.

Comment donc?

ÉLIANTE, se levant.

Cher Alceste, il est assez facile
D'imaginer la part et l'intérêt que prend
Mon oncle à cette affaire : il est fort bon parent;
Mais trop tard, en effet, nous implorons son aide.
Votre moyen d'hier était un sûr remède,
Tant que votre avocat, par un concours heureux,
Avait entre ses mains ce billet dangereux;
Mais aujourd'hui qu'il est entre les mains d'un autre,
Dans le parti du fourbe et très-contraire au nôtre,
Mon oncle nous a dit et clairement fait voir
Que, même sans blesser les lois ni son devoir,
S'il prêtait à nos vœux sa secrète entremise,
On pourrait l'accuser d'une injuste entreprise
Que nos vils ennemis feraient sonner bien haut
Pour appuyer leur cause et nous mettre en défaut.
Et l'honnête avocat qui nous servait de guide
L'a trouvé, comme moi, plus prudent que timide.

ALCESTE.

Mon avis est le même... Et qu'en avez-vous fait
De mon cher avocat?

ÉLIANTE.

Oh! bien cher en effet.

ALCESTE.

A travers les soucis que ce moment prépare,

Madame, convenez que c'est un homme rare.

ÉLIANTE.

Homme rare en tout point, et par sa probité,
Par son grand jugement, par sa simplicité,
Et sa science claire à quiconque l'écoute,
Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE.

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu?

PHILINTE.

Avant notre retour un projet m'est venu,
Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance,
De venir à Paris, lui seul, en diligence,
Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE.

Quel est donc ce projet?

SCÈNE III.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS.

DUBOIS, annonçant.

Monsieur votre avocat.

ALCESTE.

Bon! qu'il entre...

(Dubois sort.)

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Éliante.

Madame, un pénible voyage
Vous a fort fatiguée, et je trouverais sage
Qu'en votre appartement, pendant tout ce propos,
Vous allassiez enfin prendre un peu de repos:
De ce qu'on aura fait nous saurons vous instruire.

PHILINTE.

Il a raison, madame; allez...

ÉLIANTE.

Je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, à Philinte.

Rolet n'est pas chez lui. J'ignore la raison
Qui, de si grand matin et hors de sa maison,
L'occupe et le retient avec inquiétude ;
Car c'est là ma remarque au train de son étude,
On l'attend, il y doit rentrer ; et j'ai laissé,
Pour l'appeler céans, un billet très-pressé.
S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure,
Qu'il s'attend à traiter en cette conjoncture.

ALCESTE.

Quel est ce traitement dont vous voulez parler ?

L'AVOCAT.

Monsieur se résoudrait, dit-il, au pis aller,
En ce moment fâcheux, à faire un sacrifice.

ALCESTE, à Philinte.

Perdez-vous la raison ? Les lois et la justice !
Lorsqu'en un tel procès on se trouve engagé,
Le vice impunément sera-t-il ménagé?
Perdez tout votre bien, plutôt qu'en sa faiblesse
Désavouant l'honneur et la délicatesse,
Votre cœur se résigne au reproche effrayant
D'avoir encouragé le crime en le payant.
Que le crime, poussé jusqu'à cette insolence,
Du glaive seul des lois tienne sa récompense ;
Et ne lui donnons point, par la timidité,
L'espoir d'aucun triomphe ou de l'impunité !

L'AVOCAT, à Philinte.

Vous voyez, au parti que l'amitié conseille,
Que son opinion à la mienne est pareille.
Je vous l'ai dit, monsieur, un accommodement
Est un sage moyen que l'on suit prudemment,
Quand d'une et d'autre part, avec pleine assurance,
On peut d'un droit réel établir l'apparence ;
Et la faiblesse même alors peut, je le crois,
S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits.
Mais tout ce que monsieur vient de vous faire entendre
Est ici, sans détour, le parti qu'il faut prendre.

C'est mon avis sincère; et je ne doute point
Qu'en vous en écartant dans le plus petit point,
Que si vous exigez que j'entame et ménage
Un traité toujours fait avec désavantage,
On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix,
Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

PHILINTE.

Et dois-je tout risquer, monsieur?

L'AVOCAT.

J'ose répondre
Que le fourbe saura lui-même se confondre;
En marchant droit à lui nous saurons le braver,
Et sa friponnerie enfin peut se prouver.
Hier, j'en craignais bien plus l'effet et l'importance,
Mais attentivement j'ai lu votre défense,
Les lettres, les états et les comptes nombreux
Qui parlent clairement contre ce malheureux.
L'affaire est, je le sais, longue et désagréable...

PHILINTE.

Voilà précisément la crainte qui m'accable:
Et quand je considère avec attention
Le fardeau qui m'attend en cette occasion,
Tant de soins à porter, d'intérêts à restreindre,
De gens à ménager et d'ennemis à craindre,
Tant de travail, de gêne et d'ennuyeux propos,
Je veux d'un peu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, amèrement.

Oui, suivez ce projet; et, quoiqu'il me déplaise,
Vous mettez mon humeur et mon esprit à l'aise.
Vos jours voluptueux, mollement écoulés
Dans cet affaissement dont vous vous accablez;
Ce goût de la paresse, où la froide opulence
Laisse au morne loisir bercer son indolence,
Sont les fruits corrompus qu'au milieu de l'ennui
L'égoïsme enfanta, qui remontent vers lui,
Pour en mieux affermir le triste caractère.
Mais aussi de ces fruits dérive leur salaire.
Votre âme est tout orgueil, votre esprit vanité;
La hauteur elle seule est votre dignité.
Du reste, anéanti, sans feu, sans énergie,
Vous immolez l'honneur à votre léthargie;

Et, dupe des méchants, vous savez, sans rougir,
Marchander avec eux un reste de plaisir.
Faites, faites, monsieur.

PHILINTE.

Eh! mon Dieu, cher Alceste,
Délivrons-nous soudain d'un embarras funeste,
Et donnons-nous le temps de suivre, à son signal,
La fortune propice à réparer le mal.
(A l'avocat.)
Vous, monsieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

SCÈNE VI.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE, DUBOIS.

DUBOIS, avec humeur.

Ce monsieur... procureur... il est là.

L'AVOCAT.

Je vais faire
Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, indigné.

Ah! je ne reste point à cet arrangement.
Ce serait pour mon cœur un chagrin trop sensible,
Que l'aspect d'un pervers qui, d'une âme paisible,
Et sous cape riant des affronts qu'il a faits,
En triomphe remporte un prix de ses forfaits.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

L'AVOCAT, PHILINTE, DUBOIS.

PHILINTE.

Je le suis, pour calmer cette humeur trop hautaine.
De grâce, terminez ce débat et ma peine.
(Il sort en faisant signe à Dubois, qui a attendu, d'introduire le procureur.)

SCÈNE VIII.

L'AVOCAT, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,
Malgré tout ce qui m'est en ces lieux arrivé,

J'ai bien voulu, monsieur, toujours bon, franc, honnête,
Avec vous cependant risquer un tête-à-tête.
Voyons, expliquez-vous : que voulez-vous de moi?

L'AVOCAT.

Monsieur, connaissez-vous la probité, la foi,
La conduite, les mœurs et les moyens de l'homme
Qui réclame, en ce jour, une aussi forte somme?

LE PROCUREUR.

Ce n'est point mon affaire, et son titre suffit.

L'AVOCAT.

Si l'on prouve le faux et l'erreur de l'écrit...

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faudra voir...

L'AVOCAT.

J'ai de sûres épreuves
Des tours de ce Robert...

LE PROCUREUR.

Vous en auriez cent preuves,
Que m'importe?... Qu'il soit honnête homme ou fripon,
Je m'en moque, dès lors que le billet est bon.

L'AVOCAT.

Il ne l'est pas.

LE PROCUREUR.

Chansons!

L'AVOCAT, sévèrement.

Malgré vous et les vôtres,
On vous fera bien voir...

LE PROCUREUR.

Bah! j'en ai vu bien d'autres.

L'AVOCAT.

Et moi, je me fais fort de prouver...

LE PROCUREUR.

Vous?

L'AVOCAT.

Oui, moi.

LE PROCUREUR.

Que veut dire ceci? Voyons; est-ce la loi
Qui jugera l'affaire? Est-ce pour autre chose
Qu'ici je suis venu? Déclarez-en la cause,
Expliquez-vous; j'ai hâte. En un mot, si je viens,
C'est pour être payé, non pour des entretiens.

L'AVOCAT.

Eh bien, monsieur, parlez. Dites votre pensée.

LE PROCUREUR.

Qui, moi ? je ne dis rien. Si la vôtre est pressée...

L'AVOCAT.

A la bonne heure; mais vous avez un pouvoir
Sans doute. Proposez, monsieur; nous allons voir.

LE PROCUREUR.

Proposer ?

L'AVOCAT.

Oui, vraiment.

LE PROCUREUR.

Allons, plaisanterie !

L'AVOCAT.

Par là qu'entendez-vous?

LE PROCUREUR.

Eh, non! je vous en prie,
Vous vous donnez, je crois, des soucis superflus.

L'AVOCAT.

Quoi!...

LE PROCUREUR.

Vous êtes rusé; l'on peut l'être encor plus.

L'AVOCAT.

Je ne vous comprends pas...

LE PROCUREUR.

Fi donc! vous voulez rire.

L'AVOCAT.

En honneur...

LE PROCUREUR.

Allons donc.

L'AVOCAT.

Comment?

LE PROCUREUR, saluant.

Je me retire.

L'AVOCAT, le retenant.

Un mot encor, monsieur. Je puis vous assurer
Que je suis sans détour. Pourquoi délibérer
Pour vous ouvrir à moi? pour me faire comprendre
Quel biais, après tout, ici vous voulez prendre?

LE PROCUREUR, avec audace.

Je ne biaise point; jamais, en aucun cas.

Et je vous dis bien haut, comme à cent avocats,
Eussent-ils tous encor mille fois plus d'adresse,
Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.
Vous êtes bien tombé, de vouloir en ces lieux
Tendre à ma bonne foi des piéges captieux!
Ah! je vous vois venir! vraiment je vous la garde!
Oui, sans doute, attendez qu'ici je me hasarde
A vous offrir un tiers ou moitié de rabais;
Que j'aille innocemment donner dans vos filets,
Et, séduit par votre air, qui me gagnera l'âme,
Convenir plus ou moins des droits que je réclame;
Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin,
Des témoins apostés en tiendront magasin;
Tandis que finement deux habiles notaires
Y dresseront un texte à tous vos commentaires!
Je vous le dis, monsieur; mais pour vous faire voir
Que je connais la ruse autant que mon devoir.

(Se tournant vers le fond et les portes, et criant :)

Au reste, le billet est bon, la cause est bonne;
Tablez bien là-dessus, et je ne crains personne.

L'AVOCAT, honteux et stupéfait.

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison?

LE PROCUREUR.

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT.

Je ne connus jamais cet art ni ce langage.

LE PROCUREUR.

Cette raison pourtant est bonne; c'est dommage.

L'AVOCAT.

Il suffit : je ne veux ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR.

On me tient pour m'entendre, et moi je viens pour voir.

L'AVOCAT.

Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR.

(A part.)

Adieu donc; on m'attend. Serviteur. Le pauvre homme!

(Il sort.)

SCÈNE IX.

L'AVOCAT.

Et je lui céderais ? Un malhonnête agent,
Maître par sa vigueur d'un esprit négligent,
Mettrait donc à profit son coupable artifice,
Et l'équité timide obéirait au vice?
Non, non. Je lui résiste; et si l'on ne m'en croit,
Je ne partage pas l'affront fait au bon droit.

SCÈNE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, en allant à eux.

Inutile espérance et ressource impossible!
Je n'ai vu qu'un cœur faux et qu'une âme insensible.
(A Philinte.)
Et si dans vos projets, monsieur, vous persistez,
Épargnez-moi l'aspect de tant d'iniquités.
J'ignore à quels égards une morale austère
Étend d'un avocat le noble ministère :
Mais lorsque je balance, en cette affaire-ci,
La droiture tremblante implorant la merci
Du fourbe qui l'opprime, et le fourbe perfide
Qui montre à l'immoler une audace intrépide,
Il ne me reste plus, dans ma confusion,
Qu'à fuir, pour dévorer mon indignation.

SCÈNE XI.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE, DUBOIS.

DUBOIS, accourant effrayé, à Alceste.

Ah! monsieur, qu'est ceci? voici bien des affaires.

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Tout est perdu.

ALCESTE.

Maraud! si tu différes...

DUBOIS.

Sauvez-vous.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

C'est qu'il faut vous sauver.

ALCESTE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

A l'instant.

ALCESTE.

Veux-tu bien achever?

DUBOIS.

Si j'achève, monsieur, on vous prend tout à l'heure.

ALCESTE.

Qui me prendra? Dis donc?

DUBOIS.

Quittez cette demeure.

ALCESTE.

Impertinent au diable! avec tous ces transports...

DUBOIS.

Les escaliers sont pleins d'huissiers et de recors.

ALCESTE.

Que dis-tu?

DUBOIS.

L'on vous cherche... Ah! je les vois paraître.
Une autre fois, monsieur, vous me croirez peut-être?

SCÈNE XII.

ALCESTE, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, L'AVOCAT, PHILINTE, UN GARDE DU COMMERCE, RECORS, DUBOIS.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, messieurs?... Parlez donc... avancez...

LE COMMISSAIRE.

Je demande, céans, monsieur de Valancès.

PHILINTE.

C'est moi.

LE COMMISSAIRE.

Je viens, monsieur, et comme commissaire,
Pour veiller au bon ordre, et non pour vous déplaire;
Je viens, dis-je, appelé par ma commission,
(montrant l'huissier.)
Pour assister monsieur dans l'exécution

De certaine sentence, à l'effet de capture,
Dont il va sur-le-champ vous faire la lecture.

PHILINTE.

Quelle est cette insolence? Osez-vous bien, chez moi,
Venir avec éclat remplir un tel emploi ?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur... je vais partout où la loi me réclame.

L'AVOCAT, à Philinte.

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre âme;
Éclaircissons la chose, et nous verrons après.

ALCESTE, à l'huissier.

Eh bien ! lisez, monsieur. Voyons ces beaux secrets.

L'HUISSIER, caricature; il met ses lunettes, et lit.

« A vous, *et cætera*... Très-humblement supplie
« Ignace-André Robert, disant qu'avec folie
« Au sieur de Valancès il prêta, dans un temps,
« La somme ou capital de six cent mille francs,
« Dont billet dudit sieur joint à cette requête.
« Sur l'avis que déjà, par un trait malhonnête,
« Le susdit débiteur a quitté son hôtel,
« Et ce secrètement, dont un regret mortel
« Survient au suppliant, craintif pour sa créance;
« Qu'en outre, par abus de trop de confiance,
« Le sieur de Valancès, de ruse prémuni,
« A pris son domicile en un hôtel garni;
« Lequel dit sieur encor, pendant la nuit obscure,
« A fait, pour s'évader, préparer sa voiture.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Juste ciel!

ALCESTE.

Fut-on plus effronté?
Et comment ose-t-on de tant de fausseté
S'armer insolemment en face de son juge?

L'AVOCAT.

Contre de pareils traits il n'est point de refuge.

L'HUISSIER

Vous plaît-il d'écouter le reste?

L'AVOCAT.

Poursuivez.

L'HUISSIER lit.

« Pour que du suppliant les droits soient préservés,
« Vu l'urgence du cas, péril à la demeure,
« Qu'il vous plaise ordonner que, sans délai, sur l'heure,
« Il sera fait recherche, avec gens assez forts,
« Dudit sieur Valancès; à l'effet, et par corps,
« D'assurer lesdits droits, et ce, sans préjudice
« De la saisie entière, et par mains de justice,
« De tous ses biens, ainsi qu'il pourrait arriver,
« Partout où se pourront lesdits biens se trouver.
« *Signé*, ROLET. » Et suit, par forme de sentence,
Appointement qui donne, au gré de l'ordonnance,
Loisir d'exécuter le susdit contenu.
Signifié par moi, *Boniface Menu*.

ALCESTE.

Eh bien! que vous faut-il après ce verbiage?

L'HUISSIER.

Les six cent mille francs, sans tarder davantage;
Ou que monsieur nous suive à l'instant en prison.

PHILINTE.

Maraud, voulez-vous bien sortir de ma maison!

LE COMMISSAIRE, s'interposant.

Monsieur!... ah! point de bruit.

ALCESTE, à l'avocat.

Quel moyen faut-il prendre?

L'AVOCAT.

Vers le juge, avec eux, je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, à l'avocat.

Qui, moi, monsieur?

L'AVOCAT.

Vous-même. Observez, s'il vous plaît,
Que le juge a parlé sur la foi de Rolet.
Sur un faux exposé, la justice en alarmes
Protége le mensonge et ses perfides larmes.
Rolet dans sa requête, avec dextérité,
Donne à sa fourberie un air de vérité.
Vous quittez votre hôtel pour prendre cet asile,
Il vous montre rusé, même sans domicile;
Vous allez à Versaille, il vous peint fugitif;
La chose presse, il faut vous avoir mort ou vif.
Il tait adroitement la qualité de comte;

Rien n'arrête Rolet. Par une fausse honte,
Ne résistez donc plus; et la conclusion,
Au pis, sera, monsieur, de donner caution.

ALCESTE, vivement.

Ah! sans aller plus loin, je présente la mienne.

PHILINTE.

Ami trop généreux!...

L'HUISSIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
En blanc, j'ai pour ceci des actes différents.
(Il les tire de son carnet.)
Monsieur peut se nommer; s'il est bon, je le prends.

L'AVOCAT, prenant la formule en blanc.

Donnez. Monsieur est bon.
(Il écrit.)

ALCESTE.

Mettez le comte Alceste.

LE COMMISSAIRE.

Qui? vous, monsieur?

ALCESTE.

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, à l'huissier et au garde.

Je vous promets, j'atteste
Que les biens de monsieur passent un million.

L'HUISSIER, à Alceste.

Signez.

ALCESTE.

Avec plaisir.
(Il signe, et l'huissier prend l'acte.)

LE COMMISSAIRE, à Alceste.

Après cette action,
Vous me pardonnerez au moins, monsieur le comte,
Un éclaircissement qui vraiment me fait honte.
Vous vous nommez Alceste?

ALCESTE.

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE.

Seigneur
Du lieu de Mont-Rocher?

ALCESTE.

Justement.

LE COMMISSAIRE.

En honneur,

Vous me voyez confus on ne peut davantage.
Pourquoi m'a-t on choisi pour un pareil message?

ALCESTE.

De quoi donc s'agit-il ?

LE COMMISSAIRE.

J'arrive cette nuit
De votre seigneurie, où, sans éclat, sans bruit,
En vertu d'un décret, j'avais été vous prendre,
Et qu'ici j'exécute, à regret, sans attendre.

L'AVOCAT.

O grand Dieu !

PHILINTE.

Se peut-il?

DUBOIS.

Oh! le traître maudit!

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, vous me suivrez?

ALCESTE.

Oui-da, sans contredit.

PHILINTE.

Alceste! est-il bien vrai? Quel accident terrible!

ALCESTE.

Quoi, monsieur? Vous voyez enfin qu'il est possible
Que tout ne soit pas bien.

PHILINTE.

Après un pareil coup,
Je suis désespéré... Que faire?

ALCESTE.

Rien du tout.

(Au commissaire.)

Monsieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,

(A l'avocat.)

Au juge sans tarder. Et vous, qui pour la vie
Serez mon digne ami, vous, monsieur, suivez-moi.

(Se retournant vers Philinte.)

Je ne m'en prends qu'au vice, et jamais à la loi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre,
Madame? ou vous feignez de ne me pas comprendre?
Ne parlé-je pas clair? Oui, je cours le hasard
De voir nos biens saisis, saisis de toute part;
Et comme de ces biens la plus grande partie,
Parce qu'elle est à vous, peut être garantie,
Il est bon d'empêcher, et par provision,
La gêne et le tracas de cette invasion.
Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne,
Quand bien même nos vœux auraient un plein succès,
Il faudra soutenir la longueur d'un procès;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très-bons, mais vos biens très-saisis.
Prévenons donc les coups que l'on aurait choisis.
L'active avidité nous entoure et nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse.
Mais quand de tous côtés on se voit investi,
Il faut bien se résoudre à prendre son parti.
Hâtons-nous donc, madame, et prenons l'avantage.
Je compte vingt maisons à voir dans ce voyage,
Notaires, avocats, agents à prévenir,
La moitié de Paris ensemble à parcourir.

ÉLIANTE.

Je comprends très-bien. Mais, en mon âme éperdue,
Une voix plus puissante est encore entendue.
De vos précautions le but intéressant,
Fût-il encor, monsieur, mille fois plus pressant,

Je crois que les malheurs du généreux Alceste
Veulent nos premiers soins; notre intérêt, le reste.

PHILINTE.

Que dites-vous, madame, et quel est ce discours?
Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes secours?

ÉLIANTE.

Vous rentrez seulement, et vous venez de faire
Une assez longue absence...

PHILINTE.

Eh oui! pour mon affaire.

ÉLIANTE.

Et je vois que pour nous, inquiet, empressé,
A ce sincère ami vous n'avez pas pensé.
Ah! Philinte...

PHILINTE.

Écoutez : venez, chère Éliante;
Je vous demande une heure, et vous serez contente.

ÉLIANTE.

Ah! tout ce que j'apprends me frappe et m'attendrit;
Alceste, Alceste seul occupe mon esprit.
Oubliez-vous si tôt sa peine et ses services?
Avez-vous fait pour lui d'assez grands sacrifices?
Mon ami, redoutez un peu moins vos dangers :
A qui fait son devoir les maux sont plus légers.
Rappelez, croyez-moi, votre cœur à lui-même;
Et, malgré les efforts de ma tendresse extrême,
Ne laissez pas le soin à ma timide voix
D'exciter l'amitié, d'en retracer les lois.
Elle parle à votre âme, écoutez ses murmures.
Laissez pour aujourd'hui dans leurs routes obscures
Les méchants préparer leurs inutiles coups.
Alceste à leur fureur vient de s'offrir pour vous;
Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête,
Seriez-vous le premier à détourner la tête?
Allons le voir; peut-être attend-il notre appui.
Nous serons pour demain; mais Alceste aujourd'hui.

PHILINTE.

Demain, sera-t-il temps de prévenir l'orage?
Et demain cependant, avec double avantage,
Débarrassé de soins, d'un cœur plus affermi
Je pourrai, sans retard, voler vers mon ami.

ÉLIANTE.

Vers votre ami, monsieur! Comment de votre bouche
Ce nom peut-il sortir ainsi, sans qu'il vous touche?
Et savez-vous quel sort le menace à présent?
Ce qu'on a fait de lui? ce qu'il fait? ce qu'il sent?
Ce dont il a besoin? qu'il réclame peut-être?
Eh! devant lui, du moins, hâtons-nous de paraître;
Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner,
Qu'il ne puisse, monsieur, du moins le soupçonner.
Sachez vous conserver l'honneur de son approche;
Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE.

Mais déjà près de lui j'aurais porté mes pas,
Je m'y rendrais encor... Mais ne voyez-vous pas
Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires,
Je m'interdis alors mille soins nécessaires?
Nécessaires pour vous! mais vous vous refusez
A juger sainement de nos périls. Pesez,
Mais pesez donc, madame, avec exactitude
La gêne, les soucis, l'ennui, l'inquiétude,
Qui vont nous assaillir, s'il faut que ma maison
Languisse sous l'effort de cette trahison.
Ah! cette crainte seule à l'instant me décide.
Partons, voyons nos gens...

ÉLIANTE.

Ah! je suis moins timide
Ou plus épouvantée et plus faible que vous.
Mais de ces deux périls le nôtre a le dessous.
Mais l'image d'un homme innocent de tout crime,
Arrêté dans vos bras, où, noble et magnanime,
Il se rend l'instrument de votre liberté;
Qui, par un jeu cruel de la fatalité,
Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre;
Que vous laissez aller tout à coup, sans le suivre;
Que, depuis la douleur de ce coup imprévu,
Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu...
Ah! monsieur, cette idée...

PHILINTE, avec humeur.

Un peu de complaisance,
Madame, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence
Déjà plus d'une preuve, et d'assez bons garants,

Pour que, dans la chaleur de pareils différends,
Vous n'ayez pas besoin, soit zèle ou politique,
D'en étaler l'éclat pour faire ma critique.
Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir;
Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir.
Et lorsqu'à le bien prendre, on ne me voit sensible
Qu'à vos seuls intérêts; lorsqu'un amour visible
Éclate assurément dans les soins d'un époux;
Que cet époux enfin, épouvanté pour vous,
Veut, par délicatesse, épargner à son âme
L'aspect humiliant des chagrins d'une femme,
Cette gêne subite et ces privations
Que peut-être bientôt, en mille occasions,
Vous me reprocherez vous-même, à tout vous dire;
Quoi! c'est alors qu'afin d'étaler votre empire,
Vous affectez ici des soins compatissants?
Mais, madame, après tout, comme vous je les sens;
Et vous voudrez, de grâce, observer que peut-être
Je suis tout à la fois sensible, juste, et maître.

ÉLIANTE, la larme à l'œil.

Ah! monsieur!...

PHILINTE.

Pardonnez à mon juste dépit,
Et suivons notre affaire, ainsi que je l'ai dit.

ÉLIANTE, avec une soumission douloureuse.

Allons, monsieur...

PHILINTE.

Allons. Champagne, mon carrosse!
Nous allons commencer par le banquier Mendoce.

SCÈNE II.

ÉLIANTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ÉLIANTE, courant à l'avocat.

Ah! monsieur, vous voilà! quittez-vous notre ami?
Que fait-il?...

L'AVOCAT.

Sur son sort vos âmes ont gémi.
Mais je viens dissiper cette douleur cruelle,
Et vous apprendre au moins une bonne nouvelle :
Il est en liberté.

ÉLIANTE, avec transport.

Se peut-il? Quel bonheur!

PHILINTE.

Heureux événement!

L'AVOCAT.

C'est ainsi que l'honneur,
Et la noble pitié d'une âme généreuse,
Triomphent aisément d'une atteinte honteuse.
Il court au magistrat, comme vous le savez:
A peine devant eux sommes-nous arrivés
(Ils étaient deux ensemble), on le plaint, on l'accueille,
On l'instruit. Sur-le-champ ouvrant son portefeuille,
Sans proférer un mot, mais l'œil étincelant,
Votre ami leur remet un seul titre parlant,
Une lettre, où le style, avec la signature,
Prouvent par quel motif et par quelle imposture
Ses lâches ennemis ont osé, contre lui,
Surprendre le décret qui l'arrête aujourd'hui.
Cette preuve est si claire, entière, incontestable,
Que le juge aussitôt, d'une voix formidable,
Atteste la justice, et promet d'amener
Devant elle celui qui l'osa profaner.
Vous, lui dit-il, monsieur, soyez libre sur l'heure;
Rendez la bienfaisance à sa noble demeure.
Qu'on ose l'y poursuivre encore et l'outrager,
Soyez sûr que les lois viendront la protéger.
Après quelques discours et les égards d'usage,
Votre ami, d'un ton vif, le feu sur le visage,
M'emmène; et, sans parler de ce qu'il vient de voir:
Remplissons, m'a-t-il dit, le plus sacré devoir.
Grâce au ciel, je suis libre, et je puis, sans contrainte,
Inspirer aux méchants encore quelque crainte!
Ensemble allons trouver l'agent pernicieux
Qui poursuit nos amis.

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai? Grands dieux!

L'AVOCAT.

Nous allons chez Rolet... Triste et bonne rencontre!
Robert à ses côtés à nos regards se montre.
« Le hasard est heureux, suivant ce que je voi, »
Me dit monsieur Alceste en s'approchant de moi.

« Volez vers nos amis; ma funeste aventure
« Doit les tenir en peine. Allez, je vous conjure;
« Rassurez-les bien vite, instruisez-les de tout;
« Et, pour pousser enfin nos scélérats à bout,
« Revenez sur-le-champ avec monsieur Philinte : »
D'accord de ce projet, je viens donc vous chercher.

ÉLIANTE.

O secours généreux ! ah ! qu'il doit vous toucher,
Monsieur !...

L'AVOCAT.

Ne tardons pas; cet espoir qui nous reste...

PHILINTE.

Oui, mon carrosse est prêt; venez.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, L'AVOCAT, ALCESTE.

ÉLIANTE.

Que vois-je? Alceste !..

PHILINTE.

Est-ce vous, cher ami?...

ÉLIANTE, avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.

Vous n'imaginez pas
Ma joie à vous revoir.

ALCESTE.

J'ai plaint votre embarras.
J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage,
Madame; et des pervers si j'ai trompé la rage,
Je bénis mes destins, assez favorisés
Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE.

Comment se pourrait-il...?

ALCESTE, criant d'exclamation cet hemistiche.

Écoutez, je vous prie.

L'AVOCAT.

J'ai tout dit...

ALCESTE.

Poursuivons. Jamais, je le parie,
Il ne fut dans le monde un plus hardi méchant
Que ce lâche Robert, jadis votre intendant.

L'œil fixe sur le sien, j'ai beau de cent manières
Circonvenir son cœur; menaces ni prières
N'en viennent pas à bout; et, sa perversité
Dans l'œil de son agent puisant la fermeté,
Il m'ose tenir tête avec une impudence
A lasser mille fois la plus forte constance.
Il fait plus; et, prenant un langage imprévu,
Il m'ose, à moi, citer l'honneur et sa vertu.
Oh! morbleu! pour le coup la fureur me transporte.
Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte;
Les efforts de Dubois, à cette trahison,
De ses bruyants éclats remplissent la maison.
On accourt, on survient. Le front rouge de honte,
J'implore, à cris pressés, justice la plus prompte.
Bonne inspiration, puisque, dès le moment,
Un commissaire, archers, sont dans l'appartement.
Ah! fourbe, je te tiens! dis-je avec véhémence.
Le misérable encor fait bonne contenance.
Mais je n'hésite point; et, m'adressant alors
A l'homme que la loi rend maître en ce discord :
« On a commis, lui dis-je, un faux abominable.
« Dès longtemps la justice a frappé le coupable;
« Nous avons de ce faux trente preuves en main :
« Il y va de la vie, et voici mon chemin.
« Si Robert à l'instant, à l'instant ne me donne
« Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
« Comme faussaire, ici, je le livre à la loi.
« Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi;
« Qu'un emprisonnement, jusqu'au bout de l'affaire,
« Au criminel des deux garantisse un salaire.
« C'est moi, moi, comte Alceste, homme de qualité,
« Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité. »
A ces mots, soutenus de ce que le courage
Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage,
Le procureur affecte un scrupuleux soupçon :
Robert, épouvanté, fait bien quelque façon,
Et sous de vains propos sa crainte se déguise.
Mais, infaillible effet d'une ferme franchise
Qui va droit au méchant, il succombe à cela :
On me rend le billet, et je l'ai : le voilà.

(Il donne sèchement le billet à Philinte.)

ÉLIANTE.

Cher Alceste ! O vertu ! quel zèle magnanime !

ALCESTE.

Pour vous toujours, madame, égal à mon estime.
Et quand il éclatait, même hors de ces lieux,
Votre douleur, sans cesse, était devant mes yeux.

L'AVOCAT, à Alceste.

Combien de vos succès mon cœur vous félicite !

ALCESTE, à l'avocat.

Je le crois. Voulez-vous, monsieur, que je m'acquitte
D'en avoir, par vos soins, obtenu le moyen ?

L'AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Soyons amis.

L'AVOCAT.

Ce fortuné lien...

ALCESTE.

L'acceptez-vous ?

L'AVOCAT.

Monsieur, du plus vrai de mon âme.

ALCESTE.

Eh bien ! libre aujourd'hui d'une poursuite infâme,
Je retourne à ma terre : y voulez-vous venir ?
C'est là que l'amitié saura vous retenir :
Vous me convenez fort, nous y vivrons ensemble.

L'AVOCAT.

C'est un bonheur de plus, et...

ALCESTE.

Tant mieux. Je ressemble
A quantité de gens, et j'ai de grands défauts :
Vous les tempérerez, et j'aurai moins de maux.

PHILINTE, à Alceste.

Digne ami !... Quoi !...

ALCESTE, l'éloignant du geste, et avec un mépris tempéré de dignité.

Monsieur, de ce nom je suis digne,
Je le crois. Mais qu'ici votre cœur se résigne
Pour jamais à ne plus appartenir au mien,
Ni par aucun discours, ni par aucun lien.
Je vous déclare net qu'à votre âme endurcie
Nul goût, nul sentiment, et rien, ne m'associe.
Je vous rejette au loin, parmi ces êtres froids

Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits,
Morts, bien morts dès longtemps avant l'heure suprême,
Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ÉLIANTE.

Cher Alceste, il craignait qu'un imprudent secours...

ALCESTE.

Madame, avec regret je lui tiens ce discours;
Mais nos nœuds précédents sont ma louable excuse.
Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse.
Je le lui dis encor, ce nœud m'était sacré;
Mais je le romps, dès lors qu'il l'a déshonoré.
Trop de bonheur encor, madame, est son partage :
Vous êtes son épouse. Ah! de cet avantage,
L'unique qui demeure à ses jours malheureux,
Puisse-t-il profiter pour le bien de vous deux!
Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables
S'adoucir chaque jour par vos vertus aimables!
La vertu d'une épouse est l'empire charmant,
Le plus doux, le dernier qui reste au sentiment.
Par ce vœu que je fais lorsque je l'abandonne,
Il doit voir à quel prix ma tendresse pardonne.
Adieu; je pars, madame, après cet entretien.
Qu'il regrette mon cœur, et se souvienne bien
Que tous les sentiments dont la noble alliance
Compose *la vertu*, *l'honneur*, *la bienfaisance*,
L'équité, *la candeur*, *l'amour et l'amitié*,
N'existèrent jamais dans un cœur sans pitié. (Il sort avec l'avocat.)

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, PHILINTE.

ÉLIANTE, affectueusement, allant à Philinte.

O mon ami!

PHILINTE, confondu.

J'ai tort.

ÉLIANTE.

Ma tendresse demande
A vous dédommager d'une perte si grande.
Reposez-vous sur moi du soin de recouvrer
Un ami si parfait, que nous devons pleurer.

FIN DU PHILINTE DE MOLIÈRE.

L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 15 JUIN 1791.

PERSONNAGES.

CLÉNARD, procureur et tuteur.
URSULE, vieille fille, sœur de Clénard.
MICHEL, huissier, commensal de Clénard.
PAULINE, pupille de Clénard.
CLÉRI, amant de Pauline et frère de madame Fougère.
FOUGÈRE, peintre d'histoire.
MADAME FOUGÈRE, épouse de Fougère et sœur de Cléri.
UNE VOISINE de madame Fougère.
GUITARD, clerc de notaire.
VINGT RECORS.

La scène est à Paris, et se passe dans la maison de Clénard : aux premier, deuxième, quatrième et cinquième actes, le théâtre représente un salon à trois portes; une à droite de l'acteur, avec une tache d'encre sous la serrure : c'est la chambre de Pauline; une autre vis-à-vis, à gauche : c'est la porte qui communique à la rue ; une troisième au fond, qui communique aux appartements. Toutes les trois sont visiblement fermées à clef. Une table garnie de papier, plumes, écritoire, etc. Sur l'avant-scène, un peu sur la gauche de l'acteur, une petite table ou chiffonnière. Sur le côté droit et sur le même plan, chaises, fauteuils, etc.
Et au troisième acte, chez Fougère.
L'action commence le matin et finit à minuit.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE sort la première de sa chambre, comme fuyant Clénard, qui la suit; CLÉNARD.

CLÉNARD.

Voilà donc le sujet de vos refus, Pauline?
Je ne suis plus surpris de cette humeur mutine
Que vous mettez à tout : ah! ah! voilà le nœud!
On veut vous enlever, et c'est de votre aveu!
N'avez-vous pas de honte?

PAULINE.

En quoi donc, je vous prie?
Ne puis-je suivre un homme à qui je me marie,
Et que j'aime?

CLÉNARD.

Ah! fort bien : que vous aimez... Et moi,
J'entends, je ne veux pas que vous l'aimiez.

PAULINE.

Eh quoi!
Dois-je prendre de vous conseil sur cette affaire?
Vous êtes mon tuteur, il est vrai; je révère
Ce titre paternel. Mais, monsieur, jusqu'ici
En avez-vous rempli les vrais devoirs? Ainsi,
Pourquoi vous fâchez-vous? pourquoi me faire un crime
De vouloir échapper au tyran qui m'opprime?

CLÉNARD.

Petite ingrate!

PAULINE.

Ingrate? En effet, j'ai de vous
Reçu de grands bienfaits.

CLÉNARD.

Redoutez mon courroux.
De mes soins vigilants, telle est la récompense!
Je l'ai fait élever dès sa plus tendre enfance :
C'est un petit serpent réchauffé dans mon sein.
Maître de chant, de danse, et maître de dessin :
Je n'ai rien épargné, rien pour elle...

PAULINE.

Sans doute :
Je sais bien à peu près ce que cela vous coûte.
Tous mes parents sont morts, ils m'ont laissé du bien;
Vous en avez été jusqu'ici le gardien :
Au couvent j'ai resté quatorze ans renfermée;
Mon éducation, en ces lieux, s'est formée :
Vous avez, pour cela, payé ce qu'il fallait;
C'était votre devoir.

CLÉNARD.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

PAULINE.

Je ne me tairai point, et je veux bien vous dire
Que je vois à quel but votre avarice aspire.

Vous m'aimez, dites-vous, et voulez m'épouser?
C'est un plan que mon cœur ne peut favoriser.
Mon âge est à l'amour, le vôtre à la richesse :
Moins riche, je croirais mieux à votre tendresse.
Au reste, vous pouvez m'aimer à votre gré,
Je ne l'empêche pas; mais soyez assuré
Que vos soins n'ont encor rien produit sur mon âme;
Et je crains que jamais vous ne m'ayez pour femme.

CLÉNARD.

Vous le serez, morbleu!

PAULINE.

C'est ce que nous verrons.

CLÉNARD.

Eh bien! vous allez voir le fruit de tant d'affronts :
Vous ne sortirez plus. J'ai chassé Dorothée,
Qui, veillant sur vos pas, s'en est mal acquittée.
Je voudrais bien savoir, à propos de cela,
Par quel art je vous trouve au point où vous voilà,
Et comment votre amour et sa correspondance
De cette gouvernante ont trompé la prudence?

PAULINE.

N'avez-vous pas surpris mes lettres?

CLÉNARD.

Oui, vraiment,
Je les ai; je connais le nom de votre amant.
Sans doute le rusé se sera, par finesse,
Introduit céans?

PAULINE.

Non; jusqu'ici notre adresse
N'a même pas osé s'en permettre l'espoir.
Nos lettres disent tout : vous n'avez qu'à les voir.
Le moyen, s'il vous plaît, qu'il eût franchi la porte?
Tout n'est-il pas fermé comme il faut?

CLÉNARD.

Il n'importe.

PAULINE.

Ma chambre est à l'écart, et donne sur la cour;
Vous m'enfermez la nuit, et m'obsédez le jour...

CLÉNARD.

Pas assez, puisque enfin l'on a pu me surprendre

A tel point, que j'ai peine encore à le comprendre.
Vous devez avoir pris des détours...

PAULINE.

Mais pas tant.
S'il ne faut que cela pour vous rendre content,
Je vais, moi, vous le dire, et vous faire connaître
Qu'en dépit des Argus l'Amour est toujours maître ;
Et que si vous avez quelque peu de raison,
Au lieu de me tenir au fond d'une prison,
Par de plus doux moyens vous chercherez à plaire :
Eh! pour l'objet qui plaît que ne peut-on pas faire?
Un jour donc promenant, et pesant pas à pas
L'amour que vous avez, et que je n'avais pas ;
Dans un lieu solitaire, au fond des Tuileries,
Un jeune homme interrompt mes tristes rêveries.
Il allait, il venait, et comme par hasard ;
Et ses yeux cependant surprenaient mon regard.
Dorothée à ce jeu n'entendait pas finesse :
Mais ma crainte, monsieur, lui tenait lieu d'adresse;
Et tout ce que je pus, en cette occasion,
Ce fut, entre elle et moi, la conversation
Que j'entamai d'abord sur un sujet d'histoire,
Très-contraire à l'amour, comme vous pouvez croire.
Dorothée, aussitôt, m'étala là-dessus
Des discours merveilleux, mais par malheur perdus :
Le moyen, s'il vous plaît, qu'elle fût entendue!
Le jeune homme, attentif, ne perdait pas de vue
Mes yeux, mes mouvements, et ce je ne sais quoi
Qui doucement vers lui m'attirait malgré moi.
Hélas! du coin de l'œil seulement, je vous jure,
Je voyais son visage; et quand, par aventure,
Je voulais contenter ma curiosité,
Crainte que ce défaut ne me fût imputé,
J'avais soin, chaque fois que je tournais la tête,
De trouver à cela quelque prétexte honnête;
Je reculais ma robe, ou cherchais le mouchoir,
L'éventail ou le gant que j'avais laissé choir.

CLÉNARD.

Vous ne savez donc pas que lorsqu'on se hasarde...?

PAULINE.

Je sais bien; mais alors je n'y prenais pas garde.

CLÉNARD.

Il fallait s'en aller; c'était fort mal agir.

PAULINE.

Que voulez-vous, monsieur? j'y prenais du plaisir.

CLÉNARD.

Ce jeune homme, Pauline, avant votre imprudence,
Ne pensait pas à vous peut-être, et...

PAULINE.

Patience.
Nous allons nous asseoir : notre jeune homme alors
S'écarte un peu de nous; je faisais mes efforts
Pour voir, sans regarder, s'il nous quittait la place.
Mais, au bout d'un instant, tout près de nous il passe :
Et je vois près de moi, sitôt qu'il est passé,
Un morceau de papier en peloton froissé :
Je m'en saisis bientôt, et sans que l'on me voie...
Ma bonne discourait toujours; et je déploie
Doucement, doucement, d'une main, à l'écart,
Le papier sur lequel, de regard en regard,
J'aperçois, tout au bas d'une adresse de lettre,
Je vous aime, au crayon, que l'on venait d'y mettre.

CLÉNARD.

Ah! petit scélérat!

PAULINE.

Et s'il m'aimait, pourquoi
Lui reprocheriez-vous d'être de bonne foi?

CLÉNARD.

Maudits soient les amants, que Dieu puisse confondre!

PAULINE, avec une adresse malicieuse.

Je n'avais point d'adresse, afin de lui répondre.
Vous jugez de ma peine, et qu'il me fallut bien,
Pour m'expliquer à lui, trouver quelque moyen.
En effet, le voyant revenir, je m'étonne
Tout à coup des discours que me tenait ma bonne;
J'en vante l'excellence, et lui dis assez haut :
Votre entretien me plaît, vous parlez comme il faut.
Et cependant j'observe une telle mesure
Dans l'éloge entamé, que je sais le conclure,
Tout justement quand l'homme est vis-à-vis de nous,
Par ceci : *Qu'un seul mot de vous me semble doux!*
Partout où je serai, suivez-moi, je vous prie.

Et voilà Dorothée, éperdue, attendrie,
Qui, moitié par faiblesse et moitié par orgueil,
Met sa tête en mes bras, tandis que, d'un coup d'œil
Longuement prolongé vers mon homme en extase,
Je confirme à loisir le vrai sens de ma phrase.

CLÉNARD.

Et l'homme vous suivit?

PAULINE.

Mais il ne manqua pas.

CLÉNARD.

Vous le rencontriez sans cesse sur vos pas?

PAULINE.

Sans cesse.

CLÉNARD.

Et c'est ainsi que vous sûtes vous rendre
Les lettres qu'aujourd'hui je viens de vous surprendre.

PAULINE.

Oui, vraiment.

CLÉNARD.

C'est assez : sachez donc mon dessein.
Je vous aime, et prétends vous épouser demain.

PAULINE.

Il faut que j'y consente.

CLÉNARD.

Et c'est sur quoi je compte.

PAULINE.

Qui? vous? Jamais! jamais!

CLÉNARD, avec un dépit colérique.

Je veux que l'on m'affronte,
Si vous sortez d'ici, sans ma sœur ou sans moi.
Ma sœur suivra vos pas, et vous suivrez sa loi :
Exprès, dans ma maison, pour cela je l'appelle;
Et Michel, mon huissier, sera ma sentinelle.
Point de porte céans qui n'ait un double tour.
Et nous verrons, Pauline, enfin si quelque jour
Vous daignerez pour moi vous montrer plus traitable.
Pour Cléri votre amant, cet objet tant aimable,
Je ne le connais pas : mais je suis procureur;
Mais je le connaîtrai. Je jouerais de malheur
Si je ne trouvais pas quelque ressort honnête
Pour occuper ailleurs et ses pas et sa tête.
Comptez bien là-dessus : sans adieu.

(Il sort très-agité.)

SCÈNE II.

PAULINE, avec énergie.

Vains efforts.
Pour contraindre mon âme à de cruels accords!
J'aime Cléri : l'amour et l'honneur, tout m'engage
A résister toujours : j'en aurai le courage.
Je souffrirai sans doute : hélas! dans mon ennui,
Si du moins il savait que je souffre pour lui!
Oh! qu'il va s'alarmer de me voir renfermée,
De ne pas me trouver à l'heure accoutumée
De notre promenade!... Étrange événement,
Que Clénard ait surpris nos lettres!...
(Elle tire une lettre de son sein.)
Ah! comment
Faire rendre à Cléri celle-ci? Quelle voie...?
Il apprendrait mes maux, et tout ce qu'on emploie
Pour me tyranniser; mais il saurait surtout
Que pour me voir à lui, pour en venir à bout,
Je le seconderai, quoi qu'il puisse entreprendre.
Je n'ai pas de moyen... Eh bien! il faut l'attendre.

SCÈNE III.

PAULINE, CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD, à Pauline.

Rentrez dans votre chambre.

(Pauline rentre doucement dans sa chambre en passant devant Clénard, qui la suit des yeux, et qui ne continue de parler qu'après la sortie de sa pupille.)

SCÈNE IV.

CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD.

Oh! ça, ma chère sœur,
Vous m'avez entendu?

URSULE.

Mon rôle est su par cœur.

CLÉNARD.

Aussi bien, dites-moi, que vos nombreux proverbes:

URSULE.

Avec les vieux épis le glaneur fait ses gerbes.
Les proverbes sont bons pour régler son devoir ;
Et qui veut se mirer se regarde au miroir.

CLÉNARD.

Je vous ai mise au fait de l'humeur de Pauline.

URSULE.

Fiez-vous à mes soins.

CLÉNARD.

Elle est adroite et fine.

URSULE.

Je la mets à pis faire.

CLÉNARD.

Avec sévérité
Réduisez, comme il faut, cet esprit entêté ;
Et morigénez bien sa petite personne.

URSULE.

Mon frère, commençons par être douce et bonne.
La femme est toujours faible ; et qui veut l'attendrir
Doit flatter son humeur, et ne jamais l'aigrir.
La jeunesse répugne à des airs trop farouches ;
Et c'est avec le miel qu'on attrape les mouches.

CLÉNARD.

Tout comme il vous plaira, pourvu...

URSULE.

Je vous réponds
De la conduire au but proposé. Faites fonds
Sur ce que je vous dis.

CLÉNARD.

Pour sûreté complète,
Je viens, dès aujourd'hui, de faire maison nette ;
Et servante et valet, tout est hors de chez moi.
J'ai, depuis quinze jours, mes clercs chacun chez soi ;
Et je veux profiter de ce temps de vacances
Pour conclure l'hymen qui fait mes espérances.
Au retour de mes clercs, nous pourvoirons à tout.
Ce zélé domestique, et tant de votre goût,
(Ici Pauline sort de sa chambre, et reste à écouter jusqu'à la fin de la scène.)
L'aurons-nous ?

URSULE.

Nous l'aurons.

CLÉNARD.

Vous devez le connaître?

URSULE.

Sans doute. Et, qui plus est, je connais fort son maître,
Brave homme s'il en fut. Tel maître, tel valet.

CLÉNARD.

Sur ce pied, je le prends. Écrivez, s'il vous plaît,
Aujourd'hui, sans retard.

URSULE.

Oui, oui, je vais écrire,
Pour qu'il vienne demain. Mais j'avais à vous dire
Qu'un sexe très-volage, et fier de sa beauté,
Ne peut être réduit que par la vanité.
Pour captiver Pauline, efforcez-vous de plaire :
Par soi-même, à votre âge, on ne plaît point, mon frère!
Il faut donc la gagner. Je le dirai toujours,
Qui ne veut pas blesser fait patte de velours.
Toute femme, à l'excès, est folle de parure :
Contentez, sur ce point, son goût; je vous assure
D'un succès très-complet.

CLÉNARD.

Il ne lui manque rien.

URSULE.

Il faut encor...

CLÉNARD.

Faut-il y dépenser mon bien?

URSULE.

Vous en avez assez, elle en a davantage.

CLÉNARD.

Abus que tout cela! Qu'elle soit douce, sage;
C'est la bonne parure.

URSULE.

Idée, et vieux propos.
Le siècle...

CLÉNARD.

Laissez-moi, je vous prie, en repos.
Veillez-la, gardez-la, c'est votre seule affaire.
Au surplus, sur ce point, afin de vous complaire,
Je vais faire appeler des marchands...

URSULE.

La flatter...

CLÉNARD, apercevant Pauline, qui écoutait et s'enfuit.

Tenez, la voyez-vous qui vient nous écouter?

(Il va fermer la porte à la clef, qu'il vient remettre à Ursule, qui passe à la droite.)

Que cette clef toujours reste dans votre poche.

URSULE.

Mon Dieu! qui marche droit ne craint point de reproche.

SCÈNE V.

URSULE, CLÉNARD, MICHEL.

CLÉNARD.

Et vous aussi, Michel, aussi bien que ma sœur,
Tenez tout bien fermé.

MICHEL, la voix flûtée, le ton vif et l'intention malicieuse, comme dans tout le rôle.

Peste! n'ayez pas peur.

CLÉNARD.

Je vous nourris, vous loge; et, grâce à moi, vous êtes
Huissier; et cette charge a des profits honnêtes:
Car si vous exploitez pour mon compte aujourd'hui,
Ce sera pour le vôtre après ma mort.

MICHEL.

Oh! oui;
Rien n'est plus juste.

CLÉNARD.

Or donc, vous devez, je le pense,
Prendre mes intérêts en toute circonstance.

MICHEL.

C'est bien ce que je fais. J'ai découvert enfin
Ce que c'est que l'amant de Pauline.

CLÉNARD.

Il est fin,
Mon Michel! Quel homme est-ce?

MICHEL.

Il est... il est le frère,
Propre frère, en un mot, de madame Fougère.

CLÉNARD.

La femme de ce peintre au faubourg Saint-Germain,
Contre qui j'ai sentence?... exécuté demain?

MICHEL.

Aujourd'hui.

CLÉNARD.

Sans retard saisis, pour leur apprendre
A se trouver parents...

MICHEL, enchanté.

Il faudra tout leur vendre.

CLÉNARD.

Tout, tout. Fais les exploits, va, cours, cherche tes gens.
Ah ! vous ne rirez pas, et voici les sergents :
Mon cher monsieur Cléri, secourez votre frère !
Voilà de la besogne, et j'en fais mon affaire.
(A sa sœur.)
Allons, Michel, je sors. Écrivez, s'il vous plaît,
Sans plus tarder, ma sœur, pour avoir ce valet.
Vous êtes seule ici, seule ! prenez-y garde.

URSULE.

Soyez sans embarras : tout cela me regarde.

(Clénard sort avec Michel.)

SCENE VI.

PAULINE, URSULE.

URSULE, allant ouvrir la chambre de Pauline.

(Elles se font une révérence.)

Venez, ma chère enfant. Ne vous alarmez pas
Si mon frère m'appelle et m'attache à vos pas ;
C'est un bonheur pour vous.

PAULINE.

Je l'espère, madame.

URSULE.

Vous avez, mon enfant, mis le trouble en son âme.
Ne vous étonnez pas de son trop d'âpreté :
Méfiance est toujours mère de sûreté.
Je prétends modérer sa jalouse injustice ;
Et je veux, avant peu, que tout ceci finisse.

PAULINE.

Plût au ciel !

URSULE.

Calmez vous : il faut lui pardonner.
Il vous aime beaucoup. Nous allons raisonner
De cela toutes deux. Vous voulez bien permettre
Que j'écrive à la hâte un petit mot de lettre?

PAULINE.

Point de gêne avec moi.

URSULE.

La lettre presse fort :
Je vais donc me hâter de l'écrire ; et d'abord
J'en charge à notre porte un commissionnaire,
Pour être tout à vous au plus vite, ma chère.

PAULINE.

Tant d'amitié m'honore !

(URSULE va s'asseoir devant la table à écrire ; elle tire ses lunettes ; Pauline la regarde.)

Ah, ah ! vous regardez
Mes lunettes ?... Hélas ! mes yeux incommodés
Ne sont plus aussi beaux, aussi bons que les vôtres !

PAULINE.

Madame...

URSULE.

Dans leur temps, ils en ont valu d'autres.

PAULINE.

(Se retirant vers un coin à part.)

Je crois... Si je pouvais profiter du moment,
Pour faire parvenir ma lettre à mon amant !
L'occasion est bonne, et l'avis nécessaire.
Il pourrait faire entrer ici quelque émissaire,
Sous le nom des marchands que mande mon tuteur.
Par un second billet, je l'en instruis... Le cœur
(Elle se hasarde à parler à sa duègne).
Me bat : que faire ? Eh quoi ! vous ne pourriez écrire
Sans lunettes ?

URSULE.

Du tout, du tout ; pas même lire.

PAULINE.

(A part.) (Haut.)
Rencontre favorable !... Il est vraiment fâcheux !
(A part.)
Le coup serait hardi, mais il serait heureux !...
Amour, sois-moi propice, et par mon stratagème,
Sur mon sort déplorable, éclaire ce que j'aime !

URSULE, finissant de plier sa lettre.

J'ai fini.

PAULINE.

(A part.) (S'approchant de la table.)

Hasardons... Eh mais! comment les yeux,
Au moyen de ce verre...?

URSULE.

On y voit beaucoup mieux.

PAULINE.

Puisque vous avez fait, permettez-moi, de grâce,
D'essayer par moi-même.

(Elle prend les lunettes, qu'elle porte gauchement d'une main à ses yeux.)

URSULE.

Il faut les mettre en place.

PAULINE, les mettant sur son nez.

Comme cela?

URSULE.

Bien!

PAULINE, jetant un cri, laisse tomber par terre les lunettes, dont les verres se brisent; elle les ramasse.

Ah! les verres sont brisés!
Que j'en ai de regret! ah! madame, excusez...

URSULE.

Ce n'est rien, mon enfant, c'est une bagatelle.

PAULINE, en les jettant à terre encore plus fort.

Que je suis étourdie!

URSULE.

Il faut, ma toute belle,
A chaque âge son meuble. On se sert, voyez-vous,
Toujours mal de celui qui n'est pas fait pour nous.
Mais envoyons ma lettre.

PAULINE, retenant la sœur par la main qui tient la lettre.

Oh! la belle écriture!
Laissez, laissez-moi voir.

(La vieille lui cède la lettre; Pauline l'échange contre celle qui est destinée à son amant, et donne cette dernière à la vieille, qui la prend aveuglément et va l'envoyer.)

Quelle main libre et sûre!
Madame, qui verrait ce que vous écrivez
Vous donnerait vingt ans de moins que vous n'avez.

URSULE, enchantée.

Elle est charmante!

(Elle sort en trottant.)

SCÈNE VII.

PAULINE.

O ciel ! protége mon adresse,
Et que puisse ma lettre aller à son adresse !
Le messager ira la porter sans retard.
Cléri va tout savoir !... Oh ! comme il prendra part
A ma captivité ! comme il va, sans relâche,
Travailler à briser la chaîne qui m'attache !
Soyons bien attentive à tout ce qui viendra.
Je connais son esprit : il imaginera
Mille et mille moyens d'instruire sa Pauline
De ce qu'il fait et pense, et de ce qu'il devine.
Il me dira combien lui sont chers nos amours ;
Qu'il m'aime davantage, et m'aimera toujours.

SCÈNE VIII.

PAULINE, URSULE.

URSULE.

Mon billet est parti. Parlons un peu, ma chère,
De vos petits chagrins, et des soins de mon frère.
Les procès l'ont gâté : l'on hurle avec les loups ;
Mais je veux, avant peu, le mettre à vos genoux.
Je sais bien, sur ce point, tout ce qu'il se propose.
J'ai déjà, mon enfant, bien avancé la chose.

PAULINE.

Il gagnera bien plus, s'il veut s'en aviser,
A respecter mon cœur, qu'à le tyranniser.

URSULE.

Vous ne savez donc pas que l'on est aux emplettes,
Et pour vous, mon bijou ? Les femmes sont coquettes :
Beauté cherche à paraître. Avouez, entre nous,
Qu'en voyant arriver étoffes et bijoux,
Vous sentirez un peu dissiper vos alarmes ?
On ne veut pas cacher, mais embellir vos charmes.
Vous riez ?...

PAULINE.

Oui, je ris de vos soins complaisants.

URSULE.

Oh ! je suis pour beaucoup dans ces nouveaux présents.

Profitez-en, Pauline.

PAULINE.

Hélas! je vous proteste
Que j'y fais mes efforts. C'est tout ce qui me reste.

URSULE.

Eh bien! voilà parler. Fantaisie ou plaisir,
Lorsqu'en certains objets vous voudrez réussir,
Adressez-vous à moi.

PAULINE.

C'est bien là mon attente.

URSULE.

Tout vous prospérera. Je ne suis pas méchante.

PAULINE.

Vous n'en avez pas l'air.

URSULE.

Avec plaisir, je crois,
Vous me voyez ici près de vous?

PAULINE.

Un tel choix
Ranime mon espoir et calme mes souffrances.

SCÈNE IX.

PAULINE, CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD, vers l'escalier.

Je ferai bien finir toutes ces conférences.

URSULE.

Qu'avez-vous donc, Clénard?... On voit...

CLÉNARD, posant sa canne et son chapeau sur la table avec humeur et brusquerie.

J'ai de l'humeur.
Je viens de découvrir une sourde rumeur.
Nous sommes harcelés par l'amant de la belle,
Et ce rusé serpent me trouble la cervelle.
Croiriez-vous que déjà, parmi notre quartier,
Ce monsieur a couru chez gens de tout métier,
S'informant, avec soin (jugez de son audace!)
De nous, de ma maison, et de ce qui s'y passe?
« Ne sont-ils pas en ville, et seraient-ils aux champs?
« Les valets, qui sont-ils? Sont-ils bons ou méchants?
« Mademoiselle, au moins, n'est-elle pas malade?

« Quand va-t-on au palais? quand à la promenade?
« N'est-il donc qu'une porte au logis de Clénard?
« Ouvre-t-on de bonne heure, et se couche-t-on tard? »
Enfin, cent questions qui ne sont pas de mise,
Et qu'il faut aujourd'hui terminer sans remise.

URSULE.

Mon frère, permettez...

CLÉNARD.

Préparez-vous, ma sœur,
Sans retard, je vous prie, à conduire en douceur
Ma pupille au couvent. Non pas, non pas au même
Qu'elle habitait jadis. Avec un soin extrême
Il faut, pour mieux agir, dépayser les gens,
Et laisser en défaut l'amour et ses agents.
Et tandis que Pauline ira dans sa clôture,
Ici nous donnerons un peu de tablature
A notre amant alerte. Il suffit; tout va bien,
Tout se prépare.

PAULINE.

Hélas! vous vous fâchez...

CLÉNARD.

De rien.
On prétend me duper; je cherche à me défendre.
Observez donc ceci, ma sœur. Vous irez prendre
La voiture publique, où tout est disposé;
Et toutes deux ainsi, par ce moyen aisé,
Gagnant l'asile sûr qu'indiquera ma lettre,
Vous tromperez les soins qu'on ose se permettre.

PAULINE.

N'est-ce donc pas assez d'être captive ici?

CLÉNARD.

Vous reviendrez dans peu, n'ayez aucun souci.

URSULE.

Eh bien! ma chère enfant, nous partirons ensemble.

CLÉNARD.

Pauline, obéissez. J'aurai soin qu'on rassemble
Mille petits plaisirs aux lieux où vous serez.
Recevez-en la preuve. Oui, vous emporterez
Quelques atours nouveaux dont je vous fais hommage,
Et qu'on doit apporter.

URSULE, à Pauline.

Vous voyez mon ouvrage

Mes conseils sont suivis.

CLÉNARD.

Comment donc! mes plaisirs
Sont de pouvoir toujours contenter ses désirs.

PAULINE.

Belle preuve, en effet, de cette complaisance,
De me faire partir.

CLÉNARD.

Ce n'est que par prudence.

PAULINE.

Et pour quelque séjour désagréable, affreux?...
Séjour d'ennui sans doute? un climat rigoureux
Peut-être, où, sans compter mes chagrins et la gêne,
Avec des inconnus...?

CLÉNARD.

Vous perdez votre peine.
Vous cherchez à savoir le nom de ce couvent :
Vous ne le saurez pas.

PAULINE.

Non?

CLÉNARD.

Non.

PAULINE.

Eh bien! avant
Que je parte d'ici, vous m'ôterez la vie.

CLÉNARD.

Phébus! phébus!

PAULINE.

Faut-il que je sois asservie
A tant de cruauté!

CLÉNARD.

Par la grande raison
Que vous ne voulez pas quitter cette maison;
Ou, pour m'expliquer mieux, qu'il vous est plus facile
De vous en échapper en restant dans la ville.
Vous aurez la bonté de vous en exiler :
Les amants trouveront ensuite à qui parler.
Allons, plus de retard, ma sœur; je vais écrire
Une lettre d'avis. Gardez-vous de lui dire
Où vous la conduisez. Là, mes instructions
Me répondront et d'elle et de ses actions.

URSULE.

Cela vaut fait, mon frère ; et n'ayez point d'ombrage.

CLÉNARD, tirant sa montre.

Neuf heures maintenant : à midi, bon voyage.

(Pauline rentre dans sa chambre; Clénard et Ursule sortent par l'autre porte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, sortant de sa chambre, et courant visiter la porte de sortie, qu'elle trouve fermée.)

Que vais-je devenir? mon courage se perd.
Où va-t-on me mener? peut-être en un désert!
Dans un couvent du moins... Cet aspect m'épouvante.
Je n'ai que deux argus, et là j'en aurai trente,
Et des plus vigilants, dont les uniques soins
Sont d'être, jour et nuit, les importuns témoins
Des moindres actions de leurs pauvres captives.
Si pour ma liberté j'y fais des tentatives,
Que d'obstacles cruels! Une triple prison;
Les caquets d'une amie, ou bien sa trahison;
Les murs, le tour, la grille, et cent choses pareilles!...
L'ennui qui donne à tout des yeux et des oreilles!
Et la malice enfin, qui suppose tout bas
Et tout ce que l'on fait et ce qu'on ne fait pas...
D'y penser seulement le désespoir m'accable!
Eh! qui donc apprendra ce départ déplorable
A mon amant?... Hélas! je ne sais où j'en suis.
(Elle tire une lettre de sa poche.)
Cette seconde lettre exprime mes ennuis;
Mais comment l'envoyer? le temps presse... Impossible!
Impossible!... Jamais un coup aussi sensible
N'avait frappé mon cœur. J'en perds le jugement...
Amour, ah! cette lettre encor pour mon amant!

SCÈNE II.

PAULINE, URSULE.

URSULE.

Tout est prêt. Je n'attends, pour fermer la valise,
Que la robe de goût que mon frère a promise.

PAULINE.

Qu'il garde ses présents.

URSULE.

Il faut prendre toujours;
Et qui refuse muse.

PAULINE.

Oh! le cruel recours
Que de pareils cadeaux! Dans mon malheur...

URSULE.

Pauline,
Ce départ qui vous fâche...

PAULINE.

Hélas! il me chagrine.

URSULE.

Vous avez tort; je puis vous donner au couvent
Bien plus de liberté qu'à Paris; et souvent...

PAULINE.

Quoi! partir dès ce jour?

URSULE.

Mais je vous accompagne.
Vous verrez que la route et l'air de la campagne...

PAULINE.

Madame, employez-vous de tout votre pouvoir
Pour empêcher, du moins, que nous partions ce soir.

URSULE.

Non, je dois à mon frère un zèle qu'il mérite.
On oblige deux fois quand on oblige vite.

PAULINE.

Mais jusques à demain si l'on diffère...

URSULE.

Un jour?
Un jour peut amener quelque fâcheux retour.
Il faut partir.

PAULINE.

Eh bien!... je suis indisposée.

URSULE.

Quoi! sérieusement?... Que vous êtes rusée!...
A moins que ce ne fût un mal grave et subit;
En ce cas, il faudrait se mettre dans son lit;
Nous enverrions chercher le médecin, ma chère.
Nous ne vous quittons plus alors, moi ni mon frère;

Nous aurons soin tous deux qu'il ne vous manque rien.
Toujours à vos côtés...

PAULINE.

Non, je me porte bien.
Quel sort! quel triste sort!... Ah!

URSULE.

Calmez donc votre âme;
Et songez que bientôt...

PAULINE.

Eh! laissez-moi, madame!

SCÈNE III.

PAULINE, URSULE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Je rentrais; deux marchands ont couru sur mes pas;
Je les avais mandés; ils attendent là-bas.
Ils ne savent quel choix il conviendrait de faire.
Ma foi, je n'entends rien, ma sœur, à cette affaire.
Allez-y donc vous-même; et là, modestement,
Choisissez une robe, ou quelque ajustement,
Qui convienne à Pauline.

URSULE, officieuse.

Avec plaisir; j'y vole.
Vous verrez, ma petite.

CLÉNARD.

Au moins, rien de frivole.

URSULE.

Mon Dieu, laissez-moi faire.

(Elle sort en trottant.)

SCÈNE IV.

CLÉNARD, PAULINE.

CLÉNARD.

Eh bien! vous le voyez,
Je ne refuse rien; je mets tout à vos pieds.

PAULINE, avec une fine hypocrisie.

Et comment voulez-vous, en effet, que je croie
Aux tendres sentiments que votre cœur déploie,
Puisque vous vous privez de ce plaisir si doux
De voir, d'entretenir, de sentir près de vous

L'objet que vous aimez? Votre zèle me flatte;
En libéralités votre tendresse éclate.
Trop faible, trop crédule, à tout ce que je voi
Je ne sais qui me tient que je n'ajoute foi...
Mais, dans le même instant, avec ingratitude
Vous allez m'envoyer dans quelque solitude!
Ah Dieu! que l'art de plaire est bien peu votre fait!
Vous défaites bientôt ce que vous aviez fait.

CLÉNARD.

Ma Pauline, pardon! tu verras, par la suite,
Que ton bonheur lui seul règle en tout ma conduite.
Mais je dois t'éloigner.

PAULINE.

Que m'importe, après tout?
Pour la parure enfin, il est vrai, j'ai du goût:
Je ne m'en cache point. Votre subtile adresse
A bien su démêler ce que je vous confesse;
Et bientôt, abusant de ma naïveté,
Vous avez, avec art, tenté ma vanité:
Que j'en ai du dépit! Maintenant que votre âme
A reconnu mon faible et combien je suis femme,
Vous savez où trouver des armes contre moi.
Mais fort heureusement que je m'en aperçoi,
Et qu'enfin ma raison, à l'appui de l'absence,
Saura contre vos soins armer ma résistance;
Et qu'alors, maîtrisant ma folle ambition,
J'en repousserai mieux votre séduction.

CLÉNARD.

Ta colère me charme... Et si, pour éconduire
Cet amant, je pouvais...

PAULINE.

J'ai grand tort de vous dire
Toutes ces choses-là. J'enflamme votre espoir;
Et votre air satisfait me le fait assez voir.
Je ne suis qu'une sotte, et j'ai peu de malice.
Mais laissez qu'une fois, monsieur, j'y réfléchisse
En toute liberté... Vous verrez... vous verrez!

CLÉNARD.

Eh bien! mon cher amour, si mes vœux déclarés...
(On sonne bien fort.)
Est-ce déjà ma sœur qui sonne de la sorte?
Voyons.

SCÈNE V.

PAULINE.

Toujours, toujours il est à cette porte.
Pour en fermer l'entrée, et pour en écarter
Quiconque s'y pourrait par hasard présenter
De la part de Cléri... Que n'a-t-il cette lettre!
Que pourrais-je tenter, pour la faire remettre?
Hélas! j'ai beau rêver... Nul secours n'est ici...
Et mon autre message aura-t-il réussi?
Mon tuteur qui revient...
(Elle cache sa seconde lettre.)

SCÈNE VI.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD, arrivant avec transport, chargé de deux pièces d'étoffes. A mesure qu'il se tourne, on voit pendre aux pans de son habit un petit paquet de papier suspendu avec une épingle à crochet. Il étale les étoffes sur la table, et tourne un peu le dos au public.

Admire, ma Pauline,
Ces présents merveilleux que mon cœur te destine;
Viens choisir à ton gré: la parure embellit.

PAULINE, à part.

Ciel! que vois-je?... un papier qui tient à son habit.
Ah! c'est de mon amant!... O finesse charmante!...
(Haut, et s'approchant pour considérer les étoffes d'un œil, et le papier de l'autre.)
Cette étoffe est fort belle, et j'en suis très-contente.

CLÉNARD.

Comment! rien de plus fin ne peut être employé.
C'est de même partout, car j'ai tout déployé.
Ces marchands sont rusés; ils ont tant de rubriques,
Que l'on est aisément dupe de leurs pratiques.

PAULINE, s'approchant de Clénard, et épiant le moment de se saisir du papier qui pend à son habit.

Fort beau! mais je voudrais un peu moins de beauté.
(Là, elle se saisit du papier.)
J'ai toujours eu du goût pour la simplicité.

CLÉNARD.

Ce goût est le meilleur; mais cependant regarde...

PAULINE, qui d'une main à l'écart déploie le papier, s'écrie :

C'est de lui!

CLÉNARD.

Que dis-tu?

PAULINE.

Charmant!... Je prends peu garde,
Alors que l'on me fait un généreux présent,
Si le choix des couleurs est neuf ou déplaisant :
J'estime seulement la main qui me le donne.

CLÉNARD.

Enfin, on peut choisir, on ne blesse personne.

PAULINE.

Eh bien, monsieur, eh bien! agissez pour le mieux;
Et puisque vous m'offrez vos soins officieux,
Allez dire au marchand qu'avec beaucoup de joie
Mes yeux ont admiré les choses qu'il m'envoie;
Mais qu'en mon embarras, il me fera plaisir
D'indiquer la couleur qu'il me faudra choisir,
Ou du noir ou du vert; à lui je m'en rapporte.

CLÉNARD, faisant l'aimable.

Je m'en vais, mot à mot, le lui dire à la porte.

SCÈNE VII.

PAULINE, suivant des yeux le tuteur, déploie la lettre qu'elle a reçue, et la lit avec joie et avidité.)

« J'ai reçu votre lettre : plus de repos pour moi que je ne vous aie « parlé! J'ai attiré et je tiens votre gouvernante hors de la maison. Je « profite du moment où je sais que vous êtes seule avec votre tuteur. « A force de l'épier, j'ai découvert quels sont les marchands qu'il a « mandés. J'ai gagné deux commis, et les supplée en cette qualité, en « prenant toutefois la précaution de me déguiser, quoique Clénard ne « m'ait jamais vu : il est bon qu'il n'ait aucune idée de ma personne, « en cas qu'il me devînt nécessaire de l'observer et de le suivre. Indi- « quez-moi précisément la porte de votre chambre; envoyez-moi « l'empreinte de la clef sur la cire molle préparée et collée au bas de « mon billet. »

(Elle regarde le papier où est la cire molle, papier separé de la lettre.)

« Agissez sans alarmes ; je retiens votre tuteur. Quand vous aurez
« fini, laissez tomber un meuble. Amour pour la vie! »

Cher amant! cher Cléri! comment ne pas t'aimer!
Que je serais ingrate! ah! tu dois présumer
Que Pauline est constante autant qu'elle est chérie.
Je t'aimerai toujours... oh!... amour pour la vie!
Faisons ce qu'il me dit; voilà tout ce qu'il faut...

(Elle va prendre la clef de sa porte, et tire l'empreinte.)

Jaloux, dans tous les temps vous serez en défaut.
Cette empreinte est bien nette et faite avec adresse.
Un mot sur mon départ, un mot sur ma tendresse.

(Elle prend une plume, écrit et prononce tout haut les phrases qu'elle écrit.)

« La porte de ma chambre dans le grand salon... une grande tache
« d'encre sous la serrure... N'oubliez pas que je pars dans une heure.
« Si j'ai ce malheur, j'écarterai mon tuteur autant que je le pourrai.
« Ma gouvernante est incorruptible, mais peu fine, vaine et flatteuse :
« elle a la vue très-mauvaise. Voyez si, entre vous et moi, nous n'en
« pourrons pas tirer parti... J'aurai les yeux au guet d'ici à la dili-
« gence, et pendant toute la route. Adieu! pensez à moi. Amour
« pour la vie! »

Ajustons une épingle, et plions le paquet.

(Elle tire une épingle de sa tête.)

Fort bien! et maintenant grand bruit sur le parquet.

(Elle renverse une table, et tient le paquet caché le long de sa jupe.)

Le cœur me bat d'amour, d'espérance et de crainte!
Il arrive. Employons la douceur et la feinte.

SCÈNE VIII.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Quel est ce bruit, Pauline?

PAULINE.

En me glissant par là,
Ma robe a renversé la table que voilà.

CLÉNARD, d'une confiance bête et joyeuse.

Il faut choisir le vert, symbole d'espérance.

C'est l'avis du marchand.

PAULINE.

Que votre complaisance
Est extrême, monsieur, de vous prêter ainsi
Aux bizarres désirs que je témoigne ici!
Je choisis donc le vert; reportez-lui le reste...

(Clénard va à la table replier les étoffes; Pauline le suit, le caressant.)

Voilà beaucoup de soins : mais, je vous le proteste,
J'y prends tant d'intérêt, comme vous pouvez voir,
Que même vous aurez peine à le concevoir.

(Ici, elle attache l'épingle.)

Ah! vous n'aviez encor rien fait, je vous le jure,
D'aussi doux pour mon cœur qu'en cette conjoncture.

CLÉNARD.

Tant mieux, tant mieux, mignonne!... Oh! nous serons d'accord.

(A part, en s'en allant.)

Flattons la vanité; ma sœur n'avait pas tort.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

PAULINE, après avoir suivi de l'œil son tuteur.

Je conçois maintenant comme on peut, sans scrupule
Et sans pitié, tromper un tyran ridicule.
Puisque Cléri sait tout, grâce à ses tendres soins,
Au départ projeté je répugne un peu moins.
Que dis-je? je serais chagrine, embarrassée,
Si Clénard s'avisait de changer de pensée;
Et j'ai lieu d'espérer avec grande raison
Qu'aux champs, plus aisément que dans cette maison,
Le moyen s'offrira de sortir d'esclavage.
Oui, partons promptement, et mettons en usage
Et toute mon adresse, et celle de l'amour,
Pour hâter ce voyage avant la fin du jour.

SCÈNE X.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Je reviens près de toi, chère petite femme;
J'ai bien vu le plaisir que j'ai fait à ton âme.

PAULINE, avec la plus grande finesse toute cette scène.

Beaucoup assurément; et, pour mieux vous prouver
Qu'avec de la douceur on peut me captiver,
Je consens à partir, et dans cette journée,
Pour la maison, monsieur, que l'on m'a destinée;
Mais à condition qu'avant qu'il soit longtemps,
Vous me rappellerez près de vous.

CLÉNARD.

Je prétends...

PAULINE.

Je ne vous promets pas, dans mon obéissance,
D'étouffer mon amour : non, j'ai trop de constance :
Ne vous en flattez pas; mais je veux toutefois
Essayer aujourd'hui d'obéir à vos lois,
Afin qu'ayant été digne une fois de plaire,
Vous n'ayez pas du moins de reproche à me faire.

CLÉNARD, presque séduit.

Tu me remplis de joie! et je puis espérer...
Tout ceci changera .. j'ose t'en assurer...
Je voudrais bien ne pas t'éloigner, ma Pauline;
Et, plus que tu ne crois, ce départ me chagrine...
Si tu me promettais de ne plus t'occuper
De ce fâcheux amant qui cherche à te tromper;
Oui, je t'en avertis... Si, loin de ta pensée,
Tu voulais rejeter cette flamme insensée,
Tu resterais ici; mais, à ne rien cacher,
Il faudrait se contraindre, et ne pas se fâcher
Si, redoublant alors de soins, de vigilance,
J'exigeais que Pauline eût cette complaisance
D'être un peu sédentaire, et de ne plus sortir
Pendant un mois ou deux; on verrait s'amortir...

PAULINE.

Tout ce qui vous plaira, je suis prête à le faire.
Mais vous savez, monsieur, combien je suis sincère;
Oublier mon amant n'est pas en mon pouvoir :
Vous dites qu'il me trompe?...

CLÉNARD.

Oui, je te ferai voir...

PAULINE.

Croyez qu'il n'en est rien, et que, loin qu'il m'oublie,
Il n'est pas de moyen, de ruse, de folie,

Dont il ne soit capable, en sa fidélité,
Pour forcer ma prison. Oh! c'est la vérité.
Vous le connaissez mal, s'il faut que je le dise :
Vous voyez à quel point je porte la franchise.

CLÉNARD.

Peste! D'après cela, tu sens que ton départ
Me devient nécessaire, et plus tôt que plus tard.
Tu vois bien...?

PAULINE, très-finement.

Ah! je vois qu'une femme est craintive;
Que de ses sentiments l'expression naïve
Tourne toujours contre elle, et que l'homme est enfin,
Ainsi que le plus fort, sans cesse le plus fin.

CLÉNARD, faisant l'avantageux.

Moi fin?... Oh! point du tout, point du tout, je l'assure.
Tu ris, méchante... Allons, il faut vers la voiture
S'acheminer bientôt : va donc tout préparer.

SCÈNE XI.

PAULINE, CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD.

Vous venez à propos, ma sœur; sans différer...

URSULE.

Peut être mon retard, mon frère, vous irrite;
Mais je n'ai pu venir, en vérité, plus vite.
Ces marchands ont été si complaisants, si doux;
Ils m'ont tant déployé d'étoffes, de bijoux,
(A Pauline.)
Que j'en ai mal aux yeux... Vous allez voir, mon ange.

CLÉNARD.

Nous avons ce qu'il faut.

URSULE.

Comment?

CLÉNARD.

Çà, qu'on s'arrange
Pour partir sur-le champ. Tout ce qu'il vous faudra;
Suffit, c'est mon affaire, et l'on vous l'enverra.
Allez : voici Michel; il faut que je lui parle.
(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

CLÉNARD, MICHEL.

MICHEL, un dossier à la main, d'un ton clair et élevé qu'il laisse tomber, et qu'il lève de nouveau à chaque phrase.

La sentence d'Éloy, celle d'Isaac-Charle,
Je les mets de côté, sauf votre bon avis,
Afin que sans retard nos gens soient poursuivis.
Ce Fougère le peintre, et frère de notre homme,
Ne doit que mille francs; et, loin d'avoir la somme,
Il ferait tout Paris, de quartier en quartier,
Qu'il ne trouverait pas seulement un denier.
Monsieur Cléri, l'amant, a bien quelque fortune,
Mais peu; d'où je conclus que sa sœur importune,
La madame Fougère, à lui va recourir;
Et le voilà contraint d'aller et de courir
Pour ses seuls intérêts, et non pas pour vous nuire.
Heureux événement! car je dois vous instruire,
D'après l'avis secret de l'espion du coin,
Madame Vigilot, qui sait tout au besoin,
Que ce monsieur Cléri rôde et rôde sans cesse
Autour de la maison : ainsi la chose presse.
J'ai fait commandement, daté d'hier, recors...
Ah! si nous l'avions su, nous aurions un par-corps.

CLÉNARD.

A l'ouvrage, Michel! esclandre! et point de grâce!
(D'un air de mystère, et se frottant les mains de joie et d'aise.)
Fais-moi vite avancer un carrosse de place
Pour Pauline et ma sœur; elles vont au couvent.

MICHEL.

Fort bien.

CLÉNARD.

Il ne faut pas que quelqu'un en ait vent.

MICHEL.

Malpeste!

CLÉNARD.

Hors d'ici personne ne s'en doute.
L'amoureux rôdera, Pauline fera route;
Et puis le mariage, ou je suis bien trompé.

MICHEL.

Et, hors nous, un chacun va se voir attrapé...
(Ils sortent gaiement.)

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Fougère, consistant en une seule pièce : un lit dans le fond, des caisses en piédestaux sur les côtés, tout l'attirail d'un atelier de peinture, mêlé avec les meubles, des plâtres, des esquisses, des tableaux, des chevalets : un principal chevalet sur le devant de la scène, à droite de l'acteur chargé d'un tableau représentant le combat singulier *d'Argant et de Tancrède*, du Tasse, à droite et à gauche, à terre et aux murs, des cuirasses, des casques à visière, des lances, des pertuisanes, des boucliers, des gantelets, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FOUGÈRE, monté sur une chaise, et occupé à peindre un tableau ; MADAME FOUGÈRE.

MADAME FOUGÈRE, un exploit à la main, et après avoir quelque temps exprimé son chagrin, relatif à l'exploit et à l'insouciance de son mari, par des mouvements de dépit et d'impatience.

Laisse là ta palette, et dis ce qu'il faut faire.
Qu'allons-nous devenir ?

FOUGÈRE, enthousiaste, et toujours.

Paix ! madame Fougère.
Voilà, grâces à vous, à l'humeur qui vous prend,
Dix fautes que je fais dans la barbe d'Argant.

MADAME FOUGÈRE.

Il s'agit bien de barbe, alors que, par brigades,
Les huissiers vont saisir mon lit et tes croisades !

FOUGÈRE.

Saisir !

MADAME FOUGÈRE.

Eh, oui ! saisir.

FOUGÈRE.

Fi donc !

MADAME FOUGÈRE.

Vois ce papier.

FOUGÈRE.

Je l'ai lu.

MADAME FOUGÈRE.

Dès demain, on pille l'atelier.

FOUGÈRE.

Du respect pour les arts! ma femme, ou je me fâche,
A-t-on jamais saisi Rembrandt ou le Carrache?
Apprenez que le peintre, avec son chevalet,
Ne craint pas les huissiers de tout le Châtelet.
Ils porteraient la main au pinceau de l'artiste!
Ventrebleu!... Je le sais, partout l'abus existe.
On voit régner la fourbe et la perversité;
(Il descend de sa chaise.)
Mais nous n'en sommes pas à cette iniquité,
Qu'une vulgaire main, pour qui l'intérêt plaide,
M'arrache le combat d'Argant et de Tancrède!

MADAME FOUGÈRE.

Tu sauveras Tancrède, et l'on prendra mon lit.

FOUGÈRE.

Ah! je ne dis pas non. Il se peut.

MADAME FOUGÈRE.

Quel esprit!
Mais, Fougère, peux-tu rester aussi tranquille?

FOUGÈRE.

Que ferais-je?

MADAME FOUGÈRE.

Eh! va donc, cherche, parcours la ville,
Implore des amis, emprunte de l'argent.
On parle au procureur, en ce besoin urgent.

FOUGÈRE.

Parler au procureur! me mêler de chicane,
Et frapper mon cerveau d'un mélange profane
D'objets rapetissés, qui tiendraient étouffé,
Pendant plus d'un grand mois, mon génie échauffé!...
Ma femme, je ne puis. Demandez autre chose.

MADAME FOUGÈRE.

Prends donc l'autre moyen qu'ici je te propose:
Va trouver des amis, emprunte de l'argent!

FOUGÈRE.

Ils n'en ont pas.

MADAME FOUGÈRE.

Fort bien! et que dire au sergent?

FOUGÈRE.

Qu'il attende.

MADAME FOUGÈRE.

Et quoi donc?

FOUGÈRE.

La fin de ma bataille.

MADAME FOUGÈRE.

Lui! le sergent, attendre!

FOUGÈRE.

Eh bien donc, qu'il s'en aille.

MADAME FOUGÈRE.

Peste de ton sang-froid! Aussi voilà le fruit
De ton genre. Vraiment, il donne un grand produit!
Que ne le quittes-tu? nous serions moins à plaindre.
C'est, pour nous enrichir, le portrait qu'il faut peindre:
L'argent vous tombe alors. Laisse là tes Romains.
Ce barbouilleur, pour qui tu dessines les mains,
Et sans compter les bras, pour un écu la paire,
Tu le vois bien toi-même, il est riche, il prospère;
Il a la bague au doigt, le fin cabriolet...

FOUGÈRE, avec indignation.

Fi! je ne voudrais pas en faire mon valet.

MADAME FOUGÈRE, outrée.

Eh! mais, tu n'en as pas de valet, misérable!
Eh! peins, peins nos bourgeois, et peins plutôt le diable,
Et gagne de l'argent. Que t'en coûterait-il?
A peindre le portrait est-il quelque péril?
On fait les hommes beaux, et les femmes jolies;
Et l'on profite ainsi de toutes les folies
Et du tiers et du quart. Quand il faut vivre enfin,
Il s'agit bien de genre, et d'y faire le fin!
On peint qui l'on rencontre; et vogue de la brosse,
Et pour les gens à pied et les gens en carrosse!
A tout payant beau jeu! L'on encadre, au besoin,
Son boucher, son hôtesse, et l'épicier du coin.

FOUGÈRE, redoublant d'indignation.

Ventrebleu, rendez grâce à l'amour conjugale,
Sans quoi vous paieriez cher cet indigne scandale!
L'avez-vous pu penser que ces nobles pinceaux
Imprégnés du génie et du sang des héros,
A peindre de Phryné la mine grimacière,
Avilissent leur touche et vigoureuse et fière?
Moi, colorer un fat de ces mêmes couleurs

Qui rougirent le front d'Achille en ses fureurs?
Moi, le portrait!... Et vous, vous, madame Fougère,
Je n'ai même pas fait le vôtre... et tu m'es chère!...
Vous préservent les dieux, en des soucis pareils,
D'offrir à votre époux ces perfides conseils!
Apprenez qu'en portrait mille opulentes faces
Ne valent pas, madame, un muscle des Horaces...
(Il figure de son bras le serment des Horaces, du superbe tableau de David.)
Tout est dit : je pardonne... Allons, plus de courroux...
Je vais sortir... je sors, et j'ai pitié de vous.

MADAME FOUGÈRE, pendant les quatre premiers vers, lui met sa cravate; l'habille, tandis que Fougère, occupé seulement de son tableau, y veut venir sans cesse, et saisit tous les instants où sa femme le quitte, pour retoucher au crayon le contour et les muscles de ses figures, etc.)

A la bonne heure! Écoute, il me vient une idée :
Tâche de voir Cléri; je suis persuadée
Que s'il a de l'argent, il nous en prêtera :
C'est un frère si bon! Peut-être il en aura...
Ce sont trois cents écus, à peu près, qu'on demande :
Qu'il voie à les trouver... Qu'en dis-tu? J'appréhende
(Elle va prendre l'habit.)
Qu'il ne soit pas en ville... Eh bien! passe l'habit.
Voilà huit jours entiers qu'il n'a paru. J'ai dit
(Elle lui met sa perruque et lui donne son épée.)
A la voisine Évrard d'observer si l'escorte
Venait rôder; alors je fermerais la porte.
Ferais-je bien?... Réponds... Où vas-tu?

FOUGÈRE court à son tableau, prend sa palette, et peint.

Paix? moins fort.
(Après le coup de pinceau donné.)
Vois-tu ce trait dans l'œil? c'est le coup de la mort :
Tancrède l'a tué.

MADAME FOUGÈRE.

Que le ciel te bénisse!
Allons, tiens... ton chapeau .. Songe que la justice
S'éveille du matin : tâche qu'avant la nuit
Ta course, mon ami, produise quelque fruit :
Songe bien, songe à tout ce que t'a dit ta femme.
Souviens-t'en, entends-tu? passe chez cette dame...
(Fougère sort, dans l'admiration de son tableau.)
(Allant à la porte qu'elle laisse ouverte, et criant dans l'escalier.)
Et mon frère surtout! mon frère!

SCÈNE II.

MADAME FOUGÈRE.

Dieu merci,
Il est dehors : pourvu qu'il ne revienne ici
Qu'avec les mille francs. Oh ! s'il savait s'y prendre,
Il trouverait de l'or, et cela sans attendre.
Mais parlez d'intérêt avec lui, point d'accès :
Il est fou de son art, fier comme un Écossais !
C'est dommage pourtant ; c'est un excellent homme...
(Grand bruit dans l'escalier.)
N'entends-je pas du bruit ? Je crains... mais voyez comme...
(Elle court à la porte, la ferme, et s'appuie dessus.)
On vient... Ah ! les huissiers... Je n'en puis plus... j'ai peur...
Est-ce ici ?... l'on s'arrête... Ah !...
(On frappe à la porte.)

SCÈNE III.

MADAME FOUGÈRE, CLÉRI, en dehors.

CLÉRI.

Ma sœur ! eh, ma sœur !

MADAME FOUGÈRE, ranimée.

C'est Cléri ; c'est mon frère !
(Elle ouvre la porte.)

CLÉRI, en entrant.

Eh ! qu'avez-vous ?

MADAME FOUGÈRE, s'asseyant.

Je tremble !
Je croyais qu'il montait plusieurs hommes ensemble.
(Elle se lève.)
N'avez-vous pas trouvé Fougère sur vos pas ?
Il vous cherche.

CLÉRI.

Qui, moi ?

MADAME FOUGÈRE.

Si vous saviez, hélas !
Demain on nous saisit, et c'est pour cent pistoles.
Après cinquante écus, je n'ai pas deux oboles.
J'ai dit à mon mari de chercher à vous voir,

Et de vous en parler, en lui donnant l'espoir
Que vous nous aideriez dans cette conjoncture.

CLÉRI.

Vous pouvez y compter. Ce soir, je vous assure,
Vous aurez ce qu'il faut ; mais je puis, à mon tour,
Vous conjurer de rendre un service à l'amour,
A mon cœur, à l'objet le plus digne qu'on l'aime ?

MADAME FOUGÈRE.

Eh Dieu ! je vous chéris comme un autre moi-même.
Que faut-il ? disposez de tout ce que je puis.

CLÉRI, d'une promptitude inquiète.

Imaginez, ma sœur, l'embarras où je suis.
J'aime, avec passion, une jeune personne
Spirituelle, aimable, et belle autant que bonne ;
Orpheline, mais riche ; à peine ayant vingt ans.
Un tyran, son tuteur, l'opprime dès longtemps.
Il voudrait usurper sa main et sa fortune ;
Il lui fait éprouver une gêne importune,
Affreuse, injuste : et moi, qui me suis fait aimer
De cet aimable objet, et qui sais l'estimer,
J'ai juré de n'avoir jamais qu'elle pour femme ;
Et le même serment est sorti de son âme.
Que vous dirai-je enfin ? Par un bonheur bien grand,
Je viens de l'arracher à son cruel tyran ;
Et je ne sais à qui confier ce doux gage,
Ce dépôt précieux, avant mon mariage,
Si vous me refusez un asile en ce jour,
Pour cet objet tremblant et de crainte et d'amour.

MADAME FOUGÈRE.

Eh ! qu'elle vienne vite ! Où l'avez-vous laissée ?

CLÉRI.

A la porte, en carrosse.

MADAME FOUGÈRE, voulant sortir.

Oh ! je suis empressée...

CLÉRI, la retenant.

Non, je vais la chercher : attendez un moment...

(Il sort transporté.)

SCÈNE IV.

MADAME FOUGÈRE.

Je rends grâces au sort de cet événement,
Qui m'offre le moyen de pouvoir reconnaître
La bonté que mon frère envers nous fait paraître.
La Providence est grande! et j'admire, en effet,
Comme le bien succède à tout le mal qu'on fait.

SCÈNE V.

PAULINE, MADAME FOUGÈRE, CLÉRI.

CLÉRI, à Pauline.

Vous êtes chez ma sœur; ne craignez rien, Pauline,
(Il la fait asseoir.)
Calmez-vous. La voilà cette chère orpheline,
Jusqu'à ce jour livrée à tant de déplaisir,
Et que je veux aimer jusqu'au dernier soupir!

MADAME FOUGÈRE.

On le mérite bien quand on est aussi belle!
Je voudrais recevoir ici mademoiselle
D'une manière digne en tout de ses attraits;
Mais du luxe, en ce lieu, le bon cœur fait les frais.

PAULINE, très-oppressée.

Je suis fort bien, madame.

MADAME FOUGÈRE.

Elle est toute tremblante.

PAULINE, souriant.

Oui, je suis fort émue.

MADAME FOUGÈRE.

Et bien intéressante!
Mon frère est honnête homme; il vous aime, et je puis
Vous promettre un bonheur plus grand que vos ennuis.

CLÉRI.

Ah! je puis le jurer.

PAULINE, avec amour.

Je le crois bien de même.

MADAME FOUGÈRE.

Mais ne craignez-vous rien? et par quel stratagème...?

CLÉRI.

Non, soyez sans frayeur; et contre un seul jaloux,
Secret, amour, honneur, et les lois, sont pour nous.
Il serait curieux, mais trop long de vous dire
Comment nous avons su nous parler, nous écrire,
Concerter nos projets, tandis qu'en sa maison
Ce tuteur retenait ma Pauline en prison.
L'espoir était éteint, et nos lettres surprises;
Et, pour parer d'avance à d'autres entreprises,
Le tyran envoyait, par un trait clandestin,
Pauline désolée, en un couvent lointain.
Une duègne était sa garde et sa compagne.
Je l'apprends; elle part... Mais je suis en campagne;
Et, non loin du logis de ce tuteur rusé,
Voiture et gens, je vois tout fort bien disposé.
Je sais que ce carrosse ira, sans qu'on le presse,
Au carrosse public déposer ma maîtresse;
Et je l'y vais attendre, avec quelque souci,
Faisant la guerre à l'œil dans un carrosse aussi.
Celui de ma Pauline arrive enfin, s'arrête
En face du bureau. Cependant je m'apprête:
On ouvre une portière; et la vieille d'abord
D'une heureuse lenteur cherche à prendre l'essor,
De l'une et l'autre main s'appuie à gauche, à droite,
Tandis que d'autre part, d'une main plus adroite,
J'ouvre une porte aussi, prends Pauline en mes bras,
Et l'enferme avec moi, quand la vieille est en bas.
Figurez-vous sa mine après cette aventure!
Je ne saurais vous peindre au juste sa figure,
Lorsqu'après avoir pris l'aplomb sur le pavé,
Voulant chercher quelqu'un, elle n'a rien trouvé.
Mais je suis convaincu qu'à sa première plainte,
A ses premiers transports, nous étions hors d'atteinte,
Et qu'une triple rue, entre la vieille et nous,
Nous avait pour jamais dérobés aux jaloux.

MADAME FOUGÈRE riant, et se moquant de la duègne.

Que dira le tuteur quand la vieille plaintive...?

CLÉRI.

Qu'il s'emporte, s'il veut; hélas! quoi qu'il arrive,
Il ne saurait, le traître, expier aujourd'hui
Les tourments que Pauline a soufferts près de lui!

Ce traître de Clénard...

MADAME FOUGÈRE, avec la plus vive surprise.

Clénard! Clénard! mon frère?

CLÉRI.

Quoi! le connaissez-vous?

MADAME FOUGÈRE.

Ah! que trop, le corsaire!
Et son huissier Michel. C'est lui qui nous poursuit.
Que vous me comblez d'aise!...

CLÉRI.

Ah! que m'avez-vous dit?

PAULINE, alarmée, se levant.

Quoi! Clénard et Michel!

MADAME FOUGÈRE.

Ils doivent dès l'aurore
Venir céans, mon frère.

CLÉRI, avec chaleur et agitation.

Il en est temps encore,
Et je cours vous chercher leur objet capital,
Pour préserver vos yeux de cet aspect fatal.
Demeurez là, Pauline, et soyez sans alarmes.
Veillez, ma chère sœur, veillez sur tant de charmes :
Rassurez sa belle âme... A l'instant je reviens...

(Il va pour sortir.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LA VOISINE ÉVRARD.

LA VOISINE, d'une voix étouffée, et accourant.

Un huissier! des recors!

PAULINE, CLÉRI, MADAME FOUGÈRE.

Dieu!

LA VOISINE.

Je vous en préviens.
Ah! madame Fougère, ils sont une vingtaine.
Les voilà dans l'allée, et vous êtes en peine.

MADAME FOUGÈRE, courant à la porte.

Vite, fermons la porte.

PAULINE, alarmée.

Ah! Cléri, cher Cléri,
Le bonheur, avec vous, un instant m'a souri!

CLÉRI, affligé.

Rassurez-vous, Pauline, ô ma tendre Pauline!

MADAME FOUGÈRE, de la porte où elle épie, et cachant le trou de la serrure avec sa main, d'une voix étouffée.

Paix!... Si l'on vient frapper, répondez, ma voisine.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MICHEL, en dehors avec ses recors. On frappe.

LA VOISINE, émue.

Qui va là?

MICHEL, en dehors.

Que l'on ouvre : ouvrez, de par le roi!

PAULINE, effrayée et à demi-voix.

C'est la voix de Michel; ah! je tremble d'effroi.

MICHEL, en dehors et frappant.

De par le roi, qu'on ouvre! ou j'enfonce la porte.

LA VOISINE.

Attendez un moment.

MICHEL, en dehors.

Oh! nous avons main-forte!

CLÉRI, furetant la chambre.

Où nous mettre? comment nous cacher à leurs yeux?

MADAME FOUGÈRE, désespérée et à voix basse.

Je n'ai que cette chambre.

PAULINE, de même.

Oh! mon cher Cléri! dieux!...

CLÉRI, furetant de tous côtés, se trouvant tout à coup inspiré.

Il me vient une idée!... Endossons la cuirasse;
Ce casque bien fermé. Là, tous les deux en place,
Aux yeux de telles gens qui ne sont pas bien fins,
Vous nous ferez passer pour deux vrais mannequins.
(A Pauline.)
N'y consentez-vous pas?

PAULINE, avec abandon.

Oui, pourvu qu'on me cache,
Pourvu que de vos bras jamais on ne m'arrache.

MICHEL, en dehors et frappant.

Ouvrirez-vous, enfin?

LA VOISINE, impatientée et faisant sonner sa poche.

Ah! je cherche les clefs...

CLÉRI, s'évertuant et s'habillant.

Oh! nous serons bientôt l'un et l'autre habillés.

(Ici on affuble Pauline d'un casque à visière et d'une cuirasse.)

MADAME FOUGÈRE, aidant à Pauline.

Otez votre croix d'or, dont le cœur, fait en globe,
Pourrait bien vous blesser sous une telle robe.
Je la mets dans ma poche.

CLÉRI, à Pauline, douloureusement.

Oh! le cruel tracas!
Ma courageuse amie!

PAULINE, avec tendresse.

Ah! je ne me plains pas.

CLÉRI, voyant Pauline habillée.

(Michel frappe.)

Bien! montez sur ce coffre, et ne bougez, Pauline.

(A la voisine.)

Faites semblant d'ouvrir... (La voisine va tournailler une clef dans la serrure.)
Donnez ma javeline.

(Il se campe sur un autre coffre.)

Me voilà prêt. Allez : ouvrez-leur maintenant!

(Madame Fougère ouvre.) (Michel entre avec ses recors.)

MICHEL, entrant, à madame Fougère.

Voilà bien du mystère. Après commandement,
Non compris tous les frais, payez-vous mille livres?

MADAME FOUGÈRE.

Qui, moi? je ne connais vos papiers ni vos livres.
Attendez mon mari.

MICHEL, aux recors qui prennent place autour d'une table; et d'une voix de fausset.

Verbal!... lit et bureaux...
Table... chaises... armoire... ottomane... tableaux...

(Voyant les mannequins postiches.)

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que ces deux personnages?

MADAME FOUGÈRE, avec humeur.

Ce sont des mannequins vêtus.

MICHEL.

Pour quels usages?

MADAME FOUGÈRE.

Oh! je ne sais!

MICHEL.

Item, deux mannequins vêtus...

(Il les observe.)
Mâle et femelle, ainsi qu'ils sont chez Curtius.

MADAME FOUGÈRE.

Comment vous écrivez ces objets?

MICHEL.

Qu'est-ce à dire?
Si nous les saisissons, il faut bien les écrire.

MADAME FOUGÈRE.

Vous ne saisirez pas mes mannequins.

MICHEL, ricanant.

Pourquoi?
Je prétends emporter l'un et l'autre avec moi.

MADAME FOUGÈRE.

C'est ce qu'il faudra voir... Arrive donc, Fougère!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; FOUGÈRE.

FOUGÈRE, arrivant avec préoccupation, et ne faisant pas attention aux huissiers, jette les yeux sur les mannequins, qui le remplissent d'indignation.

A qui ces mannequins d'une école étrangère?
Qui les a pu placer ainsi dans l'atelier?
Me prend-on pour un sot ou pour un écolier?
Est-ce un tour qu'on me joue? et croit-on que mes œuvres
Sentent le mannequin? Passe pour des manœuvres.
Que veut dire ceci, ma femme? quel affront!

MADAME FOUGÈRE.

Écoute donc, Fougère, et ne sois pas si prompt.
Oui, c'est un peintre...

FOUGÈRE.

Un peintre! à moi pareille injure!
Jamais de mannequins, et toujours la nature!

MADAME FOUGÈRE.

Fort bien! mais les huissiers...

FOUGÈRE.

Il s'agit bien d'huissier!
J'abandonne ces gens à leur triste métier,
Et dans le clair obscur de leur dédale infâme
Je ne me mêle pas. L'essentiel, madame,
C'est l'envoi que me fait un rival insolent;

C'est l'outrage aux beaux arts, ainsi qu'à mon talent,
Par ces deux mannequins, ressource subalterne
D'un peintre de trumeaux, d'un peintre de taverne.
Ventrebleu! qu'à l'instant on ôte de mes yeux,
Et sans plus balancer, ce spectacle odieux.
Des mannequins!... à moi!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; CLÉNARD.

CLÉNARD, avec véhémence.

Michel! eh! vite, en ville!
Alerte! alerte! on vient d'enlever ma pupille.

MICHEL.

Que me dites-vous là?

CLÉNARD, s'agitant avec violence.

Je suis désespéré.
Dépêche ton verbal; saisis, bon gré, mal gré;
Sus, les meubles dehors! saisis-gagés! séquestres!
Eh vite! ces tableaux, ces fantômes pédestres!

(Tous les personnages prennent situation en s'agitant; les recors courent sur les tableaux.)

FOUCÈRE, avec plus grande colère, saisissant une arme qu'il met en avant sur les recors.

Comment donc, mes tableaux! Ignorez-vous la loi?
Ventrebleu! le premier... Portez hors de chez moi
Ces honteux mannequins; à la bonne heure...

MADAME FOUCÈRE, comme son mari, saisissant une arme qu'elle met en avant sur les recors.

Arrête!
Touchez-y: vous verrez!

CLÉNARD, reculant, ainsi que les recors.

Ne perdez pas la tête.

MICHEL, à ses recors.

Prenons les mannequins: nous sommes les plus forts.

(Ils courent sur les mannequins. Cléri saute en bas de son coffre, et met sur eux la lance en arrêt.

Ah! le diable est céans!

CLÉNARD, avec force.

Appelez vos renforts...

(A ce cri, un nombre égal de recors entre encore, et se jette dans la chambre. Au bruit, Pauline tombe en faiblesse.)

MADAME FOUGÈRE, alarmée.

Elle tombe en faiblesse! Au secours, ma voisine!

(Les deux femmes la secourent.)

Otons-lui donc ce casque.

(On lui ôte le casque.)

MICHEL, s'élevant sur la pointe du pied, et d'un ton éperdu.

Ah! monsieur, c'est Pauline!

CLÉNARD, hors de lui, et vérifiant.

Ma pupille! oui, c'est elle... Emportez... emportez..

(Les recors environnent Pauline, et l'emportent.)

Un carrosse!... courons.

(L'escouade entraîne Pauline vers la porte.)

CLÉRI, désespéré, et criant :

Malheureux! arrêtez!

(Allant à Fougère, qui, s'agitant comme un égaré, reçoit Cléri entre ses bras, et, ainsi accolé, fait avec lui deux ou trois pirouettes.)

A mon secours, Fougère!

FOUGÈRE, stupéfait et s'agitant.

Eh! quels sont ces vacarmes!

MADAME FOUGÈRE, avec véhémence, et poussant son mari à secourir son frère, vient à son tour tomber dans les bras de Fougère, qui pirouette encore.

Au secours! c'est Cléri.

FOUGÈRE, à ce mot, saisit sa pertuisane.

Cléri! mon frère! aux armes!

(Il court sur le groupe, se mêle avec les recors; le débat est pittoresque et chaud, en allant vers la porte; la toile tombe sur ce tableau.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'aux premier et second actes. La cuirasse dont Pauline était vêtue est sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE assise, CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD.

J'espère cette fois, ma complaisante sœur,
Que vous renoncerez à vos plans de douceur,
Et que vous me saurez garder mademoiselle
D'un air et de façon à me répondre d'elle.

URSULE.

Quoi, me tromper ainsi, moi qui l'aimai d'abord!
Certes, il n'est vraiment pire eau que l'eau qui dort!

CLÉNARD.

Enfermez ce corset, cette bizarre armure.
Vous aviez là, Pauline, une belle parure!
C'était une Pallas!... Je crois que cette nuit,
Notre amant, consterné, ne fera pas grand bruit.
Au demeurant, je veille, et me tiens sur mes gardes.
Michel reste gardien des meubles et des hardes
Chez le peintre, il est vrai; mais je prendrai tel soin,
Que de tout autre Argus nous n'aurons pas besoin.
Vous ne m'attendiez pas, heim! dans votre cachette?
Je vous ai bien surpris? L'alarme était complète :
Avouez?...

PAULINE.

Eh! monsieur, c'est assez de souffrir
Des traitements si durs... Ah! laissez-moi mourir.

CLÉNARD.

Peste! il faut empêcher ce trépas déplorable;
Et, puisque la rigueur à ce point vous accable,
Je prétends vous veiller toute la nuit.

PAULINE.

O Dieu!
Vous verrai-je toujours devant moi?

CLÉNARD.

Dans ce lieu
Je resterai sur pied ; j'en fais votre antichambre.
Vous irez cependant dormir dans votre chambre.
Mais je vous fais savoir au moins qu'auparant
Nous irons, en dehors, clouer le contrevent ;
Et qu'un bon cadenas que je m'en vais y mettre,
En dedans, sauvera le saut par la fenêtre.

PAULINE.

Hélas! faut-il me voir traiter comme cela?

CLÉNARD.

Ah! vous y comptiez donc sur ce passage-là?
Qui voudra me duper trouvera de l'ouvrage.

URSULE.

Avant que l'oiseau sorte, il faut fermer la cage.

CLÉNARD.

Ainsi, dormez en paix : dormez, tout est prévu :
Bien rusé qui saura me prendre au dépourvu !
L'amant n'est plus à craindre : à tout il est un terme.
Il peut se présenter, je l'attends de pied ferme.
Quatre bons pistolets chargés, dans ce tiroir,
Attendent le premier qui viendra pour me voir...

(On sonne.)

Voyons... Quelque fripon ! Soit ! de leur industrie
Je m'amuse à mon tour : il est temps que je rie.

SCÈNE II.

PAULINE, URSULE.

URSULE range la chambre pendant la tirade; elle ôte la cuirasse, qu'elle va placer dans une armoire vers la coulisse.

A cheval qui veut fuir il ne faut d'éperon...
L'occasion, je sais, fait souvent le larron.
Mais à bon chat, bon rat... J'étais bonne, et je change...
Oui, qui se fait brebis, toujours le loup le mange...
Enfin, bon averti, mon enfant, en vaut deux.
Suffit : péril prévu n'est plus si dangereux...
Le succès n'est pas sûr à faire un coup de tête.
Abus !... Avant le saint, ne chômons pas la fête.
Qui cherche le malheur, malheur trouve en amour ;

Et voyageur de nuit se repose le jour.
Pour n'avoir plus d'amis, il suffit d'une faute;
Et l'on compte deux fois quand on compte sans l'hôte.

SCÈNE III.

PAULINE, URSULE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

C'est un fort honnête homme, et non pas un fripon,
A qui je viens d'ouvrir; pour cela j'en répond :
C'est notre conducteur, notre cocher de fiacre.
(A Pauline, en lui donnant la croix.)
Voilà votre croix d'or, tout en perle de nacre,
Que sur un des coussins (je le présume ainsi)
Vous avez oubliée en retournant ici.
Le cocher l'a trouvée en rangeant sa voiture,
Et vient la rapporter. Beau trait, je vous assure!

URSULE.

Très-beau, très-beau!

CLÉNARD.

Fermons la porte que voici.
(Il va fermer la porte de sortie.)
J'ai vu, s'il m'en souvient, un cadenas ici.
(Il va à la table.)
Que j'aille le placer soudain, quoi qu'il arrive,
En dedans des volets de notre fugitive.
(Il prend un cadenas et un marteau dans le tiroir.)
Voilà tout ce qu'il faut : ma sœur, éclairez-moi.

SCÈNE IV.

PAULINE.

Que dois-je imaginer de ce nouvel envoi?
Ma croix dans le carrosse oubliée ou perdue!
Mais je ne l'avais pas quand je suis revenue;
Et j'en avais chargé la sœur de mon amant,
Quand on m'en dépouilla pour mon déguisement :
Il m'en souvient très-bien. Ceci cache un mystère.
Voyons...
(Elle tourne et retourne la croix; après avoir cherché quelque temps, elle fait sortir un papier du cœur de la croix, en tirant le ruban.)

Ah! dans le globe un papier... Persévère,
Amant ingénieux! Comment t'y prendras tu
Pour augmenter l'amour que pour toi j'ai conçu?
Jusqu'au choix du papier, le plus fin, je le gage
Pour qu'un écrit plus long me calmât davantage.

(Elle lit.)

« Que je vous plains, ma Pauline! que je souffre! Soyez sans crainte; calmez-vous, calmez-vous.

(Ici on entend le marteau de Clénard, qui pose un cadenas.)

« Ayez l'air d'être vaincue par la persécution, et feignez de consen-
« tir à donner la main à votre tuteur : pressez-le même d'envoyer
« chercher son notaire, exigez-le absolument de lui : observez bien
« ce mot, à son notaire, M. Prelon, ainsi que nous avons eu l'art de
« le savoir de Michel. Ceci est nécessaire à ce que je prépare; car les
« clercs de ce notaire sont précisément tous nouveaux, inconnus à
« Clénard; et c'est là-dessus que je fonde mon projet.

(Elle tourne la feuille bien visiblement.)

« Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un très-important
« secret. Prenez bien garde à ceci. Ayez soin à l'instant même de...

Ah! voici mes tyrans.

(Elle cache sa lettre dans son sein.)

SCÈNE V.

PAULINE, CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD, allant remettre le marteau dans le tiroir.

Voilà qui va des mieux,
Et qui, de ce côté, ferme aux audacieux
Les moyens d'abuser encor ma bonhomie.
Car, il faut l'avouer, ma tête est endormie;
Je suis simple, crédule et facile à duper :
Mon peu d'expérience invite à me tromper;
Et c'est folie à moi de croire même encore
Que je vous garderai céans jusqu'à l'aurore.

PAULINE, feignant.

Quittez, monsieur, quittez ce langage cruel.
De quoi sert l'ironie à mon sort actuel?
C'en est fait! à vos soins mon âme s'abandonne.
Je ne cesserai point d'être soumise et bonne.
Mon âme est accablée, et c'est trop de tourment :
Je cède à mon destin. Hâtez-vous seulement.

Que ne puis-je, monsieur, signer à l'heure même !
Tout serait dit. Laissez à ma douleur extrême
Le loisir d'éclater en paix et sans témoin.
Soyez content...

(Elle prend un bougeoir sur la petite table, et rentre dans sa chambre.)

SCENE VI.

CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD.

Voyez, ma sœur, s'il est besoin
D'être doux, complaisant, pour gouverner les filles !
Il faut de la rigueur, le ton haut, et des grilles.
C'est un faible animal. Le caresser, il mord ;
Voulez-vous l'asservir, enchaînez-le bien fort.
Aussi fais-je.

URSULE.

Une fois, Clénard, n'est pas coutume.
Et, comme je l'ai lu dans un certain volume,
Le péril est bien grand entre époux sans amour !
Mari qu'on n'aime pas le paiera cher un jour !
Soyez fin, votre femme en rira, je vous jure ;
Et bref, fin contre fin ne vaut rien pour doublure.

CLÉNARD.

Chansons que tout cela.

URSULE.

Veillez ; mais soyez doux.

CLÉNARD.

Oui ! mêlez la douceur aux fracas des verroux.
Bel accord ! fin détour !

URSULE.

Voici deux mots superbes !

CLÉNARD.

Eh ! mon Dieu, laissez là vos éternels proverbes.
En un mot comme en cent, je prétends l'épouser
Mon intérêt le veut ; et c'est trop s'abuser,
Que de prendre, entre nous, ici d'autres arbitres.

(On entend casser les vitres dans la chambre de Pauline.)

L'entendez-vous, ma sœur ? elle casse ses vitres,
Du dépit de trouver le contrevent cloué.

URSULE.

Je vais voir...

CLÉNARD.

Laissez donc. Bah! désespoir joué!
Allons dans notre cour y faire ma visite.
(On sonne.)
On sonne... Qu'est-ce encore? Allez voir, allez vite.
Je reste en faction.

SCÈNE VII.

CLÉNARD.

Quarante mille écus
En bons contrats. *Item*, et pour mes préciputs,
Un domaine en Bourgogne à redonner à ferme;
Car, Dieu merci, le bail approche de son terme,
Et je le doublerai, puisqu'un cruel hiver,
La grêle et deux procès, ont porté loin du pair
Le fermier : il faut donc qu'il reste et renouvelle.
Ses champs sont mes voisins... Je la lui garde belle.
De plus, dans les faubourgs, grand jardin et maison.
Et je laisserais, moi, sans rime ni raison,
Échapper de mes mains ces biens de ma pupille!
Et monsieur l'amoureux, par un hymen utile,
Serait en un clin d'œil maître de tout cela!
A ma barbe!... L'ami, s'il vous plaît, halte-là!

SCÈNE VIII.

CLÉNARD, FOUGÈRE, URSULE.

CLÉNARD.

Que vois-je? osez-vous bien affronter ma colère?
Que venez-vous chercher ici, monsieur Fougère?
C'est être bien hardi!

FOUGÈRE.

Comment donc, bien hardi!

CLÉNARD.

Oui, très-hardi, monsieur, très-fort, je vous le dis!
Après que vous avez enlevé ma pupille,
Venir effrontément jusqu'en mon domicile,
Pour essayer sans doute encor sur nouveaux frais...

FOUGÈRE.

Réprimez, s'il vous plaît, ces transports indiscrets.

On n'a rien enlevé; c'est vous, monsieur, vous-même,
Qui plutôt insultez à cette loi suprême
Qui protége l'artiste, et défend de toucher
Aux instruments d'un art qu'on ne doit approcher
Qu'avec ce grand respect que le génie imprime!
Outrager les talents, c'est une audace, un crime
Dont vous seriez puni, si je m'avilissais
A tremper mon pinceau dans l'encre des procès!

CLÉNARD.

Faites-le ce procès, et...

FOUGÈRE.

Vulgaire grimoire
Que dédaigna toujours un vrai peintre d'histoire!

CLÉNARD.

Que voulez-vous donc dire avec ces grands phébus?
Fin de non-recevoir contre tous ces rébus :
Un huissier saisit tout. Il aurait fort à faire,
Si chaque barbouilleur...

FOUGÈRE.

Ventrebleu!... moi, Fougère!
Estimez-vous heureux d'éviter mon courroux,
Par l'immense distance établie entre nous.
J'en jure par Rubens, votre action brutale
Aurait trouvé son prix, sans ce vaste intervalle.

CLÉNARD.

Voilà qui va fort bien; mais, au fait, dites-moi,
Que venez-vous chercher en ces lieux? et pourquoi?

FOUGÈRE.

Ne le savez-vous pas?... Pouvez-vous...? Mais que dis-je?
Je ne me flatte pas d'un semblable prodige.
Vous ignorez sans doute, et ne concevez pas
Le sublime motif qui guide ici mes pas.
Dois-je m'en étonner? et de pareilles âmes
Peuvent-elles brûler de ces célestes flammes
Qu'allume dans nos cœurs le plus noble des arts?

CLÉNARD.

Finissons, et laissons ces burlesques écarts...

FOUGÈRE, prenant un ton modéré, mais circonspect, et d'un sérieux plaisant.

Monsieur, en ramenant votre aimable pupille,
Vous avez avec elle, en quittant son asile,
Emporté certain meuble, un meuble précieux,

Une cuirasse enfin, qui doit être en ces lieux.

CLÉNARD, moqueur comme les sots.

Une cuirasse?... Quoi!...

FOUGÈRE, exalté.

La perte serait grande!
Gardez-vous de nier ce que je redemande.
Son usage est trop noble!... Eh! quel sublime emploi!
Renaud, Tancrède, Argant, Clorinde, Godefroi,
En seront revêtus. Rendez-moi ma cuirasse;
N'outragez pas les arts, n'outragez pas le Tasse!...
On ne résiste point à ce nom éclatant!
Rendez-la-moi, monsieur, et je m'en vais content.
Ce meuble m'est sacré, sa valeur infinie;
C'est l'armure, en un mot, de la tendre Herminie...

CLÉNARD.

Ah! çà, monsieur le peintre, apaisez votre feu.
Herminie ou *Sophie*, il m'importe fort peu:
De plus superbes noms n'obtiendraient point de grâce.
Payez-moi, vous aurez après votre cuirasse:
Jusque-là, serviteur; je suis votre valet.

FOUGÈRE.

Payez-moi!... Vil propos... honte du chevalet!...
Voilà pour les talents: quelle est donc la balance?
Émules de Fougère, ornement de la France,
Artistes dont la gloire émerveille les yeux
Sous le plafond des rois, sous le dôme des dieux,
Voyez comme un écu de moins dans votre bourse
Peut arrêter un peintre au milieu de sa course!
Payez-moi!...

CLÉNARD.

Payez-moi; je n'y sais que cela.

FOUGÈRE, résolument.

Je vous paierai, monsieur, je vous paie, et voilà
Un cautionnement.

(Il lui remet une lettre sous enveloppe.)

CLÉNARD.

De qui?

FOUGÈRE.

De mon beau-frère,
De Cléri, qui répond, s'engage, et me libère.

(Pendant que Clénard lit, Fougère regarde les tableaux qui sont au-dessus des portes, et les trouve mauvais.)

CLÉNARD.

Voyons un peu ceci... Comment donc? mais pas mal..

FOUGÈRE.

Vous croyez ce tableau peut-être original
De l'école romaine?... Ah! comme on estropie!...
Ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une copie.

CLÉNARD, la lettre à la main, et qu'il agite.

Quoi! vous avez l'audace!...

FOUGÈRE, lorgnant toujours ses tableaux avec la lunette)

Oui, je vous le soutiens.

CLÉNARD.

Venir effrontément...

FOUGÈRE.

Pour tel je le maintiens.
Copie, archicopie.

CLÉNARD.

Et vous osez en face...

FOUGÈRE.

Si je l'ose?... Voyez, mais observez, de grâce...

CLÉNARD.

Écoutez bien vous-même; il s'agit...

FOUGÈRE.

Ventrebleu!
Je m'y connais, vous dis-je, et je puis dire un peu.
Voyez ces tons de chair, arrangés par hachures;
Et les extrémités de toutes les figures,
Dont je sens qu'un copiste a tâté les contours.
Bah! suis-je un ignorant? Je le dirai toujours,
Copie à tout jamais, pastiche misérable!

CLÉNARD.

Oh! tu m'écouteras, barbouilleur détestable!

FOUGÈRE.

Qu'est-ce à dire?

CLÉNARD.

Et c'est là le cautionnement
Que vous osez ici me donner en paiement?

FOUGÈRE.

Oui, monsieur.

CLÉNARD.

Savez-vous ce qu'un tel écrit porte?

FOUGÈRE.

Comment ?

CLÉNARD.

Sortez, monsieur; regardez bien ma porte :
Regardez-la, vous dis-je, afin que, désormais,
Vous ayez bien le soin de n'y plus rentrer.

FOUGÈRE.

Mais...

CLÉNARD.

Au reste, grand merci! vous avez fait merveilles.

FOUGÈRE.

Quel discours!...

CLÉNARD.

Écoutez de toutes vos oreilles.

FOUGÈRE.

Vous perdez la raison.

CLÉNARD.

En effet. Dites-moi,
En lisant cet écrit, il me semble, je croi,
Que votre répondant, Cléri, votre beau-frère,
S'est bonnement servi de votre ministère
Pour un double message, et qu'il vous a remis
Une lettre, à coup sûr, pour un de ses amis,
Et celle-ci pour moi.

FOUGÈRE.

J'en conviens; ma surprise...

CLÉNARD.

L'enveloppe changée entraîne une méprise.
J'ai la lettre à l'ami.

FOUGÈRE.

Se peut-il?

CLÉNARD.

Et jugez,
Par ce style amical, combien vous m'obligez!
(Il lit.)

« A l'ouverture de ma lettre, cher ami, renvoyez mon beau-
« frère, afin qu'il aille promptement terminer, avec ce traître de
« Clénard, un arrangement dont le succès inquiète fort ma sœur... »

FOUGÈRE.

O l'étourdi! Donnez : que j'aille, sans attendre...

CLÉNARD.

Non : écoutez; ceci va bien plus vous surprendre.

(Il lit.)

« J'étais parvenu à faire tenir, par un cocher de fiacre, une lettre « à Pauline, dans le cœur d'une croix d'or qu'elle avait laissée chez « ma sœur; j'y dressais un piége à Clénard. Pauline devait avoir l'air « de consentir à l'épouser, et le presser même d'envoyer chercher son « notaire Prelon. Il ne s'agissait plus alors que de gagner ce notaire, « qui, en inscrivant mon nom dans un contrat, au lieu de celui du tu- « teur, eût forcé mon mariage; mais ce maudit garde-note a été in- « flexible, et j'ai renoncé à ce projet impraticable. »

C'est dommage : vos plans étaient bien concertés.

FOUGÈRE, la main sur la poitrine, et du plus grand sérieux.

Je jure par l'honneur...

CLÉNARD.

Allons donc... Écoutez :

(Il lit.)

(Ici Fougère atteste sa probité par des signes du côté de la sœur, qui le rebute. Fougère témoigne, par une pantomime de fierté et d'indignation, combien sa délicatesse est outragée.)

« Venez, cher ami, me trouver au plus tôt, afin de m'aider, et que, « vers le point du jour, je puisse pénétrer, par le jardin que vous con- « naissez, jusqu'à la fenêtre de Pauline. Il faut tout tenter. La demoi- « selle est riche et très-éprise; et quoique je sois, comme vous le « savez, fort peu amoureux de mademoiselle Pauline, il faut être « assez raisonnable pour le paraître, et saisir les bonnes occasions.

« Tout à vous. CLÉRI. »

Eh bien! qu'en dites-vous ?

FOUGÈRE.

Moi ! je tombe des nues.

CLÉNARD.

Comme vous le voyez, vos peines sont perdues.

FOUGÈRE.

Je puis vous attester...

CLÉNARD.

Il suffit : en tout cas,
Je vous suis obligé; je ne vous en veux pas.
Au demeurant : sortez au plus tôt, je vous prie.

FOUGÈRE.

Monsieur, je suis confus de cette étourderie.

CLÉNARD.

Je le crois.

FOUGÈRE.

Mais, au reste, avec célérité,
Je vais tout employer pour me voir acquitté :
Vous aurez votre argent avant que la nuit passe,
Mais vous me remettrez, s'il vous plaît, ma cuirasse?

CLÉNARD.

Allez. Pour me duper unissez vos efforts!
Ma sœur, éclairez-nous; mettons monsieur dehors.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉNARD, une lettre à la main.

Jouissons du plaisir de confondre l'ingrate.
(Il ouvre la chambre de Pauline.)
Pauline!

SCÈNE II.

PAULINE, CLÉNARD.

PAULINE.

Ma douleur apparemment vous flatte,
Et vous prenez plaisir, sans doute, à m'accabler.

CLÉNARD.

Non, mon enfant, je veux plutôt te consoler.

PAULINE, feignant.

Épargnez-vous ces soins, ils me sont inutiles;
J'ai pris, dans mon malheur, des moyens plus faciles.
Qu'on ne me parle plus d'amant ni de l'amour.
Oui, je renonce à tout, au bonheur sans retour,
A moi-même, en un mot. N'écoutez que votre âme.
Vous voulez m'épouser? Je serai votre femme :
Eh bien! soit : au plus tôt terminez ce lien;
Et que, dans l'univers, je n'espère plus rien.

CLÉNARD.

Je suis émerveillé de te voir résignée.

PAULINE.

Résignée? Oui, monsieur, et dès cette journée,
Ce soir, et tout à l'heure, ici, dans ce salon,
Appelez le notaire.

CLÉNARD.

O ciel!

PAULINE.

Monsieur Prelon

N'est-il pas, dites-moi...?

CLÉNARD.

Lui-même, mon notaire.

PAULINE.

Envoyez-le chercher, je le veux.

CLÉNARD.

Pour te plaire,
J'y consens, ma Pauline. A ce que tu me dis,
Plus que je ne pensais, moi-même j'applaudis.
Ta résolution, tes pressantes instances
M'inspirent un projet et d'autres espérances;
Mieux que moi-même encor tu fais ce que je veux
Et je vais te servir au delà de tes vœux...

(Il va à la table, et prononce ce qu'il écrit.)

Monsieur Prelon est prié de dresser, en quatre lignes, une promesse de mariage entre Pauline d'Arlois et Christophe Clénard, et de l'apporter à signer sur-le-champ dans la maison de soudit serviteur. CLÉNARD.

N'est-ce pas à peu près ce qu'il faut que j'écrive?

PAULINE.

Mais, oui.

SCÈNE III.

PAULINE, CLÉNARD, URSULE.

CLÉNARD.

Vite, ma sœur, toujours sur le *qui vive?*
Appelez le voisin Bertrand; que, sans retard,
Il apporte à Prelon ce billet de ma part.

URSULE.

Allons, bon pied, bon œil!

SCÈNE IV.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Que je te remercie
De te voir, de la sorte, envers moi radoucie!

PAULINE.

Le sort en est jeté... Je suis au désespoir.

CLÉNARD.

Après tant de faveurs, tu me feras bien voir
La lettre que, tantôt, ici je t'ai remise.

PAULINE.

Quelle lettre?

CLÉNARD.

Laissons cette feinte surprise.
Oui, je dis bien, la lettre enfermée avec soin
Dans le nœud de la croix. Il n'est donc pas besoin
De me rien déguiser. Je sais tout: j'ose attendre
Que, sans plus de façons, vous allez me la rendre.

PAULINE.

Je suis perdue!

CLÉNARD.

Allons, vite, donnez-la moi.

PAULINE.

Ah! monsieur...

CLÉNARD.

Je le veux!

PAULINE.

Vous me glacez d'effroi!

CLÉNARD.

Ne me contraignez pas à trop de violence.

PAULINE, lui donnant la moitié de la lettre qu'elle tire de sa poche.

La voilà! la voilà!... Je n'ai plus d'espérance.

(Clénard lit.)

Jouissez de mes maux. Détenue en prison,
Victime d'un tyran et de la trahison,
Ma douleur est au comble. Eh bien! tremblez vous-même.
Oui, je voulais vous fuir pour être à ce que j'aime!
Et, s'il faut renoncer au plus cher des amants,
Je saurai bien trouver la fin de mes tourments!
Je veux...

(Elle court à la table.)

CLÉNARD.

Quoi?

PAULINE.

Me tuer, moi-même, à votre vue.
Je vais...

CLÉNARD.

Arrêtez-vous!

PAULINE.

Il faut que je me tue!

CLÉNARD.

Modérez-vous, vous dis-je, et voyez, en deux mots,
Quel amant vous avez, et quels sont ses complots!
De ses intentions connaissez par vous-même
Les sordides motifs, et jugez s'il vous aime!
C'est votre bien qu'il cherche; et moi, ma chère enfant,
Je veux te rendre heureuse; heureuse, assurément.
(Lui donnant la lettre qu'il a reçue par Fougère.)
Tiens, tiens, lis ce billet: est-ce son écriture?

PAULINE.

Oui, ce l'est.

CLÉNARD.

A merveille. Est-ce sa signature?

PAULINE.

J'en conviens.

CLÉNARD, pendant que Pauline lit.

Lis, Pauline, admire l'intérêt
Que je prends à ton sort; et combien, en secret,
Je veille à ton bonheur! Demandai-je autre chose?
J'ai voulu démêler le principe et la cause
Des soins de cet amant: que ne l'ai-je trouvé
Sincère, généreux, délicat, réservé!
Moi, blâmer de deux cœurs l'union fortunée!
Qu'avec plaisir soudain cette main l'eût signée!
Mais je suis circonspect. Voilà comme, aujourd'hui,
Un jeune cœur nous hait, quand nous veillons pour lui.
Qu'en dis-tu?

PAULINE, feignant l'indignation.

Juste ciel!... à peine je respire.
A peine si j'en crois ce que je viens de lire...
Quelle âme!... quel amant!...

CLÉNARD.

Réfléchis sur cela:
Relis, relis cent fois la lettre que voilà.
Tu vois qu'il nous prépare encor quelque artifice;
Je vais pourvoir à tout. De ce petit service
Me sais-tu quelque gré?

PAULINE.

Vous n'imaginez pas
Combien vous m'obligez.

CLÉNARD.

Bien! fort bien! Tu verras!
Et tu n'es pas fâchée en ce moment, ma chère,
Du billet que je viens d'écrire à mon notaire?

PAULINE.

Mais je ne sais, monsieur...

CLÉNARD.

Il est pour tout de bon
Celui-là... Paix! suffit; lis, lis... Bonne leçon!

SCÈNE V.

PAULINE.

Comme dans ses filets lui-même il s'embarrasse!
Ridicule vieillard, as-tu bien cette audace
De feindre à mes regards l'honneur, la bonne foi,
Et d'outrager ainsi mon amant devant moi!
Mais je suis prévenue, et mon cœur te pénètre!
(Elle tire la demi-feuille de son sein.)
Mais cette portion de sa seconde lettre
M'apprend avec esprit ce que j'en dois savoir,
Et tu tiens seulement ce que tu devais voir.
De cette lettre enfin nous avons en partage,
Toi le premier feuillet, moi la seconde page.
(Elle lit avec joie et complaisance, et comme pour s'en donner le plaisir.)

« Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un très-important « secret. Prenez bien garde à ceci : ayez soin à l'instant même de « séparer l'un de l'autre, en les déchirant, les deux feuillets de cette « lettre. Je veux vous faire surprendre celui que vous venez de « lire : livrez-le sans crainte, mais en feignant un très-grand désespoir; « exécutez néanmoins ce que je vous y recommande. Cachez bien ce « feuillet-ci. Je suis dans le jardin voisin de votre fenêtre, je n'en « sortirai pas que je n'aie entendu le bruit de vos vitres, que vous « casserez d'un grand coup de flambeau, pour m'apprendre que « vous aurez reçu celle-ci. De quelque part qu'un papier vous ar- « rive, soit écrit ou blanc, faites-le chauffer, en le promenant d'assez « près sur la flamme d'une bougie. Vous verrez paraître alors une « écriture distincte sur le blanc du papier. C'est à cette écriture seule « que vous devez ajouter foi. Adieu, amour pour la vie. »

Oh! j'entends, j'entends bien maintenant tout ceci :

Essayons sur-le-champ ce dernier papier-ci
(Elle passe, sur la flamme de la bougie, la feuille blanche de la dernière lettre.)
O ciel! charmant! charmant! voilà les caractères!
Que les peines d'amour quelquefois nous sont chères!
(Elle se laisse aller sur un fauteuil, et lit.)

« Plaignez-moi, Pauline, d'avoir été forcé de tracer les indignes ex-
« pressions que vous venez de lire. J'ai profité de la bonne naïveté
« de mon beau-frère, pour faire tomber cette lettre dans les mains
« de votre tuteur. Si vous parvenez à faire mander Prelon pour un
« contrat, je suis aux aguets pour le savoir; attendez-vous à me voir
« paraître à l'instant, en qualité de clerc de ce notaire : j'aurai un
« contrat; secondez-moi, pour empêcher Clénard de le lire. J'ai un
« ami qui amusera le notaire lui-même. Si je vous trouvais renfermée,
« et que l'occasion fût bonne, j'ai une clef conforme à l'empreinte
« que vous m'avez envoyée. Adieu : entendons-nous bien, et aimons-
« nous à jamais. »

A jamais! à jamais! Cher Cléri, viens, arrive :
Compte sur mon secours! ton amante captive
Saura, n'en doute pas, démêler dans tes yeux
Des secrets de l'amour le but mystérieux!
(On sonne.)
(Elle va à la porte.)
C'est lui! c'est mon amant qui revient, c'est lui-même!
J'entends sa voix!... O Dieu! cachons mon trouble extrême.
(Elle va s'asseoir.)

SCÈNE VI.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI, URSULE.

CLÉNARD.

Je vous sais gré, monsieur, de vous hâter ainsi,
Et vous obligez fort Pauline, que voici.

CLÉRI, saluant Pauline.

C'est là votre pupille?

CLÉNARD.

Elle même.

CLÉRI.

On pardonne
L'adresse et les projets qu'une telle personne
Inspire à cet amant qui, tantôt, est venu

Solliciter nos soins d'un air très-ingénu.

CLÉNARD, étouffant les éclaircissements.

Bien, c'est m'en dire assez. J'approuve votre zèle;
Mais brisons là. Pauline, à mes bontés fidèle,
Abjure enfin ses torts, d'un éternel lien
Veut s'unir avec moi dès ce jour.

CLÉRI.

C'est fort bien.

CLÉNARD.

Avez-vous le contrat?

CLÉRI.

Le contrat?... c'est-à-dire...

CLÉNARD.

Ou la minute enfin que vous venez d'écrire
A la hâte?

CLÉRI.

J'entends... mais je...

PAULINE, se levant.

D'un tel secret
L'aveu, dans ce moment, ne peut être indiscret;
Et je sais tout, monsieur, aussi bien que vous-même.
Je ne le cache point, dans mon dépit extrême,
Et pour quelques raisons que vous m'épargnerez,
J'ai tourné vers Clénard mes vœux désespérés;
Et c'est de mon aveu que, sans autre mystère,
Il vient, par un billet, d'appeler son notaire,
Qui vous aura remis un contrat fait pour nous.
Pourquoi dissimuler? D'un instant de courroux
L'on profite bientôt...

CLÉRI.

Excusez-moi, madame,
Si j'ai...

PAULINE.

Ne cherchez point à ménager mon âme.
Hâtez-vous; qu'à loisir je puisse enfin pleurer.

CLÉNARD, à Pauline.

Allons, console-toi... (A Cléri.) Sans plus délibérer,
Avez-vous le contrat?

CLÉRI.

Oui, vraiment!

CLÉNARD.

Sans remise

Passez-le dans mes mains; il faut que je le lise.

CLÉRI, cherchant.

Il pourrait arriver que l'on eût oublié?

PAULINE.

Quoi! monsieur, sur-le-champ? vous voulez sans pitié...?

CLÉNARD.

Paix! paix! ma chère enfant.

CLÉRI, tirant Clénard à part.

Dites donc, il me semble
Qu'elle et vous n'êtes pas des mieux d'accord ensemble?

CLÉNARD.

C'est un rien... vous savez... Vous pourriez me servir,
Et lui persuader...

CLÉRI.

Oh! je me sens ravir
De pouvoir en ceci, monsieur, vous être utile.
Je comprends qu'un tuteur, épousant sa pupille..:
Ensuite cet amant...

CLÉNARD.

C'est cela... l'amitié...

(On sonne.)

Comment! on sonne encor?... Qu'il soit congédié,
Si c'est quelque importun. Allez, ma sœur.

SCÈNE VII.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI.

CLÉNARD, à Cléri.

Je gage
Que du fripon d'amant c'est encore un message
Il est alerte, adroit!

CLÉRI.

Chut! chut! parlez donc bas,
Surtout jamais de lui : vous n'y pensez donc pas?

CLÉNARD.

Oui, vous avez raison.

CLÉRI.

Petits soins, air tranquille,
Occupé d'elle seule : elle est encor pupille.

SCÈNE VIII.

PAULINE, CLÉNARD, GUITARD, URSULE, CLÉRI.

CLÉNARD, brusquement.

Quel est cet homme-là ? Monsieur, que voulez-vous?
Votre nom, s'il vous plaît; vite, dépêchons-nous.

GUITARD.

Un accueil aussi brusque a lieu de me surprendre.

CLÉNARD.

Il se peut, mais au fait : votre nom, sans attendre.

GUITARD.

Clerc de monsieur Prelon, je me nomme Guitard.

CLÉNARD.

Comment donc? que dit-il?...

CLÉRI, passant entre Guitard et Clénard.

Vous venez un peu tard,
Mon cher monsieur Cléri; ce coup-ci, votre adresse
Ne réussira pas

CLÉNARD.

Quelle scélératesse!
Cléri?

CLÉRI.

Lui-même.

CLÉNARD.

Il ose affronter mon courroux,
Et venir à mes yeux... ?

CLÉRI.

Monsieur, retirez-vous.
Il n'est pas délicat, ni de la bienséance...

GUITARD.

Mais, messieurs, je vous prie, un moment d'audience.

CLÉNARD.

Je n'ai rien à savoir.

CLÉRI.

Vous êtes reconnu.

GUITARD.

Laissez-moi dire au moins pourquoi je suis venu,
Et combien on se trompe.

PAULINE, passant à côté de Guitard.

Allez, âme sordide!

Il n'est d'autre trompeur ici que vous, perfide!
Cruel, toi que j'aimais!

GUITARD.

Vous m'aimiez?

PAULINE.

Cet ingrat!
Il en doute!

CLÉRI.

On n'est pas, ma foi, plus scélérat.

CLÉNARD.

Fi! monsieur, il n'est plus d'amour ni d'hyménée.
Vous vous êtes joué de cette infortunée;
Mais cet objet touchant de votre trahison
Ne vous est pas connu.

GUITARD.

Vous avez bien raison;
J'en conviens mille fois : qui vous dit le contraire?
Mais du moins permettez...

PAULINE.

Eh! quel aveu sincère
De votre bouche, ingrat, pourrait encor sortir?
La lettre à votre ami suffit pour démentir
Tous ces vains sentiments que vous allez sans doute
M'étaler; mais sachez qu'il n'est rien que j'écoute.

GUITARD.

La lettre à mon ami? Comment! qui vous a dit...?

CLÉRI, l'interrompant.

Voyez son embarras, et comme il se trahit!

GUITARD.

En quoi donc me trahir?

CLÉRI, passant à côté de Guitard.

Votre attente est déçue.

GUITARD.

De grâce, sur ceci jetez un peu la vue.

(Cléri laisse tomber une clef neuve.)

Et vous serez au fait; car j'aurais beau crier...

CLÉRI.

Reprenez votre clef, qu'en tirant ce papier
Vous laissez tomber...

GUITARD.

Moi, ma clef?

CLÉRI.

De votre poche.

PAULINE.

Ah! dussé-je encourir le plus cruel reproche,
Monsieur, gardez la clef; qu'on la rende à Clénard.
Elle ouvre cette porte, et, je le dis sans fard,
C'est moi qui, trop longtemps par la gêne contrainte,
Aux mains de ce perfide en ai livré l'empreinte.
Essayez-là, monsieur, et qu'il soit confondu.

CLÉNARD va essayer.

Elle ouvre : ô trahison!

GUITARD.

Je veux être pendu
Si je...

CLÉNARD.

Sortez, monsieur.

GUITARD.

Non, le diable m'emporte ;
Et vous saurez avant qu'ici je vous apporte...

CLÉRI.

Nous en savons assez, fuyez, et promptement.

CLÉNARD, allant à Guitard.

Mais que nous dirait-il ?

PAULINE, retenant Clénard.

Si sans retardement
Cet homme, loin de moi, ne s'enfuit tout à l'heure,
Vous me percez le cœur, il faudra que je meure!
Je sens que sa présence accroît mon désespoir :
Je ne réponds de rien tant qu'il faudra le voir.

CLÉNARD.

Allons, retirez-vous, retirez-vous, vous dis-je.

GUITARD.

Ah çà, plaisantez-vous? avez-vous le vertige?

CLÉRI.

(A Guitard.) (A Clénard.)
Ne vous exposez point, monsieur. C'est trop d'éclat.

GUITARD.

Quand le diable y serait, je viens pour ce contrat.

CLÉRI.

Un contrat? c'est fort bien. Allez donc, je le garde,
J'en réponds.

GUITARD.

Mais, morbleu!

CLÉNARD.

Qu'on appelle la garde,
S'il ne veut pas sortir.

CLÉRI.

Soyez plus circonspect.
Quand monsieur est chez lui, la raison, le respect,
Tout veut que vous sortiez d'ici sans résistance,
Quitte à vous éclaircir suivant la circonstance,
Autre part ou chez vous; allez, et croyez-moi...

GUITARD.

Mais comment...?

CLÉRI.

Ah! c'est trop, allez donc.

GUITARD.

Sur ma foi,
Vous êtes en démence, oui, tous tant que vous êtes;
Allez au diable tous!

CLÉRI, le poussant dehors.

Propos fort malhonnêtes,
Et qu'on n'écoute pas.

CLÉNARD.

Suivez, suivez, ma sœur;
Et fermez.

SCÈNE IX.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI.

CLÉNARD.

Mais plus loin poussa-t-on la noirceur?
Vous l'avez bien surpris dans le soin qui l'occupe.
L'à-propos est heureux; j'aurais été sa dupe.

CLÉRI.

Jugez-en par l'écrit, le contrat prétendu
Qu'il offrait, pour excuse, en se voyant perdu.

CLÉNARD.

(Lisant.)

« Entre le sieur Louis Cléri, étudiant en droit, et demoiselle Pau-
« line Darlois, fille mineure, etc., et du consentement du sieur Clé-
« nard, son tuteur. »

A merveille, sa trame était fort bien ourdie.

CLÉRI.

Voici le véritable, et qui le congédie.

CLÉNARD, lisant.

« Entre le sieur Christophe Clénard, et demoiselle, etc., etc. »
Voilà ce qu'il me faut.

CLÉRI, mettant le contrat sur la table.

Voulez-vous à l'instant
Signer et tout finir?

CLÉNARD.

Oui-da, j'en suis content.

CLÉRI.

Invitez donc, monsieur, votre aimable future.
(Pendant que Clénard prie Pauline, il échange le contrat de Guitard contre le sien.)

CLÉNARD.

Ma Pauline, veux-tu donner ta signature?

PAULINE.

Eh quoi! déjà, monsieur?

CLÉNARD.

Je t'en prie.

PAULINE.

Oh! je crains.

CLÉNARD.

Ma chère enfant, tes jours seront purs et sereins.
Va, tu seras heureuse.

PAULINE.

En ce moment, sans doute,
Vous me le promettez.

CLÉNARD.

Et pour toujours. Écoute,
Je veux...

CLÉRI.

Mademoiselle, à la hâte, un seul mot.

CLÉNARD.

Viens, viens.

CLÉRI.

(Clénard signe, et Pauline après lui.)
Vite, signez. Qu'elle signe aussitôt.
Bien... Pauline, après vous, au gré de votre envie,
Je signe le bonheur pour toute votre vie.

CLÉNARD.

Comment, vous emportez le contrat?

CLÉRI.

Je le dois.

CLÉNARD.

J'aurai soin de pourvoir, monsieur, à tous vos droits.

CLÉRI.

Je l'espère, et je vais sur-le-champ vous apprendre
Ceux qu'effectivement je peux ici prétendre.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; MICHEL, FOUGÈRE, MADAME FOUGÈRE, URSULE.

CLÉNARD.

Comment! c'est toi, Michel? Et quel motif urgent...?

MICHEL.

Oh! le motif est bon.

FOUGÈRE.

Voici tout votre argent.

MADAME FOUGÈRE, mettant un sac sur la table.

Comptez bien ce sac-là, ce sont vos cent pistoles.
Nous avons des amis, et, sans plus de paroles,
Donnez-moi ma quittance; il faut se dégager.
Mon frère a tout payé, pour vous faire enrager.
C'est un cœur celui-là! quelle tendresse d'âme!
Et vous lui refusez...

FOUGÈRE.

Allons, cessez, madame,
Et vous ne devez pas vous compromettre ainsi.
Votre frère, il est vrai, mérite... Eh! le voici.
Cléri, viens dans mes bras; que ma reconnaissance...

MADAME FOUGÈRE.

Mon frère!...

CLÉNARD.

Lui, Cléri? Ciel! trahison, vengeance!

CLÉRI.

Point de bruit, s'il vous plaît, monsieur. Je suis Cléri;
Mademoiselle est libre, et je suis son mari.
Vous venez de signer ces vérités charmantes.

CLÉNARD.

Quoi! vos ruses pourraient...?

CLÉRI.

Elles sont innocentes,
Quand leur but est d'unir la jeunesse et l'amour,
D'échapper aux tyrans, de punir à son tour
Un tuteur inhumain, et de ses biens avide :
L'intérêt l'animait, la tendresse nous guide.

CLÉNARD.

Comment! se pourrait-il... ?

CLÉRI.

Voilà votre contrat,
J'ai le mien. Soyez calme, ou faites un éclat,
Prenez ou bien ou mal cette heureuse aventure,
Nous opposons la loi, l'amour et la nature,
A votre vain dépit; et souvenez-vous bien
Que vous nous redevez le compte d'un grand bien,
Et que, suivant le ton dont vous prendrez la chose,
J'établirai mes droits; et je me le propose.

(Il passe à côté de Pauline.)

CLÉNARD.

Je tombe de mon haut.

PAULINE.

C'est un bonheur pour vous,
Monsieur, de n'être pas aujourd'hui mon époux.
Que dis-je? ce lien était même impossible :
Je connais bien votre âme, et la mienne est sensible.

MADAME FOUGÈRE.

Ah! que j'en suis ravie! Embrassez-moi, ma sœur.

FOUGÈRE, regardant Clénard avec ses lunettes.

Voyez-vous sur son front la honte et la fureur?
J'en saisirais l'effet, si ma noble manière
Pouvait se rabaisser au genre de Ténière.

CLÉNARD.

Allons, d'un fait certain me voilà convaincu :
L'homme le plus adroit, eût-il même vécu
Cinquante ans renommé pour sa haute prudence,
D'un siècle tout entier eût-il l'expérience,
S'il veut se mettre en tête, et s'avise, en un mot,
De garder une femme, il ne sera qu'un sot.
Allez; et puissiez-vous, suivant mon espérance,
En vous donnant la main, préparer ma vengeance!
Ils étaient deux contre un; car, sans cela, je crois...

URSULE.

Mon frère, on ne court pas deux lièvres à la fois.

FIN DE L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE.

DESFORGES.

LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE,

COMÉDIE.

NOTICE SUR DESFORGES.

Né à Paris, en 1746, d'un négociant, Desforges fit ses études au collége Mazarin et au collége Beauvais, où il eut l'abbé Delille et Lagrange, traducteur de Lucrèce, pour maîtres de quartier, et Thomas pour professeur. Dès l'âge de neuf ans il imagina de faire des tragédies ; après s'être occupé de médecine, et ensuite de peinture, il se trouva réduit à traduire des ariettes italiennes à douze francs la pièce. Il jouait avec succès la comédie en société, et composa une pièce intitulée *l'Orphelin*, sur la demande du musicien Rodolphe. Une farce, *A bon chat, bon rat*, qu'il composa pour le théâtre de Nicolet, eut le plus grand succès. Après diverses vicissitudes, il débuta à la Comédie italienne dans les rôles d'amoureux, et s'engagea dans diverses troupes de province, tout en employant ses loisirs à composer des comédies. Il partit ensuite pour Saint-Pétersbourg avec sa femme, dont il se sépara, quoiqu'il eût écrit une pièce contre le divorce, intitulée : *les Époux divorcés*. Ses principales pièces de théâtre sont :

Le Sourd ou l'Auberge pleine, comédie qui est restée et restera au théâtre, par sa gaîté franche et les intentions comiques qui prêtent au jeu des acteurs : le sujet est pris dans le *Dictionnaire d'anecdotes*.

L'*Épreuve villageoise*, qui parut d'abord sous le titre de *Théodore et Paulin*, dont cette pièce est un épisode. C'est un des ouvrages du genre bouffon où les personnages parlent avec le plus de naïveté le patois paysan. Grétry en a fait la musique, et a concouru à sa rédaction. « Grétry, dit « Desforges, me donna des idées qui fixèrent et égayèrent les miennes. Ce « petit ouvrage, que la musique de mon célèbre coopérateur suffirait pour « rendre agréable, aura l'avantage de ramener le public à cette douce « gaîté qu'il aime avec raison. »

Tom-Jones à Londres, comédie en cinq actes et en vers. La Harpe reconnaît que « c'est en homme d'esprit que Desforges a mis en œuvre le « fonds appartenant à Fielding, et qu'il a su le faire valoir. La marche « de la pièce est bien entendue, les situations sont intéressantes et bien « ménagées, le dialogue est rapide et animé, le style en général ingénieux « et facile, beaucoup de jolis vers et peu de mauvais goût. » Pour faire suite à cette pièce, Desforges composa *Tom-Jones et Fellamar*, comédie en cinq actes et en vers, qui n'eut point de succès.

La Femme jalouse, comédie en cinq actes et en vers. C'est un drame où il y a quelque intérêt ; mais ce n'est pas une bonne comédie.

Desforges a laissé les mémoires de sa vie sous le titre de : *Le poëte, ou Mémoires d'un homme de lettres écrits par lui-même*. Dans les trois premiers volumes il est enfant, jeune homme, adulte ; dans le dernier il est comédien, voyageur, auteur, époux. Mais on pourrait plutôt intituler ce livre : *Mémoires d'un libertin :* c'est une suite d'aventures galantes et souvent plus que galantes.

Desforges est mort à Paris, en 1806.

LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

M. D'OLIBAN.
JOSÉPHINE, sa fille, amante de d'Orbe.
D'ORBE, amant de Joséphine.
ISIDORE, sœur de d'Orbe, amie et compagne de couvent de Joséphine.
M. D'ANIÈRES, jeune homme du Comtat, près d'épouser Joséphine.
SAINT-FIRMIN, amant d'Isidore et ami de d'Orbe.
MADAME LEGRAS, aubergiste.
PÉTRONILLE, servante d'auberge.
UN VALET d'écurie.
PLUSIEURS VALETS d'auberge, etc.

La scène est dans l'auberge de Saint-Omer, à Avignon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'OLIBAN, M. D'ANIÈRES, dans le salon des voyageurs, d'une part (ils font un piquet); MADAME LEGRAS dans son comptoir, et PÉTRONILLE de l'autre.

M. D'ANIÈRES, tirant sa montre.

Ah çà! mais, dites donc, beau-père, cela n'arrive pas, cette jeunesse-là, et voilà qu'il se fait tard, au moins!

D'OLIBAN.

Vous êtes bien pressé, mon gendre. Un moment, un moment : je l'attends, pour sûr, aujourd'hui. Une heure plus tôt, une heure plus tard, cela ne fait rien; et puis, il y en a encore trois mortelles d'ici au souper. Allons, quinte, quatorze et le point.

D'ANIÈRES.

Un moment! je ne suis pas capot, non.

D'OLIBAN.

Voilà votre femme qui arrive. Vous le serez de reste, mon ami.

D'ANIÈRES, riant bêtement.

Ah! ah! ah! les femmes font donc leurs maris capots quelquefois? Eh bien! c'est drôle cela. Mais il y a un moyen pour ne pas l'être.

D'OLIBAN.

Lequel? Vous seriez bien malin, si vous l'aviez trouvé.

D'ANIÈRES.

Tout simple. Il n'y a qu'à ne pas jouer au piquet avec elles.

(Ils jouent.)

D'OLIBAN.

Savez-vous bien que vous avez de l'esprit, mon gendre.

D'ANIÈRES.

Moi, si j'en ai! Plus gros que moi, et ce n'est pas peu dire. Eh bien! personne ne veut le croire, par jalousie de mon voyage a Paris, qui m'a formé prodigieusement : car, si vous m'aviez vu avant, j'étais bête, j'étais bête à faire plaisir.

D'OLIBAN.

Vous avez raison, vous êtes bien changé.

D'ANIÈRES.

Qui? moi? Du tout au tout; au point, voyez-vous, que je ne me reconnais pas moi-même. Je vous décoche un joli petit canembour...

D'OLIBAN.

Calembour, vous voulez dire.

D'ANIÈRES.

Oui, oui, canembour, calembour, on sait toujours bien ce que cela veut dire.

D'OLIBAN.

Cela veut dire que cela ne dit rien. Enfin, c'est à Paris que vous avez trouvé tout cet esprit-là.

D'ANIÈRES.

Oui, ma foi, et cela m'a coûté cher au moins, beau-père! Mon voyage de deux mois me revient à plus de mille écus. Aussi, quand j'ai vu que je gagnais de l'esprit d'un côté et que je perdais de l'argent de l'autre, j'ai dit : Voilà assez d'esprit à présent, mais on n'a jamais assez d'argent; disposons le papa d'Oliban à me

donner sa fille, et allons faire la noce dans mon pays. Dit et fait. Vous êtes venu bravement voir le local. Joli, n'est-ce pas?

D'OLIBAN.

Il faut bien que je l'aie trouvé tel, puisque j'ai écrit sur-le-champ à ma fille de partir avec son amie, pour venir voir la terre que je viens d'acquérir dans votre voisinage, près de la fontaine de Vaucluse.

D'ANIÈRES.

Vous ne lui avez donc pas écrit qu'il s'agissait de son mariage avec moi?

D'OLIBAN.

Non, pour lui ménager le plaisir de la surprise.

D'ANIÈRES.

Oh! le bon père qui pense à tout! Comme elle va donc être contente, la pauvre petite! Elle est charmante, d'honneur; et ce sera la perle du Comtat, quoique nos fillettes ici... Heim! Elles ne sont pas mal, au moins! Je dis nos fillettes, notre pays; je n'en suis pas, je suis original de Champagne, moi. Mais tout mon bien est ici, et je me crois impatronisé dans le canton à cause de cela; voilà tout.

D'OLIBAN.

Ah çà! je commence, comme vous, à m'impatienter. Le jour tombe; laissons là notre jeu, et allons au-devant d'elles.

D'ANIÈRES.

Volontiers.

(Ils sortent, et entrent dans la cuisine qui est vis-à-vis leur salon.)

D'OLIBAN, à madame Legras.

Madame, s'il vient deux jeunes personnes que j'ai désignées, vous les placerez où nous sommes convenus.

MADAME LEGRAS.

Monsieur, je n'ai plus que ces deux chambres-là, et personne ne les aura qu'elles. Leurs noms, s'il vous plaît, afin de ne point confondre.

D'OLIBAN.

Joséphine d'Oliban et Isidore d'Orbe.

MADAME LEGRAS écrit.

Bon, voilà qui est en règle. Pétronille, les nos 19 et 20 pour ces deux dames qui vont arriver. Vous allez faire un tour, messieurs?

D'ANIÈRES.

Oui, madame, sur le pont d'Avignon, absolument.

MADAME LEGRAS.

Il vous sera difficile d'aller jusqu'au bout.

D'ANIÈRES.

Bon! parce qu'il est cassé par-ci par-là? Et à la nage donc? Moi, tel que vous me voyez, je nage comme le poisson dans l'eau. Ah! ah! à propos, madame Legras; un fier souper, au moins! Nous serons quatre. Six francs par tête; heim! on peut être bien traité pour ce prix-là. C'est moi qui paye, et le beau-père voit bien que je fais joliment les choses. Heim! ah çà, qu'est-ce que je veux dire? Pétronille, tu mettras le couvert dans la chambre vis-à-vis celle où je dois coucher, et j'aurai soin de toi. (Lui prenant le menton.)

PÉTRONILLE, le repoussant.

Tout comme il vous plaira, monsieur; je ferai mon devoir, il ne tiendra qu'à vous de faire le vôtre.

D'ANIÈRES, à d'Oliban.

Heim! avons-nous de l'esprit dans notre pays? Jusqu'aux servantes! C'est charmant.

D'OLIBAN.

Allons, partons, l'heure avance. (A part.) C'est un sot homme que monsieur mon gendre : cela me fâche. J'ai été un peu vite. Patience.

D'ANIÈRES.

Venez-vous, papa?

(D'Oliban sort avec d'Anières.)

PÉTRONILLE, en patois.

Je ne sais pas si je me trompe, madame; mais cela fait une lourde bête que ce monsieur d'Anières, et je plains d'avance la femme qu'il aura.

MADAME LEGRAS.

Je n'y entends rien, ma fille. Il est bête et riche : c'est un trésor pour une femme qu'un homme comme celà. Ah çà! parlons peu et parlons bien. Souviens-toi, mon enfant, qu'il n'y a plus de place ici pour aucun voyageur; et, pour or ou pour argent, qu'on ne reçoive plus personne que ces deux dames. Je sors.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN.

Souffrez que je vous arrête, belle dame. Vous êtes sans doute la maîtresse de cette auberge?

MADAME LEGRAS.

Oui, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

SAINT-FIRMIN.

Deux lits, s'il est possible, pour mon ami et pour moi.

MADAME LEGRAS.

Il n'est pas possible, monsieur; ma maison est pleine aujourd'hui, au point que je serai peut-être obligée de veiller moi-même, pour laisser ma chambre à quelqu'un.

SAINT-FIRMIN.

Si le choix tombe sur moi, il ne faudra pas vous déranger, madame.

MADAME LEGRAS.

Monsieur est militaire, on le voit; mais il dit les choses si joliment qu'on ne peut ni ne doit s'en fâcher.

SAINT-FIRMIN.

Fâcher les dames! Ah dieux! les aimer, les défendre en cas de besoin, toujours; les offenser, jamais; rire modestement avec elles quelquefois, voilà mes principes. Cela me vaudra-t-il un lit à moi et un à mon ami?

MADAME LEGRAS.

Monsieur votre ami est-il dans les mêmes principes, monsieur?

SAINT-FIRMIN.

Exactement.

MADAME LEGRAS.

Eh bien! vous êtes charmants tous deux, à juger de lui par vous, monsieur; et je crois... que vous n'aurez de lit chez moi, cette nuit, ni l'un ni l'autre.

SAINT-FIRMIN.

Absolument?

MADAME LEGRAS.

Absolument... Vous savez le proverbe : « A l'impossible nul

n'est tenu. » Ah! voilà deux dames qui viennent de descendre. Je vais au-devant d'elles.

SAINT FIRMIN, à part, passant dans le salon des voyageurs, et seul.

Ce sont elles. D'Orbe sera au désespoir quand il saura qu'il ne peut pas loger ici. Quel dommage! Le rapprochement était si heureux! Le papa d'Oliban veut se retirer à la fontaine de Vaucluse, il y achète une terre, il y appelle sa fille; tout cela est bien. Le bon mais imprudent père de famille ne se doute pas qu'il est dangereux de laisser aller ensemble, dans un voyage aussi long que celui de Paris à Avignon, deux jeunes personnes seules dans une chaise de poste, et qu'il leur faut du secours en cas de besoin. L'amour voit tout. — D'Orbe aime Joséphine; moi, j'aime mademoiselle Isidore, sœur de d'Orbe. Qu'arrive-t-il? Instruits réciproquement par elles, nous ne disons rien, et nous les devançons, toujours incognito, sur la route. C'était ici le point de ralliement, le lieu de l'explication; et point du tout : pas moyen d'y loger. — D'Orbe se tuera. Il faut pourtant aller l'instruire chez mon oncle, où je l'ai laissé, et où nous coucherons cette nuit, faute de mieux. Partons. Nous verrons demain ce que tout cela deviendra. Comme ces dames sont longtemps à débarquer leurs paquets! Quel attirail, grands dieux, que celui d'une femme qui voyage! (Il sort avec prudence.) Tâchons qu'elles ne me voient point sortir.

N. B. Pendant le monologue de Saint-Firmin, on a porté dans la cuisine tous les paquets de la voiture des dames.

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, ISIDORE, MADAME LEGRAS, PÉTRONILLE.

MADAME LEGRAS.

Pétronille, allez donc voir s'il y a encore quelqu'un dans le salon. Ces dames ne sont pas faites pour rester ici. Vos noms, mesdames, sont comme vous avez bien voulu me le dire?

ENSEMBLE.

Joséphine... Isidore...

MADAME LEGRAS.

Cela suffit. C'est vous que j'attendais, et ma maison est fermée à présent.

JOSÉPHINE.

Ah, ah! Et comment donc cela, madame?

MADAME LEGRAS.

C'est que tout est plein, et je suis toujours, à mon grand regret, obligée de renvoyer du monde; témoin un jeune homme, tout à l'heure, un jeune homme très-aimable que je n'ai pu loger.

ISIDORE, à Joséphine.

C'est peut-être lui : ah! quel dommage!

PÉTRONILLE.

Ces dames peuvent passer dans la salle. Tout est prêt.

(Elles entrent.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ISIDORE, dans le salon des voyageurs.

JOSÉPHINE, toujours un peu langoureuse dans le rôle.

Que veux-tu dire, mon amie, C'est peut-être lui? Ah! ils pensent bien à nous tous les deux! Mon père m'ordonne de partir pour le Comtat avec ma tante. Ma tante est malade, et me donne mon amie pour compagne de voyage, de l'aveu de mon père. Nous le disons à ces messieurs; nous partons, et depuis ce temps-là point de nouvelles.

ISIDORE, toujours vive et gaie dans tout son personnage.

Enfant que tu es! Quand nous avons quitté (pour jamais, j'espère) ce cher couvent où nous nous aimions tant, où nous nous ennuyions tant, où mon frère venait, à son grand regret, te voir si rarement, où Saint-Firmin, son ami et mon amant, ne l'accompagnait pas toujours; qu'avaient à faire ces deux braves chevaliers? Nous devancer et se taire.

JOSÉPHINE.

L'ont-ils fait?

ISIDORE.

Oui.

JOSÉPHINE.

Mais où sont-ils à présent?

ISIDORE.

Pas loin.

JOSÉPHINE.

Trop. Que me veut mon père? Me pardonnes-tu de relire sa lettre dernière? elle est courte : il écrit laconiquement, mon père.

ISIDORE.

Tant mieux! C'est rare.

JOSÉPHINE.

« Ma fille, j'ai la terre en question. J'ai fait de toutes façons dans « ce pays de fort bonnes affaires. Tu y es pour quelque chose, et « je t'y attends le plus tôt possible avec ta bonne amie, qui en est « justement, et qui suppléera à ta tante, puisqu'elle est malade. « Je suis, etc., ton père.

« *P. S.* Pars au plus vite. D'OLIBAN. »

ISIDORE.

Tu y es pour quelque chose : voilà ce qui t'embarrasse, n'est-ce pas? c'est pourtant tout naturel.

JOSÉPHINE.

Comment donc?

ISIDORE.

Cela veut dire, en toutes lettres, que ton père t'attend pour te faire une donation de la terre qu'il vient d'acheter, à condition que tu épouseras mon frère?

JOSÉPHINE.

A condition que j'épouserai ton frère, qu'il ne connaît seulement pas? Il ne l'a jamais vu, et moi-même je ne l'ai vu qu'au couvent, où il venait quelquefois.

ISIDORE.

Ah! tu as raison. Je ne m'en souvenais plus.

PÉTRONILLE.

Mesdames, j'ai porté vos paquets, marqués à vos noms, Isidore et Joséphine, dans vos deux chambres. Elles sont voisines. C'est n° 19 et n° 20. Quand ces dames voudront, elles monteront chez elles.

JOSÉPHINE.

Tout à l'heure, mon enfant. (Elle tire sa bourse, et lui donne quelque monnaie.)

PÉTRONILLE.

Vous êtes bien gracieuse, madame. Je reçois toujours de bon cœur, quand c'est de bon cœur qu'on me donne.

ISIDORE, à part, tirant sa bourse.

Voilà une brave fille. (Haut.) Tenez, ma bonne amie.

PÉTRONILLE.

Allez, mesdames, les honnêtes gens en trouvent; soyez sûres que vous serez bien servies.

UN COMMISSIONNAIRE.

Y a-t-il quelqu'un ici qui s'appelle Joséphine?

JOSÉPHINE.

C'est moi, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE lui donne un billet.

Eh bien! madame Josèphine, voilà pour vous.

JOSÉPHINE.

De quelle part?

LE COMMISSIONNAIRE, en confidence.

Ça ne se dit pas, ça se lit.

JOSÉPHINE.

Mais dois-je...?

ISIDORE.

Allons, ne fais donc pas l'enfant; donne, je lirai, moi.

JOSÉPHINE.

Êtes-vous payé, mon ami?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, madame, par celui qui envoie le billet; mais pas par celle qui le reçoit.

JOSÉPHINE lui donne quelque argent.

Êtes-vous content?

LE COMMISSIONNAIRE.

Puissiez-vous l'être autant que moi! Une belle et brave dame comme vous vaut bien la peine d'être heureuse.

ISIDORE.

Que veut dire cette énigme :

« Il est ordonné, au nom de l'amour, de tout voir, de tout entendre, et de ne rien dire. Pas le moindre signe de surprise. On saura le mot. »

Je m'y perds.

JOSÉPHINE.

Voyons l'écriture.

ISIDORE.

Contrefaite. — Il y a quelque chose là-dessous; mais mon cœur me dit que l'explication de l'énigme sera agréable. Quelqu'un va venir, peut-être. Montons chez nous, et allons nous arranger pour le souper.

JOSÉPHINE.

Je te suis.

ISIDORE.

Nos 19 et 20. Cela ne sera pas difficile à trouver.

SCÈNE V.

Dans la cuisine.

PÉTRONILLE, à madame Legras.

Elles sont charmantes, ces dames. Je cours leur porter de la lumière.

(Elle apporte de la lumière.)

D'ANIÈRES, arrivant avec M. d'Oliban.

Eh bien, madame Legras, le souper est-il prêt?

MADAME LEGRAS.

Tout à l'heure, monsieur; et vos dames sont arrivées.

D'OLIBAN.

Je vous disais bien que je les attendais aujourd'hui; nous les aurions rencontrées, sans vos remparts que vous trouvez superbes.

D'ANIÈRES.

Non, je dis, ils ne sont pas beaux, peut-être, les remparts d'Avignon : non, je dis.

D'OLIBAN.

Je dis qu'ils sont fort beaux; mais si nous avions été au-devant des dames, je dis que cela aurait été plus beau encore.

D'ANIÈRES.

Ah, cher beau-père! la tendresse maternelle. On la sent; allons trouver ces dames. (Ils sortent.)

MADAME LEGRAS.

Allons, déterminément, riche ou non, voilà ce qui s'appelle un sot homme : et si l'une de ces deux dames est assez malheureuse... Mais que veut ce monsieur qui s'assoit cavalièrement auprès du feu, sans rien dire à personne? (Elle se lève et va à lui.)

SCÈNE VI.

UN VOYAGEUR, MADAME LEGRAS. — Entre un Palefrenier.

MADAME LEGRAS.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

LE VOYAGEUR.

Jamais, madame. Cela ne vaut rien. Et puis d'ailleurs ne vous dérangez pas.

MADAME LEGRAS.

Monsieur voudrait peut-être loger ici ?

LE VOYAGEUR.

Comment, il n'y est pas encore? Je l'attends.

MADAME LEGRAS.

Qui, monsieur ?

LE VOYAGEUR.

Oui, madame. Je suis bien aise de voir qu'il sera dans une excellente auberge.

(Il s'assoit sous le manteau de la cheminée.)

MADAME LEGRAS.

Mais qu'est-ce qu'il me chante donc ce monsieur-là ? Est-il fou ?

LE PALEFRENIER, arrivant.

Non, madame, il n'est que sourd ; mais il l'est, il l'est !... Enfin, bref, il descend de son cheval, et il me le donne à conduire dans l'écurie. Je lui dis qu'il n'y a pas de place pour son cheval à l'écurie, ni pour lui à l'auberge, comme madame l'a ordonné. Savez-vous bien ce qu'il me répond? Que son cheval est une belle bête ; qu'il faut que j'en aie bien soin. J'ai beau crier, il n'entend pas mes raisons. Il me donne vingt-quatre sous sans se gêner, et il s'en va, en me laissant son cheval. Il a bien fallu lui trouver une place à cette pauvre bête ; et je suis venu vous conter tout cela, afin que vous avisiez ce que vous avez à faire.

MADAME LEGRAS.

Tout est vu : il ne peut pas loger ici, il n'y a pas de place. Quant à son cheval, s'il ne gêne pas, il n'y a qu'à le laisser. Il viendra le reprendre où il l'a mis.

LE PALEFRENIER.

Il ne gêne pas du tout, madame ; c'est une belle bête, en vérité : j'en aurai soin. Vous, madame, chargez-vous du maître.

(Il s'en va.)

MADAME LEGRAS.

Le voilà comme chez lui ! Il est bel homme ! C'est tout jeune. Quel dommage qu'une pareille infirmité ! Tâchons pourtant de lui faire entendre que je ne peux pas le loger ici. (Criant.) Monsieur, je suis bien mortifiée.

LE VOYAGEUR.

Pas tant, madame ; il a fait fort beau aujourd'hui, je vous assure.

MADAME LEGRAS.

Quelle réponse! (Criant.) Monsieur, je ne puis pas vous loger.

LE VOYAGEUR.

Oui, madame, j'ai trouvé le chemin superbe.

MADAME LEGRAS.

Voilà une plaisante conversation! Il me parle beau temps, quand je lui parle pluie. Voyons donc encore une fois. (Elle crie plus fort.) Monsieur, je suis au désespoir...

LE VOYAGEUR.

Hein? Ah! et moi aussi, madame. Cela fait un magnifique coup d'œil : j'ai été tout étonné, vraiment, en arrivant ici... C'est la première fois.

MADAME LEGRAS.

Il n'y a pas moyen d'y tenir : laissons-le là dans le coin de cette cheminée; il n'y fait pas grand mal.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, D'ANIÈRES.

D'ANIÈRES.

Eh bien! allons donc, madame Legras! vous qui êtes si serviable, si leste, si aimable, enfin charmante, eh bien! allons donc, voilà nos deux jeunes dames prêtes, et nous ne sommes pas servis.

MADAME LEGRAS.

Un moment, monsieur, on est occupé à dresser la table. Vous êtes si pressé aussi, dans un jour où je suis accablée de monde!

D'ANIÈRES.

Pauvre petite femme, plaignez-vous! C'est de l'argent qui vous vient, hein, n'est-ce pas?

MADAME LEGRAS.

C'est de l'argent qu'on paye cher, par la peine que l'on a à le gagner. Pétronille, servez donc ces dames.

D'ANIÈRES.

Savez-vous bien, madame Legras, qu'elle est charmante, ma future?

MADAME LEGRAS.

Votre future? Et où est-elle? je ne la connais pas.

D'ANIÈRES.

Eh ! mon Dieu, l'une de ces deux demoiselles qui viennent d'arriver.

MADAME LEGRAS.

Ah, ah ! Et laquelle est l'heureuse personne...?

D'ANIÈRES.

La plus jolie. Hein, j'ai bon goût, n'est-ce pas?

MADAME LEGRAS.

Elles m'ont paru aussi aimables l'une que l'autre.

D'ANIÈRES.

Oui, sans doute, c'est fort bien; mais il y a toujours là un certain tic-tac qui fait que, vous entendez, hein? (riant bonnement) une préférence. Et puis l'autre, moi je ne la connais pas. Je n'aime que les gens que je connais d'abord. Voilà pourquoi je...

(Il veut embrasser madame Legras.)

MADAME LEGRAS.

Un moment, monsieur! Si vous aimez toutes les femmes, moi je n'aime pas tous les hommes : il y en a même qui, à eux seuls, me dégoûteraient de l'espèce.

D'ANIÈRES.

De l'espèce humaine. Ah bien ! vous ne la connaissez guère en ce cas-là; c'est bien l'espèce la plus... Mais voilà comme vous êtes. Au fait, c'est celle qui s'appelle Joséphine d'Oliban que j'aime, c'est celle que je vais épouser. C'est ici que je ferai la noce, parce que dans mon château on ne fait pas si bien la cuisine que vous; et je payerai... Là, vous verrez, vous serez contente.

MADAME LEGRAS, à part.

J'en ai vu dans ma vie; mais de pareils, jamais.

PÉTRONILLE.

Vous êtes servi, monsieur. Ces dames vous attendent chez elles, avec l'autre monsieur, pour leur donner la main. (Ici le voyageur sort furtivement, et gagne l'escalier.)

D'ANIÈRES.

C'est bon, j'y vais. Sans adieu, madame Legras : vous êtes une ingrate, mais c'est égal. Je vous aime; et quand j'aurai quelque argent à manger, ce sera toujours chez vous de préférence, entendez-vous, belle indifférente?

MADAME LEGRAS.

Allez donc, monsieur, on vous attend. (Il lui envoie un baiser, et

sort.) Eh bien! sacrifiez donc de jeunes et aimables personnes à des animaux de cette espèce; et si le sacrifice se fait, s'il en arrive malheur, accusez donc la pauvre innocente victime! Voilà pourtant ce qui se voit tous les jours. Oh! que je la plains, celle qui doit s'unir pour la vie avec un pareil être! Dieu veuille que quelque coup imprévu détourne cette union, dont il ne peut résulter qu'infortune et disgrâce pour une aimable et intéressante fille! Allons voir si tout est dans l'ordre. Dans mon maudit état, je n'ai pas un moment de repos, mais j'ai la consolation de voir que tout le monde est content, et cela me dédommage de la peine que je me donne. (En se reprenant.) Ah, ah! je ne vois plus mon sourd. Il sera allé à l'écurie tenir compagnie à son cheval. Allons à nos affaires.

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente d'un côté la salle à manger, de l'autre la chambre à coucher indiquée. Il est mi-parti dans le premier acte.

(*N. B.* La chambre à coucher est obscure; la salle à manger, seule, est éclairée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VOYAGEUR seul, à une table de quatre couverts, sur laquelle est une espèce d'ambigu. Il parcourt son porte-feuille, les coudes appuyés sur la table, et dit, au moment où il voit entrer Pétronille, en se parlant à lui-même :

A Marseille, 66,000 liv.; c'est de l'argent sûr. A Bordeaux, 155,080 liv. : il y aura quelque embarras pour l'entier remboursement; mais je suis humain d'une part, et, de l'autre, j'ai le temps d'attendre.

PÉTRONILLE.

C'est un homme comme il faut, à ce qu'il paraît; il est peut-être de la compagnie de ces messieurs. Allons chercher madame. Justement, la voici.

SCÈNE II.

LE VOYAGEUR, MADAME LEGRAS, PÉTRONILLE.

MADAME LEGRAS.

Eh bien, tout est-il prêt? Que fait cet homme ici?

PÉTRONILLE.

Chut! ne dites rien, madame. Écoutons.

MADAME LEGRAS.

Je n'ai garde de parler; il est sourd à faire peur.

PÉTRONILLE.

Eh donc! il est sourd, ce pauvre jeune homme? Ah bien! être si riche, et être sourd, c'est triste.

MADAME LEGRAS.

Comment, riche! D'où le sais-tu?

PÉTRONILLE.

Tout à l'heure il parlait de dix mille livres comme nous par-

lons d'un écu, nous autres; et cela tout en causant avec son porte-feuille. Ah! le voilà qui le renferme.

LE VOYAGEUR, très-fort.

La fille!

PÉTRONILLE.

Vous voyez bien, madame, qu'il crie comme un sourd : lui répondre est inutile.

LE VOYAGEUR, sans regarder.

De l'eau pour me laver les mains. (Elle lui en apporte, il laisse tomber un écu dans l'aiguière.)

PÉTRONILLE.

Monsieur, vous avez laissé tomber quelque chose là-dedans.

LE VOYAGEUR, après s'être essuyé les mains.

Ah! c'est vrai. Je ne t'ai encore rien donné, ma bonne amie; tu fais bien de m'en faire souvenir, car j'ai des distractions souvent, et cela est cause que...

PÉTRONILLE, à madame Legras, qui arrange tout sur la table.

Tenez, madame, voyez un peu! Ah bien! qu'il vienne souvent ici des sourds qui aient de pareilles distractions; je ne suis pas intéressée, mais je les servirai de tout cœur.

MADAME LEGRAS.

Il est inconcevable, cet homme. Ah çà, mais cependant, Pétronille, écoute donc, ma fille, il ne peut pas rester là décemment. Ces messieurs, ces dames qui vont venir, qui ont fait faire un repas à part : tout cela...

PÉTRONILLE.

Eh! madame, que vous importe? Je me fais fort de tout. Allez reposer, que vous en avez de besoin. Laissez à moi le reste de toute cette affaire.

LE VOYAGEUR, à lui-même, et tirant sa montre.

On soupe tard ici. Il est dix heures et demie passées; il faut que je parte demain à la pointe du jour. J'ai faim, soif et sommeil. La fille!... Ah, te voilà! Eh bien! quand mange-t-on dans ce pays-ci?

PÉTRONILLE.

Tout à l'heure, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Non, ce n'est pas cela que je te demande : que diable! je sais bien que tu es gentille; mais moi j'ai faim.

MADAME LEGRAS.

Eh bien! on te fait des compliments, ma fille; tu dois être contente.

PÉTRONILLE.

Ah! cela m'arrive assez souvent, soit dit sans vanité. Mais voilà tout notre monde. Que vont-ils dire quand ils le verront là?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; M. D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE, D'ANIÈRES.

JOSÉPHINE ET ISIDORE.

Ah, Dieu! (Le voyageur ne retourne pas la tête et ne se dérange pas.)

D'ANIÈRES.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc, vous autres?

D'OLIBAN.

Qu'est-ce que c'est que cet étranger qui est là fort tranquille à feuilleter son agenda, et ne s'aperçoit seulement pas que nous sommes ici?

MADAME LEGRAS.

Messieurs, c'est un homme singulier; voilà tout ce que je puis vous en dire. Je m'en suis amusée, amusez-vous-en à votre tour. Je vous laisse avec lui; tirez-vous-en comme vous pourrez.

D'ANIÈRES.

Ah! cela sera bientôt fait! Allons, monsieur, ayez la bonté, s'il vous plaît, de décamper de là : ce n'est point ici une table d'hôte.

LE VOYAGEUR.

Non, monsieur, quelque politesse que l'on me fasse, je n'accepte jamais la place d'honneur. Je suis parfaitement bien ici; j'y reste.

D'ANIÈRES.

Il est bien question de place d'honneur ou de déshonneur! Vous n'avez point de place ici; ainsi, allez-vous-en.

LE VOYAGEUR.

Monsieur, vous me comblez par tant d'honnêtetés; croyez que j'en sens tout le prix. Mais je ne quitterai point cette place : c'est la seule qui me convienne avec d'aimables étrangers comme vous.

D'ANIÈRES.

Ah çà mais ! qu'est-ce que cela veut dire, voyons ? car moi je n'y comprends rien.

D'OLIBAN.

Cela est fort aisé à comprendre : c'est que ce jeune homme, aimable d'ailleurs, à ce qu'il paraît, a le malheur d'être sourd.

D'ANIÈRES.

Ah ! que ne disiez-vous donc cela tout de suite. J'ai la voix forte, et je m'en vais lui parler sur un ton qu'il faudra bien qu'il entende. (Criant.) Monsieur, il n'y a point de couvert ici pour vous.

(*N. B.* Dans cet intervalle, les deux jeunes personnes s'étaient placées d'une manière à lui laisser une place à côté de Joséphine ; M. d'Oliban était debout, ainsi que d'Anières.)

LE VOYAGEUR.

C'est une tyrannie que ce genre de politesse-là ! elle a pourtant sa douceur. Allons, monsieur, puisque vous le voulez absolument, je vais me mettre entre ces deux dames, si elles veulent bien y consentir.

JOSÉPHINE.

Mon père, mettez-vous donc là, à côté de moi.

(D'Oliban se place.)

D'ANIÈRES.

Et moi donc, dans tout cela ? Voyons !

ISIDORE, avec humeur.

Mais, monsieur, si vous ne finissez pas, nous ne souperons pas d'aujourd'hui. Cet homme est sourd, mais il a l'air fort honnête ; il n'entendra pas ce que nous pourrons dire : ainsi, faites monter un couvert, et mettez-vous là.

D'OLIBAN.

Mademoiselle a raison ; c'est le plus court. Monsieur se croit dans une auberge à table d'hôte ; il est privé du bonheur d'entendre. Laissons-le tranquille, et n'ajoutons pas à son infortune.

D'ANIÈRES.

C'est toujours... (Il crie.) Pétronille !... C'est toujours... (Il crie.) Un couvert !... Fort désagréable. Et justement il se met entre les deux dames, encore.

LE VOYAGEUR.

La place d'honneur à moi, qui n'ai pas celui d'être connu ? C'est une faveur qu'on rencontre rarement en voyage, et surtout si

gracieusement accordée. Oh! je m'en souviendrai, monsieur, je vous assure.

D'ANIÈRES, brutalement.

Monsieur, il n'y a pas de quoi... Pétronille!...

PÉTRONILLE, de la maison.

On y va. (Elle paraît.) Qu'est-ce qu'il vous faut?

D'ANIÈRES.

Eh, parbleu! tu le vois bien! Un couvert, puisque ce maudit sourd veut absolument souper avec nous, et prendre ma place encore! Allons, allons, dépêche-toi. Au reste, il payera son écot toujours!

PÉTRONILLE, apportant un couvert en riant.

Ah, ah, ah!

D'ANIÈRES.

Eh bien, folle, de quoi ris-tu donc, voyons?

PÉTRONILLE.

Je ris de voir qu'un sourd l'entend mieux que vous, qui avez de fières oreilles pourtant! Allons, monsieur d'Anières, mettez-vous là et mangez bien, puisque c'est vous qui payez généreusement.

(Pendant ce temps le Voyageur mange et boit à proportion.)

D'OLIBAN.

Comment voulez-vous qu'un homme comme il faut ne paye pas dans une auberge la dépense qu'il y fait?

LE VOYAGEUR.

C'est excellent, en vérité! Voici une des meilleures auberges que j'aie rencontrées de ma vie; et la compagnie surtout! Monsieur... oh! ces politesses sont d'une délicatesse... Voilà d'excellentes perdrix, mesdames! Si j'osais...

ISIDORE.

Comme il decoupe avec grâce! Monsieur d'Anières, il est aimable au moins ce pauvre sourd-là!

D'ANIÈRES.

Qu'est-ce que cela me fait à moi? Nous aurions sans lui jasé de nos affaires, vous et le papa; au lieu que...

D'OLIBAN.

Encore une fois, qui nous en empêche, puisqu'il est sourd? Tenez, voyez, il ne pense pas à nous seulement; il mange.

D'ANIÈRES.

A faire trembler. Il payera double.

JOSÉPHINE.

Mais vous qui parlez, vous ne mangez pas, mon père.

D'OLIBAN.

Je m'amuse de l'appétit de ce jeune homme : il dévore tout, en vous regardant l'une et l'autre avec des yeux de feu. Il paraît qu'il n'est pas ennemi des dames.

ISIDORE.

Qui peut l'être, monsieur?

D'ANIÈRES.

Cela fait un aimable convive, en vérité! Il mange tout, boit tout, ne dit rien et n'entend rien.

JOSÉPHINE.

Eh bien! il ne redira rien, et c'est un grand avantage. Car dans vos repas, messieurs, vous vous émancipez devant des gens que vous croyez sourds, et qui, pour votre malheur, ne le sont pas toujours.

LE VOYAGEUR.

Pardon si je vous interromps, mademoiselle. Ne disiez-vous pas que nous voilà à la fin des beaux jours? Non pas dans ce pays-ci, où je m'aperçois qu'ils recommencent. Aussi c'est un climat... ah! on me l'avait bien dit, un climat superbe!

ISIDORE.

Il faut que je m'amuse à faire la conversation avec lui.

D'ANIÈRES.

Oui, une jolie conversation, à bâtons rompus. Vous lui direz blanc, il vous répondra noir.

ISIDORE.

Il se fait bien des conversations comme cela entre gens qui ne sont pas sourds.

JOSÉPHINE.

Pourquoi s'amuser du malheur de ce jeune homme? n'est-il pas assez à plaindre?

D'OLIBAN.

Ma fille a raison, ma belle demoiselle : les infortunés ont droit à notre compassion.

ISIDORE.

Le grand mal de le questionner, et de rire de ses réponses, qui, probablement, seront singulières!

(En ce moment d'Anières va pour prendre un morceau dans le plat; le Voyageur le gagne de vitesse, et s'en empare lui-même.)

D'ANIÈRES.

Eh bien ! comment le trouvez-vous? Il me prend justement le morceau que je voulais. Ah! passe pour sourd; mais, morbleu, il n'est pas aveugle.

D'OLIBAN.

Eh bien! prenez autre chose; il y a de quoi manger sur la table.

ISIDORE.

Voilà bien du bruit pour une aile de perdrix. Ah çà, je commence, et je m'en vais crier bien haut. Monsieur, est-ce de naissance, ou par accident, que vous avez cette fâcheuse infirmité?

LE VOYAGEUR.

Non, mademoiselle; j'y suis venu pour affaire, et pour une affaire même sérieuse, et très-sérieuse.

ISIDORE, criant.

Vous voudrez bien nous la dire, j'espère.

LE VOYAGEUR.

Plaît-il? Non, mademoiselle, il ne s'agit pas de mon père; c'est un oncle que j'ai dans ce pays-ci, et qui veut marier ma cousine à une espèce d'imbécile, et contre son gré, comme de raison. Mais mon oncle est bon, et je vais, dès demain, tâcher d'arranger les choses de manière à ce que ma cousine échappe à ce malheur-là, que je crois le plus grand de tous.

D'ANIÈRES.

Il a raison, beau-père : vivent les unions assorties comme celle de votre fille et de moi (il rit niaisement), par exemple !

LE VOYAGEUR.

Mais c'est vrai, monsieur, il ne faut pas rire de ce que je dis : c'est vrai, ma cousine est charmante; son prétendu est un sot; et s'il fait le méchant, s'il ne se retire pas de bonne grâce, je lui coupe les oreilles, c'est sûr. Oh! moi, je n'aime pas qu'on gêne les inclinations des dames. Ma cousine en a une, elle aime un jeune homme qui a du mérite, et qui est son fait. Et le galant du pont d'Avignon sautera dans le Rhône, s'il ne prend son parti en brave.

D'ANIÈRES, tenant un verre qu'il allait vider.

Peste, monsieur, comme vous y allez, comme vous coupez les oreilles!

LE VOYAGEUR.

A vous, monsieur, oh! de tout mon cœur; j'ai l'honneur de boire à votre santé.

JOSÉPHINE.

Mais nous avons soupé, je crois. Si nous allions nous reposer?

D'OLIBAN.

Tu as raison, ma fille.

(Tout le monde quitte la table.)

LE VOYAGEUR.

Ah! ah! nous avons donc soupé?

D'ANIÈRES.

Oui, lui; mais moi... Pétronille!

PÉTRONILLE, dans la maison.

Monsieur.

D'ANIÈRES.

La carte.

PÉTRONILLE, dans la maison.

Tout arò, un instant.

D'ANIÈRES.

Oh! maudit sourd, va, tu le payeras, ton souper.

LE VOYAGEUR.

Ceci s'appelle le quart d'heure de Rabelais. Il faut délier les cordons de la bourse: allons. (Il tire une petite bourse, et dit:) Quarante-cinq sous par tête. (Il compte de la petite monnaie.) Voilà quarante-cinq sous: je donnerai à part à la fille, comme de raison.

D'ANIÈRES.

Comment, quarante-cinq sous! (Il crie.) Écoutez donc, monsieur le sourd, qu'est-ce que vous voulez dire avec vos quarante-cinq sous? (Il tire sa bourse, et met six livres sur la table.) C'est six livres qu'il faut, entendez-vous?

D'OLIBAN.

Eh non! il n'entend pas, puisqu'il est sourd.

LE VOYAGEUR.

Quoi! monsieur, qu'est-ce que cela veut dire? Après tous les bons procédés dont vous m'avez honoré, vous voudriez encore payer mon écot! Savez-vous bien, monsieur, que si je ne connaissais pas par expérience la beauté de vos sentiments, je pourrais prendre cette politesse pour un affront?

D'ANIÈRES.

Eh mais! qu'est-ce qui lui parle donc de payer pour lui? Il faudra, morbleu, bien qu'il paye six livres comme les autres.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME LEGRAS, PÉTRONILLE, avec un encrier et du papier.

PÉTRONILLE.

Messieurs, madame me suit. Elle vous apporte la carte.

D'ANIÈRES.

Bon, arrivez, madame, et voyons un peu à faire payer ce damné sourd sur le pied de notre arrangement : six livres par tête, n'est-ce pas? (A Pétronille, qui dessert.) Pétronille, n'ôte rien; cela servira demain.

PÉTRONILLE, à part.

Le vilain homme!

MADAME LEGRAS.

Sans doute, six livres par tête. Voilà le compte, trente livres pour cinq.

D'ANIÈRES.

Oui; mais c'est que monsieur le sourd ne veut payer que quarante-cinq sous. Les voilà, et, en vérité, il a mangé pour plus de dix-huit livres à lui seul.

D'OLIBAN, riant.

Il est vrai qu'il avait bon appétit.

ISIDORE, à Joséphine, bas, et en riant aussi.

Voyons comme cela finira.

LE VOYAGEUR.

Madame, peu satisfait de tous ses égards, de toutes ses attentions, monsieur veut encore payer quarante-cinq sous pour moi, comme si j'avais besoin de quarante-cinq sous pour payer mon écot. Ah! en vérité, voilà la première fois qu'on me fait éprouver une pareille humiliation : trop d'honnêteté devient quelquefois un outrage.

D'ANIÈRES, criant.

Mais, monsieur, é.....

JOSÉPHINE.

Quand vous crierez, monsieur, il ne vous entendra pas davantage.

ISIDORE.

Voilà de l'encre et du papier, écrivez-lui.

MADAME LEGRAS.

Mademoiselle a raison, c'est le plus court.

D'ANIÈRES.

Oui, mais reste à savoir s'il saura lire à présent.

JOSÉPHINE.

Commençons par voir si vous savez écrire, monsieur.

D'ANIÈRES.

Moi ? Ah bien ! demandez, demandez, dans ce pays-ci, mes billets doux ; vous verrez le style et la peinture ! Ah ! ah ! — Ah ! cela m'a fait souvenir : Pétronille, tu porteras de l'encre et du papier dans ma chambre, avec une bonne plume et deux chandelles. Je veux écrire à tous mes amis, pour leur faire part de l'arrivée de ma femme.

TOUS, à demi-voix.

L'imbécile ! le sot ! la bête !

PÉTRONILLE.

Cela suffit, monsieur.

LE VOYAGEUR, à Pétronille.

Tiens, la fille, si l'on ne veut pas de mon argent, le voilà ; je te le donne, prends, prends, mon enfant. Je suis généreux aussi, moi ; il n'y a pas que monsieur.

D'ANIÈRES, après avoir écrit.

Tenez, monsieur, lisez : puisque vous n'entendez pas, il faut bien vous écrire.

LE VOYAGEUR, lisant tout haut.

« Monsieur le sourd... » Comment, monsieur le sourd !

D'ANIÈRES.

Non, il ne l'est pas, peut-être. Il n'entendrait pas le canon.

LE VOYAGEUR.

Oui, j'en conviens, c'est le canon, dans la dernière bataille, qui m'a rendu cette oreille-ci un peu dure. Mais du reste, mesdames, je crois avoir répondu à peu près juste à toutes les attentions de monsieur et de la société.

ISIDORE, riant.

Oui, à peu près. (A Joséphine.) Il est charmant.

LE VOYAGEUR.

Et puis, d'ailleurs, est-ce qu'on écrit : Monsieur le sourd ? Si j'avais, par exemple, à écrire à un butor, monsieur, est-ce que je lui écrirais : Monsieur le butor ? Vous qui êtes si bien élevé, ah ! En-

fin, voyons. (Il recommence.) « Monsieur le sourd donc (puisque « sourd il y a), il est bon que vous sachiez que vous n'êtes point ici « à table d'hôte : apprenez qu'il m'en coûte six livres par tête pour « un souper de quatre personnes, et qu'il faut que vous ayez la « bonté de donner vos six francs. » (Après avoir lu.) Eh! monsieur, que ne parliez-vous?

D'ANIÈRES.

Ah bien, oui! lui parler ou à un mur, c'est, ma foi, tout un.

LE VOYAGEUR.

Qui est-ce qui vous a enseigné à écrire, monsieur?

D'ANIÈRES.

Cela ne vous regarde pas. Payez, voilà tout.

LE VOYAGEUR.

Voyez donc, mesdames, le beau style, la belle peinture! C'est donc six francs? (A Pétronille.) Garde toujours les quarante-cinq sous.

PÉTRONILLE.

Puisque monsieur l'ordonne...

LE VOYAGEUR.

Eh! sûrement, mon enfant, je te les donne.

PÉTRONILLE, bas, à madame Legras.

Il y a des moments où l'on croirait qu'il entend.

MADAME LEGRAS, de même.

Eh! non, ma fille, c'est la dernière syllabe qui le frappe, voilà tout : il répond après, et cela sans répondre.

LE VOYAGEUR, à madame Legras.

Madame, quoiqu'il soit d'usage de ne payer que quand on s'en va, je vais payer ce soir, et j'espère que monsieur en fera autant. Nous sommes cinq, à six francs, trente livres. Voilà ma part. (Il met six livres sur la table.) Maintenant, monsieur, faites les honneurs à qui vous voudrez; me voilà quitte.

D'ANIÈRES.

Ah! c'est à merveille, il a payé. (A Pétronille, riant bêtement.) Et encore quarante-cinq sous pour toi, friponne.

PÉTRONILLE.

Tout le monde ne vous ressemble pas, monsieur; vous avez une oreille dont vous êtes plus sourd que monsieur des deux siennes. Allons, voyons, payez, dépêchez-vous, que j'aille achever mon ouvrage, et que madame, ainsi que la compagnie, aille reposer; qu'il se fait tard.

D'OLIBAN.

Allons, monsieur, finissons, ou je vais payer. (Il tire sa bourse.)

D'ANIÈRES.

Non, ce n'est pas cela : mais demain on comptera comme ce soir; et allons-nous-en coucher. Et puis il y a des restes. On verra.

ISIDORE.

Monsieur, vous avez forcé cet honnête étranger à payer. Il l'a fait; imitez-le, ou nous allons payer nous-mêmes.

D'ANIÈRES.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, quelles têtes! Eh bien, tenez! (Il tire sa bourse, et en arrache, en gémissant, quatre écus de six livres.) Un, deux, trois, quatre. Hein, cela fait-il le compte?

MADAME LEGRAS, voulant prendre l'argent.

Oui, monsieur; je vous rends grâces.

D'ANIÈRES.

Pétronille!

PÉTRONILLE.

Monsieur.

D'ANIÈRES.

Va préparer ma chambre; je tombe d'ennui.

ISIDORE.

Cela est possible, monsieur. J'ai entendu dire, dans mon enfance, qu'il n'y avait pas d'être plus ennuyé qu'un être ennuyeux.

JOSÉPHINE.

Tu perds ton temps, bonne amie, on n'a pas le bonheur de te comprendre.

(Ici le Voyageur sort, et passe dans la chambre à coucher.)

SCÈNE V.

Cette scène est simultanée pendant quelques instants. Dans la salle à manger, d'une part, LES PRÉCÉDENTS, excepté le Voyageur et Pétronille. Dans la chambre à coucher vis-à-vis, LE VOYAGEUR et PÉTRONILLE, qui va arriver avec une bassoire.

SCÈNE DE LA SALLE A MANGER.

MADAME LEGRAS.

Trouvez bon, messieurs et dames, que je vous donne le bonsoir; je tombe de fatigue, je me retire. S'il vous fait besoin de quelque chose, vous avez des sonnettes à la tête du lit, vous

sonnerez, et Pétronille viendra sur-le-champ. Bonne nuit que je vous souhaite.

(Elle sort.)

D'OLIBAN.

Allons prendre un peu de repos. Venez-vous reconduire ces dames?

D'ANIÈRES.

Ma foi, non! moi je n'ai pas soupé, je m'en vais manger une croûte, boire un ou deux coups; et puis j'irai me coucher. Ma chambre est là à côté. Ainsi donc, adieu, mesdames; adieu, beau-père. Bon appétit. Dormez bien. A demain.

JOSÉPHINE.

N'est-il pas vrai, mon père, que ce pauvre sourd avait raison de se récrier sur la politesse de monsieur?

D'OLIBAN, bas, à sa fille.

Allons-nous-en, ma fille, je ne veux pas te sacrifier; je t'aime. Viens, mon enfant, viens, nous causerons. A demain, monsieur d'Anières.

D'ANIÈRES, buvant.

A la vôtre, monsieur d'Oliban, et celle de la chère future.

(D'Oliban sort avec les dames. D'Anières reste seul à boire et à manger. Dans cet intervalle, on voit Pétronille entrer avec une lumière et une bassinoire dans la chambre vis-à-vis. Elle pose sa lumière sur une table, et se met en devoir de bassiner le lit. Arrive le Voyageur, qui dit :)

LE VOYAGEUR.

Mon enfant, tu te donnes là une peine inutile; jamais je ne fais bassiner mon lit.

PÉTRONILLE.

Aussi, monsieur, ce n'est pas le vôtre que je bassine.

LE VOYAGEUR.

Non, je te le dis, je dormirai bien sans cela. On prétend que cela délasse; point du tout. La chaleur naturelle, mon enfant, la chaleur naturelle!

PÉTRONILLE.

Qu'est-ce qu'il me veut dire, avec sa chaleur naturelle?

LE VOYAGEUR, lui passant la main sous le menton.

Voilà une brave enfant, cela! quelles complaisances elle a eues pour moi! Aussi, je ne sortirai pas d'ici sans lui donner des preuves de ma reconnaissance.

PÉTRONILLE.

J'en ai déjà quelques-unes. Il est tout aimable, en vérité. Pourtant il ne peut pas coucher dans cette chambre. Un lit n'est pas comme une place à table. Je n'ai d'autre parti à prendre que d'aller avertir M. d'Anières. Il a tant d'esprit, qu'il saura bien se tirer de là.

(Elle sort.)

LE VOYAGEUR.

Tu t'en vas? C'est dommage; elle est gentille et obligeante tout fait.

(Il ferme la porte à double tour et aux verrous.)

A présent me voilà chez moi.

PÉTRONILLE, qui a passé dans la salle à manger, dit à d'Anières :

Monsieur, tandis que vous vous amusez ici à regagner un peu de votre argent, je viens vous dire que le sourd est dans votre chambre, et peut-être déjà dans votre lit.

D'ANIÈRES.

Comment, diable! c'est donc un enragé que ce sourd-là? Je m'en vais, je m'en vais bientôt le faire sauter. Allons, allons, marchons.

(Il va à la porte, et frappe très-fort.)

Holà! hé, monsieur le sourd! Il n'est pas question de cela, il me faut ma chambre.

LE VOYAGEUR.

Comme on est tranquille dans cette auberge! on entendrait une mouche voler. J'aime cela la nuit, parce qu'enfin le repos, le sommeil, le calme... (Il bâille.)

D'ANIÈRES.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

PÉTRONILLE.

Il s'étend dans votre lit, et se félicite de la tranquillité qu'on trouve dans cette maison.

D'ANIÈRES.

Il n'est pas question de cela. Je m'en vas enfoncer la porte. Il me faut ma chambre.

PÉTRONILLE.

Ne faites donc pas un pareil vacarme, monsieur! vous allez réveiller toute la maison.

D'ANIÈRES.

Je m'en moque, moi. Je veux ma chambre, je l'ai payée; ainsi,

je la veux. Je me soucie bien, moi, que les autres dorment tranquilles, quand je n'ai pas de lit! Cela m'est égal, j'enfonce. (Il donne des coups de pied dans la porte, derrière laquelle il se tient.)

LE VOYAGEUR.

Diable! il me paraît que le vent tourmente bien cette porte. Il n'y a qu'à mettre cette commode contre.

PÉTRONILLE.

Finissez votre tintamarre, ou je vais appeler madame.

D'ANIÈRES.

Appelle le diable si tu veux : moi, je veux ma chambre. (Il recommence à frapper.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE, MADAME LEGRAS, qui accourent au bruit.

TOUS.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc que tout ce tapage-là?

D'ANIÈRES.

Eh, c'est cet infernal sourd qui s'est logé dans ma chambre. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

D'OLIBAN.

Comment! il s'est emparé de votre chambre?

D'ANIÈRES.

Eh, vraiment oui! vous le voyez bien. Mais je l'emporterai d'assaut. Je l'assiége toute la nuit d'abord.

JOSÉPHINE.

Son uniforme a dû vous dire qu'il était militaire : il pourra bien soutenir le siége.

ISIDORE.

Et le faire lever, monsieur d'Anières.

D'ANIÈRES.

Cela m'est égal, je ne quitte pas ma porte. (Il recommence à frapper; on l'arrête.)

MADAME LEGRAS.

Mais cela ne me l'est pas à moi, monsieur. Vous effarouchez tous les voyageurs qui sont chez moi; vous allez discréditer ma maison. Eh! qu'est-ce donc qu'un homme comme vous, enfin? J'appellerai mes gens, et je vous ferai conduire chez le juge.

D'ANIÈRES.

Il n'y a pas de juge, madame, qui, avec du jugement, ne juge qu'il me faut ma chambre. L'ai-je payée, oui ou non?

MADAME LEGRAS.

Eh ! tenez, monsieur, voilà votre argent, et, pour Dieu, laissez-nous en paix.

D'ANIÈRES.

Non, madame, je ne veux pas de mon argent, je veux ma chambre; je ne coucherai pas dans mon argent, peut-être : au lieu que je dois et veux coucher dans ma chambre.

MADAME LEGRAS.

Pétronille, va vite, mon enfant, me faire venir du monde pour mettre à la raison cet homme, qui met le désordre dans ma maison.

LE VOYAGEUR.

Je suis pourtant bien malheureux !...

TOUS, écoutant.

Un moment! le voilà qui parle; écoutons ce qu'il va dire.

LE VOYAGEUR.

Oui : oh! c'est le plus grand de tous les malheurs que d'être sourd. Cette maudite batterie qui part à côté de moi sans m'avertir... Le jour, cela va assez bien, le mouvement des lèvres me fait deviner; et les trois quarts du temps on ne s'aperçoit pas de mon infirmité, parce que j'ai le tact pour répondre toujours juste.

(On rit en dehors.)

D'ANIÈRES.

Oui! quelle justice!

LES AUTRES, avec humeur.

Écoutez donc, monsieur.

(Tous écoutent avec grande attention.)

LE VOYAGEUR.

Voilà qui est à merveille pour le jour; mais la nuit, et dans une auberge encore! Celle-ci est excellente, la maîtresse charmante, la société infiniment aimable : jusqu'à la petite femme de chambre, tout est au mieux. Mais sont-ils les seuls dans la maison? Ces portes de chambres d'auberge, cela ne tient pas à un clou. Voyez comme le vent faisait aller la mienne tout à l'heure! Par bonheur le vent s'est apaisé. Ils appellent ce vent-là *mistrao*,

je crois; au reste, cela ne fait rien. Prenons nos précautions. Non, je ne mettrai pas la commode devant la porte; il n'y a plus de vent. Mais j'ai pour plus de cent mille écus d'effets dans mon porte-feuille, et trois cents louis dans ma bourse : si je m'endors et qu'on vienne à me dévaliser, le tonnerre ne me réveillerait pas en tombant à côté de moi. C'est bien fâcheux! Allons, eh bien! ne dormons point : une nuit est bientôt passée. Aussi bien j'ai à écrire à plusieurs personnes; je vais me mettre là contre la porte, avec mes deux pistolets à deux coups. Il y a dans chaque canon une balle et deux lingots; c'est pour le premier qui entrera.

D'ANIÈRES, se reculant.

Ventrebleu! comme il y va!

LE VOYAGEUR.

Si le premier coup manque, les quatre ne manqueront peut-être pas.

D'OLIBAN.

Eh bien! vous souciez-vous de prendre votre chambre d'assaut?

D'ANIÈRES.

Non, de par tous les diables, non. C'est un sourd, ça n'entend ni rime ni raison; il le ferait comme il le dit.

JOSÉPHINE.

J'en ai peur.

D'ANIÈRES.

Ah çà! eh bien. ou coucherai-je donc, moi?

MADAME LEGRAS.

Choisissez : sur un fauteuil dans la salle à manger, ou dans la cuisine sous le manteau de la cheminée.

D'ANIÈRES.

Voilà de beaux lits! Prête-moi le tien pour cette nuit, Petronille.

PÉTRONILLE.

Je n'y recoucherais plus, monsieur.

D'ANIÈRES!

Et pourquoi?

PÉTRONILLE.

Dans la peur des rêves.

D'ANIÈRES.

Oh! tu ne serais pas la première que j'aurais fait rêver. Mais

ce damné sourd... Enfin, je me décide pour la salle à manger, là, sur deux chaises. N'ôte rien, Pétronille, parce que, si je me réveille, j'aurai peut-être soif ou faim; et, puisque j'ai payé, il est juste que...

ISIDORE ET JOSÉPHINE.

Monsieur, / Mon père, } allons rejoindre nos appartements. Bonne nuit, monsieur. Ah! Pétronille, puisque te voilà, ma fille, le café demain, de bonne heure.

PÉTRONILLE.

Soyez tranquilles, mesdames.

D'OLIBAN, ironiquement.

Dormez bien, mon gendre.

(D'Aoières entre dans la salle à manger.)

MADAME LEGRAS, à Pétronille.

Enferme-le, et allons nous coucher. Ah, mon Dieu, le sot homme! (Pétronille l'enferme, et s'en va avec madame Legras.)

LE VOYAGEUR.

Je crois, à présent, que la tempête est tout à fait calmée... Pensons à nos affaires, écrivons. (Il se met en devoir d'écrire; la toile tombe.)

La scène du lit, et tout ce qui s'y dit, est *ad libitum*.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon commun de l'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTRONILLE, seule d'abord; ensuite JOSÉPHINE et ISIDORE.

PÉTRONILLE.

Voilà le café qui est prêt. Quand ces dames voudront descendre, je les ai averties, j'irai le chercher : qu'il repose devant le feu. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; ce charmant sourd n'est pas sorti un moment de ma cervelle. (Ici, entrent doucement Joséphine, d'Oliban et Isidore. Pétronille, qui achève d'arranger le salon, ne les aperçoit pas, et continue :) C'est, en vérité, grand dommage qu'il ait cette absurdité, car, du reste, il a l'air de ces messieurs qui ne badinent pas, et généreux comme l'or. Voilà le mari qui conviendrait à l'une de ces deux aimables jeunesses qu'on veut marier à ce benêt de monsieur d'Anières. Oui, ce benêt, je le répète. Nous autres pauvres domestiques, nous ne pouvons pas dire la vérité en face à ceux qui se croient plus que nous, et souvent valent moins; mais quand nous sommes seuls, nous pouvons soulager notre pauvre cœur, et nommer la chose par son nom. M. d'Anières est un imbécile.

ISIDORE.

C'est vrai, mon enfant; tu as le coup d'œil juste.

PÉTRONILLE.

Ah! mes belles dames, je suis honteuse : je ne vous croyais pas si près. Comment, déjà levées!

JOSÉPHINE.

Nous ne nous sommes pas couchées, ma bonne; nous avons passé la nuit à jaser.

PÉTRONILLE.

Ah! mesdames, voilà le sourd! Il vous suit partout, cet aimable original-là. Je vais lui parler, et lui dire que...

ISIDORE.

Ne lui dis rien; s'il est sourd, il n'entendra pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES; LE VOYAGEUR, ET MADAME LEGRAS ENSUITE.

(Isidore et Joséphine se cachent.)

PÉTRONILLE.

Laissez faire. (Elle crie.) Monsieur.

LE VOYAGEUR, tranquillement.

Ne t'époumone plus, ma pauvre Pétronille, je ne suis plus sourd.

PÉTRONILLE.

Ah! grands dieux! par quel prodige?

LE VOYAGEUR.

Tout simple : c'est que je ne l'ai jamais été.

(Les dames paraissent. Il embrasse Isidore, et baise respectueusement la main de Joséphine.)

Quoi! vous voilà déjà réveillées, belles dames?

PÉTRONILLE, à part.

On se connaît ici, à ce qu'il paraît.

LE VOYAGEUR, qui l'a entendue.

Oui, mon enfant... Voici ma sœur, que je ne puis trop embrasser, et voici son amie, que je ne puis pas traiter aussi familièrement que ma sœur, (à part) à mon grand regret.

PÉTRONILLE.

Mais que vous en mourez d'envie. Ah! monsieur le sourd, vous nous en avez fait de belles, hier soir. Madame! madame! justement, la voici.

MADAME LEGRAS, arrivant.

Eh bien! que veux-tu? Tu me perces le tympan; quand tu voudrais parler à notre sourd d'hier, tu ne mènerais pas plus de bruit.

PÉTRONILLE.

Ah! le sourd d'hier entend clair et net aujourd'hui. Tenez, regardez, le voilà près de ces dames, et il ne perd pas un mot de ce qu'elles disent. L'une est sa sœur, et l'autre...

MADAME LEGRAS.

Bonjour, mesdames et monsieur. Je vous dérange peut-être.

LE VOYAGEUR.

Nullement, madame. Au contraire, car vous venez à propos

pour m'indiquer comment je pourrai faire parvenir sur-le-champ ce billet à son adresse.

MADAME LEGRAS, prenant le billet.

« A monsieur de Saint-Firmin, le jeune, petite place de la Co-« médie, chez monsieur de Saint-Firmin, son oncle, à Avignon. »

Il n'y a qu'un pas, monsieur. Pétronille, dis à Giouseph de porter sur-le-champ cette lettre.

LE VOYAGEUR.

Et d'amener avec lui la personne à qui elle est adressée, M. de Saint-Firmin. Et puis, écoute, à ton retour tu remettras celle-ci toi-même à d'Anières. Va vite, ma fille, va. (Pétronille sort.) Quant à vous, madame, après avoir tant abusé de vos complaisances, oserai-je encore vous demander une nouvelle faveur?

MADAME LEGRAS.

Parlez, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Serait-il possible d'avoir le plus beau déjeuner que jamais Avignon ait vu dévorer par de courageux appétits?

MADAME LEGRAS.

Tout ce que vous pouvez désirer, monsieur, tout est ici à votre service. Anchois, sardines fraiches, picholines, olives d'Espagne, fromages de Chester, nougat brun et blanc, pâtés de thon délicieux, melons de Gardane, truffes noires, superbes; boujets de Boe, moutons de pré-salé, etc. En vins et liqueurs, vins cuits, vins de Languedoc, de Bordeaux, de Roussillon, d'Italie, vin de la Malgne, vins muscats blancs et rouges, conlitures de toutes espèces, liqueurs des îles, etc. Je puis me flatter que vous trouverez tout ce qu'il y a de plus satisfaisant. Et voici la raison : c'est que je prends toujours le supérieur, et de la première main; de là il arrive que tout se trouve bon, et que, si je paye plus cher, au moins je conserve mes pratiques.

LE VOYAGEUR.

Tout ce que vous voudrez; je veux mettre cent écus à ce déjeuner-là. Ainsi, ma belle dame, arrangez-vous en conséquence.

MADAME LEGRAS, très-joyeuse.

Cent écus! Monsieur, vous allez être servi. Froid, ou chaud?

LE VOYAGEUR.

Ce qui sera chaud, on le servira chaud, mais un ambigu froid, et pas avant que je n'avertisse.

MADAME LEGRAS.

Il suffit, monsieur; je vais faire tout préparer. (A part.) C'est un délicieux mortel, en honneur, une bénédiction pour ma maison.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, D'OLIBAN, ISIDORE, D'ORBE LE VOYAGEUR.

ISIDORE.

Ah, mon frère! es-tu fou avec ton déjeuner?

D'ORBE, autrement le Voyageur, auquel il est temps de rendre son nom.

Non, ma sœur, laissez-moi faire : j'ai mes raisons, que tu trouveras bonnes... Vous voilà donc enfin, belle Joséphine!

JOSÉPHINE, tendrement.

Oui, me voilà! bien étonnée de tout ce que je vois.

D'ORBE.

Et fâchée peut-être?

JOSÉPHINE.

Oh non! Je vous revois, et je ne l'espérais presque plus.

ISIDORE.

Ah çà! laissons là, mon frère et ma sœur (car tu la seras bientôt, j'espère), laissons, dis-je, le jargon langoureux. Vous vous aimez, cela est dit; vous vous le prouverez quand il en sera temps. Voyons, Joséphine, que t'a dit ton père?

JOSÉPHINE.

Deux mots charmants : « Ma fille, tu ne seras jamais à un d'Anières. » Je l'ai embrassé, ah!...

ISIDORE.

Je le crois : être débarrassée d'un d'Anières, c'est fort heureux.

D'ORBE.

Ç'aurait été, je crois, une triste acquisition.

JOSÉPHINE.

Ensuite il m'a demandé, tout en se déshabillant, si j'avais quelque chose dans le cœur.

[*Nota.* Ceci se passe à la scène jusqu'à l'autre.]

ISIDORE.

Belle question! Dès qu'on a un cœur, c'est comme une bourse : à quoi servirait-elle, s'il n'y avait rien dedans?

JOSÉPHINE.

Soit! mais dans le cœur et dans la bourse il faut qu'il n'y entre rien de contrebande.

ISIDORE.

Tu as raison : en aimant ces messieurs, nous autres pauvres femmes crédules, nous y mettons quelquefois de la fausse monnaie. Signe... Eh bien?

JOSÉPHINE.

Eh bien! j'ai dit : Mon père (c'est une idée qui m'est venue tout de suite), je ne sais que répondre; mais j'aimerais cent fois mieux le sourd que nous venons de voir, que ce malhonnête M. d'Anières. Là-dessus, mon père a ri. Je le crois bien, a-t-il dit : les femmes étant un peu sujettes à crier en ménage, un sourd ne les entend pas; et c'est une jouissance pour elles de pouvoir crier à leur aise, sans qu'on puisse leur dire : Paix là, taisez-vous!

ISIDORE.

Ton père n'y est pas du tout. Une femme est comme un enfant, qui crie et pleure tant qu'il croit qu'on y prend garde, et qui se tait aussitôt qu'on ne pense plus à lui. Pardon de la réflexion.

D'ORBE.

Elle est juste, ma sœur. Daignez achever, belle Joséphine. Eh bien! ce sourd...

JOSÉPHINE.

Eh bien! mon père a ajouté : Pour le sourd, nous ne le connaissons pas (mon père n'est pas obligé de tout savoir) : mais pour d'Anières, j'y renonce. Ainsi, mon enfant, il y a un dédit, je le payerai. Je ne veux pas, en vérité, t'immoler à un être de cette nature, et pour la vie encore! Non, ma fille, non, je n'ai que toi, et je veux te rendre heureuse : sans cela, je ne serais pas digne du nom de père.

ISIDORE ET D'ORBE.

Le digne et respectable homme!

JOSÉPHINE, avec sentiment.

Mon père! ah!... Écoutez jusqu'au bout. Il a encore pressé mon cœur. Ses questions étaient serrées. Il voulait savoir absolument si j'étais sensible ou non. Alors je lui ai rappelé que ma tante lui avait souvent parlé de vous.

D'ORBE.

Cela est vrai ; votre tante a pris mes intérêts vivement à cœur, et j'en suis bien reconnaissant.

JOSÉPHINE.

De M. d'Orbe? a-t-il dit ; oui, je m'en rappelle confusément. Elle me l'a peint fort aimable, dans une belle expectative. Bref, au moment de faire connaissance avec lui, je suis parti sans le voir, et ne le verrai, selon l'apparence, de ma vie ; car c'est, dit ta tante, un brave militaire ; et un brave militaire, jeune ou vieux, on ne le retrouve souvent que dans l'histoire.

D'ORBE.

M. d'Oliban me fait infiniment trop d'honneur ; je voudrais en être digne.

ISIDORE.

C'est bon, mon frère : la modestie est le fard du mérite. Ainsi donc, bonne amie, ton père paraît bien disposé?

JOSÉPHINE.

On ne peut mieux pour ton frère, et on ne peut pas plus mal pour M. d'Anières.

ISIDORE.

Ainsi donc c'était vous qui, sur la route...?

D'ORBE.

Moi-même, avec Saint-Firmin.

JOSÉPHINE.

Pourquoi ne pas vous faire connaître?

D'ORBE.

L'amour nous ordonnait de veiller à votre sûreté ; la bienséance nous défendait de vous compromettre.

ISIDORE.

Charmant, mon frère. Ah! voici M. de Saint-Firmin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; SAINT-FIRMIN.

D'ORBE, à Saint-Firmin.

J'espère que tu m'apportes mes vingt-cinq louis?

SAINT-FIRMIN.

Un moment! laisse-moi présenter avant tout mon respectueux hommage aux dames.

(Il leur baise la main à toutes deux.)

ISIDORE.

Par quelle aventure, Saint-Firmin, n'avez-vous pas accompagné mon frère en ce logis?

SAINT-FIRMIN.

Par une aventure toute simple, belle Isidore : je me suis présenté pour avoir deux lits ici, il n'y en avait point. J'ai murmuré violemment contre le sort; car c'était ici que j'espérais revoir ce que j'ai de plus cher, ainsi que lui. Je retourne lui conter mon désastre. Il se monte la tête, et parie vingt-cinq louis qu'il logera lui et son cheval dans cette auberge, qu'il y soupera avec vous, mesdames, et qu'il y aura un lit. J'ai parié contre.

JOSÉPHINE.

Eh bien! vous avez perdu, monsieur.

ISIDORE.

Je dis, mais bien perdu.

SAINT-FIRMIN.

Sa lettre me le fait entendre au moins. La voici : « Mon ami, « tu peux m'apporter vingt-cinq louis; j'ai gagné, et mes témoins « sont irrécusables. Viens vite m'embrasser et me payer; car j'ai « besoin d'argent pour aider aux frais de ta noce avec ma sœur. »

Ta noce avec ma sœur! (A Isidore.) Ah! mademoiselle, quand il aurait gagné ma fortune, s'il dit vrai, je gagne bien plus que lui.

D'ORBE, riant.

Badinage! Je te donne ma sœur, et je prends tes vingt-cinq louis, parce qu'il m'en a coûté horriblement pour les gagner.

SAINT-FIRMIN.

Comment donc?

D'ORBE.

Demande à ces dames. Il a fallu faire semblant, pendant quatre mortelles heures, de ne point les connaître, et de ne pas les entendre. Il a fallu essuyer des... (On entend tousser.) Ah! voilà, je crois, votre père, belle Joséphine. Nous vous laissons avec lui, et nous serons là tout près. Nous viendrons quand il en sera temps. Je vous confie mes intérêts. (Il lui baise la main.)

JOSÉPHINE.

Ce sont les miens. Soyez tranquille.

(D'Orbe et Saint-Firmin entrent dans un cabinet voisin.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. D'OLIBAN, en robe de chambre, avec un bonnet de velours noir, bordé d'or; D'ORBE ET SAINT-FIRMIN, cachés.

JOSÉPHINE, courant embrasser son père.

Bonjour, mon père. Avez-vous goûté cette nuit le repos que mon cœur vous désirait?

D'OLIBAN.

J'ai dormi, mon enfant, comme on dort après avoir fait une bonne action; c'est-à-dire, bien tranquille.

JOSÉPHINE.

Mon père, en ce cas-là vous ne devez avoir que des nuits paisibles. Les bonnes actions vous sont si familières!

D'OLIBAN.

C'est fort bien; je te remercie. Oui, je ne me crois pas un méchant homme; mais, à propos d'action, j'en allais faire une très-mauvaise.

ISIDORE.

Laquelle donc, monsieur, sans indiscrétion?

D'OLIBAN.

Eh! ma belle demoiselle, celle de donner ma fille au plus ridicule des maris, et de père devenir tyr... Je n'ose achever. Ma pauvre Joséphine, non, non; tu es trop aimable pour être victime de la nature et de l'hymen. M. d'Anières est un être qui ne te convient pas, et je te demande pardon d'y avoir pensé seulement.

ISIDORE.

Mais, monsieur, on dit cependant que ces époux un peu... un peu bêtes, là, tranchons le mot, sont en ménage ce qu'il faut à une femme.

D'OLIBAN.

On se trompe, mademoiselle. Écoutez bien ceci, vous qui êtes jeune et charmante, vous vous marierez probablement. Défiez-vous : ah!... pardon, vous vouliez répondre.

ISIDORE, riant.

Je voulais dire que je l'espère.

D'OLIBAN.

Eh bien! mademoiselle, ceci s'adresse à vous, à ma fille, et à toutes les jeunes personnes qui seront, comme vous, dans la né-

cessité prochaine de se marier. Méfiez-vous d'un mari bête. Vous croirez le mener en disant. C'est une bête. Point du tout, la bête sera opiniâtre, récalcitrante, d'un entêtement que jamais votre raison ne pourra vaincre : et votre douceur, vos ménagements pour le ramener, ne feront qu'irriter sa brutalité, dont vous pourrez quelquefois recueillir de très-funestes fruits. Qui dit bête au moral, dit sourd au physique. Un sourd et une bête n'entendent pas plus raison l'un que l'autre.

ISIDORE, bas, à Joséphine.

Ah! exceptons-en notre cher sourd d'hier. (Haut.) Monsieur, il y a bien du vrai dans ce que vous avez la bonté de nous dire là.

D'OLIBAN.

Comment, mademoiselle! mais tout en est vrai. Les sots ont toujours été, en général comme en particulier, les fléaux de la terre. Au lieu que, je suppose, je donne ma fille à un homme vif, impétueux, fougueux même, mais spirituel : alors je réponds qu'avec un peu de raison et d'esprit elle-même, elle maîtrisera son maître et son sort. Dans le moment de l'orage, elle sera calme. Le tumulte des sens s'apaisera peu à peu. Une larme sincère, mais adroite, pourtant, tombera de son œil attendri, et l'époux attendri lui-même tombera aux pieds de sa femme, pour lui demander une grâce qu'il obtiendra, parce qu'ils se seront bien jugés tous deux. La femme se sera dit : Il est vif, éteignons sa vivacité à force de ménagement et de tendresse; l'autre aura dit : Elle est bonne et sensible, ne mettons pas sa bonté et sa sensibilité à de trop fortes épreuves. Voilà le calcul de ceux qui ont à la fois un cœur et de l'esprit : mais un d'Anières...

ISIDORE.

Vous l'aviez pourtant choisi, monsieur.

D'OLIBAN.

Ma belle demoiselle, permettez : est-ce que je le connaissais? Accusez-moi, je m'accuse moi-même. Est-ce que je le connaissais? n'est pas la réponse d'un père qui doit connaître celui auquel il va confier le destin d'une fille chérie. Mais que diable voulez-vous? les circonstances, la fortune, une certaine apparence de bonheur qui séduit dans le lointain, et qui s'évanouit quand on approche; enfin, que vous dirai-je?... Je suis un homme, j'ai dû et pu me tromper; mais je suis père, et j'avoue mon erreur sans rougir.

Un père peut-il rougir de révoquer l'arrêt du malheur de sa fille? Tu pleures, mon enfant?

JOSÉPHINE.

Ah! mon père! commandez donc à votre bonté, si vous voulez que je commande à mes larmes.

D'OLIBAN.

Tes larmes nous honorent tous deux, ma fille; elles prouvent que tu dois avoir en moi un bon ami, et que j'ai un trésor bien précieux en toi. Je te dirai plus : l'achat de cette terre où je voulais me fixer ne venait que du désir de ne point me séparer de toi, même en te donnant un époux; mais ton bonheur doit marcher avant le mien. Tu entres dans la carrière de la vie, j'ai presque atteint le terme de la mienne; et c'est toi, digne enfant, c'est toi que je dois rendre heureuse de préférence.

JOSÉPHINE.

Arrêtez, mon père! Plus votre tendresse parle, plus je deviens coupable.

D'OLIBAN.

Et de quoi, ma Joséphine?

JOSÉPHINE.

D'avoir osé me taire.

ISIDORE.

C'est un crime qu'on n'a pas souvent à nous reprocher.

D'OLIBAN.

Allons, achève, mon amie. Un moment d'épanchement soulage le cœur d'un siècle de souffrances.

JOSÉPHINE.

Eh bien, mon père, vous m'avez demandé, avec votre bonté ordinaire, si le mien était sensible...

D'OLIBAN.

Je te le demande encore, déterminé à souscrire à tes vœux, pourvu que la raison soit d'accord avec eux.

JOSÉPHINE.

Il faut que je me le persuade au moins, puisque je me décide à parler.

D'OLIBAN.

Allons, voyons, mon enfant, achève, ne me fais pas languir : tous les moments que la circonspection d'une fille fait perdre à l'a-

veu précis de ses sentiments, sont autant de perdus pour le bonheur d'un tendre père. Parle.

JOSÉPHINE.

Vous allez peut-être trouver étrange l'aveu que vous exigez; mais nous n'y sommes pour rien, mon père, j'ose vous le jurer.

D'OLIBAN.

Je ne te comprends pas : explique-toi donc; voyons.

ISIDORE.

Elle n'en aura jamais le courage. En deux mots, monsieur, le sourd d'hier est M. d'Orbe, mon frère et son amant, qui n'est pas plus sourd que vous et moi, et qui nous a si bien entendus de là où il était, qu'il accourt pour vous demander grâce.

D'ORBE, sortant avec Saint-Firmin.

Oui, monsieur, je suis ce prétendu sourd qu'une gageure, bien moins frivole qu'elle n'a l'air de l'être, a conduit hier dans l'hôtel où nous sommes. En deux mots, j'adore mademoiselle Joséphine. Sa tante me favorisait dans les vœux que je formais pour m'unir à elle, et nous osions espérer votre consentement, lorsque...

D'OLIBAN.

Je sais tout cela, monsieur l'espiègle, car vous en êtes un de la première classe. Mais pourquoi cette surdité?

LE CHEVALIER D'ORBE.

Pour mieux entendre, monsieur; et pour gagner à mon ami que je vous présente, digne et bon ami, auquel je donne en mariage ma sœur que voilà, vingt-cinq louis que vous voudrez bien attester loyalement et légitimement acquis.

D'OLIBAN.

Quand je saurai pourquoi et comment.

SAINT-FIRMIN.

D'Orbe, monsieur, a-t-il soupé ici avec vous?

D'OLIBAN.

Oui, monsieur.

SAINT-FIRMIN.

A-t-il couché ici?

D'OLIBAN, riant.

Oui, monsieur.

SAINT-FIRMIN, tirant une bourse.

Voilà tes vingt-cinq louis... J'ai perdu, et tout perdu.

ISIDORE.

Comment, tout perdu? Ne voyez-vous pas ce qui vous reste?

SAINT-FIRMIN, lui baisant la main

Il a gagné avec mon argent le plaisir d'être auprès de ce qu'il aime. Ai-je tort?

ISIDORE.

Hier, vous aviez raison. Aujourd'hui êtes-vous, à l'argent près, moins heureux que lui? (Il lui baise la main.)

JOSÉPHINE.

M. de Saint-Firmin s'occupe peu de l'argent.

SAINT-FIRMIN.

Je l'ai dit, voilà mon trésor.

ISIDORE.

On vous le conservera en tout temps. Il n'y a pas de gageure qui puisse vous le faire perdre.

D'OLIBAN.

Ah çà! mes enfants, tout cela est à merveille. Mademoiselle d'Orbe, probablement, ne dépend que de son frère; son frère la donne à son ami, cela est bien : mais ma fille promise à ce d'Anières n'est, pour ainsi dire, plus à ma disposition; un maudit dédit (que je payerai pourtant)..., mais cela fera du tapage, et c'est ce que j'aurais voulu éviter.

D'ORBE.

De combien, monsieur?

D'OLIBAN.

Trente mille francs, une bagatelle... Mais c'est un entêté; il voudra plaider; et moi, un procès, ah! dieux!...

D'ORBE.

M'accordez-vous l'adorable Joséphine, monsieur?

D'OLIBAN.

Monsieur l'espiègle, je crois que c'est le plus court et le plus sage; car, avec votre astuce, vous pourriez vous passer de mon consentement, surtout ayant la certitude du sien.

JOSÉPHINE.

Jamais il n'aura l'un sans l'autre, mon père.

D'ORBE, avec noblesse.

Jamais il ne l'eût demandé, mademoiselle. Maintenant, remettez cette affaire entre mes mains, et je vous promets que ce sera lui, d'Anières, qui payera le dédit.

D'OLIBAN.

Ah! cela n'est pas juste.

D'ORBE.

Ne vous inquiétez pas, nous ne lui en ferons que la peur. C'est un être manqué, qui a besoin d'une leçon : je me charge de la lui donner, et bonne[1].

D'OLIBAN.

De quel genre sera-t-elle?

JOSÉPHINE.

De quelque genre qu'elle soit, puisqu'il s'agit d'un être manqué, la leçon manquera son effet.

D'ORBE.

Non : souvent une plaisanterie même a un but sérieux, et c'est celui que je me propose d'atteindre.

D'OLIBAN.

Ah! il n'est question que d'une plaisanterie ; à la bonne heure! Contez-nous donc votre projet.

D'ORBE.

Mon projet est de sonder son courage, et de voir s'il est aussi brave qu'insolent.

ISIDORE.

Un duel, dans ces temps de raison et de sagesse!

D'ORBE.

Je sais, ma bonne sœur, tout ce que tu vas dire; et je vais, moi, t'en épargner la peine. Est-ce à moi, ma chère Isidore, est-ce à ton frère, dont tu connais le cœur brûlant du plus pur amour de son pays, que l'on peut apprendre le vœu de la loi que la nature a gravé dans nos cœurs? Ce cri sublime que l'amour-propre, l'envie, la jalousie, un faux point d'honneur, et mille passions barbares et destructives ont trop souvent étouffé, peut-il cesser de retentir dans le mien, que tu sais avoir été constamment l'ami de ses devoirs?

ISIDORE.

Je te connais, mon frère; continue.

D'ORBE.

Je n'ai qu'un mot à dire. Si la dernière goutte de mon sang est

[1] Voici l'endroit que l'on a choisi pour indiquer que d'Orbe ne veut proposer le duel à d'Anières que par plaisanterie. Il sera bon de développer là les vrais principes contre le duel dans la bouche même de d'Orbe, qui sent qu'un citoyen se doit tout entier à sa patrie.

de droit à ma patrie, pourrais-je ne pas respecter le sang d'un citoyen qui, pour être indiscret et peu réfléchi, n'en est pas moins mon frère, et n'en appartient pas moins à mon pays? Malgré le vice de son éducation, malgré la faiblesse de ses facultés intellectuelles, ne peut-il pas, sous un rapport quelconque, être de quelque utilité à son pays? Laissez-moi faire ce que je médite, et ce que je vais exécuter va précisément le conduire à ce grand but d'utilité. D'enfant qu'il est, je veux essayer d'en faire presqu'un homme, et j'ai l'espoir d'en tirer quelque parti; car, dans le fait, vous l'avez sûrement jugé comme moi : il est plus borné que méchant.

JOSÉPHINE.

Cela est vrai : il faut de l'esprit pour être méchant, et d'Anières n'en est pas là.

D'ORBE.

Non, et il est très-vraisemblable qu'il n'y arrivera point. Mais il peut parvenir à se trouver un cœur qu'on a toujours, mais qu'on oublie quelquefois, ou dont on ne s'aperçoit pas. Je fais mon devoir d'en faire à peu près quelque chose au nom de ce cœur. Quant à l'esprit, qui sait? le cœur en fera peut-être quelque chose aussi.

D'OLIBAN.

Cela est difficile, mais non pas impossible. Au reste, encore deux mots sur cet atroce duel. Je consens à ce que vous allez faire, puisque je vois que le résultat en est utile. Mais combien j'ai toujours détesté cette effroyable manie que rien ne peut justifier! Point de sermons. Il n'y a pas un seul être sentant et pensant qui ne conçoive combien cette mesure, pour quelque cause que ce soit, répugne à la raison et blesse la nature. Embrassons-nous : je ne faisais que vous soupçonner digne d'être mon gendre; à présent, j'en suis sûr.

JOSÉPHINE.

Le cœur d'une amante n'est pas aussi défiant que celui d'un père, et cela est tout simple. Une amante honnête ne voit son bonheur que dans une union légitime avec son amant. L'amour peut se tromper. Un bon père ne voit que le bonheur de son enfant, et il voudrait que l'amour ne trompât pas la raison et la nature.

ISIDORE.

Voilà précisément la position de mon frère et de mon amie. Ah!

si mon frère ne la rendait pas heureuse, cette aimable amie, bientôt mon frère n'aurait plus de sœur.

D'ORBE, l'embrassant.

Nous fraterniserons longtemps.

D'OLIBAN.

J'en accepte l'augure, et je crois à son accomplissement.

JOSÉPHINE.

Tout mon cœur me le dit.

D'ORBE.

Et tout le mien l'assure. Car qu'est-ce que mon cœur, si ce n'est vous qui le remplissez tout entier?

D'ANIÈRES, dans la coulisse.

Pétronille.

JOSÉPHINE.

J'entends d'Anières.

D'ANIÈRES.

Comment trouvez-vous cette impertinente-là, qui m'enferme à double tour?

D'ORBE.

Retirez-vous tous dans cette chambre à côté, et laissez-moi un moment seul avec lui.

(Tous se retirent dans la chambre à côté.)

SCÈNE VI.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, cachés, excepté D'ORBE, PÉTRONILLE, D'ANIÈRES, qui paraissent successivement.

D'ANIÈRES, criant.

Pétronille, viendras-tu m'ouvrir cette maudite porte?

PÉTRONILLE.

J'y cours. (Elle traverse le théâtre, et dit à d'Orbe.) Je vais, par la même occasion, lui donner votre lettre.

D'ORBE.

Non, rends-la-moi... C'est moi qui dois lui apprendre à la lire. Va vite le délivrer, et amène-le ici.

PÉTRONILLE.

Dans l'instant.

D'ORBE, seul.

Puisque en général les sots sont arrogants, et souvent même très-insolents, il faut les punir, sans y mettre trop de sévérité, mais

assez pour les corriger. Le voici : tenons-nous un moment à l'écart.

D'ANIÈRES, se croyant seul.

C'est, parbleu! bien heureux qu'on me tire de ma maudite cellule, où j'enrageais, depuis que je suis réveillé, contre ce sourd. Ah! j'enrageais. Si ce n'avait été quelques restes du souper, quelques bouteilles de vin encore pleines, j'aurais passé une fort mauvaise nuit. Ah! chien de sourd, si je te retrouve jamais, tu me le payeras.

D'ORBE, paraissant.

Combien, monsieur?

D'ANIÈRES, effarouché.

Ah, mon Dieu! le voilà encore. Que me veut-il donc? Voyons, car, en vérité, il me rend fou.

D'ORBE.

Je veux vous rendre sage, et cela par le moyen d'une petite correction, dont il me paraît que vous avez grand besoin.

D'ANIÈRES, épouvanté.

(Bas.) Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? (Très haut.) Monsieur...

D'ORBE.

Ne criez pas, je vous entends. Savez-vous lire?

D'ANIÈRES.

Mais je m'en flatte.

D'ORBE.

Eh bien, lisez, monsieur, lisez tout haut.

D'ANIÈRES, à part.

Il entend tout seul à présent.

D'ORBE.

Lisez donc, monsieur.

D'ANIÈRES.

Un moment, monsieur! C'est que l'écriture...

D'ORBE.

Elle vaut au moins la vôtre, que j'ai eu la complaisance de lire couramment. (Avec un geste menaçant.) Allons, monsieur, dépêchez-vous.

D'ANIÈRES.

M'y voilà, monsieur. (Il lit.)

« Monsieur d'Anières, (oui, c'est mon nom)

« Si vous m'avez cru sourd, vous vous êtes trompé. J'ai entendu

« tout ce que vous avez dit hier à souper. Un lâche seul peut abu-
« ser de l'infirmité que je feignais, pour insulter celui qui en est at-
« teint. Ainsi je me flatte que vous ne voudrez pas passer pour tel,
« et que vous me ferez raison. L'on vous dit gentilhomme, je le
« suis ; nous pouvons nous mesurer. Réponse prompte et satisfai-
« sante à votre serviteur. D'ORBE. »

D'ORBE.

Vous avez lu : vous n'avez point votre épée, mais voilà deux pistolets ; cela revient au même.

D'ANIÈRES.

Non, monsieur, cela ne revient pas du tout au même. Je ne me bats point au pistolet.

D'ORBE.

Allez donc chercher votre épée ; je vous laisse le choix des armes.

D'ANIÈRES.

Ni à l'épée, monsieur.

D'ORBE.

A quoi donc vous battez-vous, monsieur?

D'ANIÈRES.

A rien, monsieur ; et je m'en fais gloire. Oh ! je ne suis pas de ces férailleurs qui tuent tout le monde pour une mouche.

D'ORBE.

Et quand on vous insulte?

D'ANIÈRES.

C'est avec la langue. Eh bien ! c'est avec la langue que je me bats.

D'ORBE.

Et quand vous insultez?

D'ANIÈRES.

Jamais cela ne m'est arrivé.

D'ORBE.

C'est-à-dire que vous avez fait votre coup d'essai sur moi. Eh bien ! monsieur, je me trouve très-insulté par vous. J'ai des témoins de vos insultes, ils le seront de notre combat... Choisissez, de l'épée ou des pistolets.

D'ANIÈRES.

Mais, monsieur... (*A part.*) Il n'était pas sourd ! Ah ! si je l'avais su... (*Haut.*) Faut-il donc absolument se battre à l'épée ou au pistolet, pour une bagatelle comme cela?

D'ORBE.

Une insulte, une bagatelle! Vous n'êtes pas militaire, monsieur le gentilhomme! je le vois bien.

D'ANIÈRES.

Non, monsieur; je n'ai pas cet honneur-là.

D'ORBE.

Eh bien, monsieur, puisque je ne puis tirer de vous la satisfaction qui m'est due par les armes, il faut au moins que vous la donniez, en vous avouant coupable de mauvais procédés devant ceux qui en furent témoins.

D'ANIÈRES.

Ah! bien volontiers, monsieur; dès que j'ai eu tort, j'en conviendrai devant le monde entier. Je ne vois point de honte à convenir qu'on a eu tort.

D'ORBE, qui a écrit un mot.

Vous avez de la sagesse dans ce moment. Il faut tâcher d'en avoir toujours. Signez.

D'ANIÈRES.

Quoi?

D'ORBE.

Lisez avant; vous le saurez.

D'ANIÈRES, lisant.

« Je, soussigné, prie M. le chevalier d'Orbe, capitaine de cava-« lerie, de recevoir mes excuses des choses qui ont pu lui parai-« tre offensantes dans ma conduite envers lui... A l'hôtel *Saint-« Omer*, à Avignon. »

Il faut signer cela?

D'ORBE.

Oui, monsieur.

D'ANIÈRES.

Mais c'est convenir que je vous demande grâce : pourquoi?

D'ORBE, prenant les pistolets.

Voilà ma réponse, et finissons; car si je vous ennuyai hier, vous me rendez le change aujourd'hui, je vous en avertis.

D'ANIÈRES.

Eh bien! je vais signer.

D'ORBE.

Non, vous n'avez pas fait de façon pour m'outrager, et vous en faites pour vous excuser; non. Allons, monsieur, en garde.

D'ANIÈRES, s'asseyant.

Je signe, monsieur. (D'Orbe frappe des mains; tous viennent.)

D'ORBE.

Ajoutez, monsieur, que vous consentez à ce que Joséphine d'Oliban soit mon épouse, et non la vôtre.

D'ANIÈRES, se relevant.

Oh! pour celui-là, non, par exemple.

D'ORBE, les pistolets à la main.

Disputons-la, elle vaut bien la peine que l'on combatte pour elle.

D'ANIÈRES.

Quel homme, grands dieux! il faut toujours se battre avec lui. Eh bien! allons, je vous la cède, et la raison me l'ordonne : car supposons que je veuille me battre (ce que je n'aime point du tout), de deux choses l'une : ou vous me tuerez, et alors je n'épouserai point mademoiselle Joséphine; ou je vous tuerai, et dans ce cas-là il faudra m'enfuir. M. d'Oliban ne donnera pas sa fille à un meurtrier. Ainsi, toutes réflexions faites, je vous la cède, d'autant qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement.

D'ORBE.

Cela peut être; mais ce que j'aime en vous, c'est cette logique supérieure qui vous a dit si philosophiquement que la prudence valait mieux que le courage. L'un expose tout, l'autre n'expose rien. Ah! c'est bien, très-bien! Allons, signez que vous renoncez à mademoiselle d'Oliban.

D'ANIÈRES, signant.

Bien volontiers; parce que par ce moyen-là le père me payera le dédit de trente mille francs, et en vérité c'est tout gain.

D'ORBE.

Comment! on vous payera un dédit? Vous n'y pensez pas! C'est à vous à payer le dédit, suivant toutes les lois; et vous le payerez.

D'OLIBAN.

Non, d'Orbe, je l'en dispense; je me trouve trop heureux de pouvoir donner ma fille à celui qui la méritait.

D'ANIÈRES.

Ah bien! vous étiez là donc? Il y a donc de la tricherie dans tout cela?

D'OLIBAN.

Non, il n'y a que de la raison. C'est M. d'Orbe que ma fille

aime; donc il est clair que c'est le seul époux qui lui convienne. Il saura la défendre, lui : c'est un brave militaire. Tant pis pour vous, si vous ne l'avez pas mis à même de la conquérir.

D'ANIÈRES.

Faudra-t-il payer le dédit?

D'ORBE.

Non; mais il faudra assister au repas de noces qui va se faire tout à l'heure. Justement, voici Pétronille qui vient nous l'annoncer.

PÉTRONILLE.

Justement, monsieur l'aimable sourd.

D'ORBE.

Nous y allons, mon enfant.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME LEGRAS.

MADAME LEGRAS.

Eh bien! messieurs et dames, qu'attendez-vous? Le déjeuner est prêt. Vous êtes tous contents, à ce qu'il me semble.

D'ORBE.

Tous, (montrant d'Anières) même monsieur.

ISIDORE.

Ah çà, mon frère, j'espère que vous ne tarderez pas à penser..?

D'ORBE.

Je vous entends... Saint-Firmin, donne-moi la main.

SAINT-FIRMIN.

Qu'en veux-tu faire?

D'ORBE, la mettant dans celle de sa sœur.

La mettre à sa place, et qu'elle n'en sorte plus.

ISIDORE.

Pas plus qu'il ne sortira de mon cœur.

SAINT-FIRMIN.

Vous me volez, adorable Isidoré! mais j'aurai ma revanche.

D'OLIBAN.

Je ne sais pas ce que pensent les vieillards, en voyant le bonheur de la jeunesse; mais j'atteste, moi, que je rajeunis quand je la vois sagement heureuse.

D'ANIÈRES.

Eh bien! regardez-moi, et rajeunissez; car je suis sage de

ne point me marier, et par conséquent heureux. Allons déjeuner.

D'OLIBAN.

Allons, mes enfants, je ne suis point amoureux, mais j'ai faim. Je me prête à vos plaisirs honnêtes : prêtez-vous aux miens, et ne nous séparons jamais.

(A d'Orbe.) Vous voilà mon fils, puisque je vous donne ma fille. Je ne vous recommande pas son bonheur, c'est le vôtre. Saint-Firmin, soyez notre ami, et que cette charmante sœur de ma fille soit toujours près de son cœur. Si vous avez des enfants, comme je l'espère, évitez l'erreur dans laquelle j'allais tomber. Unissez l'âme à l'âme, et vous et vos enfants serez tous heureux.

FIN DU SOURD, OU L'AUBERGE PLEINE.

LEMERCIER.

PLAUTE,

OU

LA COMÉDIE LATINE.

NOTICE SUR LEMERCIER.

LEMERCIER (Népomucène-Louis), l'un de nos poëtes les plus féconds et les plus variés, naquit à Paris, en 1771. A l'âge de seize ans il composa une tragédie, *Méléagre*, qui fut jouée au Théâtre-Français, sur un ordre obtenu par la princesse de Lamballe, qui était la marraine de Lemercier. Les applaudissements que le public accorda à l'âge de l'auteur, plus qu'à l'œuvre même, ne l'éblouirent point; il retira sa pièce après la première représentation.

Le grand drame de la révolution qui survint semble s'être ensuite emparé de toute son âme, et n'avoir laissé aucune place aux travaux poétiques. Ce fut seulement en 1795 qu'il rompit de nouveau le silence : le *Lévite d'Éphraïm*, tragédie en cinq actes, et *le Tartufe révolutionnaire*, comédie en cinq actes, parurent successivement au Théâtre-Français.

Lemercier avait vingt-cinq ans lorsqu'il fit représenter son *Agamemnon* (1797), tragédie où il sut fondre habilement les beautés éparses dans Eschyle, Sénèque et Alfieri, qui ont traité le même sujet. Aucun ouvrage de l'auteur n'a obtenu ni mérité plus de succès. C'est une des meilleures pièces du théâtre moderne. La tragédie d'*Ophis* (1798), composition toute romanesque, et dont le sujet est pris de l'histoire d'Égypte, dut aux circonstances la meilleure part de son succès : c'était, en effet, le temps où le général Bonaparte venait d'occuper le Caire. Les deux jeunes gens, le poëte et le guerrier, s'étaient liés d'amitié dès 1795. Une lecture de la pièce avait eu lieu devant Bonaparte avant son départ, et le général avait proposé à l'auteur de l'emmener avec lui.

En 1799, parut le poëme des *Quatre Métamorphoses*, où l'on retrouve tout le talent et aussi, malheureusement, un peu de la licence de Pétrone.

En 1801, parut la comédie de *Pinto*. Cette pièce et la tragédie d'*Agamemnon* sont, dans des systèmes différents, les meilleurs titres de Lemercier à la célébrité. Le sujet et le but de ce drame d'un genre tout nouveau appartiennent à la tragédie, les détails et les moyens à la comédie. Voici, du reste, en quels termes l'auteur lui-même a expliqué sa conception : « Mon but, dit-il, en composant cette comédie, a été de dépouiller une grande action de tout ornement poétique qui la déguise, de présenter des personnages parlant, agissant comme on le fait dans la vie, et de rejeter le prestige, quelquefois infidèle, de la tragédie et des vers. Heureux si, après m'être efforcé dans *Agamemnon* de prouver mon respect pour les lois de Melpomène, je pouvais ouvrir une route nouvelle au théâtre, où l'on suit trop souvent les ornières des chemins battus! » Il fallait infiniment d'esprit pour présenter sous un aspect comique la révolution qui mit la maison de Bragance sur le trône de Portugal. Le succès a justifié l'audace de Lemercier.

Il réussit moins, quelques années après, dans des innovations plus hardies. *Plaute*, malgré le mérite réel de cette composition, eut peu de succès au Théâtre-Français. Dans cette comédie l'auteur a imité quelques scènes de Plaute lui-même « Mais une conception ingénieuse, dit Chénier, et qui appartient à M. Lemercier, c'est de représenter le poëte comique conduisant « une intrigue réelle, faisant agir des personnages et les peignant à mesure « qu'ils agissent. L'esclave d'un meunier fonde la comédie latine; et le mé-

« rite de cette peinture originale n'a pas échappé à l'attention des connaisseurs. » Les *Voyages de Scarmantade* furent mal accueillis à l'Odéon. Le vaisseau de *Christophe Colomb*, joué sur le même théâtre en 1809, échoua au milieu des sifflets.

Une des œuvres les plus originales de Lemercier est son poëme philosophique et satirique intitulé *la Panhypocrisiade*. Tous les défauts et toutes les qualités de l'auteur se retrouvent au plus haut degré dans cet ouvrage, lequel fut d'ailleurs vivement attaqué lors de son apparition (1817).

Bien que les chefs de l'école romantique ne reconnaissent point Lemercier pour leur prédécesseur, qu'ils aient tout à fait manqué de justice envers lui, et que lui-même, dans son Cours de littérature, ait désavoué leurs doctrines, il n'en doit pas moins être considéré comme l'initiateur des réformes qui se sont accomplies de nos jours dans les doctrines littéraires. Ses tentatives d'innovation ne furent point toujours heureuses; il pèche souvent par défaut de goût; son style est souvent incorrect, bizarre, sans harmonie; mais une franche et véritable originalité rachète tous ces défauts.

Lemercier fut reçu en 1819 à l'Académie française, en remplacement de Naigeon. Il mourut en 1840. On a dit sur sa tombe : « Nous avons perdu un caractère. » Toute sa vie, en effet, avait été marquée par des actes de loyauté, et l'indépendance de son caractère avait égalé celle de son talent. Il avait, sous le consulat, obtenu la croix d'Honneur. A l'avénement de Napoléon à l'empire, il crut son honneur terni s'il s'engageait à de nouveaux services, et il renvoya à l'empereur sa croix, en y joignant une lettre pleine d'une honorable franchise. Il garda la même indépendance vis-à-vis de la restauration.

Cet homme, d'un savoir si étendu et si varié, montrait d'ailleurs dans la conversation une bonhomie charmante. « Savez-vous, disait M. de Talleyrand, quel est l'homme de France qui cause le mieux? c'est Lemercier. » On a mis sur sa tombe, d'après sa demande, cette simple inscription, qui respire la noble fierté de l'honnête homme : *Il fut homme de bien et cultiva les lettres.* Parmi ses nombreuses productions, dont on trouve une liste très-complète dans la *France littéraire*, il faut distinguer encore, après celles dont nous avons déjà fait mention, *Homère*, *Alexandre*, l'*Atlantiade* et *Moïse*, poëmes publiés séparément, et les deux premiers à un assez long intervalle des deux autres, mais qui, dans l'idée de l'auteur, étaient destinés à former un seul ouvrage, où il s'était proposé de peindre la législation, les sciences, la poésie et la guerre, sous les traits des hommes dont la supériorité dans ces différentes carrières est incontestable.

PROLOGUE.

MERCURE, THALIE.

THALIE.

Seigneur Mercure, ici qui vous fait donc venir?
Est-ce que Jupiter, pendant la nuit prochaine,
Vous a chargé de vous tenir
A la porte d'une autre Alcmène,
Tandis que ses bontés pour quelque Amphitryon
S'amuseraient encore à dorer la pilule
Par qui la naissance d'Hercule
Attira ma dérision?

MERCURE.

Thalie, épargnez-nous les traits du ridicule,
Et des dieux ménagez le roi.
Son tonnerre est plus fort que n'est votre férule :
Malheur à qui se joue à plus puissant que soi!

THALIE.

J'ai droit de me moquer de quiconque est risible :
Du vieux Destin il sait l'arrêt.
Gêner mes libertés n'est pas longtemps possible.
S'il tonnait pour cela, Momus m'en vengerait;
Tout l'avenir le raillerait;
Car, ainsi que l'Amour, le rire est invincible;
Mais le haut Jupiter dédaigne un malin trait.
Mon esprit moqueur ne consterne
Que les humbles mortels ou qu'un dieu subalterne.

MERCURE.

Je suis un dieu d'esprit, au-dessus des propos.

THALIE.

Vanter l'esprit qu'on a, c'est risquer la satire :
Ne parlez pas du vôtre, ou craignez les bons mots.

MERCURE.

D'où vient que mon seul nom toujours me les attire?

Que de maris trompés sans moi seraient plus sots!
Parfois n'est-il pas doux, aux Thébains qui reviennent,
Que mon honnêteté place sur leur chemin
De bons valets qui les retiennent,
Lorsque, amoureux acteur, un dieu les double enfin?
Malgré les envieux, à la ville, en province,
On m'honore, et l'on sait que des amis du prince
L'ami de Jupiter est le patron divin.
Espérez-vous, indiscrète Thalie,
En me raillant être bien accueillie?

THALIE.

A vos craintes, je m'aperçoi
Que le titre de Plaute, affiché dans la ville,
Rallume votre injuste bile
Contre un comique auteur qui railla votre emploi.

MERCURE.

Oh! que de tant de hardiesse
Il fut bien châtié par moi!
Protecteur des larrons et de tous gens sans foi,
Je leur fis un butin de toute sa richesse.

THALIE.

Le plus grand de ses biens ne lui fut pas ôté.

MERCURE.

Quel était ce bien?

THALIE.

La gaieté,
Une âme forte, et l'art de peindre la faiblesse
De la bizarre humanité.
Lui-même est aujourd'hui le sujet de sa pièce,
Hommage à Plaute mérité.
Ce père de la comédie,
Qui fut un de mes premiers fils,
Ne fit pas larmoyer ma figure enlaidie;
Et devant les Romains, sur ma scène applaudie,
Là montra sans grimace abandonnée aux ris,
Vive en son naturel, et, d'une main hardie,
Arrachant aux regards surpris
Des ridicules et des vices
Les masques rehaussés par un vrai coloris.
Cet art, qui du public le rendit les délices,
Sur Térence plus pur lui fit gagner le prix.

MERCURE.

Je le sais, et j'en eus dépit au fond de l'âme.
Mais quoi ! me souvenant que Plaute me fit voir
En complaisant valet d'une adultère flamme,
Par votre Molière, madame,
Je lui fis voler son miroir.
Ce grand peintre des cœurs effaça ses ouvrages
Par la franche couleur des siens;
Et tous ses naïfs personnages
Seront à jamais les soutiens
De son renom, fondé sur d'éternels suffrages.
Oui, grâce à la publique voix,
Plaute est anéanti par l'éclat de Molière :
Molière, envisageant les grands et les bourgeois,
Les travestit si bien, prit si bien leur manière,
Qu'aux tableaux égayés par sa docte lumière,
Nous autres dieux avons ri maintes fois
Qu'il ait fait de bon cœur rire même les rois,
Dont la grave mine est si fière !

THALIE.

Oui, sans bouffonnerie il a su plaire à tous.
Son style plein de verve est plaisant, vif et doux :
Son mime de chacun prend le ton et le geste;
Noble comme Térence, il fait parler Alceste;
Prompt et gai comme Plaute, agir Sosie et vous :
C'est là que son goût vrai surtout se manifeste.
Sa sagesse n'eut point ce dédain singulier
Du gros rire du peuple et du ton familier.
Quand son bon Chrysalde conteste,
Il rappelle sans fard, par le plus simple mot,
Et son rôt qui se brûle, et le sel de son pot.
Plus d'un chef-d'œuvre nous l'atteste,
Ses acteurs parlent net en leur profession;
Le bûcheron, fagot; l'imposteur, onction;
Le médecin, purgation...
Je consens qu'aux maris, pour cause,
On sauve la naïveté
De l'épithète qui les glose :
On ne rira pas moins de leur morosité;
Car adoucir pour tous le terme inusité,
Pour eux n'adoucit pas la chose.

Mais je veux que la vérité
Repousse du faux ton l'uniforme système,
Que l'auteur disparaisse, et que le vice même
Soit traîné sur la scène en propre original,
Et qu'on craigne un peu moins de sembler trivial
Par la force comique et l'enjoûment extrême.
En ses vivants effets Molière est sans égal;
On dirait que partout sa raison inflexible,
Pourchassant les travers, veut les mettre aux abois.
Si même son art infaillible
Ne put les corriger, rendre les cœurs plus droits,
C'est que l'homme est incorrigible.

MERCURE.

Les Ménechmes, qu'ici Regnard fit revenir,
Annonçaient un rival à votre époux unique.

THALIE.

On sent trop l'écrivain à son style caustique;
Molière de trop d'art eut l'art de s'abstenir;
Et, comme a dit le satirique,
J'ai sur mes brodequins grand'peine à me tenir,
Tant, depuis son trépas, je suis mélancolique!
Ce n'est donc point pour le lui comparer
Qu'on ose ressusciter Plaute;
Et ce n'est qu'un portrait qu'on essaye à montrer
Du modèle premier d'une gloire si haute.
Melpomène a su plaire en rouvrant le chemin
Où passa chez les Grecs le cothurne tragique;
On peut se plaire à voir dans le pays latin
Où marcha la muse comique.

MERCURE.

De quel œil pensez-vous que les Parisiens
Verront la comédie antique,
Si votre art nouveau ne s'applique
A rajeunir son masque et ses traits anciens?

THALIE.

Peut-être ils jetteront un œil de complaisance
Sur l'image de Plaute au vieux temps des Romains,
Trouvant à peindre en eux tous les travers humains
Dont les Français encor peignent l'extravagance.
Les spectateurs seront, je pense, récréés,
Si de cet auteur-là le caractère brille,

De l'entendre au milieu de ceux qu'il a créés,
Comme un père dans sa famille.

MERCURE.

Moi, qui n'oubliai pas là-haut
Comme avec irrévérence
Fit parler les dieux ce marand,
Je veux par vingt sifflets tirer de lui vengeance...

THALIE.

Ah! pour un dieu d'esprit, vous êtes par trop vif!
Est-ce que sans entendre un vrai public condamne?
J'en appellerais, moi, comme mon Métromane,
Du parterre en tumulte au parterre attentif;
Le public est un juge éternel, pur et sage,
Qui prévoit tout, sent tout, peut tout apprécier :
Il sait ce qu'aux auteurs coûte le moindre ouvrage;
Et, bien loin de les effrayer,
Avec bonté les encourage.
Le talent des acteurs qui pourront m'appuyer
Des faveurs de ce juge eut plus d'un témoignage,
Et ce n'est qu'en leur jeu que j'ose me fier.

MERCURE.

Eh bien, tirez-vous-en, je vais souffler l'orage.

THALIE.

Adieu donc! J'ai regret, ici seule avec vous,
De n'avoir nul témoin de notre dialogue.
Si l'on vous entendait, ce partial courroux,
Blessant les gens sensés, plaiderait bien pour nous,
Et nous servirait de prologue.

FIN DU PROLOGUE.

PLAUTE,

OU

LA COMÉDIE LATINE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

PLAUTE, poëte comique.
EUCLION, oncle de Leusippe.
DÆMONE, frère d'Euclion.
LEUSIPPE, fils de Dæmone.
ÉPIDIQUE, esclave de Leusippe.
ZÉLIE, veuve romaine.

La scène se passe aux environs du port d'Ostie. Plusieurs bâtiments se découvrent sur les côtés du théâtre; vers le milieu est une masure, sur le seuil de laquelle on voit la statue d'un dieu des foyers : cette ruine est attenante à l'une des maisons.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLAUTE, seul.

Que de mon mauvais sort j'ai lieu d'être fâché!
S'il me traite si mal, ce n'est pas par ma faute...
Qui l'eût dit, que le pauvre Plaute
Dût à tourner la meule être un jour attaché!
Que lui sert toute la doctrine
Qu'il puisa dans les bons écrits?
Hélas! n'en a-t-il tant appris
Que pour gagner son pain à moudre la farine?
— Allons, Plaute, tais-toi : tu raisonnes très-mal.
Les livres qu'Athènes renomme
T'instruisent à lutter contre un destin fatal :

Et c'est là des leçons la plus utile à l'homme.
Souffre donc tout en sage ; et considère comme
Les humains sur la terre ont tous un sort égal,
Depuis toi, si chétif, jusqu'au fier Annibal,
Héros qui l'an dernier fut si terrible à Rome,
Et qu'à son tour pourtant fit tomber un rival.
— Je réponds à cela, Plaute, et non sans justesse,
Que, n'étant ici-bas consul ni général,
Tu n'as pas tant besoin d'éprouver ta sagesse.
Pour vivre philosophe avec quelque succès,
Que sert de t'exercer à vaincre les excès
D'une pitoyable détresse?
Négociant honnête, ainsi que tu le fus,
Ayant bon lit et bonne table,
Un manteau moins usé, décence convenable,
Car la nudité rend confus,
Tu serais plus heureux, et non moins estimable.
Si les Carthaginois, près des murs de Sarsine,
En fuyant ne t'eussent pas pris
Tes biens, ton coffre-fort, et tes chers manuscrits,
Tu coulerais tes jours avec les beaux esprits,
En sage de meilleure mine;
Et plus d'un parasite, en goûtant ta cuisine,
Vanterait tes travaux, et tu vaudrais ton prix.
Entends-tu cela, Plaute? — Oui; mais Plaute y réplique
Que, né d'une humeur fantastique,
S'il eût trop savouré cette félicité,
Son aveugle amour-propre eût dédaigné peut-être
La douce médiocrité,
Bonheur qu'il eût pu méconnaître,
Et seul bien qu'il envie en son adversité.
J'ajoute que, plus riche, il serait plus vanté.
A l'encens des flatteurs l'orgueil se laisse prendre :
Qui sait de mes talents si moi-même entêté,
Je ne me fusse cru le vainqueur de Ménandre,
Avant même d'avoir lutté?
Que dis-je? du Destin le bizarre caprice,
En préservant ma vanité,
Ne me rend pas ce seul service.
Au milieu des humains saurait-on même agir,
Si l'on ne les eût vus sous leur diverse face?

Je tirerai du moins ce fruit de ma disgrâce,
Que, jeté bas sans que j'aie à rougir,
Je puis m'élever haut sans que rien m'embarrasse.
— A merveille! frais-tu jusques à te louer
De ce maudit hasard qui toujours te ballotte
Et qui se plaît à te jouer?
— Eh! pourquoi non? L'art que cultive Plaute
Doit chercher à s'instruire en tous les rangs divers :
Heureux, j'ai vu les grands, j'ai connu leurs travers;
Malheureux, des petits j'achève ici l'étude;
Et le hasard, propice ou rude,
M'apprend comment partout je ferai dans mes vers
Parler les bons et les pervers.
Ainsi, des gens de toute classe,
A mon gré, j'étudie et les tons et les airs;
Et par tous les états le ciel veut que je passe,
Jadis maître, aujourd'hui valet,
Pour que naïvement j'en trace
Un tableau vivant et complet.
Patience! qu'un jour Minerve me seconde,
Et mes brodequins imprévus
Iront faire rire le monde,
Des vices effrontés que chez lui j'aurai vus.
— Seigneur Plaute, arrêtez : car en son monologue
Votre superbe esprit s'échauffe tant soit peu.
— Eh, non! toujours en nous c'est ainsi qu'avec feu
Naît du pour et du contre un secret dialogue,
Et que, du sort nous allégeant les coups,
Pour mieux tromper nos maux et mieux nous en distraire,
Notre babil imaginaire
Étourdit nos chagrins, et nous enlève à nous.

SCÈNE II.

PLAUTE, LEUSIPPE.

LEUSIPPE.

Épidique, est-ce toi?

PLAUTE.

Non : c'est Plaute, qu'arrête
L'attrait de respirer l'air si pur du matin.
Compagnon du meunier voisin,

Je rêve en mon loisir, content qu'un jour de fête
Ait suspendu pour moi le travail du moulin.
Mais employez mon zèle ; et, pour un prix modique,
Plaute agira pour vous aussitôt qu'Épidique :
Car, jadis fortuné, je dépensai mon bien
A rendre gratis des services ;
Mais, n'en ayant plus le moyen,
Sans honte d'être gueux, je vends mes bons offices,
Pensant qu'être honnête homme en ne possédant rien
Vaut bien mieux que d'avoir beaucoup d'or et des vices.

LEUSIPPE.

Ce langage de toi jamais ne me surprend :
Comme l'esclave Ésope, ici, tu moralises,
Et déjà te singularises
Par des subtilités au-dessus de ton rang.

PLAUTE.

L'homme qui pense est-il grand ni petit sur terre?
Je ne fais que du pain, et suis encor tout fier
D'en avoir, sans que ma misère
Ait à fléchir sous un patron altier.
Mon seul lien, seigneur, est un penchant sincère
Pour vous, à qui je dois mon gain chez ce meunier.

LEUSIPPE.

Ton salaire est trop peu de chose...

PLAUTE.

Peu de chose est beaucoup pour qui n'a rien, et plus
Qu'un pont d'or qu'on fait pour Crésus :
C'est le besoin en tout qui mesure la dose.
Enfin, je vous dois tout ; j'en suis reconnaissant :
A vous le témoigner un sentiment me lie ;
Et j'aime en vous, d'ailleurs, jusqu'à votre folie :
Cela vous soit dit en passant.

LEUSIPPE.

Je te retirerais de ta triste fortune,
Si j'étais opulent.

PLAUTE.

Ou bien, moins dépensier.
Puis à votre âge on n'a qu'un père pour banquier ;
Et convenez, seigneur, que la blonde et la brune
Tirent plus d'un effet sur lui chaque quartier.
Vos Phrynés savent ce métier :

Heureux encor si vous n'en aviez qu'une!
Pardonnez, s'il vous plaît, à mon ton familier.

LEUSIPPE.

Quoi, Plaute, as-tu donc su que je suis infidèle,
Et qu'une jeune esclave amenée en ce port...?

PLAUTE.

Vous émeut d'un si beau transport,
Que l'aimable Zélie est au rebut pour elle.

LEUSIPPE.

J'en ai quelques remords... Mais Pulchrine est plus belle;
Pulchrine est dans les fers! ses larmes, ses malheurs
Relèvent à mes yeux sa grâce naturelle...

PLAUTE.

Oui, rien n'est plus touchant qu'une maîtresse en pleurs.

LEUSIPPE.

Un pirate insolent la tient sous sa tutelle :
De parents qu'elle ignore elle est née en ces lieux,
Mais illustres, sans doute; et sa décence est telle,
Que je la crois au moins d'un sang...

PLAUTE.

Du sang des dieux.

LEUSIPPE.

Des nochers audacieux
L'enlevèrent alors que la guerre punique
Emporta jusque dans l'Afrique
De nos bords dévastés le butin précieux.
Elle m'a tout conté : tiens, que je te confie...

PLAUTE.

Dites: ces vols, ces rapts, tous ces jeux des destins,
Ce sont ressorts de comédie
Très en vogue chez nos Latins.
Ils sont fort de mon goût; j'ai cultivé leur muse;
Et des amants surtout la passion m'amuse.

LEUSIPPE.

Figure-toi donc qu'un beau soir,
Me promenant sur le rivage,
Un navire me la fit voir
Tandis qu'il mouillait sur la plage.
Quel spectacle! Un concours de soldats, de marins,
Sur deux files rangeait trente femmes plaintives;
Et leurs ris brutaux et malins

Insultaient la pudeur des plus belles captives.
Quel affront pour Pulchrine! elle dont le maintien
En tout est la noblesse même!
Leur gaieté redoublait cette tristesse extrême
Que son premier regard fit distinguer au mien.

PLAUTE, ironiquement.

Le regard en dit tant! un coup d'œil fait qu'on aime.

LEUSIPPE.

Cher Plaute, que tu m'entends bien!
Que d'esprit dans cette parole!

PLAUTE.

Aussi de confident veux-je garder le rôle:
Mon mérite, avec l'air frivole,
Est de tout bien saisir et de n'oublier rien.
Donc, sans autre préliminaire,
A l'aimable beauté vous jurâtes alors...

LEUSIPPE.

Que, pour la fixer sur nos bords,
J'acquitterais bientôt sa rançon au corsaire,
Dût-elle coûter des trésors.

PLAUTE.

Et vous n'avez pas une mine!
Bon; voilà comme un fol amant
Croit pouvoir ce qu'il s'imagine,
S'engage, promet, jure, et très-innocemment.

LEUSIPPE.

Épidique est chargé de remplir ma promesse.

PLAUTE.

Votre valet?

LEUSIPPE.

Lui-même.

PLAUTE.

Ah! fort bien! sa souplesse
Acquittera votre serment:
Vous aurez le profit, lui la scélératesse.

LEUSIPPE.

Que veux-tu, Plaute? égard, raison,
Ne seraient pour moi de saison,
Si Pulchrine restait la proie
De ces vils ravisseurs, fléaux de sa maison.
Ses chagrins, sa vertu, qui me semble héroïque,
Voilà mes intérêts sacrés!

PLAUTE.

Beaux prétextes dont vous couvrez,
Messieurs les amoureux, le désir qui vous pique.
Mais votre éloquence emphatique
N'a jamais le ton plus comique
Que quand vous vous désespérez.

LEUSIPPE.

Cesse de plaisanter; ce n'est point raillerie :
Mon âme est de ses maux tellement attendrie,
Par tant d'appas divers elle m'a su lier,
Que jamais, non jamais, je ne puis l'oublier.

PLAUTE.

Même chose autrefois fut jurée à Zélie :
Moi-même, en vos amours vous servant de valet,
Je le lui dis pour vous à l'appui d'un billet;
Et pourtant votre cœur l'oublie!
Vous savez à quel point je lui porte intérêt;
Que c'est une femme accomplie :
Car si je n'eusse appris quelles sont ses vertus,
Et qu'à vous marier tendait cette aventure,
Je ne m'y fusse en rien mêlé, je vous l'assure.
Me verrait-on traité si mal du dieu Plutus,
Si mon honneur prenait conseil du dieu Mercure?

LEUSIPPE.

Peu sensible et comptant beaucoup sur ses appas,
Elle pourra pleurer de me voir infidèle,
Mais n'en mourra point.

PLAUTE.

Non, ne vous en flattez pas.
Les femmes ont bonne cervelle;
On en voit peu mourir de perdre leur amant :
Le beau sexe, très-sagement,
Ne regrette pas trop ce qui se renouvelle.
Mais je connais Zélie; et le délaissement
Affligera son cœur, malgré son enjouement.
Tenez : ainsi qu'il est des blondes et des brunes,
Il est des esprits gais et de tristes esprits :
Par les pleurs, les sanglots, se signalent les unes;
D'autres, en se moquant, se vengent par des ris
Il est de ces beautés langoureuses, sensibles,
Qui des consolateurs goûtent bientôt les soins;

Il en est qu'on voit rire, et pourtant susceptibles
De fidèles regrets que l'on apaise moins.
La folâtre Zélie est de ce caractère;
Et mon œil, en la remarquant,
La jugea fidèle et sincère,
Sous cette apparence légère
Qui prête à son amour un attrait plus piquant.
Ne m'avez-vous pas dit, en me vantant sa grâce,
Qu'elle a dans sa libre gaieté
Je ne sais quoi qui vous agace?
Que sa jalouse activité,
Par une ingénieuse audace,
Sut, en vous jouant mille tours,
De vos pas mal réglés partout guettant la trace,
A de volages feux vous enlever toujours?
Gare donc pour vous qu'elle sache
Le nouveau goût qui vous attache,
Et craignez quelques traits de ses malins amours!

SCÈNE III.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, PLAUTE.

LEUSIPPE.

Ah! je vois Épidique!... Eh bien, parle, dissipe
Les soucis dévorants dont je suis accablé.

ÉPIDIQUE.

D'avoir couru si fort je suis tout essoufflé...
Patience, seigneur Leusippe.

LEUSIPPE.

Dis, hâte-toi...

ÉPIDIQUE.

Cherchez qui soit plus diligent.

LEUSIPPE.

D'où viens-tu? qu'as-tu fait? m'as-tu trouvé l'argent?

ÉPIDIQUE.

Votre belle, seigneur, n'est plus chez le pirate.

LEUSIPPE.

O ciel! quoi! ta lenteur me la laisse enlever,
Traître! et ta lâcheté se flatte
D'échapper aux tourments que tu vas éprouver!

ÉPIDIQUE.

Du sang-froid, mon cher maître! un peu moins de colère...

LEUSIPPE.

Moins de colère, infâme! En puis-je avoir assez
Pour punir le retard...?

ÉPIDIQUE.

Eh bien! donc, punissez
L'office que vient de vous rendre
Un trop bon serviteur, que vos cris insensés
Empêchent de se faire entendre.

LEUSIPPE.

Et qui te défendra de mes coups mérités
Si Pulchrine à mes vœux par un autre est ravie?
Songe qu'il y va de ma vie.
Que me diras-tu?

ÉPIDIQUE.

Rien, si vous ne m'écoutez.

PLAUTE.

Moi qui suis plus posé, souffrez qu'il me réponde.
Nombre de fois je m'aperçus
Qu'il n'est rien qu'un amant ne brouille et ne confonde :
Les calmes auditeurs sont juges moins déçus.

LEUSIPPE.

Je meurs d'inquiétude!

PLAUTE, à Épidique.

Allons, je t'interroge :
Quels fruits ont eus tes soins?

ÉPIDIQUE.

Les plus dignes d'éloge
Bien plutôt que d'un châtiment.

PLAUTE.

Où la belle captive est-elle en ce moment?

ÉPIDIQUE.

Chez Euclion.

LEUSIPPE.

Eh quoi! chez mon oncle?

ÉPIDIQUE, montrant Plaute.

De grâce,
Souffrez que je procède avec lui seulement.

LEUSIPPE.

Ah! que ma patience est lasse!

PLAUTE.

Qui l'a mise en ses mains?

ÉPIDIQUE.

Moi, très-subtilement.

PLAUTE.

Et pourquoi l'as-tu fait?

ÉPIDIQUE.

Parce qu'à ce bon homme,
Véritable aïeul d'Harpagon,
En certain coin obscur je soupçonnais la somme
Qui nous manquait pour la rançon.

PLAUTE.

Si bien donc qu'à ce compte il l'a payée?

ÉPIDIQUE.

Entière.

LEUSIPPE.

Qui? mon oncle?

ÉPIDIQUE.

Votre oncle.

LEUSIPPE.

O mon sauveur! pardon,
Pardon de ma fureur grossière!

ÉPIDIQUE, à Plaute.

Sa maîtresse est par moi libre en cette maison.

LEUSIPPE.

Guide-moi, viens; je cours la voir, me jeter...

ÉPIDIQUE.

Non.
De par votre valet, halte-là! Je commande
Qu'on reste en paix, et qu'on m'entende.

LEUSIPPE.

Quel supplice!

ÉPIDIQUE.

Euclion n'a que Plutus pour dieu;
C'est le plus dur des pince-mailles,
A qui tirer de l'or arrache les entrailles,
Quoiqu'il en ait caché dans je ne sais quel lieu.
Il fallait accomplir cette œuvre difficile;
Grâce au ciel, mon génie en ruses est fertile;
Et soudain, Jupiter nouveau,
J'ai senti ma Minerve armée

Sortir de mon bouillant cerveau.
Mais je tiens à la paix plus qu'à la renommée :
Avant d'aller plus loin, qu'ici pour mon repos
Mon maître, me payant un zélé ministère,
Promette de sauver mon dos
Des coups de bâton de son père;
Car son nom m'a servi.

LEUSIPPE.

Son nom! à quel propos?

ÉPIDIQUE.

Vous n'osiez visiter au port votre captive,
De peur qu'à son prochain retour
Il ne vous surprît sur la rive.
Je fus le messager qu'envoya votre amour.
Vous savez qu'autrefois les brigands de Carthage
Ravirent sa fille à treize ans :
A l'avare Euclion j'ai feint que des marchands
De l'hymen de son frère amenaient ce cher gage;
Que le hasard au port me l'avait fait revoir.
« Hésitez, ai-je dit, d'en rompre l'esclavage :
« Leur vaisseau quittera la plage;
« Un délai réduira Dæmone au désespoir,
« Dès qu'au retour de son voyage
« Quelque bruit lui fera savoir
« Que, de sauver sa fille ayant eu le pouvoir,
« Un frère a tardé trop à délier sa bourse. »
Mon ladre a geint, crié qu'il était sans ressource;
Mais, feignant qu'un ami lui prêtait un dépôt,
Il m'a fait, par soupçon, accompagner d'un sot
Dont les crédules mains ont avec politesse
Au corsaire averti payé votre maîtresse,
Qu'on nous a livrée aussitôt.
Eh bien! suis-je un maraud, un traître?

LEUSIPPE.

Non, non. Embrasse-moi... mon ami! mon soutien!

ÉPIDIQUE.

Quoi! vous abaissez-vous jusqu'à me reconnaître?
Près de vous un esclave est un homme de rien.

PLAUTE.

Vivent les passions! il n'est que leur lien
Qui rapproche à l'instant et serviteur et maître.

La nature, naïve en sa vivacité,
Des rangs fait seule disparaître
La bizarre inégalité.

ÉPIDIQUE.

On vous eût cru saisi par les fureurs d'Oreste
Près de l'objet dont mon soin manifeste
Vous rend aujourd'hui possesseur;
Songez devant votre oncle à la traiter en sœur.

PLAUTE.

Vous savez bien qu'à Rome une loi très-mal faite
Donne sur les gens qu'on achète
Le plein droit de vie et de mort:
Ainsi n'oubliez pas de remplir votre accord,
Et songez au péril qu'il courut pour vous plaire.
S'il n'avait pu tromper votre père aujourd'hui,
Vous le rossiez; et, pour l'avoir su faire,
Il risque d'autre part d'être assommé par lui.

ÉPIDIQUE.

Tout était gain dans cette affaire.

PLAUTE.

Fâcheux état des indigents!
L'humeur de nos patrons nous expose à des crises;
Certains d'être impunis, eux seuls font les sottises,
Et tout le mal est pour leurs gens.

LEUSIPPE.

Hâtons-nous, mes amis! allons revoir Pulchrine;
Et toi, compte à jamais sur mon affection.

ÉPIDIQUE.

Soit dit: frappons au logis d'Euclion.

PLAUTE.

Il n'est pour vous d'aucune urgence
Qu'en cette intrigue-ci je me rende suspect;
A vos parents, seigneur, je dois quelque respect,
Et me retire par décence.

LEUSIPPE.

Va-t'en au port; je crains que trop de diligence
Ne ramène mon père, et que par son aspect
Il n'enlève à mon cœur sa plus chère espérance.

PLAUTE.

Je me place en vedette, et mon œil circonspect
A vos folles amours prêtera sa prudence.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, EUCLION.

EUCLION.

Qui heurte si fort?

LEUSIPPE.

Moi.

EUCLION.

Bonjour, mon cher neveu!
Ton valet Épidique a déjà pu te dire
Que ta sœur est chez nous; ta sœur est en ce lieu.
Te la faire connaître est ce que je désire.

LEUSIPPE.

Votre désir, mon oncle, est aussi tout mon vœu.

EUCLION.

Tu la vis bien petite. Elle fut enlevée
Lorsque nous voyagions au loin;
Mais le ciel juste en a pris soin.
Qu'elle est belle, et bien élevée!

LEUSIPPE.

De tant de qualités rendez-moi le témoin;
J'ai hâte de la voir.

EUCLION.

Mon neveu, patience!
Sa rançon coûte gros, très-gros! et ton devoir
Est d'engager ton père à payer cette avance:
La supporter longtemps est hors de mon pouvoir.

LEUSIPPE.

Voyons ma sœur d'abord; il me tarde à cette heure
De l'emmener...

EUCLION.

Où donc?

LEUSIPPE, troublé.

Où? Mais...

ÉPIDIQUE.

Dans la demeure
De son père Dæmone, afin qu'à son retour
Il l'embrasse... Et mon maître même...
Brûle d'en faire autant... Il sent déjà qu'il l'aime,
Tant c'est un vif instinct qu'un fraternel amour!

EUCLION.

Non, non, de mon logis je ne veux qu'elle parte
Qu'après que mon argent me sera remboursé.

LEUSIPPE.

Ah! dieux!

EUCLION.

Cela te fâche?

LEUSIPPE.

Oh! point.

EUCLION.

As-tu pensé
Qu'autrement de ma porte aucun pouvoir l'écarte?
Elle est ma garantie.

ÉPIDIQUE.

A ce compte, seigneur,
La nièce en hypothèque est ici votre gage.

LEUSIPPE.

Après votre beau trait, mon oncle, quel langage!
Songez que la vertu, l'honneur...

EUCLION.

Oh! les beaux traits, l'honneur, la vertu... Peu m'importe!
Pour moi, je ne vois pas ce que cela rapporte.

LEUSIPPE.

Ne faites pas languir mon espoir plus longtemps;
Je vous promets par ce dieu lare,
Objet de vos respects constants...

EUCLION.

Certe, il a mes respects! même je vous déclare
Qu'à l'avenir je ne souffrirai pas
Qu'on en parle; et, dût-on me croire un peu bizarre,
Je ne veux plus de lui qu'on approche ses pas.
Mais c'en est assez dit : allons chercher ma nièce.

SCÈNE V.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE.

LEUSIPPE.

Que devenir, s'il faut qu'en ses mains je la laisse?
Aux regards de mon père à peine il va l'offrir,
Que, ne retrouvant point sa fille en ma maîtresse,
Sa fureur va tout découvrir.

ÉPIDIQUE.

La ruse...

LEUSIPPE.

N'y peut rien.

ÉPIDIQUE.

La force...

LEUSIPPE.

Rien encore.

ÉPIDIQUE.

Mais joignons force et ruse, et risquons le combat.
Tentons...

LEUSIPPE.

Quoi?

ÉPIDIQUE.

Je ne sais.

LEUSIPPE.

Quel projet faire éclore?

ÉPIDIQUE.

Aux grands maux grand remède!

LEUSIPPE.

Et quel est-il?

ÉPIDIQUE.

Un rapt.

SCÈNE VI.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, PLAUTE.

PLAUTE.

Seigneur, de votre père évitez le reproche;
Il a frappé chez lui; mais, ne vous trouvant point,
Du logis de son frère à la hâte il s'approche.
Courez le retenir, ou bientôt il nous joint.

LEUSIPPE.

Hâtons-nous.

ÉPIDIQUE.

Pour raison, nous faisons diligence.

(Il suit son maître.)

SCÈNE VII.

PLAUTE, EUCLION, ZÉLIE.

EUCLION, à Zélie.

C'est ton frère : offre-toi, ma nièce, à son regard.

PLAUTE, à part.

La rivale Zélie!... Eh! par quelle occurrence?

ZÉLIE.

Qui? lui, mon frère!

EUCLION, surpris.

Où donc a-t-il fui? Quel hasard
Nous cache si tôt sa présence?

PLAUTE.

Pour saluer son père à l'instant même il part.
Je lui viens d'annoncer sa subite arrivée.

EUCLION.

Dæmone revient?

PLAUTE.

Oui.

EUCLION.

Tu me réjouis fort.
Je cours le prévenir que sa fille est trouvée,
Afin qu'il me rende d'abord
Mon cher argent, qui l'a sauvée
Des mains du trafiquant débarqué sur ce bord.

ZÉLIE.

Toujours du mot argent mon oncle nous salue;
Ce métal est pour lui plus que famille et tout.

EUCLION.

Oh! c'est que sans argent il faut que l'on se tue.

PLAUTE.

Imitez-moi; j'en manque, et suis debout.

EUCLION.

Toi, de qui la misère est la seule compagne,
Tu n'es donc qu'un fripon qui le prend?

PLAUTE.

Je le gagne.

EUCLION.

Comment?

PLAUTE.

Par le travail, comme un homme de cœur.

EUCLION.

On sait de tes pareils où la main le déterre.
(A part.)
Sauve, sauve de lui le trésor que je serre,
Dieu lare! Si tu vois rôder ce fureteur,
Sous ton abri cache bien ce mystère!
(Haut.)
Je vais faire à Dæmone acquitter la rançon;
Si je tarde, rentrez, ma nièce, en ma maison.

SCÈNE VIII.

ZÉLIE, PLAUTE.

ZÉLIE.

Eh bien! que penses-tu de voir si tôt Zélie,
Devenue en ces lieux la nièce d'Euclion?

PLAUTE.

Je pense qu'un accès de jalouse folie
Vous a soudain portée à cette invention.

ZÉLIE.

Plaute, es-tu donc instruit par une voix divine?
Tu dis vrai, mon ami; je te dois cet aveu.

PLAUTE.

Je vois, je réfléchis, et je raisonne un peu:
N'est-ce pas là comme tout se devine,
Sans qu'on soit ni démon ni dieu?

ZÉLIE.

Ainsi ton esprit se rappelle
Que j'adorais Leusippe, et qu'à ma passion
L'ingrat n'a pu rester fidèle?

PLAUTE.

Et, par votre apparition,
Je juge que Zélie, aussi vive que belle,
Au volage apprêtant quelque punition,
Se vendant pour Pulchrine, est venue au lieu d'elle.

ZÉLIE.

J'admire en vérité ta pénétration!

PLAUTE.

Ah! je m'étonne peu qu'ici votre artifice
D'une rivale ait pris le dehors emprunté;
Je sais que toute femme avec facilité
Peut se bien déguiser au gré de son caprice.

ZÉLIE.

En ta condition, je ne m'explique pas
Que ton jugement soit si sage!

PLAUTE.

Faut-il pour y voir clair être de haut parage?
Hommes, femmes, en leurs débats,
Se ressemblent de cœur, d'intérêts, de langage:
Et qui regarde à chaque étage
Voit qu'on ne fait en haut que ce qu'on fait en bas.

ZÉLIE.

Tu me réponds si bien, que je suis curieuse
De te faire prévoir si mon amant confus
Me pourra pardonner ma ruse ingénieuse;
Si son père, honteux de ses transports déçus
N'aura point l'âme furieuse
Quand, au lieu de sa fille, en ses bras éperdus
S'ira précipiter une veuve rieuse;
Et si, pleurant ses soins et son argent perdus,
Euclion retiendra sa bile injurieuse.
Que présages-tu là-dessus?

PLAUTE.

Que leur surprise au moins doit sembler dramatique,
Et que si quelque jour Phébus me rend auteur,
J'en viendrai réclamer le détail véridique
Pour réjouir le spectateur.
Mais n'y pourriez-vous joindre un tableau pathétique?

ZÉLIE.

Et lequel? Non; l'espoir de punir un amant
Dont l'infidélité me pique
Me cause un tel plaisir, que de son changement
Il console mon cœur, très-peu mélancolique.
Tout se passera bien, grâce à mon enjouement.

PLAUTE.

Mais ne plaignez-vous pas l'orpheline modeste
Que le tendre Leusippe allait tirer des fers,
Et réduite peut-être au sort le plus funeste?
Souffrant, je compatis à tous les maux soufferts.

ZÉLIE.

Ah! je l'ai vue: elle est d'une beauté céleste!
Je la crains un peu trop pour l'oser plaindre autant.
Son aspect sert d'excuse à Leusippe inconstant.

C'est pour une rivale un vrai monstre à décrire !
De grands humides yeux, bien beaux et bien ardents ;
Des lèvres qui diraient ce qu'elles voudraient dire
En montrant les plus belles dents ;
Un teint d'une blancheur ! les pieds fins, élégants !
La taille... Oh ! ce serait une horreur, un martyre,
Que de la rencontrer céans !
Va, quelque autre homme, épris d'un beau délire
L'arrachera bientôt à ces cruels marchands.
Enfin, je l'avouerai, quoique d'humeur folâtre,
Je prends l'amour au sérieux.
Leusippe doit savoir combien je l'idolâtre ;
Et, sans l'importuner de soupirs ennuyeux,
Lorsqu'il me joue un tour, jamais je ne lamente,
Ni n'exhale, en plaintive amante,
Des reproches fastidieux ;
Mais j'enrage en riant, ne sachant faire mieux.

PLAUTE.

Je lui traçais de vous une image pareille ;
Et vous me prouvez que mes yeux
Dans les cœurs lisent à merveille.

ZÉLIE.

N'avertis point Leusippe, et laisse-moi jouir
De la vengeance que j'apprête :
Un mot ferait évanouir
L'espoir dont mon dépit se fait presque une fête.
Son valet, par des mots se laissant éblouir,
Sous un voile trompeur pour l'esclave m'a prise.
Quel divertissement me promet leur surprise !
J'ai déjà commencé sur le vieil Euclion
A m'égayer de l'entreprise :
D'un sordide intérêt comme il a l'âme éprise !
Que mon oncle est donc ladre ! et quelle attention
Captivait ses regards sur sa nouvelle nièce,
Pour empêcher ma main d'attiser son foyer,
De gâter quelque meuble, ou briser quelque pièce
De ses vases poudreux qu'il n'ose nettoyer !
Le prix de ma rançon troublait tant sa pensée,
Qu'espérant de son frère en recouvrer les frais,
Son inquiétude insensée
Calculait d'un retard les moindres intérêts,

Et me peignait ce père et ses vices secrets
Avec une infamie à tel excès poussée,
Que, si j'étais sa fille, ici j'en rougirais.

PLAUTE.

J'admire ces deux tendres frères.
Qu'il est doux pour amis d'avoir de bons parents!
Eh! dans chaque maison, hélas! on ne voit guères
Traiter d'un meilleur cœur les moindres différends.

ZÉLIE.

On ne vient point... Adieu! je rentre, en bonne fille,
Attendre sous ce toit mon heureuse famille.

SCÈNE IX.

PLAUTE.

Ce qui se passe autour de moi
Semble une comédie à mes regards offerte!
Une innocente fille, une rivale experte
Qui la hait sans savoir pourquoi;
Un volage amoureux qui ne sait ce qu'il aime,
Et qui donne en aveugle et retire sa foi;
Un vieil oncle trompé, d'une avarice extrême,
A qui son bien ne sert qu'à le couver des yeux;
Un valet artificieux
Qui dupe des parents, et qu'on dupe lui-même;
Un père qu'on attend, homme sentencieux,
Que je soupçonne encor, malgré son ton austère,
D'être, sous son masque sévère,
Un vieillard très-licencieux.
Pour la scène voilà plus d'un bon caractère;
L'acte est lié : cherchons le nœud dans ce moment :
Lesbippe y peut servir. Il faut que j'imagine
Quelque moyen d'aider les vœux de cet amant;
Et si je prévenais le départ de Pulchrine,
Cela pourrait produire un heureux dénoûment.
Je verrai par eux tous la pièce exécutée
Du jeu des passions me fournir les ressorts;
Personnages plaisants d'une intrigue montée,
Ils parleront; et moi, je n'aurai plus alors
Qu'à l'écrire sous leur dictée.

Que sais-je ? en soulevant des interlocuteurs
Les risibles travers que je cherche à connaître,
Je serai, parmi ces acteurs,
Le plus original peut-être.
Qu'aperçois-je ? Dæmone... Ah ! son frère et son fils
Auront pour le trouver pris une fausse voie...
Tâchons de l'écarter au moins de ce logis.

SCÈNE X.

DÆMONE, PLAUTE.

PLAUTE.

Béni soit Jupiter qui céans vous renvoie!
Salut, seigneur Dæmone.

DÆMONE.

Ah ! ah ! c'est toi ? Bonjour.

PLAUTE.

Qu'un bon père est heureux au moment d'un retour !
A son fils empressé son aspect rend la joie.

DÆMONE.

En cet espoir, jadis, j'ai fui le célibat :
Rien de pis que de vivre isolé, sans famille.
L'ennui dans nos vieux ans nous livre un sourd combat ;
On n'a nul confident avec qui l'on babille,
Et l'esprit se mine et s'abat.
Moi, je n'ai plus d'épouse, on m'a ravi ma fille :
Mon fils me reste au moins... Mais ce n'est qu'un ingrat ;
Il mange tout mon bien, il se conduit en fat,
Et je végète seul.

PLAUTE.

Conclusion où brille
Le bonheur si vanté du conjugal état !

DÆMONE.

Plaute, vous me raillez !... Mais entrons chez mon frère.

PLAUTE.

Votre frère vous cherche ; il sait votre retour :
Lesusippe aussi, je crois, est dans votre séjour.

DÆMONE.

Mon fils !... Ah ! désormais j'espère
L'y fixer sagement par mon ordre absolu :
Ses penchants vagabonds m'ont trop longtemps déplu.

PLAUTE.

Sur la fougue des sens il prendra plus d'empire :
Le temps le mûrira, comme vous...

DÆMONE.

Qu'est-ce à dire ?
Suis-je si décrépit ? dans l'âge des langueurs ?
Ah ! je ferais le mal si j'aimais à le faire :
Mais je sais me régler, et j'ai de bonnes mœurs.
Qu'il suive mon exemple en tous points salutaire.
Mais dis-leur de venir : je me sens un peu las,
Et veux là-dedans les attendre.

PLAUTE.

Si j'ose m'expliquer, cela ne se peut pas.

DÆMONE.

Pourquoi ?

PLAUTE.

Vous biesseriez le parent le plus tendre :
Il cache avec un soin encor mystérieux...
Un objet charmant, précieux.

DÆMONE.

Et l'avare craint-il qu'un frère ne le vole ?

PLAUTE.

Eh ! dans les soins qu'il prend il est minutieux...
De cet objet d'ailleurs il vous parlera mieux :
C'est une personne...

DÆMONE.

Ah !

PLAUTE.

Belle comme une idole.

DÆMONE.

Ah ! le barbon s'enflamme ! il aime les beaux yeux !

PLAUTE.

J'ignore si c'est là le goût qui le domine...

DÆMONE.

Oui, oui, tous ces vieillards, modèles de nos fous,
Par leurs mauvaises mœurs gâtent les mœurs de tous...
De cette beauté-là je voudrais voir la mine.

PLAUTE.

Seigneur, vers Euclion, de son secret jaloux,
Tournons plutôt nos pas ensemble.
Tout vrai sage qui vous ressemble

S'écarte du beau sexe, et tremble
De regarder des yeux si doux.

DÆMONE.

Que je le vais gronder de son libertinage !

PLAUTE, à part, en le suivant.

J'avais bien préjugé quel grave personnage
Ce bon père jouerait pour nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUCLION, DÆMONE.

EUCLION.

Oui, c'est ta propre fille; elle est pleine d'attraits:
Je me sens fortuné d'avoir brisé ses chaînes;
Et, puisque tu consens à rembourser mes frais,
Je la vais appeler afin que tu l'emmènes.
Mais tu me compteras...

DÆMONE.

Oh! je te le promets.
Quels trésors envers toi m'acquitteront jamais?

EUCLION, au seuil de sa maison.

Holà! faites venir la fille de Dæmone.

DÆMONE.

Eh! d'où vient que Pulchrine est le nom qu'on lui donne?
Le sien est Eudoxie.

EUCLION.

Eh quoi! cela t'étonne?
Les corsaires, dit-on, craignant pour leur butin,
Ont voulu sous ce nom déguiser son destin.
Tu la verras.

DÆMONE.

Les dieux comblent mon espérance!...
De mes pleurs fraternels laisse-moi te baigner!...
Ne doute en aucun temps de ma reconnaissance.

EUCLION.

J'y compte; elle est sacrée, et tu vas la signer:
Car l'argent n'était pas le mien, en conscience.

DÆMONE.

Qu'il fût ou non le tien, est-il quelque dépense
Qu'en un si grand bonheur je prétende épargner?

SCÈNE II.

EUCLION, ZÉLIE, DÆMONE.

EUCLION.

Viens, ma nièce.

ZÉLIE.

Pourquoi me faites-vous descendre,
Mon cher oncle?

EUCLION.

Pour embrasser
Un père respectable et tendre,
Qui sur son cœur veut vous presser.

ZÉLIE.

Quel est mon père?

EUCLION.

Lui, que votre longue absence
Réduisait chaque jour au dernier désespoir.

DÆMONE.

Quelle est celle qui vient s'offrir en ma présence?

EUCLION.

Ta fille. N'es-tu pas charmé de la revoir?

DÆMONE.

Elle!

EUCLION.

De l'embrasser?

DÆMONE.

Qui?

EUCLION.

Ta fille si chère.

DÆMONE.

Celle-ci?... Bon! perds-tu le jugement?

EUCLION.

Pourquoi?

DÆMONE.

Quel droit a-t-elle à mon embrassement?

EUCLION.

Tu lui donnas le jour.

DÆMONE.

Elle m'est étrangère.
Tu deviens fou, je crois.

EUCLION.

Moi?

DÆMONE.

Toi-même.

EUCLION.

Comment?

En quoi cela?

DÆMONE.

Parce que cette fille,
En aucun temps, en aucuns lieux,
Pour la mienne n'a pu se produire à mes yeux,
Et n'est point de notre famille.

EUCLION.

Ah! je sens le détour : je devine, entre nous,
Qu'une faiblesse condamnable
Peut à la renier engager ton courroux;
Que sa faute à tes yeux la rend méconnaissable.
Belle, jeune, exposée à quelque tort bien doux,
Peut-être... Elle en rougit... Va, va, sois raisonnable :
Ce qu'on a fait est fait. Pardonne à la coupable.

DÆMONE.

Il n'est courroux, ni tort, ni feinte en tout cela;
Et jamais je ne vis cette personne-là.

EUCLION.

Ouais! vous immobile! Expliquez-vous, madame.
Pourquoi m'appeliez-vous votre oncle?

ZÉLIE.

Je l'ai dû,
M'entendant par vous-même appeler votre nièce;
Et, de peur d'être ingrate envers votre tendresse,
Mon sentiment au vôtre a par là répondu.

EUCLION.

Pour votre père ici pourquoi prendre mon frère,
Par qui votre mensonge est déjà confondu?

ZÉLIE.

S'il croit ne l'être pas, je n'y contredis guère :
Qu'il ne soit plus chargé de ce titre importun.

EUCLION.

L'est-il?

ZÉLIE.

Un autre ou lui : que sais-je en ce mystère?

Ainsi que tant d'enfants, je naquis de quelqu'un.
S'il me nommait sa fille, alors du nom de père,
Moi, je l'appellerais sans aucun embarras.
Ce nom lui déplaît? en ce cas,
Je n'y tiens plus; point de colère.

DÆMONE.

Ne le nommez donc plus votre oncle à l'avenir.

ZÉLIE.

Eh bien, soit! ni nièce, ni fille.
Me voilà tout à coup hors de votre famille.

EUCLION.

Mais, madame, et le prix qui doit me revenir,
Trente mines d'argent que me dérobe un traître,
Pour vous que j'ai droit de punir;
Vous, qu'Épidique acheta pour son maître;
Vous, dont le rang, le sort, ne peut se définir;
Vous, dont la liberté ne vient de s'obtenir
Que par l'emprunt qui me ruine!
Le rendrez-vous?

DÆMONE.

Parlez, délicate Pulchrine :
N'est-ce pas sous ce nom...?

ZÉLIE.

C'est aujourd'hui le mien.

EUCLION.

Sous celui-là, madame, avec un soin extrême
N'étiez-vous pas gardée en un étroit lien,
Quand pour vous racheter j'empruntai sur mon bien?

ZÉLIE.

On n'a pu m'acheter.

DÆMONE.

D'un nouveau stratagème
Cet autre démenti sera-t-il le moyen?

EUCLION.

N'étant fille pour lui, nièce pour moi, ni rien,
N'avez-vous qu'un faux nom? n'êtes-vous pas vous-même?
Ou n'êtes-vous qu'une ombre, un être aérien?

ZÉLIE.

Je suis libre, et jamais ne portai nulle entrave.
Dæmone voit en moi l'amante de son fils :

Des hasards, trop confus pour vous être éclaircis,
M'ont fait chez un marchand passer pour une esclave.
Pardonnez-moi tous deux si dans votre logis
L'amour m'amena par la ruse,
Et si, d'ailleurs encline au ris,
Fière de mon succès, ma gaieté s'en amuse.
Mais c'est trop d'un tel jeu fatiguer vos esprits :
Montrez-vous généreux pour moi, seigneur Dæmone :
Un jour vous apprendrez que ma naissance est bonne.
Si votre fils m'aima, mon cœur en fut épris.
(A Euclion.)
Vous, aidez-moi, seigneur, à fléchir un bon père :
Que j'épouse Leusippe; et dès lors votre frère,
M'acceptant pour fille en effet,
Vous remettra vos fonds quand l'hymen sera fait.

DÆMONE.

Devait-il de mes pleurs renouveler la source,
Et, du nom de ma fille employant la ressource...?

EUCLION.

Lâchement se jouer. .

DÆMONE.

De mon cœur?

EUCLION.

De ma bourse?

ZÉLIE, à Euclion.

Protégez notre hymen; je rends tout à ce prix.

EUCLION.

Si l'affaire s'arrange, aisément j'y souscris.

ZÉLIE, à Euclion.

Tout va s'accommoder, je vois son fils paraître.

SCÈNE III.

EUCLION, ZÉLIE, DÆMONE, LEUSIPPE.

LEUSIPPE, à part.

Sauvons-la de l'orage... Approchons.

DÆMONE.

Eh bien! traître?
Ainsi, désespérant mon amour paternel,
Sous le nom de ma fille on t'amène une femme,

Qu'introduit parmi nous ton indiscrète flamme!
Est-il rien de plus criminel?

EUCLION.

Fais-moi tout rendre, et plus rien ne m'effraye;
Avoir une maîtresse, est-ce manquer d'honneur?
J'excuse tout quand on me paye.
Ton père est trop rigide, et mauvais gouverneur.

LEUSIPPE.

Cher oncle!...

EUCLION.

Il faut que tous je vous réconcilie.
Tiens, mon neveu, regarde: est-elle assez jolie,
Ta Pulchrine?

LEUSIPPE, à part.

Dieux! c'est Zélie!

ZÉLIE, en riant.

Qu'est-ce donc qui vous prend?

EUCLION.

D'où naît cette stupeur?

LEUSIPPE.

Vous moquez-vous, mon oncle?

EUCLION.

Où donc est ta cervelle?
Un beau transport d'amour t'a-t-il ôté le sens?

ZÉLIE.

Eh! seigneur, qui vous livre à ces troubles pressants?

EUCLION.

Ta belle est sous tes yeux.

LEUSIPPE.

Eh, non! ce n'est pas elle.

EUCLION.

Voici d'un autre tour, ma foi!
Qui diantre est ce démon femelle
Que personne ne veut pour soi?
Eh quoi! ce n'est point là ta captive si belle?

LEUSIPPE.

Non.

EUCLION.

Quoi! vous n'étiez pas sa maîtresse?

ZÉLIE.

Si fait.

EUCLION.

L'un dit oui, l'autre dit non : qu'en est-il en effet :
Tu ne reconnais pas ton esclave charmante ?

LEUSIPPE.

Non, non, non, vingt fois non!

DÆMONE.

Que comprendre à ceci ?

EUCLION.

Quoi ! madame, pour son amante
Il ne vous connaît pas ?

ZÉLIE.

Si fait, vous dis-je, si.

EUCLION.

Ah ! c'est de quoi tourner la tête la meilleure !

DÆMONE.

Chacun d'eux se dément ici ;
Et si j'y vois rien, que je meure !

EUCLION.

Par la voix d'Épidique on peut être éclairci :
Le drôle osera-t-il me dire
Qu'il ne t'a pas acquis du maître d'un navire
Cette femme ou ce démon-ci ?

ZÉLIE.

Non, seigneur ; l'amour seul me lie.
Je naquis libre : on me nomme Zélie ;
Veuve, j'ai quitté Rome ; on y sait mon destin ;
Et, passant pour Pulchrine enfin,
J'ai confondu la perfidie
De Leusippe, ingrat, faux, volage...

EUCLION.

Libertin !
Je n'aurai donc recours, vengeance, ni justice ?
Neveu, maîtresse, amant, maître, valet, vous tous,
Que pour m'avoir volé Mégère vous punisse !

DÆMONE.

Que sert l'expérience à qui par des filous
Se laisse comme toi duper en imbécile ?

EUCLION.

Je doute que ta vue eût été plus subtile.

DÆMONE.

Quoi ! tu n'as pas su même en oncle gouverner

Un effronté neveu qui te trompe et te vole?

EUCLION.

Sais-tu mieux être père, et mieux morigéner
Un fils mangeant ton bien en dépense frivole?

DÆMONE.

De tes aveuglements tel est le digne prix,
Que ton argent lui sert à payer sa maîtresse.

EUCLION.

Ah! je ne prétends pas payer une traîtresse
Qu'au nom de ta fille je pris:
Entends-tu, mon cher frère?

DÆMONE.

Ah! mon cher frère, écoute;
Pour ma fille il n'est point de somme qui me coûte;
Mais pour tout autre objet je n'en ai point, sans doute.

EUCLION.

Mon frère, tu me dois.

DÆMONE.

Mon frère, pas le sou.

EUCLION.

Nous compterons demain.

DÆMONE.

A demain donc, vieux fou!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

EUCLION, ZÉLIE, LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, arrivant de l'autre côté du théâtre.

EUCLION.

Ah! voici l'autre escroc!...

ÉPIDIQUE.

Tout est su, je le pense.

EUCLION.

D'adoucir mon esprit te crois-tu l'éloquence?

ÉPIDIQUE.

J'appartiens à Leusippe, et ne suis pas à moi:
J'en fais la dure expérience.
Un valet malheureux, exact à son emploi,
D'un maître en ce qu'il fait ne remplit que la loi;
Ce maître a tout pouvoir sur son obéissance;

L'esclave n'a pas même à soi
Ni volonté ni conscience.
Ne m'accusez donc pas de mon manque de foi :
A qui me fait agir imputez-en l'offense.

EUCLION.

Ton argument est bel et bon,
Mais n'est point d'espèce sonnante
Comme le prix de la rançon
Que tu m'as su tirer pour une extravagante.

ÉPIDIQUE, à Leusippe.

Défendez-moi, seigneur.

LEUSIPPE.

Te défendre, fripon!
Ce n'est pas là Pulchrine.

ÉPIDIQUE.

Ah! qu'est-ce donc?

LEUSIPPE.

C'est celle
Chez qui, dans ton absence, allait Plaute pour moi.

ÉPIDIQUE.

Oh! sa ruse infernale aura trompé mon zèle.
Puis elle était voilée... Épidique, ah! pends-toi.

EUCLION.

Trente mines d'argent qu'on m'arracha pour elle!...

ÉPIDIQUE.

A cet accident-là comment remédier?

LEUSIPPE.

Ton malheur maintenant est qu'il faut te noyer,
Ou me racheter l'autre.

EUCLION.

Eh! par Pluton, laquelle?
Me veut-on mettre à sec par un nouveau larcin?
Ton père avait raison de te faire querelle
De ton désordre clandestin.

SCÈNE V.

LEUSIPPE, ZÉLIE, ÉPIDIQUE.

ZÉLIE.

Leusippe, il est trop vrai que j'ai su vous confondre :
Par ma jalousie épié,

Vous convainquant d'un tort qu'un mensonge eût nié,
Je vous force à ne rien répondre.
Je n'exprimerai pas tout ce que m'ont coûté
Les efforts de mon âme à vous cacher sa peine;
Mais vous me trompiez, vous, pour briser notre chaîne;
Moi, je vous ai trompé, quoique feindre me gêne,
Pour vous rendre à l'amour que vous auriez quitté.
Ne vous en fâchez pas : je vous pardonne encore.
Le serment d'être époux fut par nous prononcé :
Je vous jure l'oubli des erreurs du passé.
N'oubliez pas en insensé
Qu'un fidèle cœur vous adore.

LEUSIPPE.

D'un trait... si généreux... mon cœur atteint... percé...
Ce trait me punit... vous honore...
Nous nous épouserons... trop heureux... je le sai...

ZÉLIE.

Vraiment, vous ne savez que dire!
Avouez avec moi qu'un coupable surpris,
Par sa confusion, donne le droit de rire;
Que se justifier épuise les esprits,
Et qu'on exprime mieux, même à ceux qu'on abuse,
Les torts qu'on veut avoir que les torts qu'on excuse.

LEUSIPPE.

A ce propos railleur comme on vous reconnaît!
Que ce rire contraste avec les tendres charmes
De Pulchrine qui m'entraînait!
Vous plaisez en riant; elle plaît par les larmes :
Du feu d'un esprit gai vous savez enflammer;
Mais elle par ses pleurs émeut, touche notre âme :
On ne l'aimerait pas, que l'on croirait l'aimer;
Et l'on vous aime, vous, sans le croire, madame.

ZÉLIE.

Oui, toujours votre sexe vain
Se prend aux larmes d'une femme :
Car l'amour-propre est inhumain,
Il s'applaudit des pleurs qu'il croit faire répandre.
Mais telle enfin qui pleure en est-elle plus tendre?
Ingrat! que n'ai-je fait pour vous garder ma main?
Les pleurs ne prouvent rien; et de votre Pulchrine
C'est peut-être le beau talent.

Toutes ces larmes-là, grimace, j'imagine;
Mais j'en ai prévenu l'effet, en l'exilant:
J'ai de son patron même exigé la promesse
D'éloigner ma rivale en emportant le gain
Que lui valut mon tour d'adresse,
Et de lever l'ancre soudain.

LEUSIPPE.

Qu'entends-je? Ainsi par vous la voilà condamnée
A l'éternelle horreur de la captivité!
Madame, quelle cruauté!
Raillez-la de sa plainte et d'être infortunée.
Mille attraits doux et délicats,
Mille beaux sentiments dont elle semble ornée,
Tout cela, tout, pour gémir enchaînée
Sur les mers, parmi des soldats!...
Votre noire action vous rend affreuse!...

ZÉLIE.

Hélas!
C'est à moi maintenant de gémir, de me plaindre.
Croyais-je qu'à ce point j'avais sujet de craindre
Cette rivale et ses appas?
Vos éloges outrés ne me ménagent pas.
Sans me la figurer en si noble victime,
Je ne suivis que l'ardeur qui m'anime.
Vous semblé-je méchante et capable d'un crime?
Me haïriez-vous sans retour?
Ah! loin de m'en moquer, j'en ai regret et honte;
Et tant de chagrin me surmonte,
Que j'en pleure même à mon tour.

LEUSIPPE.

Les pleurs ne prouvent rien, disiez-vous avec grâce:
Toutes ces larmes-là, chez les femmes, grimace.

ZÉLIE.

Leusippe, c'en est trop! Rompons, et sans retard.
Je vais de ce logis disposer mon départ,
Et fuir de votre cœur l'ingratitude extrême...
Mais je vous jure, en dépit de moi-même,
Que, malgré tous vos torts et votre peu d'égard,
J'en souffrirai, car je vous aime!

(Elle entre chez Euclion.)

SCENE VI.

PLAUTE, LEUSIPPE, ÉPIDIQUE.

LEUSIPPE.

Plaute, je suis au désespoir!
Au lieu de ma captive a paru sa rivale.
Le maladroit, sans s'en apercevoir,
A produit cette scène à nous tous si fatale;
Et mon père et mon oncle exhale
Sur Zélie et sur moi tout leur emportement!
Elle me nomme ingrat, perfide amant:
Tous deux à son tour l'ont traitée
D'aventurière, d'effrontée.
Tu juges quel beau bruit a fait ce changement,
Et comme j'ai l'âme agitée!

PLAUTE.

Ma pièce marche: c'est charmant!

LEUSIPPE.

Quoi! tu te réjouis de ce qui nous désole!

PLAUTE.

Seigneur, excusez-moi... J'ai dans ma tête folle
Certain plan qui pourrait vous paraître insensé...
Je suis suffisamment instruit par votre bouche:
Maintenant apprenez, vous, l'objet qui vous touche.
Votre récit m'ayant intéressé
Au sort de la jeune captive,
J'ai couru vers le port: rien n'était plus pressé.
Le patron du vaisseau quittait déjà la rive.
Il craint que pour son tour de main
Quelque procès ne le poursuive:
Mais, se tenant en mer sans se mettre en chemin,
Il m'a promis d'attendre encor jusqu'à demain;
Et Pulchrine est à vous si la rançon arrive.

LEUSIPPE.

Vivat! sus, Épidique! alerte! alerte encor!

ÉPIDIQUE.

Que puis-je?

LEUSIPPE.

Il faut pouvoir.

ÉPIDIQUE.

Mais quoi?

LEUSIPPE.

Qu'on s'évertue.

ÉPIDIQUE.

Peste soit du donneur d'avis! Ai-je un trésor?

LEUSIPPE.

Cherche et trouve.

ÉPIDIQUE.

Où trouver? Sais-je faire de l'or?

LEUSIPPE.

Retiens ces seuls mots : Cherche et trouve, ou je te tue!

ÉPIDIQUE.

Mon cher maître!...

LEUSIPPE.

J'ai dit.

ÉPIDIQUE.

Faut-il, par votre loi,
Que je vole, que j'assassine?

LEUSIPPE.

Tu crains le traitement qu'ici l'on te destine :
Si tu ne réussis, tu n'auras contre toi
Que mon père, mon oncle, et moi.

ÉPIDIQUE.

Que tenter?... où courir?... Que mon maître examine...

LEUSIPPE.

J'ai tout vu : pars, agis.

ÉPIDIQUE.

Eh! mais, en bonne foi...

LEUSIPPE.

Va donc! tu périras si tu n'acquiers Pulchrine.

PLAUTE.

Vous le troublez par trop.

ÉPIDIQUE.

Fussé-je déjà mort!

LEUSIPPE.

Plus le danger talonne, et mieux on imagine.
Moi, je vais, de ma part, tenter non moins d'effort.

SCÈNE VII.

ÉPIDIQUE, PLAUTE.

ÉPIDIQUE.

Maudit Plaute, c'est toi qui m'attires mon sort.

PLAUTE.

Eh! qui t'épouvante si fort?
N'es-tu plus un héros d'intrigue?
As-tu vu tes pareils triompher sans fatigue,
Et sans péril entrer au port?

ÉPIDIQUE.

Ma vie a trop d'écueils à traverser entière :
J'aime mieux le naufrage; et je me vais dans l'eau
Jeter la tête la première.

PLAUTE.

Le délire vraiment te tient-il au cerveau?

ÉPIDIQUE.

Non. Je suis las, dans cette terre,
D'entendre un maître aboyer sur mes pas :
Je veux dormir, ou savoir si Cerbère
Sur les infortunés s'acharne autant là-bas.

PLAUTE.

Pour un complot d'amour, une vaine folie,
Vouloir périr! c'est trop de noble emportement.
Traitons ces riens d'un ton de comédie.
Ton destin, en son dénoûment,
Tendrait-il à la tragédie?

ÉPIDIQUE.

Tu ris! Mais je me jetterai
Du haut d'un toit; je me noierai;
Que sais-je? pourvu que je meure,
J'ignore ce que je ferai.
Mais peu m'importe, après, qu'on en rie ou qu'on pleure.

PLAUTE.

Eh bien! prenons ceci d'un ton plus sérieux.
Entends ces mots judicieux :
Le désespoir est sot. La souffrance commune
Atteint l'homme et la bête; et l'homme en devient une,
S'il se montre en ses maux aveugle et furieux.
Songe que les hasards sont si capricieux,

Que bien souvent un coup de la fortune,
S'il fut mal ce matin, ce soir fait qu'il est mieux.
J'ai beaucoup souffert sous les cieux :
Me suis-je tué? non, j'ai lutté : fais tout comme.
Invoque l'industrie avec l'aide des dieux :
Ne sois point animal, sois homme.

ÉPIDIQUE.

Mais pour tirer de l'or quel est mon revenu?
Quelle brebis veux-tu donc que je tonde?
Ai-je une maille enfin, moi, sans fonds, pauvre et nu?

PLAUTE.

Chacun est comme toi sur la terre venu,
Et tu vois mille gens à qui richesse abonde;
Et que, par ses talents et par un bon destin,
On devient chevalier, flamine, tout enfin;
Que, d'un bout à l'autre du monde,
Il est plus d'un Crésus, d'un Midas...

ÉPIDIQUE.

Et des gueux
En grand nombre, tels que nous deux.

PLAUTE, avec ironie.

Tourne du bon côté ton regard héroïque!
Tu fis plus d'un bon tour : produis un tour pareil :
Reprends et gibecière et gobelet magique;
Charlatan renommé par ton jeu magnifique,
Ferme, allons! dans ta tête assemble ton conseil!
Que ce Dave si grand cède au fier Épidique.
Mercure, dieu du vol, a trop vu bâtonner
Ton épaule, où peut-être est déjà son emblème.
En ta profession, l'art est d'imaginer :
Creuse donc ton esprit, rêve un beau stratagème.
Le destin va t'abandonner,
Si tu t'abandonnes toi-même.
J'en connais que nul coup ne saurait détourner.
Étrivières, bâton, sont peu pour étonner
Un valet tel que toi, plein d'un génie extrême.

ÉPIDIQUE.

Bel encouragement pour me passionner!
Tiens, je suis sans ressort... ma cervelle affaiblie
Par mon maître à la fin se sent trop consterner.

PLAUTE.

Si l'obstacle résiste, il faudra qu'il s'y plie...
Mais évite l'accès d'autres emportements :
Ton maître ici risquait de perdre ses moments ;
D'un côté vient son père, et de l'autre Zélie.

ÉPIDIQUE.

Je ne vois que fouets et tourments.
Mieux vaut être, je le parie,
Portier d'enfer, valet d'une furie,
Que serviteur des fous et des amants.

SCÈNE VIII.

DÆMONE, ZÉLIE, PLAUTE.

PLAUTE.

Eh bien ! si votre amant vous a trop affligée,
Votre malignité s'en est gaiement vengée ;
Et la vengeance est douce à l'esprit féminin.

ZÉLIE.

Lesbippe est-il déjà loin de cette demeure ?

DÆMONE.

Je l'ai vu s'évader par le sentier voisin.
Sans doute son remords fuit un père chagrin.
Va le rejoindre, Plaute, et l'amène sur l'heure.

PLAUTE.

Très-volontiers, j'y cours : mais soyez-lui clément.
Moi, philosophe, mon usage
Est de ne me mêler que d'accommodement.
Ne grondez pas un fils d'avoir un cœur volage ;
Car, interrogez-vous : fûtes-vous toujours sage ?
Plus d'une belle a dû vous choisir galamment,
Étant, comme il paraît, noble et beau de visage.
Vous en souriez même encore en ce moment...
Il se faut regarder de près, sévèrement,
Et passer aux enfants ce qu'on fit à leur âge.

SCÈNE IX.

DÆMONE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Cet homme parle prudemment,
Seigneur; et quoique la première
Victime de ce fils qui vous a courroucé,
J'ose croire qu'à ma prière
Vous ferez grâce au trouble où son cœur fut poussé.
Votre frère Enclion, qui me croyait sa nièce,
A su quelle je suis, vous a dit ma noblesse,
Et comment d'un piége dressé
Mon amoureuse hardiesse
Gaiement osa le préserver.
S'il reconnaît ses torts, fidèle en ma tendresse,
J'espère vous le conserver.

DÆMONE.

Oui, l'on m'a raconté votre faveur insigne
Pour un garnement effronté,
Que jamais votre amour de vous n'eût jugé digne,
S'il ne déguisait pas son plus méchant côté.
Il se feint constant et candide;
Et la belle Zélie, ayant trop de bonté,
Le voit peu tel qu'il est, vain, changeant, faux, perfide.
S'il sied à votre sexe, et surtout à vos traits,
De rester douce et généreuse,
Cela me siérait mal, et ma voix rigoureuse
Doit réprimer d'un fils les désordres secrets.
Tout libertin n'a ni foi ni morale;
Il prend esclaves à tout prix;
Au temple même la vestale,
Leurs maîtresses à ses amis,
Une épouse à son frère, une amante à son fils.
Les mœurs, les bonnes mœurs sont plus que tout, madame.
Quiconque en a se montre à la pudeur soumis,
Et doit d'un œil glacé voir la plus belle femme,
Si d'un contrat formel ses feux ne sont permis.
L'exemple du censeur des jeunes gens de Rome
M'ordonne à mon enfant d'inculquer ces avis :
Qui n'est Caton pourrait cesser d'être honnête homme.

ZÉLIE.

S'il en était ainsi, tout le monde aurait peur;
Ou bien, messieurs, à vos tendresses,
Devenant maris pleins d'honneur,
Il ne faudrait que des Lucrèces.
Pour moi, je sens un fonds d'amoureuse candeur;
Et si je m'unissais avec un époux sage,
J'aurais cette vertu dans mon chaste ménage,
Par amour, sinon par froideur:
Car, du moment qu'il nous engage,
L'amour pur à mon sexe inspire un esclavage
Plus scrupuleux que la pudeur.
Je voulais que Leusippe en eût le témoignage:
Mais je prévois, à son outrage,
Qu'il mérite peu mon ardeur.

DÆMONE.

La mériter! ce fourbe!... Oh! non, certe! et j'admire
Vos bons sentiments là-dessus!
Dès le premier instant que je vous aperçus,
Je les distinguai bien, et ne saurais vous dire
Que de tendres respects j'en ai pour vous conçus!
On fait grand cas de vous; et le public, Zélie,
Vante ici fréquemment votre sévérité,
Quoique jeune, un peu vive et rieuse... et jolie.
J'ignorais que mon fils eût la prospérité
De rendre encor pour vous le mariage aimable.
L'infâme a méconnu tant de félicité...
Il vous faut un homme estimable,
Qui sache apprécier ce que vaut votre amour;
Point dans l'âge de la folie,
Et point dans l'âge du retour.

SCÈNE X.

ZÉLIE, DÆMONE, LEUSIPPE, PLAUTE. (Leusippe et Plaute entrent sans être vus des deux premiers interlocuteurs.)

LEUSIPPE, à Plaute.

Ah! mon père entretient Zélie!

PLAUTE, à Leusippe.

Peut-être que pour vous elle plaide à son tour.

DÆMONE, à Zélie.

Il est, dis-je, prudent que votre sort s'allie,
Non à l'un de ces fats légers, présomptueux;
Mais à quelque mortel sensible, vertueux,
A qui sa douce expérience
Apprenne, en méritant l'amour de si beaux yeux,
Que dans toute une ville immense
Son choix ne pourrait trouver mieux.
Ces gens-là sont formés pour attacher et plaire...
Il en est que ronge d'ennuis
La longueur de leurs jours, de leurs soirs, de leurs nuits,
Sous un toit riche et solitaire.
Vous êtes veuve, et moi tristement seul et veuf.
Un objet tel que vous toujours fut ma chimère...
L'hymen me deviendrait encore un état neuf.
Je vous livrerais tout, trésors, maison et terre,
Si de mon fils puni vous étiez belle-mère.

ZÉLIE.

Seigneur, y pensez-vous? Si ce fils égaré
Sort du délire qui l'agite,
Me revient repentant, par ma flamme éclairé,
Vous préférant à lui, faut-il que je le quitte,
Moi qui d'un autre amour l'ai seule séparé?

DÆMONE.

Oui, quittez, quittez l'hypocrite.

ZÉLIE.

Ne préférez-vous pas que le mal réparé...

DÆMONE.

J'aime mieux qu'il vous perde, et je vous vengerai:
Lassé d'un fils ingrat, sot, fat, né pour me nuire,
Pour le punir, je vous enrichirai.

PLAUTE, à Leusippe.

Taisez-vous, fuyez.

LEUSIPPE, à Plaute.

Non, il est bon de m'instruire.

ZÉLIE, éclatant de rire.

Ah! ah! grave censeur!... voici votre rival!
Leusippe vous écoute; et votre exemple austère
Dans le devoir des mœurs ne l'instruira pas mal.

(Elle sort.)

SCENE XI.

DÆMONE, LEUSIPPE, PLAUTE.

LEUSIPPE.

Eh bien, vous me serez moins rigoureux, j'espère?

DÆMONE.

Quoi! sans égard pour mon autorité,
Tu m'épiais, serpent infâme!...

LEUSIPPE.

Quoi! vous vouliez me ravir une femme,
Vous qui montrez à tous tant de sévérité!...

PLAUTE.

Cessez, éloignez-vous.

LEUSIPPE.

Je dois...

PLAUTE, sévèrement.

Fuir et vous taire.
Quelques torts apparents qu'un père puisse avoir,
Son fils de le blâmer serait trop téméraire :
Ce n'est point à vous de les voir.
Un fils est criminel, qui fait rougir son père :
Le silence est votre devoir;
Partez donc.

LEUSIPPE, à Dæmone.

Ce hasard vous fera concevoir
Qu'en sa folie au moins l'amour est pardonnable,
Et de nous égarer a souvent le pouvoir.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

DÆMONE, PLAUTE.

DÆMONE, à Plaute.

Plaute, tu viens d'agir en homme raisonnable;
Et je te sais bon gré d'avoir, en l'éloignant,
De mon premier courroux sauvé l'impertinent.

PLAUTE.

Vous trouvez donc ma leçon convenable?

DÆMONE.

S'il m'avait affronté, mon bras l'aurait puni.

PLAUTE.

Sa fuite vous désarme, et surtout votre faute :
Tous vos droits paternels, une erreur vous les ôte :
Mais, comme vous voyez, son respect l'a banni.
Vous, dans cet incident plus risible que triste,
Souffrez que j'intervienne entre un père et son fils,
En personnage moraliste.
N'en ai-je pas sujet? et serez-vous surpris
Qu'à votre tour maintenant je vous gronde?...

DÆMONE, courroucé.

A tes audacieux avis
Te flattes-tu que je réponde?
Misérable! est-ce à toi...?

PLAUTE, avec véhémence.

Par Hercule, seigneur,
Je suis homme et suis libre; et vous saurez que Plaute
Peut à chacun parler honneur.
C'est trop injustement condamner la jeunesse,
De relâcher pour soi son propre tribunal :
Tout père de famille, en se respectant mal,
Du respect de son rang dépouille sa vieillesse;
Et qui droit en ses mœurs veut voir son fils marcher,
Marchant plus droit que lui, ne doit pas trébucher.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

DÆMONE.

Ah! n'accusons que moi de l'insolence extrême
Des leçons qu'il m'ose donner.
Mon fils même, à présent puis-je le condamner?
O sot! pour m'absoudre moi-même,
Me faudra-t-il tout pardonner?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPIDIQUE, seul.

J'ai couru vainement chez tous les usuriers,
Et n'ai pu trouver une obole :
Je me mettais moi-même en gage sur parole;
Mais quoi ! je ne vaux rien, m'ont dit ces gens grossiers.
Leusippe, indigne maître ! Eh bien ! ai-je une issue
Pour éviter la mort?... Non... non, il n'en est pas.
Me demandant de l'or : « Va, cherche, ou je te tue, »
M'avez-vous dit... Soyez satisfait, en ce cas.
Toujours à sec, moi, pauvre hère !
Emprunter... Mais à qui? Chercher à voler... Où?
Vos menaces d'abord m'ont presque rendu fou;
Je prends donc mon parti... Mourons pour vous complaire!
Oui, le seuil que voilà convient à mon projet...
Dieu lare, permets-moi d'approcher ton enceinte...
(Il détache sa ceinture.)
Nouons ceci sous ton image sainte...
Te faire un sacrifice est mon dévot objet.
Bon ! voilà ma ceinture ici bien retenue...
La victime à présent y peut sauter le pas;
Mais avant qu'elle soit pendue,
La victime étant moi, méditons mon trépas...
Oh diantre ! je frissonne... Allons, enfantillage !
N'écoutons pas mes sens qu'une peur a saisis...
Mais ce genre de fin que là je me choisis
Porte un très-vilain nom dans le commun langage :
Elle n'échauffe pas la magnanimité...
Des calomniateurs, je gage,
Diront à ma postérité
Que de quelque autre main on aida mon courage;
Que je ne suis pas mort en sage,
Mais qu'on m'a pendu. Fi, cela serait dommage.

Plat scrupule, après tout! Mourons sans vanité.
Pourtant, en ai-je bien envie?
De la lampe une fois quand la mèche est ravie...
Frais, gros et gras, trancher son fil au beau milieu,
Et du gîte où l'on est s'en aller plein de vie,
Pour n'être plus en aucun lieu...
Mais, messieurs les humains, à votre compagnie
Que perd-on quand on dit adieu?
Du bruit, des procès, des querelles,
Des esclavages et des coups,
Des amis faux, des femmes... Ah! pour elles
Sot qui s'en plaint! leur commerce m'est doux.
Les femmes ne sont pas cruelles,
N'est-il pas vrai?... D'ailleurs nuls plaisirs absolus :
Qu'en un festin joyeux notre estomac se livre,
On en sort tout pesant : dort-on, on ne vit plus;
Veille-t-on, on travaille; et boit-on, on s'enivre.
Des dégoûts journaliers je me suis tant imbu,
J'ai tant fait de repas, et j'ai tant bu, tant bu,
Que, sans rien regretter, en finissant de vivre,
Du banquet je sors bien repu,
Content que ceci me délivre
De ma peine, et des coups dont je me sens rompu.
Marche, marche, Épidique, en mortel intrépide!
Et toute si ce nœud solide
Te soutiendra, toi qui, lourdeau,
Dois peser un peu dans le vide.
Tirons à deux mains ce cordeau...
(Plaute paraît.)
Bons dieux! tout casse et tombe... Un coffre... ah! que je voie...
Sa chute en a brisé la serrure... De l'or!
Il est plein d'or! tout plein!... Oh! cachons ce trésor
Que la fortune ici m'envoie!

SCÈNE II.

PLAUTE, ÉPIDIQUE.

ÉPIDIQUE, à soi-même.

Grâce à ce secours protecteur,
Je brave maintenant mon patron despotique!
Voici de quoi, j'espère, acquérir du prêteur

Le droit de citoyen dans cette république.
Libre, j'achèterai de mon surplus encor
Vaisselles et maisons, des esclaves, des terres;
Je ferai le commerce et prendrai mon essor
En grand seigneur, veillant sur tous mes tributaires.
Né diligent, mes soins me seront salutaires :
Je l'ai toujours pensé, le paresseux n'est rien :
En sa sécurité dérangeant ses affaires,
L'opulent qui dort trop se réveille sans bien.
Moi, riche, actif, bientôt, sur un char magnifique,
Je veux qu'en chaque rue on escorte Épidique,
Et, mesurant ma dignité
A l'éclat de mon patrimoine,
Paraître dans notre cité
Égal au trésorier du roi de Macédoine.
Mais ce soir, à sa table, ou je suis bien trompé,
Ce richard que je suis, en sa splendeur extrême,
Ne fera qu'un maigre soupé.

PLAUTE, à part.

Eh! son orgueil s'arrête, et se rit de soi-même :
(A Épidique.) (A part.)
Ce trait est rare. Holà! Tâtons sa probité.

ÉPIDIQUE.

Le temps me presse.

PLAUTE.

Un mot.

ÉPIDIQUE.

De mon maître suprême
Laisse-moi sans retard remplir la volonté.
Pour Lensippe je dois compter certaine somme.
Adieu!

PLAUTE.

Non, je te tiens : il te faut m'écouter.

ÉPIDIQUE.

Je ne puis.

PLAUTE.

J'ai besoin, moi, de te consulter.

ÉPIDIQUE.

Moi, de te fuir : le maudit homme!

PLAUTE.

Premièrement...

ÉPIDIQUE.

Sois bref.

PLAUTE.

Tu seras bien discret?

ÉPIDIQUE.

Comme un mur.

PLAUTE.

Entends-moi.

ÉPIDIQUE.

Dis vite ce secret.

PLAUTE.

J'ai vu faire à quelqu'un un larcin en cachette
D'un bien dont je sais, moi, quel est le possesseur;
(Épidique se trouble.)
Et, m'approchant du ravisseur,
« D'un coin d'où je t'ai vu, lui dis-je à voix discrète,
« Je t'ai surpris; ton vol serait en vain nié,
« Arrangeons-nous tous deux; le silence s'achète :
« Pour taire ce larcin donne-m'en la moitié. »
Il n'a rien répondu; n'est-ce pas ridicule?
Est-ce trop? Là, dis-moi, qu'en pense ton scrupule?

ÉPIDIQUE, s'efforçant de feindre.

La moitié!... Ce n'est point assez pour recéler :
Il te doit plus; sinon ton honneur doit parler.

PLAUTE.

Grand merci du conseil! car le fait te regarde.

ÉPIDIQUE.

Qu'est-ce?...

PLAUTE.

Ne tiens-tu pas caché sous ton manteau.
Un coffre tout plein d'or?

ÉPIDIQUE.

C'est du ciel un cadeau...
Gare à qui prétendrait me l'arracher!...

PLAUTE.

Prends garde.
Quoi! si son maître ici le réclamait de nous,
Tu le refuserais?...

ÉPIDIQUE.

Que quelqu'un s'y hasarde!
Ai-je pour m'en saisir forcé porte et verrous?

Il était dans ce lieu sans maître,
D'où les dieux l'ont fait apparaître
Pour me sortir d'angoisse et me sauver des coups.
Salut! homme d'esprit!

PLAUTE.

Non, non, point de refuge :
Ma part, ou bien je parle, ou bien qu'un tiers nous juge.

ÉPIDIQUE.

L'arbitrage est tout clair; je retiens tout.

PLAUTE.

Mais quoi!
Si le maître de l'or invoque la police,
Je risque en me taisant d'être jugé complice.

ÉPIDIQUE.

Point.

PLAUTE.

N'est-ce pas la loi?

ÉPIDIQUE.

Que sais-je de la loi?

PLAUTE.

La loi garde à chacun son avoir sur la terre.

ÉPIDIQUE.

Esclave ici, dans la misère,
Quel rapport a-t-elle avec moi?

PLAUTE, à part.

Peste! quel raisonneur!

ÉPIDIQUE, s'échappant.

Je vais chez le pirate.

PLAUTE.

Je te suivrai.

ÉPIDIQUE.

Sois donc prompt à la course : allons!
(Il s'enfuit.)

SCÈNE III.

PLAUTE.

Il faut pour l'attraper, vainement je m'en flatte,
Comme Mercure avoir des ailes aux talons.
Je m'aperçois à ce qu'il pense

Combien l'aspect de l'or nuit à l'intégrité ;
Et qu'un trop long besoin trouble la conscience
De qui n'est pas imbu de l'extrême équité.

SCÈNE IV.

EUCLION, PLAUTE.

EUCLION, se croyant seul.

J'ai vu de ma fenêtre, à la gauche, un corbeau
Précipiter son noir passage ;
Et dans l'air ce sinistre oiseau
Pour un homme un peu riche est d'un fâcheux présage.

PLAUTE, à part.

Tout cupide vieillard est superstitieux.

EUCLION, apercevant la statue du dieu lare renversée.

Qu'est-ce que je vois ?... Mille dieux !...
Mon coffre-fort ! ma vie !... Au voleur !... Oh ! quel crime !...

PLAUTE, à part.

C'était à lui ! .. quel coup théâtral !

EUCLION.

On m'abîme !

PLAUTE, à part.

Il en mourra.

EUCLION.

Qui parle ici ?... C'est toi, voleur !

PLAUTE.

Moi !

EUCLION.

Ta mine le dit, coquin. Pour ton malheur
Te voilà pris.... sois véridique.
Quoi ! sans respect du dieu dépositaire unique
D'un bien qu'en ma maison j'espérais moins sauver...
En as-tu rien distrait pour mieux me l'enlever ?
Voyons tes yeux, tes mains, ton manteau, ta tunique...
Où l'as-tu mis, mon or ?... Réponds... il faut parler...
Crois-tu par tes regards me faire reculer ?
Tu te tais, et tu ris... Ton impudence est rare...
Ah ! sacrilége ! impie !... Oh ! déclare, déclare...
Parle, ou mes propres mains, pendard, vont t'étrangler.

PLAUTE, avec véhémence.

Oh ! que je vois à nu, dans ce cœur qui s'égare,

Le modèle frappant d'un vice à dévoiler!...
Sur la scène en public je le ferai parler.
Oh! qu'à Rome on rira du portrait de l'Avare!

EUCLION.

Répondras-tu?

PLAUTE.

Cet homme effrayé pour son or
Est pour mon art un vrai trésor.

EUCLION.

Que dis-tu de trésor? Voleur! ton imposture
Prétend-elle nier que tu m'as pris le mien?

PLAUTE.

Promenez de gros yeux sur moi, sur mon maintien,
Vous ne me prendrez pas pour voleur : ma figure...

EUCLION.

Les fourbes, il est vrai, gardent sur tous leurs sens
Un empire qui les rassure ;
Et les plus effrontés semblent des innocents.

PLAUTE.

Je n'ai point fait le vol : m'en croirez-vous? j'en jure.

EUCLION.

Les scélérats sont tous sans foi dans leurs serments.

PLAUTE.

Eh! qu'à vos yeux je meure si je mens!
Ai-je craint? ai-je fui? ne peut-on en justice
Me forcer, si je trompe, à quitter l'artifice?

EUCLION.

On a vu des coquins, devant les magistrats,
Nier...

PLAUTE.

Ne croyez rien, si c'est votre caprice.

EUCLION, en versant des larmes.

Ah! quel est mon voleur, dis, si tu ne l'es pas?

PLAUTE.

De tels frémissements sont-ils dignes d'un homme,
Pour la perte d'un or en tout temps passager?
Et sied-il de s'en affliger
Ainsi qu'on pleure un père, un ami?...

EUCLION.

Cette somme,
Hélas! de la disette où l'avenir réduit

Eût garanti mes jours, eût sauvé ma vieillesse!
Je la venais voir chaque nuit;
C'était ma femme, ma maîtresse.

PLAUTE.

Que feriez-vous pour qui vous aiderait
A la chercher, et vous la trouverait?

EUCLION.

Dieux! tout au monde! tout! Mais pourquoi cette enquête?

PLAUTE.

C'est que tout soin heureux a son salaire honnête.

EUCLION.

Du larcin qu'on m'a fait noble révélateur,
De me la retrouver aurais-tu la puissance?

PLAUTE.

Que me vaudrait ma récompense?

EUCLION.

Tu me serais, cher Plaute, un frère, un bienfaiteur,
Un égal, un ami!... Le pourras-tu?

PLAUTE.

Peut-être.

EUCLION.

De toute ma maison tu jouiras en maître,
A ma table, mangeant assis auprès de moi.

PLAUTE.

Indigent que je suis, m'y feriez-vous paraître?

EUCLION.

Ah! si tu m'enrichis, rougirai-je de toi?
Pour esclave, s'il faut, prompt à me reconnaître,
Deviens mon possesseur, mon souverain, mon roi,
Ma providence, enfin mon dieu, si tu veux l'être.
Mais le pourras-tu?

PLAUTE.

Je le croi.

EUCLION.

O dieu sauveur! termine un doute qui me tue;
Et qu'en lettres d'airain sur ma porte soit lue
Ta céleste assistance! Oui, qu'encensé de tous,
On te révère, on te salue!
Je te promets une statue:
Oui, ma dévotion t'est due...
Sois content: me voilà d'avance à tes genoux.

Mais qu'au moins ma somme rendue,
Tu la fasses rentrer chez moi... Tu le pourras?

PLAUTE, à part.

Jusqu'où cette âme est descendue!
Et que l'amour de l'or rend l'homme abject et bas!
(Haut.)
C'en est trop, Euclion; quittez cette posture.
Je ne veux nul profit de ce qui vous fait tort:
Je sais en quelles mains est votre coffre-fort.

EUCLION.

Et quel est ce filou, ce traître?

PLAUTE.

Point d'injure.

EUCLION.

Ces noms lui sont tous mérités:
Un vil auteur de mon supplice!
Pour le défendre es-tu recéleur ou complice?

PLAUTE.

Après vos sots respects déjà vous m'insultez!
De votre bonne foi serait-ce là l'indice?
Eh bien! que le ciel vous punisse!
Je me tais donc et pars.

EUCLION.

Mon cher Plaute, arrêtez!...
Disposez d'Euclion, prévenez sa ruine...
Vos ordres, vos discours seront tous écoutés.

PLAUTE.

Attendri sur Pulchrine et plaignant sa misère,
Votre neveu des fers veut la tirer encor:
Il faut qu'à sa rançon une part du trésor
Soit par vous destinée, et c'est-là mon salaire.
Mes soins vous remettront le reste de votre or.
Le hasard, non le crime, en fit la découverte:
Ce hasard vous apprend qu'il vous fallait jouir
Des biens dont vous risquez la perte
Par le soin de les enfouir;
Vers celui qui les tient je m'offre à vous conduire.

EUCLION.

Et soudain?

PLAUTE.

Oui, soudain. A ma condition

Souscrivez-vous? je marche.

EUCLION.

Ah! tu m'y fais souscrire.
Prends des droits absolus sur ma soumission.

PLAUTE.

Dites : « De l'esclave...

EUCLION.

Oui, de l'esclave.

PLAUTE.

« Achetée.

EUCLION.

Achetée... ah! bons dieux!

PLAUTE.

« La rançon

EUCLION.

La rançon

PLAUTE.

« Sur mon or...

EUCLION.

Sur mon or.

PLAUTE.

« Est donnée. »

EUCLION.

Est... prêtée.

PLAUTE.

Qu'avez-vous dit?

EUCLION.

Donnée.

PLAUTE.

Oui, donnée, Euclion.
Votre main.

EUCLION.

La voici. Viens, mon suprême guide!
Marchons!

SCÈNE V.

PLAUTE, EUCLION, LEUSIPPE.

LEUSIPPE.

Plaute!

EUCLION.

On t'appelle... est-ce le voleur?

PLAUTE.

Bon!

Votre neveu!

EUCLION.

M'a-t-il joué ce tour perfide?

PLAUTE.

Non, sans doute.

EUCLION.

Eh! vers lui ne te tourne donc pas..
Sors-moi de peine! avance, et pressons tous nos pas

SCÈNE VI.

ZÉLIE, LEUSIPPE.

ZÉLIE.

Ingrat, j'ai pris le soin de réparer ma faute,
Afin de mieux punir votre infidélité.
A vous, à ma rivale, il ne faut pas que j'ôte
Le bonheur et la liberté.
Votre injuste reproche est au moins évité
D'immoler l'innocence à mon ardeur jalouse :
Oui, j'ai ravi Pulchrine à la captivité;
Celle qui sera votre épouse
Ne saurait se flétrir d'aucune indignité.
Je fais ce que l'honneur et mon amour réclame;
L'estime de qui plaît est un besoin de l'âme :
Ce sentiment produit ma générosité.

LEUSIPPE.

Je ne la verrai point : il me suffit, Zélie,
D'apprendre que dans les douleurs
Elle n'est plus ensevelie!
Votre bienfait m'émeut plus encor que ses pleurs.
Lisez même dans ma pensée...

ZÉLIE.

Je n'y lis que trop bien : voici ce que tout bas
Se disait à soi-même en ses secrets débats
Votre flamme indécise, et qu'enfin j'ai fixée.
Écoutez-vous parler : « Ah! qu'un jeune homme est fou!
« Pulchrine est malheureuse, et Zélie est constante :
« Aimé-je l'une, aimé-je l'autre amante?

« Mon choix entre elles deux flotte sans savoir où.
« Ce sentiment bizarre est incompréhensible :
« Ma tendresse pourtant y cède tour à tour...
« Tour à tour ! non, ensemble, en même temps, l'amour
« M'offre leur double image, et leur lutte est sensible.
« On pourra s'en moquer si la chose est risible;
« Mais chacune à mon cœur plaît dans le même jour :
« Me le nier m'est impossible. »

LEUSIPPE.

Ne raillez plus... mon cœur à vous seul est lié ;
Pulchrine ne m'est rien, n'étant plus malheureuse.
Ce que je crus amour fut naissante amitié :
Vous vous montrez à moi fidèle, généreuse ;
Vous seule avez l'amour; elle avait la pitié.

ZÉLIE.

Mensonge, adresse dangereuse
Dont vous savez faire l'emploi !
Faible en vous pardonnant, je serai sotte, moi,
Et ma rivale un jour sera moins vertueuse.
Alors entre elle et moi mille rivalités
Soulèveront chez vous nos haines endormies ;
Et l'une et l'autre enfin, piquant nos vanités,
Nous nous déchirerons... quoique bonnes amies.
N'est-ce pas là toujours ce que les femmes font ?

LEUSIPPE.

Je préviendrai le mal en fuyant sa présence.
Quoique étourdi, je fus toujours sincère au fond.
Daignez croire...

ZÉLIE.

Je crois : plus de frais d'éloquence.
Ma bonté franche vous répond
Qu'elle ne désira pour sa seule vengeance
Que ce traité si doux, traître, qui vous confond.

SCÈNE VII.

ZÉLIE, LEUSIPPE, DÆMONE, ÉPIDIQUE tenant le coffre sous son manteau.

DÆMONE.

Approche un peu, maraud, qui chez mon propre frère,
Sous le nom de ma fille, as voulu mettre ici

L'amante de Leusippe... On m'a trop éclairci :
Tu n'échapperas pas à ma juste colère.

ÉPIDIQUE.

Vous échapper! vous fuir! en ai-je le dessein?
Évité-je votre rencontre?
Ai-je peur? vous lassé-je à me poursuivre en vain?
Vous coûté-je des pas? Me voici, je me montre.
Quoi! m'entend-on vous supplier?
Me voulez-vous battre ou lier?
Chargez mes pieds de fers, saisissez la férule :
Garrottez-moi : voilà mes épaules, frappez.

DÆMONE.

Ton insolence, après que tu nous as trompés,
Ose affecter ce ton!...

ÉPIDIQUE.

Je le prends sans scrupule.
Liez-moi donc pour me punir.

DÆMONE.

Le courroux me suffoque...

ÉPIDIQUE.

Un excès de colère
Étouffe quelquefois celui qui le tempère :
On doit pour sa santé ne le pas retenir.

DÆMONE.

Ah! tu vas sur ton dos attirer un orage...

LEUSIPPE.

Oses-tu devant nous prendre ce ton brutal?

ÉPIDIQUE.

Éclatez tous deux; faites rage.
Mais dites-moi d'abord quel mal j'ai fait.

DÆMONE.

Quel mal?...

ÉPIDIQUE.

Ne recherchiez-vous pas, vous, seigneur, votre fille?

DÆMONE.

Tu payas sous ce titre une autre à nos dépens.

ÉPIDIQUE.

Parce que je la crus née en votre famille.

DÆMONE.

Tu la crus...?

ÉPIDIQUE.

Et la crois une de vos enfants.

DÆMONE.

Pourquoi cette nouvelle histoire?

ÉPIDIQUE.

Parce qu'il me plaît de le croire.

DÆMONE.

Pour me jouer encore il tend de nouveaux lacs.

ÉPIDIQUE.

En nous la reniant vous n'empêcherez pas
Qu'elle soit fille de son père.

DÆMONE.

Quel est ce père?

ÉPIDIQUE.

Vous. Je reviens du vaisseau :
J'y rencontrai madame. Elle chargea mon zèle
De recevoir l'esclave et la guider chez elle.
J'ai vu Pulchrine enfin! ses traits et son anneau
Ont tout à coup frappé ma mémoire fidèle :
Son nom n'est qu'un surnom qui nous était nouveau.
D'ailleurs, éloigné d'elle au sortir du berceau,
Lesusippe était absent quand on vous l'a ravie :
Il méconnut sa sœur en cet objet si beau;
Et, bref, notre Pulchrine était votre Endoxie,
Qui m'envoie à vos yeux présenter ce cadeau.
(Il lui remet une bague.)

DÆMONE.

C'est elle!... c'est ta sœur!

ÉPIDIQUE.

Vous faisais-je une histoire,
En vous croyant son père... autant qu'on peut le croire?

ZÉLIE.

Quel bonheur pour nous deux!

DÆMONE.

Ah! courons l'embrasser...

ÉPIDIQUE.

Bientôt en ce logis elle sera sans doute :
Elle a suivi mes pas. Prompts à la devancer,
Vous risquez, en croisant sa route,
De retarder l'instant que vous voulez presser.
Çà! tous deux maintenant châtierez-vous ma faute?

SCÈNE VIII.

ZÉLIE, LEUSIPPE, DÆMONE, ÉPIDIQUE, PLAUTE, EUCLION.

EUCLION.

Est-ce que dans l'enfer il a su se cacher?

DÆMONE.

Qui te trouble, mon frère, et t'amène avec Plaute?

EUCLION.

Pour le chercher partout je suis las de marcher.

ÉPIDIQUE, bas, à Plaute.

Et moi las de trouver, comme lui de chercher.

EUCLION, à Plaute.

Parle-t-il du voleur?

PLAUTE, à Euclion.

Tout bas! souffrez, pour cause,
Qu'en information je lui dise une chose.

DÆMONE.

Mon frère, qu'as-tu?

EUCLION.

Paix!

LEUSIPPE.

Mon oncle, qu'est-ce?

EUCLION.

Paix!

DÆMONE.

D'où vient la pâleur...?

EUCLION.

Chut!

LEUSIPPE.

Votre front...

EUCLION.

Chut! vous dis-je.

PLAUTE, en secret à Épidique.

La voix du cœur t'a dit que le devoir l'exige;
En retenant cet or, tu te mépriserais.
Qui vole et croit jouir est malheureux ensuite :
Son gain le rend honteux et gêne son maintien;
Et jamais un homme de bien
N'eut à se repentir d'une honnête conduite;

C'est un poids qu'un larcin.

ÉPIDIQUE, à Plaute.

J'y pensais, sur ma foi.
J'aurais pu voler pour mon maître,
Et je n'ose voler pour moi.
Je rapportais cet or, et le ferai paraître.

EUCLION, confidentiellement, à Plaute.

Eh bien?

PLAUTE.

L'homme est trouvé; c'est lui.

(Il montre Épidique.)

EUCLION.

Quoi! c'est ce traître,

(À Épidique.)

Ce malheureux pendard! Rends-moi, rends-moi mon or!

PLAUTE.

S'il vous plaît, seigneur, point encor.

EUCLION.

Secourez-moi, vous tous! mon droit se fait connaître...
Regardez ce lieu-ci, j'y cachais un trésor.
On me l'a pris, on veut le retenir peut-être...
(À Épidique.)
Ignores-tu, maraud, que c'est un grand larcin
De se garder pour soi le propre bien d'un autre,
Et qu'un trésor trouvé ne devient pas le nôtre
Quand son vrai possesseur le redemande enfin?

PLAUTE.

Nous savons cela tous; et puisqu'il est le vôtre,
Vous le restituer est son juste dessein.

ÉPIDIQUE.

Très-volontiers, et sans remise;
Voici le coffre-fort.

(Il le dépose à terre.)

EUCLION.

Mon cher trésor! mon bien!

PLAUTE.

Qu'est-ce là?... Dieux! quelle surprise!...
C'est le mien!

EUCLION.

Quoi! brigand! le tien!...

PLAUTE écarte Euclion avec force, et met le pied sur le coffre.

J'en vais fournir la preuve... ici point de méprise.

Que contient-il?

EUCLION.

De l'or qu'avec soin j'ai caché;
Qu'après l'avoir compté jamais je ne touchai.

PLAUTE.

N'est-il rempli que d'or?

EUCLION.

Que d'or pur.

PLAUTE.

Moi, j'atteste
Qu'il porte un double fond dont le secret me reste.
Qui de nous sait l'ouvrir?

EUCLION.

L'ouvrir?...

PLAUTE.

Eh oui, l'ouvrir!
Retournons-le, ceci deviendra manifeste.
(Il renverse le coffre.)

EUCLION.

Lâchez, lâchez...

DÆMONE.

La chose importe à découvrir,
Mon frère...

EUCLION.

Donnes-tu dans leur vil subterfuge?...

PLAUTE.

Ouvrez donc, Euclion. Vous demeurez surpris...
(Euclion reste stupéfait.)

LEUSIPPE.

Ouvrez, mon oncle, ouvrez; mon père sera juge.
(Plaute ouvre le coffre.)

EUCLION.

Je suis mort!

PLAUTE.

Je suis riche!... O mes chers manuscrits!
Cent rouleaux d'or sont moins que ces rouleaux écrits!

EUCLION.

Mais l'or, mais l'or n'est pas le vôtre...

PLAUTE.

Savez-vous, Euclion, que c'est un grand larcin
De se garder pour soi le propre bien d'un autre,

Et qu'un trésor trouvé ne devient pas le nôtre?
Nos ennemis m'ont fait ce beau vol autrefois;
Romain, vous étiez donc de ces Carthaginois.

EUCLION.

Moi, voler!... Nos soldats étaient à leur poursuite;
Ce coffre dans mes mains tomba pendant leur fuite :
Le sort m'en fit présent.

PLAUTE.

Par cette même loi,
Épidique aurait pu juger cet or à soi.

EUCLION.

Ma foi n'est point pareille à la foi d'Épidique;
La mienne...

PLAUTE.

C'est la foi punique.
Vous enterriez mon bien, et j'en userai, moi,
Pour d'utiles besoins, aimant à le répandre.

LEUSIPPE.

Jupiter est propice à ton honnêteté.

PLAUTE.

Épidique est par moi de ses fers racheté.
Plaute sort du malheur; il sut des dieux attendre
Le prix de ses travaux et de son équité.
Je m'en vais, pour ma gloire, à Rome faire entendre
Mes Ménechmes riants, mon double Amphitryon,
Mes Marchands frauduleux, mon Guerrier fanfaron,
Mes Vieillards libertins... et mon pinceau va rendre
Mon Avare plus vrai sous les traits d'Euclion.

LEUSIPPE.

Comment! tu cultivais les palmes de Ménandre?

PLAUTE.

De Plaute un jour Thalie applaudira le nom.

DÆMONE.

Ah! tu t'es bien acquis, par ta noble constance,
Le droit de corriger les humains vicieux,
Toi qui, sans murmurer, subissant l'indigence,
Oubliais ce larcin d'ouvrages précieux.

PLAUTE.

C'est qu'ayant la tête sensée,
Je ne suis de mon art nullement glorieux;
J'use de la raison qu'en mes vers j'ai tracée.

Quel bien ici-bas est certain?
De chutes, de succès la gloire est un mélange:
La fortune, l'esprit, les goûts, les mœurs, tout change;
Si même de nos dieux, et de marbre et d'airain,
L'image par le temps en poudre est dispersée,
Ah! que d'heureux hasards me faut-il obtenir
Pour qu'un mince feuillet, chargé de ma pensée,
L'aille porter à l'avenir!

EUCLION.

Pauvre Euclion, tu n'as plus qu'à te pendre!

ÉPIDIQUE.

A tous il ne manque plus rien.
(A Dæmone.) (A Zélie.)
Vous avez votre fille, et vous un mari tendre;
Moi, la liberté...

PLAUTE.

Moi, mon bien;
Et, de plus, vous m'avez fait une comédie.
Par vous, sans le savoir, l'intrigue en fut ourdie;
Vous m'avez par hasard fourni l'événement,
Et voilà que dans ce moment
J'en fais, moi, par hasard aussi le dénoûment!
A la faveur de l'antique Thalie,
Et sous le masque des Romains,
Si ma fable mérite un peu d'être accueillie,
Que cette enceinte encor soit par vous bien remplie:
Chers spectateurs, battez des mains.

FIN DE PLAUTE.

PINTO,

OU

LA JOURNÉE D'UNE CONSPIRATION,

COMÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 21 MARS 1799.

PERSONNAGES.

LE DUC, LA DUCHESSE } de Braganee.
LA VICE-REINE de Portugal.
MADAME DOLMAR, dame de compagnie de la vice-reine.
PINTO, secrétaire du duc de Bragance.
LOPEZ OZORIO, amiral espagnol.
VASCONCELLOS, secrétaire d'État.
L'ARCHEVÊQUE de Bragues.
MELLO, MENDOCE, ALMADA, } conjurés.
ALVARE, gentilhomme portugais.
LEMOS, négociant juif.
FLORA CATHARINA, fille du duc de Braganee.
LE CAPITAINE FABRICIO.
SANTONELLO, cordelier.
FRANCISQUE, officier des gardes de la vice-reine.
PIETRO, valet de Pinto, muet.
HOMMES ET FEMMES de la cour de la vice-reine.
TROUPE DE CONJURÉS.

La scène est à Lisbonne et aux environs.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt. Les personnages sont en habit de chasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE BRAGANCE, MADAME DOLMAR.

MADAME DOLMAR, fuyant.

Alte-là, monsieur le duc! Cesserez-vous bientôt de me poursuivre?

LE DUC.

Quand vous cesserez de me fuir.

MADAME DOLMAR.

Oh ! vous ne m'atteindrez pas.

LE DUC.

Je le crains ; et naturellement si légère... Mais faisons un traité.

MADAME DOLMAR.

Je ne veux pas trop approcher d'un souverain.

LE DUC.

Est-ce que je le suis?

MADAME DOLMAR.

On dit à la cour que vous prétendez à le devenir.

LE DUC.

Mensonge !

MADAME DOLMAR.

Tenez, la maîtresse d'un roi...

LE DUC.

Est souvent celle du royaume. Ainsi, que je règne jamais, vous régnerez. Mais, en vérité, je préfère au sceptre de Lisbonne mon duché de Bragance, et le nom de votre amant.

MADAME DOLMAR.

Vous ne le porterez point.

LE DUC.

Osez donc parler encore de ma puissance, moi, l'humble rival de mon secrétaire Pinto, que vous me préférez !

MADAME DOLMAR.

Sans doute. C'est un homme ennemi des cabales, loyal, uni, bon, qui n'aime que moi, ne songe qu'à moi, et n'a pas la moindre malice dans le cœur. Mais vous ! Je rougis de répéter les contes que l'on débite : que vous nourrissez des projets ambitieux ; que vous tirerez de la poussière de vieux titres pour vous faire roi ; que l'on souffle la discorde en votre nom ; que, peu content de plaire et de jouir, de vivre au milieu d'amis qui ne vous flattent point et de femmes qui vous choisissent pour vous-même, vous sacrifierez ces avantages au frivole orgueil de porter un sceptre bien lourd, de vous casser la tête dans les affaires, de vous entourer de graves menteurs qui vous courtisent, de pédants qui vous conseillent, et de femmes qui vous cèdent par vanité, par peur ou par avarice.

LE DUC.

Vains bruits que tout cela ! Ne m'accusez pas de courir après

les faveurs de la fortune, quand je ne soupire qu'après les vôtres.

MADAME DOLMAR.

Arrêtez, arrêtez! voici Alvare.

SCÈNE II.

LE DUC, MADAME DOLMAR, ALVARE.

LE DUC.

Alvare, eh bien! où sont nos chasseurs?

ALVARE.

Fort loin. Le bois est coupé de fondrières, de torrents, et je n'ai pu les atteindre.

MADAME DOLMAR.

Les insensés! n'avoir pas seulement fait halte avec nous! C'est ce comte de Comines qui les pousse.

LE DUC.

Quelle joyeuse vie on mène au château d'Almada! Nulle langueur, nul moment perdu. Chasse, jeux, festins, fêtes de bons amis, des femmes, et la vie d'Épicure... Vive l'indépendance et la joie!

ALVARE.

La nôtre sera bientôt troublée.

MADAME DOLMAR.

Pourquoi?

ALVARE

Le duc part demain pour Madrid.

LE DUC.

Demain, oui; je pars demain.

MADAME DOLMAR.

La duchesse ne devait-elle pas vous faire ici ses adieux?

LE DUC.

Je l'attends : le trajet qui sépare ce lieu de la ville n'est pas long, et je ne veux pas donner matière aux discours par ma présence à Lisbonne. Ma prudence confondra la malignité.

ALVARE.

Ces enragés Espagnols! je les hais! Je voudrais de bon cœur que toutes les vues qu'ils vous prêtent fussent réelles.

LE DUC.

Fi !

ALVARE.

Je vous servirais de mon épée.

LE DUC.

Ne dites pas cela.

ALVARE.

Je me ferais mettre en pièces pour vous.

LE DUC.

De grâce...

ALVARE.

Tel que vous me voyez, j'abhorre et Philippe et son ministre, et le secrétaire d'État, ce méchant Vasconcellos, son agent en Portugal.

LE DUC.

Chut !

ALVARE.

Je le déclare hautement, moi.

LE DUC.

Prenez garde ; c'est vous perdre.

ALVARE, bas, au duc.

Vous croyez... Madame Dolmar est sûre.

LE DUC.

Mais étourdie.

MADAME DOLMAR.

Parlez librement ; quoique attachée à la vice-reine, je vous suis dévouée, vous le savez. Mais dites-moi, madame la duchesse est-elle du voyage à Madrid ?

LE DUC.

Cette idée de notre séparation jointe aux impostures répandues sur moi, les intrigues de la cour, tout l'afflige. Je n'ose la conduire à Madrid ; le train de cette ville lui déplairait.

MADAME DOLMAR.

Et alarmerait votre jalousie...

LE DUC.

Sa vertu...

MADAME DOLMAR.

Madrid est le pays aux aventures, aux symphonies nocturnes : cela tourne la tête d'une femme.

LE DUC.

La mienne m'aime tendrement. Les attachements des femmes les garantissent mieux encore que leurs principes. Leur cœur a plus d'un assaut à soutenir : quand la seule vertu le défend, on y fait brèche ; quand c'est l'amour, la place est imprenable.

MADAME DOLMAR.

Pour moi, qui ne veux aimer personne, la vertu me fait donc courir bien des risques.

LE DUC, bas, à madame Dolmar.

Pinto vous en garantira.

MADAME DOLMAR.

Que disions-nous de la duchesse?

LE DUC.

Qu'elle a le goût de la retraite et de l'étude. Elle serait même à présent dans ses terres, sans son amitié pour la vice-reine, qui la retient à Lisbonne.

MADAME DOLMAR.

Respectable femme ! occupée de sa fille, avide de lecture, étrangère à tous les plaisirs de son âge et de son rang. Quelle différence entre elle et moi, qui n'ai pas le temps de penser et à peine de sentir ! Mais je m'amuse et je ris... Qu'avez-vous donc?

LE DUC, préoccupé.

Rien...

ALVARE.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Quoi?

ALVARE.

Vous n'imaginez pas que je me sois compromis par mon emportement?

LE DUC.

A l'avenir, soyez plus sage.

ALVARE.

Que voulez-vous? je ne ménage rien quand la colère m'emporte.

LE DUC.

Eh ! voici Pinto avec ma chère fille.

SCÈNE III.

LE DUC, MADAME DOLMAR, ALVARE, PINTO, DONA FLORA CATHARINA, UNE DAME DE COMPAGNIE.

PINTO.

Monseigneur, nous précédons madame la duchesse.

FLORA, au duc.

Que j'avais hâte de vous revoir, monsieur!

LE DUC.

Embrasse-moi, ma fille. O mes amis! voilà mon orgueil, mes délices. Charmante modestie! elle cherche un refuge dans mon sein, contre un embarras qui l'honore... Dites-moi si toutes les vanités de la terre valent ces plaisirs que me prodigue la nature?

FLORA.

J'ai bien souffert de votre longue absence, et vous nous quittez encore, m'a-t-on dit?

LE DUC.

Peu de temps, j'espère.

FLORA.

Conduisez-nous en Espagne, monsieur; ne nous séparez pas de vous.

LE DUC.

Je ne le puis.

FLORA.

Et vous dites aimer votre fille!

LE DUC.

Plus que ma vie.

MADAME DOLMAR.

Aimable enfant!

FLORA, à madame Dolmar.

Joignez-vous à mes prières... Reprochez-lui sa dureté... Il nous abandonne, moi, ma mère... J'en ai pleuré toute la nuit.

ALVARE.

En effet, si le vœu du roi vous appelle, pourquoi fixer votre famille à Lisbonne?

FLORA.

C'est ce que je dis.

MADAME DOLMAR.

Consentez, et emmenez-la : ce voyage ne sera plus pour vous qu'une partie de plaisir.

FLORA.

Madame a raison.

PINTO.

Nul obstacle, monseigneur; donnez vos ordres pour les préparatifs.

FLORA.

Oui, monsieur, oui, mon père.

LE DUC.

Il m'est douloureux de vous refuser.

PINTO, bas, au duc.

Congédiez... congédiez.

LE DUC.

Hé ! les chevaux sont-ils prêts ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN PIQUEUR.

LE PIQUEUR, entrant.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Allez, mes amis; je vais dire un mot à la duchesse, et vous rejoins à l'instant même. Madame, excusez-moi. Et vous, madame, conduisez Flora; faites-lui voir la rive du Tage, et les belles forêts qui avoisinent le château.

MADAME DOLMAR.

Flora monte-t-elle à cheval?

LE DUC.

Doucement : elle ne joint pas, comme vous, aux grâces de son sexe la force et les habitudes du nôtre.

MADAME DOLMAR.

Oh bien ! je lui sers de maître, et je vais lui montrer... Ne craignez pas ! nous serons là, madame et moi.

FLORA, au duc.

Nous vous reverrons bientôt ?

LE DUC.

Je ne tarderai pas.

MADAME DOLMAR.

Je veux rendre mes devoirs à la duchesse, dites-le-lui bien.

ALVARE.

Moi, la saluer! Vous nous retrouverez tous au chemin des grands taillis.

LE DUC.

Plaisir et bonne chasse! voilà le mot d'ordre.

SCÈNE V.

PINTO, LE DUC.

PINTO.

Monseigneur, ils vont venir; je cours les attendre et les guider, de peur qu'ils ne soient aperçus. La partie est liée; madame la duchesse, qui s'avance, vous dira où nous en sommes.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Il est temps de vous déterminer, monsieur; les obstacles de la part de la cour augmentent à toute heure. Je viens fixer, s'il se peut, votre irrésolution dangereuse. Demain, l'amiral Lopez Ozorio, envoyé d'Espagne, croit vous emmener à Madrid; demain, il faut que tout éclate.

LE DUC.

Il faut que tout reste en paix comme aujourd'hui.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce à dire, monsieur?

LE DUC.

Laissons, laissons là nos chimères.

LA DUCHESSE.

Est-ce ainsi que vous nommez de nobles projets d'élévation?

LE DUC.

Qui me feraient donner le nom de rebelle.

LA DUCHESSE.

Celui de libérateur.

LE DUC.

Croyez-moi, madame, dépouillez les choses des grands mots dont vous les enveloppez. Que désirez-vous? Me faire roi? Eh bien! plus j'y pense, moins je me trouve propre à faire ce métier.

LA DUCHESSE.

Je ne comprends rien à ce langage.

LE DUC.

Je n'en ai pourtant jamais changé; et vous vous obstinez à ne pas l'entendre, à m'engager dans une conspiration infernale.

LA DUCHESSE.

N'êtes-vous pas touché du malheur des Portugais?

LE DUC.

Du moins je n'en suis pas l'auteur.

LA DUCHESSE.

Êtes-vous insensible au zèle des grands pour votre cause?

LE DUC.

Les grands ne m'aiment pas plus qu'un autre; ils me jettent en avant, parce que mon nom les appuie. Le duc de Villareal, le marquis d'Aveiro, leur conviennent autant que moi. Tenez, tenez, j'abdique volontiers en leur faveur.

LA DUCHESSE.

Raillez-vous? Quoi! à la veille d'un jour si désiré, d'une conjuration prête à éclore... après tant de soins que j'ai pris!...

LE DUC.

On rompt des projets plus avancés; et j'ai changé d'avis.

LA DUCHESSE.

Comment?

LE DUC.

Lorsqu'à mon lever j'ai vu ce beau ciel, ces prairies, ces champs peuplés de paisibles cultivateurs, ce réveil de la nature, et cette riante jeunesse animant de la voix et du cor leurs chevaux, leurs chiens fidèles; lorsque j'ai respiré l'air embaumé du matin, que votre image est venue rendre à mes yeux mon habitation plus belle et le jour plus pur, mon cœur a palpité vivement; il était plein de bonheur, de joie. Ces douces émotions m'inspiraient un mépris, un dégoût profond pour de maudites manœuvres.... Excusez-moi, je frémis sur les dangers de votre ambition.

LA DUCHESSE.

Que sert donc ce rendez-vous donné, cet entretien promis à quelques membres de notre conseil secret?

LE DUC.

A rien, madame. La perspective éloignée du trône m'a d'abord séduit comme un sot; maintenant que je suis prêt à y monter, je sens que je m'y tiendrais mal.

LA DUCHESSE.

Quels étranges sentiments!

LE DUC.

Ils vous paraissent bien rampants, bien vulgaires : mais que faire d'un homme emmaillotté dans tous les préjugés, qui craint les divisions, qui aime le repos, la vertu, sa patrie et sa femme comme un bon bourgeois de Lisbonne? Pour vous qui avez une tête forte, cela vous fait pitié, je le vois. Là, en bonne foi, suis-je de caractère à former des brigues? D'ici à l'exécution, je ferai, si je m'en mêle, une quantité de maladresses; et comme il y va de la tête...

LA DUCHESSE.

Et comme infailliblement vous la risquez en vous endormant au lieu d'agir...

LE DUC.

Mille et mille difficultés se présentent...

LA DUCHESSE.

Ainsi votre esprit s'environne de tous les obstacles qu'il se crée; et si vous n'en aviez de véritables à surmonter, où serait la gloire de l'entreprise? Mais il n'est point de périls dont votre courage s'étonne. Que m'objectez-vous donc? Les dispositions du peuple? elles sont tournées en votre faveur. La surveillance du secrétaire d'État? elle est trompée par l'activité de Pinto. Les partis qui divisent l'empire? ils sont prêts à s'unir pour vous contre la tyrannie castillane. Vos amis vous servent en aveugles; dites un mot, tous les bras sont armés. Cependant quelle est votre indolence! elle vous livre à vos ennemis, à la risée d'une cour qui vous flatte pour vous attirer et vous perdre. Le secrétaire d'État Vasconcellos est trop habile pour n'avoir pas d'avance forgé les chaînes qui vous attendent à Madrid. Peut-être... oui, votre mort peut-être est résolue. Au point où vous voilà, choisissez, de régner ou de périr.

LE DUC.

Eh bien! je périrai s'il le faut; mais je n'entraînerai pas dans ma ruine des amis, une épouse et ma fille. Madame, non, vos craintes ne sont pas des arguments. Je ne m'engagerai pas dans ce dédale d'intrigues... Que gagnerais-je à cela?... Jamais plus brillante destinée ne seconda les désirs d'un homme. Né dans un rang illustre, riche des revenus de provinces entières, universellement estimé, chéri, entouré des heureux que je fais, heureux moi-même, ma vie est un continuel enchaînement d'honneurs acquis et de tranquilles jouissances. Que faut-il de plus? J'échangerais ma douce existence contre un vain titre de roi? Je frayerais ma route à travers les haines, les ruses, les bassesses, les meurtres, nécessités cruelles de renversements politiques? favorisé du ciel, si je n'obtenais pas pour tout prix la mort d'un vil conspirateur, dont la rage pousse avec lui sur l'échafaud toute sa famille proscrite.

LA DUCHESSE.

Les Portugais seront bien payés de leur confiance en votre personne!

LE DUC.

S'il faut les défendre en soldat, je suis prêt; mais me jeter à la tête d'un parti qui me couronne, c'est mettre mon ambition particulière à la place du bien de tous.

LA DUCHESSE.

Et si, à votre refus, le Portugal s'élève en république, pour qui vous déclarerez-vous, entre le roi d'Espagne et ce gouvernement?

LE DUC.

Pour ma patrie.

LA DUCHESSE.

Et s'il se choisit un autre prince?

LE DUC.

Pour ma patrie.

LA DUCHESSE.

Prouvez donc que vous la voulez défendre en cessant de contrarier nos inutiles projets... Arrivez, Pinto, achevez de décider votre maître.

SCÈNE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE, PINTO.

PINTO.

Balancerait-il encore?

LE DUC.

Non, je suis résolu.

PINTO.

J'y comptais; l'incertitude est le tourment des sots.

LE DUC.

Et tout complot, le crime de l'ambition.

PINTO.

Nous ne complotons point; on vous attaque, nous vous défendons... Votre altesse permet que je donne un ordre? Pietro, Pietro!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; PIETRO entre, Pinto lui parle à l'oreille.

LE DUC.

Je n'ai pas encore vu ce garçon-là.

PINTO.

C'est un de mes valets: intelligent, exact, il me paye en fidélité les soins que j'en ai pris à la suite d'un accident qui l'a rendu muet pour la vie. Aussi, jamais service plus silencieux ne fit honte aux valets raisonneurs. Revenons au fait, monseigneur : se peut-il que vous désapprouviez?..?

LE DUC.

Toutes vos menées.

PINTO.

Comment? payeriez-vous d'un ingrat désaveu le zèle de vos serviteurs? Demain, je vous salue d'un nouveau titre, ou l'on verra tomber la tête de Pinto.

LE DUC.

Puissions-nous tous deux perdre la vie, plutôt que d'allumer la guerre!

PINTO.

Il y a rarement combat où les forces sont trop inégales. Les

troubles de Catalogne ont contraint l'Espagne à retirer ses garnisons pour grossir l'armée ; les Portugais sont liés d'un sentiment unanime : une fois soulevés, entre la liberté et le châtiment, ils sentiront la nécessité de vaincre. Vos partisans commandent les flottes, gardent les côtes, tiennent les places fortes ; une ordonnance de cinquante mille ducats, envoyés par le roi pour lever des troupes, vous a servi à payer vos créatures ; on vous aime, on vous choisit, on vous nomme. Ainsi, nulle résistance au dedans ; au dehors, mille ressources.

LA DUCHESSE.

Le duc de Medina-Sidonia, mon frère, gouverneur d'Andalousie, nous donnera, s'il le faut, de l'argent, des hommes, des vaisseaux. Tous les princes ennemis de la maison d'Autriche seconderont l'entreprise. Le cardinal de Richelieu vous a laissé à penser, dans les affaires de la Hollande, de quel œil vous verra la France.

PINTO.

Jamais conjoncture ne fut plus décisive. Le jour est pris, et nos gens sont prêts.

LA DUCHESSE.

Soyez sensible, monsieur, à ces preuves de dévouement ; les premiers pas sont faits ; après avoir ourdi un complot, on n'en assure l'impunité qu'en l'exécutant.

LE DUC.

Ne redoutez-vous pas les recherches et le pouvoir de l'inquisition ?

PINTO.

Elle nous servira.

LE DUC.

L'autorité ecclésiastique a tant de force !...

PINTO.

Elle nous appuiera.

LE DUC.

Que veux-tu dire ?

PINTO.

Que nous avons un moine, don Santonello, de la stricte observance de saint François.

LE DUC.

Ils ont pour eux l'archevêque de Bragues.

PINTO.

Nous avons celui de Lisbonne, chez qui se sont tenues nos as-

semblées. Il est éloquent, téméraire, fanatique ; il fera schisme. Archevêque contre archevêque. Fallût-il un cardinal, nous l'aurions ; et qu'il y eût deux papes en Europe, nous en aurions un.

LE DUC, riant.

Il ne doute de rien.

PINTO, avec force.

Patience, audace et volonté, voilà de quoi renverser le monde. Mais qui sait vouloir ? Personne.

LE DUC.

J'admire qu'il ait pu concilier les rivalités des grands.

LA DUCHESSE.

En promettant à ceux de votre cour qu'ils obtiendront toutes les dignités ; et aux gentilshommes des provinces, d'humilier ceux de votre cour.

PINTO.

Quant aux roturiers qui déclamaient contre les titres, on leur a promis des lettres de noblesse.

LE DUC.

Nommez-moi ceux des nôtres qui doivent se rendre ici.

LA DUCHESSE.

Almada, dont vous connaissez l'inimitié contre le secrétaire d'État et contre la vice-reine ; caractère sombre, altier, généreux et indépendant : c'est du fiel de sa haine qu'il nourrit ses sentiments pour la liberté publique. Des goûts solitaires ont rendu ses vertus âpres et chagrines ; il est inébranlable et prudent.

LE DUC.

Je le connais.

LA DUCHESSE.

Le grand veneur Mello, que l'intérêt de sa fortune attache à la grandeur future de notre maison. Il est intrigant et avare.

PINTO.

Vasconcellos, qui le craint, paye deux ou trois mille ducats pour le faire suivre et savoir ce qu'il dit ; en lui donnant moitié, il l'eût fait taire. Mais vos libéralités l'ont rendu notre complice.

LE DUC.

Ainsi vous me ruinez en frais qui deviendront superflus.

PINTO.

Hé ! hé ! monseigneur, les partis se vendent et s'achètent. Tout est au poids de l'or.

LE DUC.

Mendoce n'est-il pas du nombre?

LA DUCHESSE.

Oui, un génie ambitieux, remuant, façonné pour les révolutions, sans préjugés, sans frein; toujours ennemi du pouvoir qui gouverne, et cherchant à fonder le sien au milieu des renversements. Il est violent et hardi.

LE DUC.

Et le quatrième?

PINTO.

Le secrétaire intime de votre altesse, moi, qui ne veux ni brouiller ni gagner à tout ceci, aimant mieux la vertu que l'or, et mieux la gloire...

LE DUC.

Que la vertu.

PINTO.

Hé! qu'est-ce que la vie sans illustration? Le sommeil de la brute. La gloire est le rêve du génie.

LE DUC.

Que te sert de te consumer dans les travaux, de t'user avant l'âge?...

PINTO.

Qu'importe, si mon nom dure plus que moi?

LE DUC.

De tenter des hasards où tu te feras tuer?

PINTO.

Pour ne jamais mourir.

LE DUC.

N'attendez-vous pas encore le capitaine Fabricio?

PINTO.

Et le cordelier. Ils doivent faire ici leur première entrevue. J'ai craint que, les employant tous deux à l'insu de chacun, comme de coutume, ils ne m'accusassent de méfiance, s'ils en étaient instruits l'un et l'autre; ce qui m'a décidé à les réunir.

LE DUC.

De quelle trempe est ce capitaine?

PINTO.

Une machine de guerre. Homme d'exécution, inhabile au conseil, instruit dans son art, borné dans tout le reste; mais, armé

d'un cœur de fer, il expose sa vie aussi froidement qu'il donne la mort. Un chef si déterminé, à la tête de quelques soldats, suffirait à bouleverser Lisbonne. Vous l'allez connaître.

LE DUC.

Non, vous dis-je, je ne paraîtrai point devant eux; ils n'arracheront point mon consentement.

LA DUCHESSE.

Vous ne le pouvez refuser.

LE DUC.

Ils doivent s'y attendre.

PINTO, brusquement.

Morbleu! monseigneur, si nous succombons, laissez-nous pendre; mais si nous l'emportons...

LE DUC, irrité.

Qu'oserez-vous?

PINTO.

Vous proclamer, en dépit de vous-même.

LE DUC.

Vous extravaguez... Ou plutôt, pris par ma facilité dans vos piéges, je perds l'aimable douceur, les délices d'une vie égale, riante et paisible.

PINTO.

Eh! les agitations de la vie domestique ont-elles rien qui ne soit comparable à celle où vous entrez? Pour le but, quelle différence! Là, le présent qui nous échappe; ici, l'avenir qui nous reste. Que les festins, la danse, le jeu, réclament nos veilles, nous les consumons en fatigues, comme pour les plus grands travaux; qu'une contestation s'élève sur nos droits lésés, sur nos biens ravis, sur notre rang disputé, aussitôt la chicane; les arrêts, les appels nous accablent de soucis et dévorent notre existence. N'aspirons-nous qu'au doux avantage de plaire au beau sexe, autre enfer! Les soins, les rivalités, les soupçons jaloux, les duels, le meurtre, le poison, fondent sur les malheureux amants comme sur des candidats politiques. Quel plaisir pur et tranquille ici-bas? Celui de forcer à la chasse des animaux fugitifs? Il n'est souvent pas plus difficile de débusquer les hommes qui nous nuisent; craintives bêtes, moins innocentes que celles que vous poursuivez dans les bois. Appliquons donc l'emploi de

votre vie aux illustres entreprises, qui ne coûtent pas plus et qui valent davantage. J'aperçois, je pense, le capitaine.

LE DUC.

Je vous laisse, et viendrai moi-même remercier vos amis sitôt qu'ils seront assemblés.

LA DUCHESSE, à Pinto.

Courage, Pinto! Le duc cédera bientôt à nos instances; je le suis, et j'espère le décider.

SCÈNE IX.

PINTO, LE CAPITAINE FABRICIO.

PINTO.

Capitaine, vous n'avez rencontré...?

LE CAPITAINE.

Personne. On chasse là-bas, j'ai entendu dans la forêt les chiens et le son du cor.

PINTO.

Le duc doit vous venir témoigner sa gratitude.

LE CAPITAINE.

De quoi? Né Portugais, je fais mon devoir. Il est temps de frotter ces Castillans. C'est un plaisir que je me donne, plutôt qu'un service que je lui rends.

PINTO.

Çà, capitaine, avez-vous pourvu aux accidents? Supposons qu'un lien se brisât tout à coup, aurons-nous de quoi renouer la trame? Si les soldats du palais résistent?...

LE CAPITAINE.

Ils sont morts.

PINTO.

Si le gouverneur de la citadelle tient bon?...

LE CAPITAINE.

Il sera pendu.

PINTO.

Si les officiers refusent de commander?...

LE CAPITAINE.

Ils ont promis.

PINTO.

Quelques-uns; mais les autres?...

LE CAPITAINE.

Plieront.

PINTO.

Les grands d'Espagne et les partisans de la vice-reine se défendront.

LE CAPITAINE.

Mal.

PINTO.

Que présagez-vous de la disposition du peuple?

LE CAPITAINE.

Bien.

PINTO.

Si l'on soulève quelques furieux à prix d'argent?...

LE CAPITAINE.

Feu!

PINTO.

C'est sans réplique. Çà, écoutez-moi, capitaine. J'ai fait confidence de nos desseins à un honnête cordelier qui donnera sa sanctification à notre cause. Il importe que vous le connaissiez : c'est un saint homme, pour lequel je vous demande égards et confiance. Pardonnez-moi si j'ai retardé jusqu'à ce jour votre entrevue. Le voici qui paraît; je vais lui parler de vous.

SCÈNE X.

PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO.

PINTO, au cordelier.

Père Santonello, c'est là le capitaine dont je vous ai parlé; il est nécessaire que vous sachiez à quoi vous en tenir sur son compte. C'est un brave militaire, qui n'a pas l'esprit éclairé comme vous, mais qui soutiendra notre sainte querelle de son épée. La douceur de votre profession condescendra sans peine à la brusque franchise de la sienne.

SANTONELLO.

Nous ne sommes ici-bas, mon fils, que pour nous secourir et nous aimer en frères.

PINTO.

Capitaine, je vous présente le révérend père don Santonello. Mon père, voici le capitaine Fabricio.

LE CAPITAINE.

C'est toi, cafard!

SANTONELLO.

C'est toi, damné!

PINTO, épouvanté.

Qu'est-ce?... quoi!... vous vous connaissez! D'où?... depuis quand?... comment?

SANTONELLO.

Un excommunié qui fait outrage au ciel par son amour pour une juive.

LE CAPITAINE.

Un moine qui se hasarde à me trouver chez elle!

SANTONELLO.

Santa Theresia!

PINTO.

Avez-vous le diable au corps de vous quereller ainsi? Troublerez-vous par ce scandaleux débat l'union qui nous est nécessaire? Ne tendons qu'à notre but.

LE CAPITAINE.

Je ne veux entrer dans aucune affaire avec ce maudit cordelier.

SANTONELLO.

Cet hérétique nous soufflerait de damnables inspirations.

LE CAPITAINE.

Ton nom sera connu et honni dans tout Lisbonne.

SANTONELLO.

Le tien inscrit au tribunal du saint office.

PINTO.

O enragés!... ô enfer!... Vous alliez chez cette femme, capitaine, pour vous distraire et boire?... et vous, pour l'intérêt de son salut?

SANTONELLO.

Hélas! oui, j'espérais la...

PINTO.

La convertir.

LE CAPITAINE.

Moi, j'allais...

PINTO.

La consoler de quelque chagrin. Hé! qu'y a-t-il, je vous prie, de plus louable que de soulager l'infortune et de purifier l'âme

d'une jeune personne! (Bas, au capitaine.) Il ne vous sied pas de vous fâcher contre un moine, et l'habit de son ordre vous commande des ménagements. (Bas, au cordelier.) Votre religion vous défend ces violences, et vous devez absoudre ces sortes de passions dans un homme de son état. Allons, allons, embrassez-vous cordialement.

LE CAPITAINE.

Si je n'étais pas l'agresseur...

SANTONELLO.

Si je n'étais pas l'offensé...

LE CAPITAINE.

Si ce n'était en faveur de Pinto...

SANTONELLO.

Si ce n'était au nom du Dieu de paix...

PINTO.

Hé! là! là! que cette embrassade enveloppe la procédure.

LE CAPITAINE.

Sans rancune, mon révérend.

SANTONELLO.

Ainsi soit-il, mon fils!

PINTO.

Bon présage de négociation, que d'avoir réconcilié un militaire et un moine irrités. Où diantre m'étais-je fourré?... Ah! je vous attendais, messieurs.

SCÈNE XI.

PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

PINTO.

Vous aurez sans doute plus d'empire que moi sur le duc. Il marque une répugnance obstinée à entrer dans nos vues; et les meilleures raisons ont échoué contre ses refus.

ALMADA.

Ce n'est donc point le chef qu'il nous faut. Quoi! les injustices, les ravages dont gémit le Portugais; quoi! l'indignation qui doit pénétrer les âmes contre nos ennemis; la ruine de Lisbonne consommée en transférant le commerce des Indes à Cadix; les fureurs du comte Olivarès et des chefs de l'État vendus à la vice-

reine; l'arrière-ban publié par le roi pour transplanter en Catalogne la fleur des plus nobles familles, et les y détruire par la pauvreté, la faim ou la guerre; quoi! nos domaines livrés à des colonies étrangères; tant de puissants motifs ne l'arrachent point à sa langueur! Je le déclare, ce n'est point là le chef qu'il nous faut.

MELLO.

Il a raison.

MENDOCE.

Il dit vrai.

LE CAPITAINE.

Assurément.

PINTO.

De la prudence, messieurs! Perdez-vous si tôt la mémoire des débats où nous flottons depuis un mois? Il ne s'agit plus de regarder et de choisir; allons au fait, et soyons indépendants.

ALMADA.

Je le serai, moi. J'ai là une force que ne vaincront ni la crainte, ni les cachots, ni le fer, ni le feu.

LE CAPITAINE.

Voici un bras qui fera trembler la Castille.

SANTONELLO.

Le ciel nous voit et nous bénit.

MENDOCE.

Notre ligue aurait eu besoin, je crois, du secours d'un de nos alliés.

ALMADA.

Faire vider les querelles domestiques par nos voisins?

PINTO.

Oui, comme ces faux braves qui s'insultent et font battre leurs témoins. C'est aux naturels du pays à le défendre.

MELLO.

L'appât du gain doublera les efforts; les hautes promesses que j'ai faites au nom de votre maître...

MENDOCE.

Mes agents ont visité les bourgs, le port, les cabarets. Les bateliers, les manufacturiers sont à nous.

PINTO.

Du vin, du vin et des liqueurs pour allumer les cerveaux; des chansons pour exalter, des libelles pour aigrir; de chauds orateurs

pour fixer les irrésolus, des querelles pour attrouper les curieux; quelques mensonges au nez des crédules de la ville : surtout force écrits défendus, afin qu'on se les arrache.

MENDOCE.

Je promets le soulèvement à telle ou telle heure donnée. Il n'y a qu'une voix contre Vasconcellos.

ALMADA.

Le lâche est d'autant plus coupable, que, né Portugais, il sert de ministre aux cruautés de Philippe.

MELLO.

Qu'en fera-t-on?

MENDOCE.

Hier on a prononcé sur lui.

MELLO.

Quoi?

LE CAPITAINE.

Tué.

SANTONELLO.

Benedetto! Et cet archevêque de Bragues, qui règne au nom de la vice-reine?

MENDOCE.

Lui!... Son royaume est de l'autre monde.

ALMADA.

L'archevêque de Bragues... Je réclamerai. Faut-il qu'une juste vengeance ressemble à la furie? Déshonorons notre cause en multipliant les victimes; suivons l'exemple des barbaries que nous voulons punir; mettons la rage à la place de la fermeté, et proscrivons l'archevêque de Bragues. J'ose demander pourquoi? Pour des systèmes contraires aux nôtres. Réduisons-le à l'impuissance de nuire, d'accord; mais respectons les jours du prélat. La vie d'un homme innocent vaut mieux que les querelles de parti.

MELLO.

Et s'il s'empare des fonctions du secrétaire?...

SANTONELLO.

S'il soulève le clergé?...

LE CAPITAINE.

S'il se jette dans la citadelle?...

ALMADA.

Je réponds de lui sur ma tête. Ne comptez sur moi que si la sienne est épargnée.

LE CAPITAINE, bas, à Pinto.

Voulez-vous me croire, Pinto? Cet homme-ci balance, il nous dénoncera... Ne serait-il pas à propos d'y remédier?

PINTO.

De qui parlez-vous?... d'Almada?

LE CAPITAINE.

Il m'a l'air douteux.

PINTO, bas.

Sûr comme ton épée. (Haut.) Que risquons-nous en effet à laisser vivre le prélat? Engourdi dans l'autorité, il vous niera sa chute, alors qu'il ne restera que les promotions à faire. C'est un de ces sages routiniers encroûté dans la vieille politique, et croyant qu'il est des impossibilités. Bonnes gens qui n'aperçoivent pas les symptômes du poison qui les tue. Restons unis, épargnons-le; aussi bien serait-ce fonder le pouvoir du duc sur de sanglantes exécutions. Son crédit nous est utile, pressons-le, prions-le, forçons-le, s'il le faut, à devenir notre chef.

MELLO.

N'est-ce pas lui qui s'approche?

MENDOCE.

Lui-même.

SCÈNE XII.

LE DUC, PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

LE DUC.

Je vous salue, messieurs. Bonjour, Almada. Comment vous va, Mello? Et vous, Mendoce? Capitaine, on m'a parlé de vous; j'aime les braves officiers. Eh bien! mon révérend, que dites-vous de ce séjour?

SANTONELLO.

Que j'y voudrais une abbaye, monseigneur.

LE DUC.

Avec le ciel tout s'arrange. Serez-vous de notre chasse, Almada? Pinto, madame Dolmar court le bois; elle aime à vous rencontrer sur sa route.

PINTO, avec humeur.

Quand on a couru mille dangers à vous servir, on peut risquer

de vous déplaire. Que disons-nous? raillons-nous? sommes-nous à une partie de plaisir? Ces messieurs viennent connaître vos intentions.

ALMADA.

Si le duc ne répond pas au coup d'œil que le Portugal entier jette sur sa personne, il mérite le reproche éternel de son pays et de sa race illustre, dont il ruine les droits.

MENDOCE.

Les mesures sont prises; on n'a besoin que de votre autorisation.

SANTONELLO.

Au nom de Dieu!

LE CAPITAINE.

Au nom de l'honneur!

PINTO.

Sauvez vos jours en péril.

LE DUC.

Aurai-je un moyen d'acquitter jamais ces offres de service?... Hélas! j'en suis touché aux larmes: cependant ma situation...

ALMADA.

Est un motif pour vous rendre.

LE DUC.

Vos dangers...

MENDOCE.

Se réalisent, si vous nous abandonnez.

LE DUC.

Votre dévouement...

MELLO.

Vous garantit le succès.

LE DUC.

Votre perte...

PINTO.

Est impossible en vous mettant à notre tête.

LE DUC.

De grâce,... veuillez m'entendre... Ne me forcez pas à rougir de moi-même. Non, le duc de Bragance n'est pas indigne de la confiance publique... Mais ce bon archevêque de Lisbonne, mais tant d'amis sous le couteau pour moi; vous, Almada, vous tous, messieurs... Cela me fait frémir. Pourrai-je me consoler d'avoir ouvert

sous vos pas l'abîme qui vous engloutirait?... Si la cour a juré ma mort, oui, je la préfère à l'horreur de me flétrir par la chute de mes fidèles défenseurs (Il leur prend à tous la main), de me souiller d'une tache sanglante. Laissez-moi, mes amis; vos titres à ma reconnaissance sont gravés là, au fond de mon cœur... Je vous remercie, Mello, de vos vues flatteuses à la gloire de ma maison; je vous rends grâce, Almada, de l'honneur que me fait votre estime... Souffrez que je me retire... Écouter vos demandes serait vous précipiter dans cette entreprise, et je puis seulement vous jurer qu'il n'est pas un paysan qui risquât pour vous sa chaumière de meilleur cœur que je vous sacrifierais ma fortune et ma vie.

ALMADA.

Et nous nous applaudissons d'avoir exposé nos biens et nos personnes pour le salut de la vôtre; car, ne nous y trompons point, nos premières démarches attachent notre sort au succès de la dernière; et, dussions-nous reculer maintenant, la moindre lumière portée dans la suite à Vasconcellos l'éclairerait assez pour notre ruine.

LE DUC.

Vous êtes menacés?... Il suffit, je n'examine plus rien. Celui-là est ingrat et lâche qui délibère et balance quand ses amis sont en danger. Comptez sur moi.

(Il sort.)

PINTO.

C'est assez, monseigneur. Il est à nous.

SCÈNE XIII.

PINTO, LE CAPITAINE, FABRICIO, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

ALMADA.

Retournons à Lisbonne, et rendons sa réponse à notre assemblée.

PINTO.

Ne comptons pas sur lui pour soulever la province d'Alentejo. Dressons nos manifestes, nos batteries; dépêchons les courriers, et

que le coup porté à Lisbonne ébranle tout le Portugal ensemble. Je vais demander au duc une lettre pour l'amiral don Lopez Ozorio, voulant retarder de deux jours le prétendu départ pour Madrid. Que sait-on? ayons du temps devant nous.

MELLO.

Ne craignez-vous pas que l'on ne pénètre...?

PINTO.

Rien. On l'attend à Madrid; un grand hôtel est meublé, les livrées prises, sa maison partie, les fêtes annoncées; et les jeunes femmes, dans l'impatience, inventent déjà leurs modes et leur parure. Santonello, Vasconcellos ne soupçonne pas la fausseté des confidences que vous lui faites sur nous?

SANTONELLO.

Tout subtil qu'il soit, il est loin de se douter...

PINTO.

Qu'il vous paye pour le tromper. Quittons-nous, et suivons des routes différentes.

ALMADA.

Adieu.

PINTO.

Adieu... Tous... ce soir... Je vais ramener la duchesse et sa fille à Lisbonne, faire éloigner le duc... Vous, par le bois. Vous, le long du village. Vous, un fusil en main, chassant l'oiseau. Passez le Tage séparément; surtout l'air désoccupé, le sourire à la bouche, le front libre, et point de ces rides de conspirateur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon du palais de la vice-reine à Lisbonne.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, LA VICE-REINE, L'AMIRAL DON LOPEZ.

LA VICE-REINE.

Oui, cette suprême autorité de Vasconcellos porte atteinte à la mienne. C'est un droit qu'on lui donne ou qu'il s'arroge; d'une ou d'autre part, j'en suis blessée.

LOPEZ, souriant.

L'intention de la cour, madame, n'est point de vous mettre en tutelle, comme vous le dites : je m'ouvrirai au comte Olivarez sur l'objet de vos plaintes.

L'ARCHEVÊQUE.

Puérilités que cela! La cour vous adresse les ordres, votre altesse les fait exécuter : tout est dans l'ordre, et revêtu du sceau de votre dignité.

LOPEZ.

On cherche à brouiller... Ces rivalités de pouvoir ne peuvent exister entre le secrétaire d'État et votre altesse.

LA VICE-REINE.

Entre nous, monsieur, on a fait diversion aux haines publiques des Portugais, en les rendant particulières. Au mépris de la cause commune, un parti s'est armé contre un parti; et l'Espagne, intervenue dans le débat, les a frustrés tous les deux.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous avez dans l'esprit, madame, une justesse rare, et touchez admirablement bien le point juste des choses; c'est cela qui rend le pouvoir du roi inattaquable.

LA VICE-REINE.

On n'est pas sans inquiétude sur les projets du duc de Bragance. Il court des bruits sourds, avant-coureurs d'événements sinistres.

L'ARCHEVÊQUE.

Sottises de nouvellistes !

LOPEZ.

Vous savez que Vasconcellos a l'œil pénétrant.

LA VICE-REINE.

Les projets du duc l'alarmaient à tel point, que vous aviez reçu l'ordre de l'attirer sur vos vaisseaux lorsqu'il visita les ports, et de vous assurer de sa personne.

L'ARCHEVÊQUE.

Diable ! c'est un coup d'autorité, cela.

LOPEZ.

Ce devoir me répugnait à remplir : heureux que des obstacles m'en aient dispensé ! Je préfère l'emmener amicalement à Madrid, selon mes nouvelles instructions. Nous ferons connaissance en route ; je saurai enfin quel est le caractère de ce duc. Demain nous partons.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ne l'avez point vu ?

LOPEZ.

Jamais.

LA VICE-REINE.

Vous n'avez rencontré le duc nulle part ?

LOPEZ.

Nulle part.

LA VICE-REINE, souriant.

Et sa femme ?

LOPEZ.

Très-fréquemment, depuis que votre altesse me la fit connaître.

LA VICE-REINE.

Elle vous paraît... ?

LOPEZ.

Très-belle.

LA VICE-REINE.

Oui, des yeux assez noirs ; et si elle avait le teint...

LOPEZ.

Le sien est d'une fraîcheur...

LA VICE-REINE.

Oui, pour son âge.

LOPEZ.

Elle est jeune encore.

LA VICE-REINE.

Oh! fort jeune. Je m'aperçois, amiral, qu'elle vous plaît trop pour vous en parler davantage.

LOPEZ.

Moi, madame, je serais bien à plaindre!... Obligé de m'éloigner dans vingt-quatre heures...

L'ARCHEVÊQUE.

Vous, l'homme aux galantes aventures!

LA VICE-REINE.

Monsieur l'amiral, vous aimez la duchesse; elle est l'objet de tous les soins que vous rendez, de toutes les visites que vous faites. Sans doute on vous plaint, on s'étonne d'oublier ses rigueurs jusqu'à vous prêter l'oreille. On rougit de soi-même... Cependant on vous dit ce que l'on projette, où l'on va; et pourquoi? pour vous prescrire de ne pas vous y trouver, de ne plus parler de votre amour: toutes belles défenses qui sont autant de secrets engagements qu'une femme ne tarde pas à sceller d'un nœud plus intime, ou qu'elle ne rompt point sans quelque dommage à sa pudeur. Voilà de point en point où vous en êtes.

LOPEZ.

Non, madame; et s'il faut le dire, cette sévérité de la duchesse est plus forte pour m'attirer que toutes les grâces de sa personne. Une maudite réputation d'inconstance et d'audace, que l'on me prête aux yeux de votre sexe, m'a précédé jusqu'ici, et j'en ignore les raisons.

LA VICE-REINE.

Ah! les discours inconsidérés que vous avez tenus souvent contre les femmes...

LOPEZ.

Contre les femmes!... L'on m'en a bien corrigé. Il ne m'arrivera plus de dire du mal d'elles, et je sais trop ce qu'il en coûte. Mais, en bonne justice, devrait-on m'accuser de les haïr, moi qui souvent ai poursuivi un léger espoir donné par l'amour, plus vivement que toutes les promesses de la fortune? J'étais las d'un commerce infidèle, de froides galanteries, de faussetés réciproques, de protestations vaines, lorsque j'ai rencontré madame de Bragance. Son air, sa simplicité noble et touchante, à laquelle toute

votre cour rend hommage, m'ont ému plus vivement que je ne l'avais encore été. Suprême avantage de la vertu! elle prête son éclat à tous les dehors des femmes; elle les environne de respect et de soumission, elle embellit leurs manières, elle semble épurer même les traits de leur visage, leur donner des grâces délicates que n'eut jamais l'effronterie. Que vous dirai-je? elle leur fait remporter ce double triomphe, de s'attacher tout l'amour des cœurs sincères et passionnés, et de mériter toutes les attaques des hommes qui mettent leur orgueil à les séduire.

LA VICE-REINE.

Et votre modestie vous range au nombre de ces derniers?

LOPEZ.

Hélas! madame, je fus sincère autrefois autant que sensible; mais on m'a si souvent trompé... qu'il m'a fallu réprimer mes inclinations naturelles.

SCÈNE II.

L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, LA VICE-REINE, L'AMIRAL DON LOPEZ, MADAME DOLMAR.

LA VICE-REINE.

D'où venez-vous ainsi, belle dame?

MADAME DOLMAR.

De chasser aux environs d'Almada; je suis accablée. Tenez, monsieur l'amiral, c'est une lettre du duc de Bragance; il m'en a chargée.

LA VICE-REINE.

Lisez, monsieur.

LOPEZ.

Il m'annonce un retard de deux ou trois jours, et demande si les ordres laissent à ma disposition...

LA VICE-REINE.

Quoi? de nouvelles lenteurs! Répondez que non.

LOPEZ.

Si vous l'ordonnez, madame...

LA VICE-REINE.

D'éternels retardements! Il y a quelque intrigue là-dessous.

L'ARCHEVÊQUE.

Pas la moindre. Vous me connaissez, madame : mes biens sont à vous comme mon sang, et je suis pour votre altesse dans la plus parfaite sécurité. Considérez donc... les droits d'Espagne,... une usurpation affermie,... un siècle bientôt révolu... Songez-y... depuis Philippe II... des troupes... des ministres adroits... Mais qu'entreprendrait le duc?... qu'entreprendrait-il? Il se perdrait, il se déshonorerait... Fi donc!... fi donc!

MADAME DOLMAR.

Entreprendre! lui! oh, rien! je vous assure, madame. Si votre altesse eût pu le voir comme moi, riant, chassant dans la forêt... Sa seule passion est celle du plaisir... il ne poursuit que des cerfs ou des femmes.

LOPEZ.

Il a commandé les armées, et n'a pas pressé l'ennemi moins vivement.

SCÈNE III.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL DON LOPEZ, MADAME DOLMAR, PINTO.

PINTO.

La duchesse de Bragance m'a chargé, madame, de vous remettre ces paquets; elle vient vous rendre ses devoirs.

LA VICE-REINE.

Entrons; je veux parler à Vasconcellos. Venez, amiral, donnez-moi la main.

SCÈNE IV.

PINTO, MADAME DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Pinto, vous sortez sans me rien dire!... Est-ce là de la galanterie?

PINTO.

Laissons ce puéril métier aux gens qui ne peuvent s'aimer.

MADAME DOLMAR.

Un amour réciproque doit-il ôter le besoin de dire qu'on l'éprouve?

PINTO.

Il cède à celui de le prouver, et ce désir abrége les discours.

MADAME DOLMAR.

Et fait-il prendre la fuite?

PINTO.

Oui, lorsqu'on craint l'œil des importuns dans un salon ouvert à tout venant, où l'indiscrétion d'un geste fait mille jaloux.

MADAME DOLMAR.

Non, lorsqu'on a mille affaires.

PINTO.

Celle de vous plaire est pour moi la première de toutes, et je n'en ai pas de seconde.

MADAME DOLMAR.

Qui vous rend donc si ennuyé aujourd'hui?

PINTO.

Le bonheur a sa mélancolie.

MADAME DOLMAR.

La vôtre vous sied mal; vous devenez le plus maussade du monde.

PINTO.

Voulez-vous que je rie sans sujet, comme ceux qui n'ont rien dans le cœur?

MADAME DOLMAR.

Non; mais quittez cette humeur fantasque. Si l'on dit partout que je suis frivole, ma réputation est faite, et je ne veux point d'un mari philosophe.

PINTO.

Il faut pourtant l'être pour affronter le mariage.

MADAME DOLMAR.

Encore de vieux mots contre les femmes!

PINTO.

Quand on parle de leurs vieilles habitudes, on se répète.

MADAME DOLMAR.

Que vous méritez bien ce qui vous arrive!

PINTO.

Que vous nous traitez bien selon nos mérites!

MADAME DOLMAR.

Monsieur Pinto!

PINTO.

Madame!

MADAME DOLMAR.

Vous êtes insupportable ; je vous hais du fond de l'âme.

PINTO.

Vengez-vous.

MADAME DOLMAR.

Comment ?

PINTO.

Épousez-moi vite.

MADAME DOLMAR.

Vous me bravez !... Vous serez mon époux.

PINTO.

Je me livre, et préfère au repos sans vous mille dangers en vous possédant. Que ce baiser sur votre main vous rappelle qu'elle m'est promise. (Il lui baise la main.)

MADAME DOLMAR.

Et que vous l'obtiendrez. Adieu. Le devoir m'appelle auprès de la vice-reine. Il serait d'ailleurs à craindre que l'on ne nous surprit ensemble.

SCÈNE V.

PINTO.

Oh ! insupportable gêne que ces fades niaiseries, ces tendresses, ces dehors distraits, pour un homme oppressé de mes inquiétudes ! Je succombe sous le poids. Qu'ai-je maintenant à faire ? L'oisif, pour dérouter les Argus... Fatale prévention de la crainte ! chaque mot, chaque geste de ceux qui m'abordent me fait frissonner aujourd'hui. Il me semble que mon cœur soit à jour de toutes parts, et je rencontre mille sots qui ne se doutent de rien, dont les yeux m'assassinent. Il me faut tout voir, sans avoir l'air de regarder ; caresser ceux que j'abhorre, perdre un temps qui me presse, causer et folâtrer quand un serpent me ronge. Que le jour est tardif !... Toutes les heures qui sonnent viennent retentir là... (Il se frappe le sein.) Courage ! courage !... Ces palpitations qui m'étouffent sont celles d'une joie anticipée... Oh ! ces Castillans... O Pinto Rebeiro ! sois la gloire de ton nom ; veille, travaille, consume-toi, meurs s'il le faut, et délivre ton pays. Courez, hommes frivoles, courez les fêtes, les divertissements, vous qui ne sèchez pas au feu d'une noble ambition ! Passion sourde et tor-

ble, plus dévorante que toutes les autres! elles peuvent se satisfaire par leur indiscrète impétuosité; tu n'arrives à ton but qu'irritée par le silence et la contrainte... Le coup sera porté... les vils ressorts mis en œuvre disparaîtront, et, après l'intervalle d'un ou deux siècles, Pinto sera mis au rang des grands hommes. Pourquoi? pour avoir mené un empire comme la maison de son maître. On vient... Reprenons le masque... Hé! hé! c'est le juif Lemos.

SCÈNE VI.

PINTO, LEMOS.

PINTO.

Vous venez de voir le secrétaire?

LEMOS.

Que ché fiens t'entretenir touchant ine crande affaire te commerce. C'est pourquoi ché fous ai tonné parole te fous voir au passache, tans c'te palais te la fice-reine. Qu'y a-t-il pour fous serfir?

PINTO.

Il ne s'agit pas de moi, cher Lemos; un grand personnage vous honore d'une confiance particulière, et m'a commandé de m'ouvrir librement avec vous sur ses intérêts les plus cachés.

LEMOS.

Afec moi? Qui est c'te personnache?

PINTO, bas.

Le seigneur don Juan, généralissime des armées du roi d'Espagne, le duc de Bragance.

LEMOS, surpris et flatté.

Oh!

PINTO, mystérieusement.

Jurez-moi discrétion; je vous dirai tout bas que demain il doit partir pour Madrid avec l'amiral don Lopez.

LEMOS.

Oui, c'est un bruit tans la file, et tout le monde le tit.

PINTO.

Tout le monde! tout le monde babille ou jase au hasard... mais ce que vous tenez de moi, son secrétaire intime, est avéré et indubitable.

LEMOS.

Oh! ché sens pien, il y a in grand tifférence.

PINTO.

Il me faut aussi vous dire la cause secrète de son éloignement; il est rappelé à la cour par l'ordre du roi Philippe.

LEMOS.

Ché safais encore ; c'est in noufelle piplique.

PINTO.

Une nouvelle! oui, que l'on répand sur des conjectures, sur des bruits vagues. Qu'en sait-on, pour en parler? Connaît-on les mystères du cabinet? Mais vous êtes à la bonne source, et je vous parle en confidence, moi, de la part du duc lui-même; est-ce clair?

LEMOS.

Oh! assirément, il y a in crand tifférence.

PINTO.

Une autre circonstance que vous ignorez, et qui jusqu'à ce jour a retardé son voyage, est qu'il manque d'argent.

LEMOS.

Oui, l'on m'a tit tout cela, tout te même.

PINTO.

Fondé sur quoi? Il n'a pas fait d'emprunt qui donne lieu de le penser.

LEMOS.

Ça, ché l'ai pas ententi dire.

PINTO.

On est donc mal instruit, car il n'a révélé ce secret qu'à moi qui vous le confie. C'est bien autre chose.

LEMOS.

Oh! ché conçois qu'il y a in très-crand tifférence, et ché fous remercie, monsié Pinto, de tout ce que fous m'afez appris.

PINTO.

De grâce, le silence le plus profond!... « Pinto, m'a dit le duc, « le roi d'Espagne m'appelle, mes finances sont épuisées; va trou- « ver Lemos, le plus riche, le plus considérable, le plus honnête « négociant de Lisbonne, a-t-il ajouté; homme de probité, qui a « un crédit immense. »

LEMOS.

Il a tit cela?

PINTO.

En propres mots. « Va le trouver, parle-lui sans détour, et

« propose-lui, de trente mille ducats dont j'ai besoin, l'intérêt « loyal qu'il exigera. »

LEMOS.

Hélas! mon cher monsié, l'embarras où ché suis m'afflige extrémement.

PINTO.

Vous ne pouvez lui rendre ce service?

LEMOS.

La maisson te Corée, mon associé, et la mienne, sont à la tête t'ine foule innombrable t'ateliers et te manifactires; nous tevons beaucoup, il faut payer ce matin, ou chasser les oufriers.

PINTO.

Chassez-les.

LEMOS.

Ces chens-là se soulèferont contre nous.

PINTO.

Point. Déclarez franchement aux ouvriers que vous suspendez leurs travaux deux mois, faute de fonds; que les taxes dont vous charge Vasconcellos ont entièrement vidé vos coffres; leur colère ne s'exhalera plus sur vous, mais sur le secrétaire d'État.

LEMOS.

Fous afez raison.

PINTO.

Faites cette déclaration aujourd'hui, et comptez-moi sur-le-champ les trente mille ducats, espèces sonnantes.

LEMOS.

A quel intérêt?

PINTO.

Celui de votre conscience; apportez l'argent, le trésorier en passera par tous les arrangements qui vous conviendront.

LEMOS.

Si les oufriers, en se mutinant contre Fasconcellos, chettent le trouble dans la file?

PINTO.

Il a en main la force, et les apaisera. Que vous importe qu'ils s'en prennent au ministre?

LEMOS.

Rien ti tout; ché fais les conchétier, et me rendre aussitôt après...

PINTO.

Chez le trésorier du prince. L'on voit que vous êtes le premier négociant de l'Europe, et non moins habile qu'officieux. Adieu, mon cher Lemos.

LEMOS.

Atieu, mon cher monsié; il y a tans mes coffres tix mille tucats comptant, mon associé en a une fingtaine; cela fait le compte. La maisson Lemos et Corée est heureuse te serfir la maisson Pracance.

SCÈNE VII.

VASCONCELLOS, PINTO.

VASCONCELLOS, après avoir salué le moine Santonello, qui le quitte.

Vous traitiez avec le négociant Lemos, monsieur Pinto?

PINTO.

Pour un prêt d'argent utile au duc de Bragance, qui va partir. Vous, monsieur, n'écoutiez-vous pas quelques délations de ce méchant moine?

VASCONCELLOS.

Vous le craignez, parce qu'il hait votre maître?

PINTO.

Et vous l'aimez, parce qu'il nous espionne.

VASCONCELLOS, à part.

Tâchons de le sonder. (Haut.) D'où vient que l'on me prête cet acharnement contre le duc? Ne dois-je pas ma surveillance active aux affaires de l'État? ne suis-je pas contraint à l'exercer sur lui comme sur un autre? Je vois, monsieur Pinto, qu'une juste sévérité m'attire les ressentiments de tous; les Portugais n'ont aucun égard aux soins que je me donne à les maintenir dans le repos.

PINTO.

Dans la léthargie.

VASCONCELLOS.

A lever, habiller, nourrir les troupes.

PINTO.

Pour vous défendre.

VASCONCELLOS.

A régler la recette des fonds publics.

PINTO.

Pour vos dépenses secrètes.

VASCONCELLOS.

A contenir les grands.

PINTO.

Pour faire taire les petits.

VASCONCELLOS.

A chasser les ambitieux.

PINTO.

On craint la concurrence.

VASCONCELLOS.

Monsieur Pinto, respectez, s'il vous plait...

PINTO.

Le secrétaire d'une cour ! Je suis celui d'un prince, ce titre est ma garantie.

VASCONCELLOS.

N'entrons pas, monsieur Pinto, dans ces difficultés. Toute prévention à part, comment le duc a-t-il répondu aux faveurs dont le roi et son ministre Olivarez l'ont tous les deux comblé ? Son rang voulait de la circonspection : issu d'une famille...

PINTO, affectueusement.

A-t-il dépendu de lui de naitre obscur... comme nous?

VASCONCELLOS.

Ne nous écartons pas... On lui avait d'abord offert le gouvernement du Milanez, et, depuis, le commandement général des forces de mer : comment a-t-il répondu à ces nouvelles marques d'honneur ?

PINTO.

En exécutant les ordres qu'il avait reçus.

VASCONCELLOS.

Ne marchant qu'entouré de je ne sais quel appareil, comme s'il eût voulu protéger sa personne.

PINTO.

Son goût est d'avoir toujours un grand train à sa suite.

VASCONCELLOS.

A-t-il lieu de craindre ?

PINTO.

Si peu, qu'il se rend à Madrid sans défiance.

VASCONCELLOS.

Vous emmène-t-il ?

PINTO.

Quel besoin de moi à Madrid?

VASCONCELLOS.

Non, plutôt à Lisbonne?

PINTO.

Pour veiller à ses intérêts.

VASCONCELLOS.

Peut-être.

PINTO.

Moi comme tout autre.

VASCONCELLOS.

Prenez-y garde ; il m'est venu certains bruits que vous aspiriez à nouer une conspiration... Il y va de la corde pour ceux qui s'y font prendre....

PINTO.

Je veux être pendu si cela m'arrive.

VASCONCELLOS.

Je puis tout, et serais terrible.

PINTO.

Ah ! je vous désarmerais...

VASCONCELLOS.

Que l'on s'y joue !

PINTO, à part.

Peste ! cela n'est pas un jeu.

SCÈNE VIII.

LA VICE-REINE, LA DUCHESSE DE BRAGANCE, VASCONCELLOS, PINTO.

(Durant la scène, Vasconcellos feuillette ses papiers.)

LA VICE-REINE.

L'on m'avait dit que la duchesse entrait... Ah ! je l'aperçois... Que je suis aise de vous voir !

LA DUCHESSE.

Mille raisons m'ont longtemps privée de la faveur que je reçois, madame.

LA VICE-REINE.

En vérité, madame, je vous croyais décidée à me fuir.

LA DUCHESSE.

Si le goût de la retraite me faisait oublier à ce point mes devoirs, vos bontés me rappelleraient auprès de vous.

LA VICE-REINE.

Vous me teniez rigueur, et n'avez pas cru sincèrement au plaisir que me font vos visites.

LA DUCHESSE.

La peur qu'elles ne devinssent importunes les a rendues moins fréquentes.

LA VICE-REINE.

Ceux qui vous ont inspiré cette crainte vous ont trompée, madame.

LA DUCHESSE.

On a tant débité d'impostures sur les intentions de M. le duc et sur les miennes, que je n'aurais pas murmuré d'une injustice.

LA VICE-REINE.

Ce mot suffit, madame; mon amitié vous avait défendue contre de vains propos qui ne devaient pas arriver jusqu'à moi: que rien n'altère plus l'union dont je veux resserrer les nœuds entre nous; ne nous quittons pas un moment; qu'à la campagne et à la ville on nous voie désormais ensemble. Pardonnez-moi un refroidissement dont m'a punie votre absence; qu'un baiser achève notre réconciliation sincère: embrassez moi, madame.

LA DUCHESSE.

Vous me comblez, madame.

LA VICE-REINE.

Je répare mes torts, et veux demeurer votre plus chère amie, entendez-vous? Faites de ma part des adieux à M. le duc; dites-lui mes vifs regrets de son éloignement.

LA DUCHESSE.

Il y croira, madame.

LA VICE-REINE.

Il n'y a personne à la cour qui me plaise autant que lui.

LA DUCHESSE.

Personne qui vous respecte davantage.

LA VICE-REINE.

On m'attend; excusez-moi de vous quitter si tôt, madame.

LA DUCHESSE.

Madame, j'ai déjà trop abusé de vos moments.

LA VICE-REINE.

Que je vous embrasse encore!

LA DUCHESSE.

Ah! madame... (Elles s'embrassent.)

PINTO, à part, les regardant.

Caressez-vous, douces créatures! Je poignarderais mon ennemi sur la foi d'un pareil baiser.

LA VICE-REINE, au secrétaire, en s'en allant.

Vasconcellos, surveillez toujours la duchesse.

LA DUCHESSE, bas, à Pinto.

Assurez-vous surtout de la vice-reine.

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, PINTO.

PINTO.

Soyez en paix; les choses vont au mieux. Ce négociant juif et moi venons de clore une affaire qui me promet un double résultat : l'argent pour nos fidèles et le soulèvement du plus nombreux atelier de la ville. Les gens de votre hôtel sont en route. Deux personnes dévouées, vigilantes, épieront celles qui peuvent entrer ou sortir durant la journée. Un bal que j'ai fait donner écarte ce soir toutes vos caméristes. Ainsi nulle indiscrétion. Le ministre m'a parlé, il ne se doute de rien. Je me suis expliqué devant lui fort imprudemment.

LA DUCHESSE.

Eh! pourquoi?

PINTO.

Pour qu'il ne soupçonne pas ma prudence. Le coup partira cette nuit; mais, en cas d'obstacles, obtenez de l'amiral qu'il diffère le voyage, à quelque prix que ce soit.

LA DUCHESSE.

A quel titre? par quel moyen?

PINTO.

Une autre femme que vous, sauf le scrupule, mettrait tout en usage pour le séduire; il ne vous faut qu'un regard, madame,

et vous ne perdrez pas une cause qui peut se gagner d'un coup d'œil. (Il rentre.)

SCÈNE X.

LA DUCHESSE.

Que me conseille-t-il?... Une feinte coquetterie indigne de moi... Cette ruse coûte à ma délicatesse... Mais il faut empêcher qu'on n'entraîne mon époux à Madrid... et son intérêt, son salut doivent servir d'excuse à mes artifices.

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, LOPEZ, OZORIO.

LOPEZ.

Madame, les derniers instants qui me restent à vous voir me seraient précieux, si je n'avais pas à vous parler d'objets qui vous affligent.

LA DUCHESSE.

Vous avez reçu, sans doute, une lettre de M. le duc.

LOPEZ.

Il m'avertit encore d'un délai, tandis que mes dépêches expédiées ce matin annoncent à jour fixe son départ.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que deux ou trois jours?

LOPEZ.

L'impatience de la cour, mes propres affaires me commandent la promptitude; et je n'ose...

LA DUCHESSE.

M'obliger, monsieur?...

LOPEZ.

Ah! madame, si la vice-reine ne m'eût ordonné tout à l'heure de hâter les dispositions prises avec M. le duc...

LA DUCHESSE.

Elle a pu vous l'ordonner avant de m'avoir vue : quelques préventions injustes, que ma présence vient de détruire, ont dicté cet ordre, qu'elle révoquera sans peine.

LOPEZ.

Si elle m'autorise...

LA DUCHESSE.

Je juge quelle sera la dette de ma reconnaissance pour elle, à ce qu'il vous en coûtait pour m'être favorable.

LOPEZ.

Doutez-vous, madame, de l'embarras où vous me jetez? Est-il une situation plus pénible que celle d'un homme entre son devoir et vous?

LA DUCHESSE.

Il m'a paru que vous n'aviez pas même l'irrésolution à combattre.

LOPEZ.

Je ne le cache point, j'aurais bravé, pour vous plaire, et la vicereine, et la cour, et les ministres; mais vos froideurs m'exilent, et je me rends à mon devoir.

LA DUCHESSE.

Ce dernier motif est louable. Souffrez que je regarde les autres comme un adroit artifice pour éviter les demandes que j'aurais pu vous adresser encore.

LOPEZ.

Ainsi, vous attribuez à un vil manége de courtisan l'expression d'une douleur si vraie?

LA DUCHESSE.

J'ai sujet de la mettre en doute... car, à vous voir si empressé de... quitter Lisbonne...

LOPEZ.

Eh! qui pourrait m'y retenir? Depuis mon arrivée, que de soins ne vous ai-je pas rendus! Mais à quoi m'ont servi mes assiduités, mes sacrifices? à me prouver que vous êtes au-dessus de toutes les femmes, ou que je suis à vos yeux le dernier des hommes... J'ai pu songer au tourment de ne vous revoir jamais, et m'y condamner; rien ne saurait plus ébranler mon courage. Demain donc, si le duc ne se met en route, je pars seul, et m'excuserai sur ses refus.

LA DUCHESSE.

Eh bien, monsieur, avais-je tort de dire que mes sollicitations étaient impuissantes sur vous? Ne contraignez-vous pas habilement ma délicatesse au silence? Ou plutôt n'ai-je pas lieu de croire que, las de feindre un amour inutile, vous précipitez avec joie l'occasion de vous délivrer d'une ennuyeuse persévérance? Vous me

faites des reproches, je m'en fais de plus graves. Le duc ne vous connaît pas; peut-être j'aurais dû vous éloigner de moi pendant son absence : j'étais loin d'imaginer que ma bonté à entendre vos aveux fût une marque de ce mépris pour vous dont vous m'accusez.

LOPEZ.

Cruel pouvoir d'un mot de votre bouche! Ah! vous renversez mes idées... Mais non; les opinions dont on m'a noirci,... cette détestable commission d'accompagner le duc en Espagne,... tout vous porte à me haïr.

LA DUCHESSE.

Tout me chagrine... C'est vous, moins que tout autre, qui devriez être l'artisan de mes peines.

LOPEZ.

Qu'entends-je?.... Expliquez-vous, madame.

LA DUCHESSE.

Vous me séparez de mon époux... Au nom de la cour, vous agissez contre moi...

LOPEZ.

Voilà ce qui vous irrite... Ah! que j'expie le malheur de vous affliger en subissant votre vengeance! Exercez-la, tyrannisez-moi, vous en êtes la maîtresse... La mort seule rompra les fers que je prends à vos pieds.

LA DUCHESSE.

Levez-vous,... monsieur,... levez-vous... Qu'ai-je à vous répondre? Le devoir qui me lie me défend de vous écouter davantage;... le vôtre vous emmène loin de Lisbonne. Demain, peut-être...

LOPEZ.

Hé! non, non, madame!... Ne venez-vous pas de me le défendre? Vos volontés sont mes lois suprêmes.

LA DUCHESSE.

Demain, soit, vous resterez; mais sous quelques jours...

LOPEZ.

Quel parti prendre?

LA DUCHESSE.

Celui de me quitter, monsieur.

LOPEZ.

Madame, vous me désespérez... Eh! pourquoi me nommer l'auteur de vos chagrins? pourquoi quitter monsieur le Duc? Venez à

Madrid vous-même, venez partager les honneurs qui l'attendent; embellissez nos fêtes de votre éclat; paraissez, effacez mille rivales... Parlez avec lui.

LA DUCHESSE.

C'était mon dessein; mais une détermination si prompte,... des obstacles qui m'arrêtent quelque temps... Vous ne pouvez attendre!...

LOPEZ.

J'attendrais, n'en doutez pas, assuré de vous conduire avec nous.

LA DUCHESSE.

N'y songeons point, cela vous est impossible... Je l'avoue, il m'eût été doux de vous.... de suivre le duc de Bragance.

LOPEZ.

Ah! disposez, ordonnez, madame! j'écrirai, je resterai.... je ne quitterai point ces lieux sans vous, dussé-je payer de ma vie le témoignage d'amour que je vous donne.

LA DUCHESSE.

Ne concevez point une espérance que je vous refuse, et terminons cet entretien.

SCÈNE XII.

LOPEZ.

Quel trouble! quels discours embarrassés! cette promptitude à me fuir... Non! mes interprétations ne sont point présomptueuses... Elle n'a pas craint de m'avouer mon empire,... elle le déclare, elle est à moi!... Mon cœur n'éprouva jamais de plus vive émotion; je sentais le langage de la feinte mourir sur mes lèvres :.... je voulais séduire, et j'étais séduit; ses yeux attiraient le feu des miens : je ne la trompais point, je brûlais... Qu'elle était gracieuse et belle! quelle proie à saisir qu'une si ravissante personne!

SCÈNE XIII.

VASCONCELLOS, LOPEZ, OZORIO.

VASCONCELLOS.

Je vous cherchais, amiral; le courrier d'Espagne vient d'arriver : lisez.

LOPEZ, après avoir lu.

Dieu !

VASCONCELLOS.

Un ordre exprès d'arrêter le duc, et c'est vous qui le devez exécuter.

LOPEZ.

Une mesure si violente...

VASCONCELLOS.

Je l'ai sollicitée moi-même du comte Olivarez. De sourdes menées ont excité ma vigilance, et je suis à la piste ; joignez le duc de Bragance demain au château d'Almada, point de ménagements.

LOPEZ.

Cette decision m'étonne...

VASCONCELLOS.

Les fils s'embrouillaient depuis un temps, je crois les avoir coupés net. Les Bragance, les Villareal, les Aveïro sauteront, et leurs partisans iront travailler aux mines. Point de pitié ! Soupçonner avant qu'on remue, frapper dès qu'on soupçonne ; voilà comme on gouverne.

LOPEZ.

Me charger, moi, d'une telle commission !...

VASCONCELLOS.

Vous l'aviez reçue déjà sur vos vaisseaux, et deviez l'arrêter à bord. Qu'y a-t-il de nouveau ?

LOPEZ.

Monsieur, je ferai mon devoir, quelque peine qu'il m'en coûte.

VASCONCELLOS.

Quelle peine, bon, d'arrêter cet homme ?... Un homme que vous n'avez jamais vu, qui ne vous touche en rien !... Eh ! j'en ai envoyé beaucoup, de mes anciens amis, ramer sur les vaisseaux du roi. Faites, faites, monsieur l'amiral ; point de retard. Demain, au point du jour, allez prendre le duc. Mystère et promptitude.

SCÈNE XIV.

LOPEZ.

Ainsi, mes espérances sont ruinées ! Fatal contre-temps !... Comment y remédier ?... impraticable. Madame de Bragance me

verra comme un monstre, et mes séductions échoueront toutes contre sa haine !... Devais-je le prévoir ? Quoi ! cette femme m'échapperait... et sans retour ! Seulement quelques jours de plus... Mais une nuit !... une seule nuit !... Une nuit vaut une année pour l'intrigue, et en amour un siècle... Allons, allons, je suis fou !... Comment la voir ? comment la résoudre ?... Non !... Héé ! faisons mieux... L'entreprise est hardie !... N'importe !... Si je garantissais le duc des périls qui le menacent ; ... si j'obtenais à ce prix l'intérêt tendre que je sollicite de la duchesse... Eh ! dût-elle même ne point me payer d'une action généreuse, elle est digne de moi !... Introduisons-nous chez elle, à son insu,... sitôt que les ténèbres... Que risqué-je ?... Un valet suborné, une porte ouverte ou une fenêtre... L'amour et l'or entrent partout,... et je veux tenter l'entreprise.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse de Bragance, à Lisbonne.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, FLORA.

FLORA.

Que de marques d'affection la vice-reine nous a données, madame!

LA DUCHESSE.

Oui, ma fille

FLORA.

Elle vous aime tendrement.

LA DUCHESSE.

Les discours qu'elle me tenait n'en seraient pas la preuve. Apprends à te défier de ces faux dehors d'amitié. Ces paroles-là sont sur les lèvres, et partent rarement du cœur.

FLORA.

La vilaine chose que de se haïr de la façon qu'on s'aime!

LA DUCHESSE, à part.

Il est nuit close, et Pinto n'arrive point.

FLORA.

Qu'avez-vous, madame? vous semblez inquiète...

LA DUCHESSE.

Moi?... je n'ai rien.

FLORA.

Vous êtes changée...

LA DUCHESSE.

Aucun sujet pourtant...

FLORA.

Ah! madame, depuis une heure entière je vous examine, et votre agitation est si grande... Vous vous levez, vous marchez, puis vous vous rasseyez et vous levez encore... Cet ouvrage, vous l'avez vingt fois interrompu: alors vous regardez fixement,

comme on regarde sans voir, quand on pense. Parlez-moi : quelles peines éprouvez-vous, madame, que je ne puisse partager ? Ma jeunesse m'exclut-elle de la confiance d'une mère ? Est-ce à moi, si les consolations vous sont utiles, que vous devez fermer votre âme ?

LA DUCHESSE.

O ma fille !... puis-je ne pas être alarmée de l'ordre qui éloigne votre père ?

FLORA.

Ce n'est pas la seule cause de vos inquiétudes... Ce matin, quand il nous annonça la résolution de partir sans nous, vous parûtes moins tourmentée : ce soir, plus que jamais, votre tristesse s'est accrue.

LA DUCHESSE, très-émue.

Oui, oui, parce que le moment approche... où votre père nous aura quittées.

FLORA.

Hé quoi ! ce voyage nous ôte-t-il l'espérance de le revoir bientôt ?

LA DUCHESSE.

Notre position est affreuse, ma fille ; votre père a des ennemis cruels qui le forcent à ne plus paraître dans cette ville,... qui lui dressent mille embûches dont il est forcé de se garantir... Nous avons tout prévu, tout disposé pour mettre à l'abri sa fortune et ses jours... Si l'événement trompe nos précautions, mon sort peut devenir le plus fatal du monde... Ah ciel ! si vous ne deviez jamais revoir votre père !

FLORA.

Mon père !... Que dites-vous ? Ces malheurs que vous craignez, ils sont donc bien terribles ?... Et vous me les cachiez !... et ils seraient tombés sur moi sans que j'y fusse seulement préparée !... Dites-moi, dites-moi toutes vos craintes : que je n'aie pas à vous accuser de m'avoir laissée dans une sécurité trompeuse.

LA DUCHESSE.

M'accuser ! moi, moi qui te chéris si tendrement ; moi qui suis ta mère !... Ah ! jamais tu ne m'accuseras !

FLORA.

Non, madame, non ; votre fille ne redoublera pas vos peines, qu'elle veut adoucir.

LA DUCHESSE.

Tu me le promets, ma chère Flore? tu ne m'accuseras de ta vie?

FLORA.

En ai-je quelque droit? Et vos bontés...

LA DUCHESSE.

Quelle que fût notre destinée,... fussions-nous frappés des coups les plus soudains...

FLORA.

Vous m'effrayez!...

LA DUCHESSE.

Le ciel nous protégera, j'espère... Les choses humaines sont si variables, que notre état peut changer... en mal... ou en bien; une prospérité brillante, imprévue, nous est peut-être réservée... Si, au contraire, c'était l'infortune,... tu te rappelleras mon amour, mes soins, mes alarmes sur ton père, sur toi... Et tu ne m'accuseras de ta vie... n'est-ce pas, de ta vie?

FLORA.

Quel accent, ô ma mère!

LA DUCHESSE.

C'est celui de ma tendresse; il ne te doit pas effrayer... Quel qu'un vient; embrasse une mère qui souffrirait mille morts pour sa fille. Allons, allons, du courage; plus de larmes.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, FLORA, MADAME DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Quoi! madame, point de musique ce soir?

LA DUCHESSE.

Je souffre, je me suis enfermée.

MADAME DOLMAR, étourdiment.

Oui, j'ai forcé votre porte; un homme nouveau, que je ne connais point, m'a dit que l'on n'entrait pas; j'ai demandé monsieur Pinto, et me voilà. Comme vous paraissez défaite! quelle figure altérée! Et la signora Flora qui est tout émue...

LA DUCHESSE.

Affligée de me voir malade.

MADAME DOLMAR.

Il fallait sortir, aller, faire venir du monde, vous distraire... Moi, je viens de mille endroits ; j'ai appris cent anecdotes les plus gaies chez la marquise Alberta.

LA DUCHESSE, préoccupée.

C'est une maison aimable...

MADAME DOLMAR.

Où vont tous mes vieux amis...

LA DUCHESSE.

Vos vieux amis sont jeunes.

MADAME DOLMAR.

Je les aime tous différemment.

LA DUCHESSE.

Je ne dis rien de Pinto : c'est l'ami du cœur, lui !

MADAME DOLMAR.

Mon Dieu ! non... pas plus que les autres, je vous assure.

LA DUCHESSE.

Au même titre, j'entends. (A part.) Que cette femme m'importune!

MADAME DOLMAR.

Savez-vous ce que l'on raconte de la marquise Alberta?

LA DUCHESSE.

Non.

MADAME DOLMAR.

L'aventure la plus humiliante...

LA DUCHESSE.

Des scandales, fi! Ils deviennent si fréquents, qu'on est las de les entendre. Je ne sais par quelle bizarrerie on s'entretient toujours du vice, qui est si commun, et jamais de la vertu, qui est si rare.

MADAME DOLMAR.

Il est vrai ; cette réflexion-là... est... (Elle bâille.)

LA DUCHESSE.

Moins gaie que les discours de ces vieux amis.

MADAME DOLMAR.

Comme vous me persiflez, madame!

LA DUCHESSE, à part.

Pinto, qui ne consigne pas cette femme!

MADAME DOLMAR.

La signora Flora veut-elle faire de la musique?

FLORA, travaillant.

Excusez-moi, madame; j'ai hâte d'achever cet ouvrage.

MADAME DOLMAR.

Et vous, madame?

LA DUCHESSE, impatientée.

Ce soir, je n'ai pas de voix.

MADAME DOLMAR.

Mais du chagrin. Quelque chose vous agite... Faut-il que je vous laisse? que je sorte?

LA DUCHESSE, troublée, avec empressement.

Restez, restez, je vous prie... N'imaginez pas... Aucun chagrin,... rien ne m'agite.

MADAME DOLMAR.

En ce cas, ne vous livrez pas à cet abattement; de grâce, chantez votre nouvelle romance.

LA DUCHESSE.

Dispensez-moi...

MADAME DOLMAR.

Madame, je n'insiste plus; oui, il me semble qu'une grande inquiétude vous presse, et je ne veux pas me rendre importune.

LA DUCHESSE.

Importune! vous? Jamais. Je n'étais qu'un peu indisposée... (A part.) Dieu! si elle allait soupçonner... Je vais chanter.

MADAME DOLMAR.

N'est-ce pas abuser...?

LA DUCHESSE, prenant sa guitare.

Du tout, du tout... (A part.) Quel supplice!

(Elle chante.)

Un Portugais, dont l'âme fière
S'irritait contre ses revers,
Avec sa fille prisonnière
Languissait, plongé dans les fers.
La mort l'attend, le glaive brille;
Son arrêt ne peut l'effrayer....
Mais les pleurs de sa tendre fille
(Elle regarde sa fille.)
Font pleurer le preux chevalier.

Le murmure des flots du Tage,
Le vent qui mugit sur la tour,

A sa plainte, aux cris de sa rage,
Semblent répondre nuit et jour.
Entre ses mains une arme brille,
Il voit s'endormir le geôlier...
Mais l'effroi qu'il sent pour sa fille
(Elle se trouble.)
Fait trembler le preux chevalier.

Le Portugais, plein d'espérance,
Frappe son Argus endormi,
Et, tout près de sa délivrance,
Rentre aux fers de son ennemi.
Son triste cœur, du fer qui brille
N'attend pas le coup meurtrier,
Et celui qui frappe sa fille
Fait mourir le preux chevalier.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, FLORA, MADAME DOLMAR, PINTO.

PINTO, surpris.

Pardon, mesdames.

MADAME DOLMAR.

Quel effroi, monsieur!

PINTO.

Je suis si étourdi, j'ai interrompu votre musique...

MADAME DOLMAR.

Vous avez eu tort : madame chante avec une expression!...

PINTO, bas, à la duchesse.

Le duc de Bragance déguisé.

LA DUCHESSE, à part.

Le duc!... Ah! ciel!

PINTO.

Voulez-vous que je vous accompagne un autre air?

LA DUCHESSE.

Je ne veux plus chanter.

MADAME DOLMAR, se promenant dans la chambre.

Le joli ouvrage! Vous travaillez comme une fée, signora.

LA DUCHESSE, bas, à Pinto.

Faites-la sortir.

PINTO, bas, à la duchesse.

Elle le verrait au passage, il est là. C'est une écervelée, elle

peut courir partout, rentrer, apercevoir nos gens : emmenez votre fille par ici; je vais, moi, lui faire une scène.

LA DUCHESSE, bas, à Pinto.

Elle vous a demandé à la porte.

PINTO, bas, à la duchesse.

Dépêchons.

LA DUCHESSE.

Excusez-moi, madame; Pinto vient de me rappeler que des lettres importantes...

MADAME DOLMAR.

Je me retire.

PINTO, courroucé, bas, à madame Dolmar.

De grâce, deux mots.

LA DUCHESSE.

Ma fille, il faut écrire vos adieux à M. le duc; je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre.

FLORA, quittant sa broderie.

Je vous suis, madame.

LA DUCHESSE, à madame Dolmar.

Bonsoir.

SCÈNE IV.

PINTO, MADAME DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Quel air furieux!

PINTO.

Mon air ne ment pas; je le suis.

MADAME DOLMAR.

A quel sujet, mon ami?

PINTO, embarrassé.

A quel sujet?... Belle question!... D'où venez-vous, je vous prie?

MADAME DOLMAR.

De chez la marquise Alberta?

PINTO.

Une femme sans mœurs.

MADAME DOLMAR.

Que tout le monde voit.

PINTO.

Eh! qui ne voit-on plus?

MADAME DOLMAR.

Votre colère, monsieur...

PINTO.

Il y avait grand monde; et vos coquetteries s'y sont exercées selon l'usage.

MADAME DOLMAR.

Elle était seule.

PINTO.

Justement, vous attendiez quelqu'un en secret chez elle.

MADAME DOLMAR.

Il est venu plus tard une personne...

PINTO.

Celle qui vient si souvent?

MADAME DOLMAR.

Non, une qui n'y vient jamais.

PINTO.

Oui sans doute, exprès pour vous voir.

MADAME DOLMAR.

Bien trouvé! Monsano, qui me voit sans cesse, et qui ne vous inquiète point.

PINTO, furieux.

Eh! oui! c'est cela, cela même! c'est Monsano! Je sais, madame, où vous en êtes; mon amour est trahi, ma confiance jouée, mes droits sont outragés...

MADAME DOLMAR.

Quel est ce transport! si la cervelle ne vous a pas tourné...

PINTO.

Déclarez-moi ce qui s'est passé.

MADAME DOLMAR.

Quel emportement!

PINTO.

Puisque vous me trompez sur ce que je sais, brouillons-nous pour la vie.

MADAME DOLMAR.

Eh bien! je vous avoue...

PINTO, effrayé.

Eh! quoi donc?

MADAME DOLMAR.

Mon seul tort est de vous avoir caché que j'ai reçu autrefois des lettres fort tendres de Monsano.

PINTO.

Des lettres!... Mais je sais, je sais encore...

MADAME DOLMAR.

Rien de plus, en vérité.

PINTO.

Recevoir des lettres!... c'est un crime que rien... O perfidie! ô femme ingrate!... Je n'ose en ce lieu m'expliquer;... mais si un respect pour vos serments, si la pitié que je mérite... Ah! je veux vous parler,... tout éclaircir... De grâce, vous connaissez le pavillon du parc... La duchesse m'attend... J'irai vous y joindre; je vous conduirai moi-même chez vous après notre explication, en vous ouvrant la grille des avenues.

MADAME DOLMAR.

Vous êtes fou, je crois.

PINTO.

Allez, madame, et puissiez-vous encore vous justifier à mes yeux!

MADAME DOLMAR.

Je ne puis ainsi, à l'heure qu'il est...

PINTO, se frappant le front.

Craignez ma jalousie au désespoir.

MADAME DOLMAR.

Si l'on me rencontrait!...

PINTO.

Personne.

MADAME DOLMAR.

Je me perds si l'on me voit...

PINTO.

Vous me perdez si vous me résistez.

MADAME DOLMAR.

Point d'éclats!... je vous cède, j'obéis... Mais, monsieur...

PINTO, la poussant dehors.

Allez, madame, ou craignez...

SCÈNE V.

PINTO.

Fermons la double porte, et qu'elle attende! Jamais querelle ne fut plus utile... Entrez maintenant, monseigneur.

SCÈNE VI.

LE DUC, PINTO.

LE DUC, déguisé en simple valet.

Contre qui querelliez-vous si fort?

PINTO.

Contre cette folle dame Dolmar, qui s'est introduite ici malgre la consigne, en s'ingérant de me nommer. O monseigneur! si elle vous eût vu sous ce déguisement après minuit, il y avait assez pour nous faire découvrir. Quelle imprudence!

LE DUC.

Je vous ai dit mon projet.

PINTO.

Extravagance pure!

LE DUC.

Un batelier m'a conduit dans une méchante nacelle; c'est un homme sûr.

PINTO.

Vous jouez notre vie et la vôtre, comme si elles vous appartenaient.

LE DUC.

Et nos affaires?

PINTO.

Tout marche; d'ici à huit ou neuf heures, c'en est fait des Espagnols ou de nous.

LE DUC.

As-tu disposé...?

PINTO.

Tout; mais encore une faute pareille à celle-ci, je ne réponds de rien. Voici madame; je vais dans la chambre voisine régler les instructions nécessaires à nos fidèles, et je reviens vous les lire.

LA DUCHESSE, en entrant.

Ah! monsieur, comment osez-vous paraitre ici?

PINTO, s'en allant.

Pour être auprès de vous : tendresse conjugale!... (A part.) Quelle faiblesse!

SCÈNE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC.

Oui, pour ne vous point quitter, ma chère; et ce que j'ai caché à Pinto, pour vous emmener hors de cette ville.

LA DUCHESSE.

Y pensez-vous?

LE DUC.

J'y ai mûrement réfléchi. Vous allez me suivre, vous et ma fille Flora, ma pauvre enfant, que j'ai frémi d'abandonner, ainsi que vous, à tant de périls.

LA DUCHESSE.

Vous les redoublez en nous éloignant. Qui sait si vous n'êtes pas déjà surveillé? si ces mouvements nocturnes échappent à la vigilance des rondes espagnoles? On vous a reconnu peut-être...

LE DUC.

Qui voulez-vous qui me connaisse là-dessous?

LA DUCHESSE.

Votre déguisement convaincrait tous les doutes, si l'on nous arrêtait en chemin.

LE DUC.

Nul risque. Une barque nous attend sur la rive du Tage; elle nous transportera ensemble au château d'Almada. Venez, venez; le ciel est pluvieux, sombre;... personne ne nous verra.

LA DUCHESSE.

Restez vous-même avec nous, puisque vous êtes enfin en sûreté. Si la sagesse vous eût conseillé elle vous eût retenu loin d'ici. Quelle différence entre vos dangers et les nôtres! Que l'on vous sache en secret dans Lisbonne, votre nom vous expose à toute la rigueur du ministre, et révèle tous les complots formés par vos amis. Que nous arriverait-il à nous? Je ne suis qu'une femme, votre fille un enfant : quelque ambition que l'on vous prêtât, le châtiment n'en retomberait pas sur nos têtes.

LE DUC.

Vous ignorez la cruauté de Vasconcellos; il voudrait effrayer, par un exemple, ceux qui seraient tentés de me prendre pour modèle.

LA DUCHESSE.

Si sa cruauté vous est connue, pourquoi la braver sans fruit, en vous exposant de la sorte?

LE DUC.

Oui, j'étais prudent lorsque je refusai d'entrer dans toutes ces brigues, lorsque je préférai l'innocence et la paix aux perplexités cruelles où me voilà. J'étais sage alors : mais vos jours sont menacés, mais notre chute peut écraser ma fille; mais je ne vois, ne connais, ne respecte plus rien, entraîné par mes sollicitudes paternelles. Venez, vous dis-je; emmenons-la, sauvons-la.

LA DUCHESSE.

Demeurez... Elle ignore tout... L'indiscrétion de son âge....

LE DUC.

Toujours se taire, se cacher... O contrainte! Avais-je raison de fuir ces lâchetés, ces tourments? Depuis que l'on m'a fait ambitieux, ne m'est-il plus permis d'être époux et père?

LA DUCHESSE.

Eh! me croyez-vous moins agitée des sentiments qui vous combattent? Homme injuste, avez-vous eu ses regards à soutenir, vos larmes à lui cacher, sa tendresse à tromper? Cette fille que vous voulez précipiter dans l'abîme par une folle précaution, elle est aussi la mienne; mes soins l'ont élevée, embellie; elle est ma richesse. Vous osez me reprocher mon ambition! Qui recueillera le fruit de mes peines, si ce n'est elle et vous, vous qui blessez un cœur rongé d'inquiétudes? Quoi! lorsqu'une faible femme les dissimule, que ses affections sont vaincues, ses craintes surmontées; qu'elle brave pour vous les fers, l'exil, les supplices, le duc de Bragance la méconnaît et l'injurie!... Ah! je m'aperçois, monsieur, que je n'étais pas assez forte pour tant d'assauts répétés; oui, j'y succombe... Aurais-je en effet pu m'attendre que celui dont le courage me devait applaudir serait le premier à m'accabler de son courroux?

LE DUC.

Cessez de vous en plaindre,... il vous prouve à quel point mon amour est alarmé... Laissez-moi seulement voir ma fille.

LA DUCHESSE.

Non, non, vous ne la verrez pas. Vos discours, votre aspect l'épouvanteraient... Encore une fois, vous ne la verrez pas.

LE DUC.

Je la verrai, madame, je la verrai.

LA DUCHESSE.

Calmez cette fureur.

LE DUC.

Dormez sur le volcan, si cela vous plaît : je ne veux pas qu'il la dévore.

LA DUCHESSE.

Monsieur, monsieur, disposez de moi, de ma fille; et si votre aveuglement nous perd, ne vous en prenez qu'à vous-même.

LE DUC.

Préparez-la, et cachez-lui l'objet de cette fuite.

LA DUCHESSE.

Elle doit être couchée, et je vais la réveiller. (A part.) Allons consulter Pinto.

SCÈNE VIII.

LE DUC.

Plus j'y songe, plus la retraite me paraît sage. Que nous soyons surpris, les conjurés ne bougeront, et le premier prétexte détruira un soupçon sans preuve. Que nous atteignions l'autre bord, si le complot réussit, le retour est sûr et prompt; s'il manque, je dérobe ma famille aux poursuites de Vasconcellos, à la fureur de la ville. Que sais-je? Favorisé aujourd'hui, demain proscrit. Malheur à qui fonde sa fortune sur les capricieux mouvements d'une multitude volage et effrénée! Pourvu que Pinto, qu'elle aura couru avertir, ne mette pas obstacle... Qu'est-ce que j'entends?

SCÈNE IX.

LE DUC, LOPEZ OZORIO.

LOPEZ, entrant par une fenêtre qu'il ouvre.

M'y voilà.

LE DUC.

Qui es-tu?

LOPEZ.

Pas le mot, ou tu es mort.

LE DUC.

Je ne te crains pas.

LOPEZ.

Qui es-tu?

LE DUC, vivement.

Tu ne me connais point?

LOPEZ.

Dis-moi qui tu es.

LE DUC.

Un des gens de madame de Bragance.

LOPEZ.

Silence, ou je te tue.

LE DUC.

Je ne vous crains pas, vous dis-je.

LOPEZ.

Prends cet or, et sers-moi.

LE DUC.

Je n'ai que faire de votre or.

LOPEZ.

Inaccessible à la crainte et à l'intérêt, quel homme est-ce là?

LE DUC.

Expliquez-vous... Qui vous amène ainsi la nuit chez la duchesse?

LOPEZ.

Tu connais les routes de la maison?... Conduis-moi.

LE DUC.

Que je sache au moins vos intentions : vous pourriez avoir tel projet...

LOPEZ.

Me prends-tu pour un brigand?

LE DUC.

Cela y ressemble... Grimper aux murs, aux fenêtres!...

LOPEZ.

Calme-toi. Une femme de sa maison, gagnée à force d'argent, avait attaché une échelle à cette croisée, n'osant m'ouvrir la porte, que, par l'absence des anciens serviteurs, gardent aujourd'hui des personnes à qui elle n'a pu se confier.

LE DUC.

Et vous pénétrez audacieusement chez une femme...

LOPEZ.

Qui m'aime. Le grand mal !

LE DUC.

Elle vous aime?

LOPEZ.

J'ai du moins lieu de le croire. Prends cette bourse ; tiens, tiens.

LE DUC.

Qui êtes-vous donc, pour être si prodigue ?

LOPEZ.

Lopez Ozorio, amiral des flottes espagnoles.

LE DUC.

Celui qui vient s'assurer de monsieur de Braganee?

LOPEZ.

Lui-même. Conduis-moi.

LE DUC, à part.

Aux enfers ! et voici qui va me payer tes outrages. (Il met la main à son épée.)

LOPEZ.

Est-ce par cette porte qu'on entre chez la duchesse ?

SCÈNE X.

LE DUC, LOPEZ OZORIO, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, au duc.

J'ai peur qu'on ne vous surprenne ; mon ami, croyez-moi...

LOPEZ.

Son ami !

LA DUCHESSE.

Un homme !

LE DUC, furieux, à la duchesse.

Il ne me connaît pas.

LOPEZ, au duc.

Arrêtez ! vous ne sortirez point.

LA DUCHESSE, s'écriant.

Pinto ! A moi, Pinto !

LE DUC, mettant la main sur la garde de son épée.

Tu veux périr?... Avance.

SCÈNE XI.

LE DUC, LA DUCHESSE, LOPEZ OZORIO, PINTO.

PINTO, se jetant l'épée à la main au devant du duc.

Qu'est-ce, madame? Don Lopez chez vous? (Au duc.) Sortez, sortez.

LA DUCHESSE, à Pinto.

Il ne le connaît pas.

LE DUC.

Audacieux!... Mon épée va punir...

LA DUCHESSE, au duc.

Pinto vous dira tout. (A Lopez.) O ciel! écoutez-moi...

LOPEZ.

Que peut entendre un homme amoureux et jaloux, qui ne l'outrage encore?

PINTO, à part.

Amoureux! Je tiens le fil. (A la duchesse.) Retenez l'amiral.

LE DUC.

Mais cet homme...?

PINTO.

Votre femme, votre fille, que l'échafaud menace!

LA DUCHESSE, à Lopez.

Monsieur, je vous supplie.

LE DUC.

Laissez-moi...

PINTO.

Point de fausse bravoure... Venez; ne vous perdez pas. (Il entraîne le duc, et sort.)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, LOPEZ, OZORIO.

LOPEZ.

Devais-je m'attendre à trouver un homme chez vous à pareille heure?

LA DUCHESSE.

Eh! qui vous y a introduit vous-même? Qui vous inspiré a cette audace, de violer mon asile?

LOPEZ.

Si le hasard ne m'apprenait à juger mes torts, madame, je me croirais plus coupable.

LA DUCHESSE.

Vos outrages ne m'empêcheront point de réitérer ma question.

LOPEZ.

Et j'y répondrai, si vous daignez m'avouer quel est cet homme.

LA DUCHESSE.

Quel il est, monsieur? De quel droit m'interrogez-vous? Qui m'a mise en votre dépendance?

LOPEZ.

La rencontre que j'ai faite ici.

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous pénétré le secret de ma demeure?

LOPEZ.

Par cette fenêtre. Il ne m'importe plus de vous le cacher. Les perfides espérances que j'ai reçues de votre bouche ne me laissent que la honte d'une témérité dont je rougis.

LA DUCHESSE.

Puis-je le croire? Sur la foi d'un entretien frivole, vous osez, chez moi...?

LOPEZ.

Après des engagements avec moi de regards et de paroles, vous recevez un autre..?

LA DUCHESSE.

Ma réputation est assez établie pour me défendre de vos injurieux discours.

LOPEZ.

De pareilles surprises la rendraient plus brillante, madame. Mais quel était le mortel si heureux, si déguisé...? Il y avait bien du mystère... Fixez, je vous prie, l'incertitude de mes conjectures... Ne m'obligez pas à courir consulter mes amis sur ce que j'en dois penser.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Vous auriez l'horreur de répandre...

LOPEZ.

Dites-moi si cet homme que j'ai vu est un de mes rivaux, ce qu'il est; ou moi, je puis sans crime dire partout ce que j'imagine.

LA DUCHESSE, à part.

S'il allait faire découvrir!... (Haut.) Ah ! monsieur, quelle que soit votre coupable conduite, les apparences qui m'accusent me ravissent le droit de m'en plaindre. Ne vous étonnez pas de ma confusion. Écoutez-moi ; j'aime à vous croire honnête.

LOPEZ.

Eh bien?

LA DUCHESSE.

C'est à un brave et loyal Espagnol que je me confie, incapable, je pense, de trahir mon secret.

LOPEZ.

Achevez.

LA DUCHESSE.

Une autre que moi s'efforcerait à dissimuler encore, et je vous dirai naïvement la vérité; mais que cette marque d'estime enchaîne votre silence.

LOPEZ.

Parlez sans crainte.

LA DUCHESSE.

Cet homme-là est un homme... que je chéris... Les nœuds qui nous unissent...

LOPEZ.

Déclarez sans détour qu'il fut pour vous...

LA DUCHESSE.

Hélas! comme un amant; et depuis des années entières nous vivons dans la plus grande intimité. Cet aveu même ne me coûte point à vous faire, puisqu'il vous explique la frayeur que m'a causée votre présence.

LOPEZ.

Comment se nomme-t-il, madame?

LA DUCHESSE.

Ne redoublez pas mon embarras... Vous m'aimez; il serait affreux de l'exposer à votre jalousie.

LOPEZ.

Je dois être l'objet de la sienne. Je lui ai tout dit, le prenant pour un de vos valets.

LA DUCHESSE.

Quoi donc? Qu'aviez-vous à dire?

LOPEZ.

Que vous m'aimiez...

LA DUCHESSE, effrayée.

Ah ciel!... C'est à lui que vous avez tenu ce langage? Qui vous a fait croire que je vous aime? Est-ce moi, monsieur, qui suis indignée de vos procédés,... qui ne vous aimai jamais?

LOPEZ.

Vous oubliez qu'une favorable entrevue...

LA DUCHESSE.

Sortez.

LOPEZ.

J'obéirais à des ordres plus doux; mais...

LA DUCHESSE.

Entrer chez moi! me résister!... Vous êtes un malheureux.

LOPEZ, lui prenant la main.

Moi, madame?

LA DUCHESSE.

Non, vous êtes bon, honnête... Vous allez me laisser, quitter ma main. Oui, généreux Lopez.

LOPEZ.

Fort bien, me voilà devenu le généreux Lopez! Parlez : quelle condescendance exigez-vous du généreux Lopez?

LA DUCHESSE.

Qu'il se retire, qu'il sorte.

LOPEZ.

Chargé de votre haine, et par un balcon, par quelque porte dérobée... Ah! c'est la route d'un amant favorisé.

LA DUCHESSE.

Je vais ordonner que l'on vous ouvre.

LOPEZ.

En pleine nuit, ce serait vous perdre...

LA DUCHESSE.

Monsieur, ne m'accablez pas; respectez...

LOPEZ.

Les droits d'un rival.

LA DUCHESSE, à part.

Que devenir? A quelle honte mes périls et mon ambition me condamnent!

LOPEZ.

Cessez d'être inexorable, et je vous paye mon bonheur d'un service que vous n'achéterez jamais trop cher. La destinée de votre époux est dans mes mains.

LA DUCHESSE.

Au nom du ciel... parlez!

LOPEZ.

Je deviens coupable, si je vous instruis.

LA DUCHESSE.

Éclaircissez un pareil mystère...

LOPEZ, se jetant à ses genoux.

Ah! femme adorée, sauvez un époux des malheurs qui l'attendent!

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, LOPEZ OZORIO, PINTO, FRANCISQUE.

PINTO.

Un ordre de la vice-reine.

FRANCISQUE.

De reconduire monsieur l'amiral à son domicile.

LOPEZ.

Moi! et sur quel soupçon?...

FRANCISQUE.

Votre présence chez madame la duchesse...

LOPEZ.

Allez dire, monsieur à la vice-reine...

FRANCISQUE, lui montrant un ordre.

L'ordre est signé par elle de vous tenir chez vous jusqu'à l'heure où le secrétaire pourra vous parler. Mes gens sont en bas qui attendent.

LOPEZ.

J'aurai raison d'une telle offense; je vous suis. (A madame de Bragance.) Vous voyez ce que me coûte un aveugle amour, madame! Cet éclat chez vous, au milieu de la nuit, l'heure à laquelle on me surprend à vos pieds, sont autant de scandales que vous ne me pardonnerez jamais; et j'en serais trop puni s'ils m'attiraient votre haine. Adieu, madame.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, PINTO.

LA DUCHESSE.

D'où vient ce coup d'autorité?

PINTO.

De moi. Les espions gagés par la vice-reine l'avaient informée que votre époux, sorti de son château, se rendait peut-être de nuit à Lisbonne. Là-dessus, soupçons, terreur. Vasconcellos était absent : dès lors conseil tenu chez la vice-reine; puis un ordre que sa garde venait exécuter en son nom.

LA DUCHESSE.

Dieu!

PINTO.

Le mandat portait de s'emparer de l'homme introduit en secret dans votre maison, fût-ce le duc lui-même. On veut d'abord m'effrayer; on me demande sa personne; je vois du doute, le ciel m'éclaire, et je livre l'amiral à sa place. L'échelle à cette fenêtre, et sa présence chez vous, ont servi de preuve contre lui et trompé la surveillance. L'orage est passé.

LA DUCHESSE.

Oh! vous êtes notre sauveur!... Que je souffrais d'être seule avec cet homme!

PINTO.

Je cours chercher le duc. Remettez-vous, madame, de votre saisissement.

SCÈNE XV.

LA DUCHESSE *s'assied.*

Quel homme que ce Pinto! courageux, subtil, hardi, infatigable, l'œil à tout, ce sang-froid qui calcule, cet emportement qui renverse. Mais que dois-je redouter pour le duc? Ces derniers mots de l'amiral m'ont glacée...

SCÈNE XVI.

LE DUC, LA DUCHESSE, FLORA, PINTO lisant des papiers.

FLORA.

Est-il vrai, madame, que mon père, contraint à se déguiser pour éviter la poursuite de ses ennemis, veuille fuir Lisbonne, et qu'il nous emmène?

LE DUC.

Oui, nous partons.

PINTO.

Rien de plus fou que ce projet; madame a raison d'y mettre obstacle. (Il continue à lire.)

LE DUC.

Pinto, en m'entraînant chez ma fille, a rassuré en quatre mots mes soupçons sur votre conduite : tout ce désordre n'est pas moins le fruit de vos dangereux projets.

LA DUCHESSE.

J'ai flatté cet homme d'après l'avis de Pinto, pour vos seuls intérêts. Son audace a fait le reste. N'usons pas un temps précieux en vaines justifications. Partons, partons, ma fille.

(Flora, pendant cet entretien, range et marche dans la chambre.)

PINTO.

Quoi! monseigneur! résolu à quitter la partie?

LE DUC.

Ou à la perdre.

PINTO.

Vous aussi, madame?

LA DUCHESSE.

L'amiral a laissé échapper des mots fort clairs... Le duc est en danger... Je ne prends plus rien sur moi.

FLORA.

Mon père, si vous êtes menacé,... ne nous quittez pas.

LE DUC.

Non, mon enfant, non, je t'emmène avec moi.

PINTO.

Monseigneur, ces trajets continuels... Gare à vous! mais vous le voulez, le temps est cher; et il est plus court de réparer vos imprudences que de vous en convaincre.

LA DUCHESSE.

Viens, ma Flora; veillez à nos amis, Pinto. On a des desseins contre le duc,... je suivrai ses pas, son sort, ses volontés... Je suis femme, je suis mère;... mon devoir le plus sacré est de n'abandonner ni mon époux ni ma fille. Cette ville... Ah! je frémis, peut-être la quittons-nous pour toujours... O mon Dieu!.. c'est sur votre zèle, Pinto, c'est sur vous seul que reposent ma confiance, notre espoir, ma vie, et le salut de toute ma famille. Adieu!

LE DUC.

Adieu. Je puis te livrer ma vie; mais je dois sauver et ma femme et ma fille.

PINTO.

Mon valet muet vous suivra jusqu'au rivage. Qu'il vous embarque, et revienne; qu'on ne dise point à la porte que vous êtes sortis.

SCÈNE XVII.

PINTO.

Jamais on ne fut plus fait pour la vie privée. Bon père, bon seigneur; mais conspirateur... détestable. Mille qualités... communes; des vues, de l'esprit,... feu de paille, qui brille sans chaleur; un courage... ce qu'il en faut pour l'honneur et pour se défendre, mais pas assez pour la gloire ni pour attaquer. Ah! s'il mène seulement sa barque à l'autre bord, je mènerai la mienne... Nous sommes en pleine eau... Hé! hé! le vent est à la tempête... nos amis sont bons rameurs, et destinés... aux galères peut-être... Fi, Pinto! quelle noire idée!... En cet instant,... je ne sais...; mon imagination, assaillie d'une foule de visions hideuses... Oh! avant que sur moi... je me déchirerais les entrailles de mes propres mains. Relisons ces notes... Heim! heim! heim! le ministre,... les avenues du palais,... saisir les portes... Heim! heim! heim! Vivent les Portugais! à bas Philippe!... Oui, signaux déployés,... paix aux bourgeois,... justice et bonheur au peuple... Là est le point d'union générale... Bien! bien! très-bien! Est-ce tout? Et ma liste? qu'ai-je fait de ma liste?... Ah!.., fripons fieffés, vous nous rendrez compte. On vous apprendra, mes chers Castillans, à vous gorger d'or et de puissance aux dé-

pens des Portugais! Qu'êtes-vous? Des fondés de pouvoirs qui mangez notre bien. La procuration une fois annulée, la maison va... Il n'est pas temps de joindre nos braves... A quatre heures, chez le prélat de Lisbonne;... à sept heures et quart, chez moi... Exactitude, mémoire, régularité dans nos mouvements. La moindre variation dérange la ligne tracée, et enverrait tout au diable... Mon manteau, et battons les chemins... Hou ou! pauvre imbécile! Et la dame du pavillon, qu'en fais-tu? Délogeons-la... Patience! informons-nous si le duc... Piétro! Piétro!

SCÈNE XVIII.

PINTO, PIÉTRO.

PINTO.

Le duc est-il embarqué?

PIÉTRO, faisant signe durant toute la scène.

Hem!

PINTO.

Ni soldats ni curieux sur la route?

(Piétro fait un signe.)

PINTO.

Point de bateliers sur le port, ni de barque au loin?

PIÉTRO.

Hom!

PINTO.

Tes camarades sont-ils en bas avec toi?.. Oui. Avez-vous pris des armes?.. Oui. Ne vois-tu personne rôder autour de cette demeure? Non. La garde venue pour arrêter l'amiral semblait-elle avoir quelque soupçon?

PIÉTRO, vivement.

Hou ou om!

PINTO.

Je compte toujours sur toi. Du zèle et du courage : ta fortune est faite.

PIÉTRO, avec humeur.

Hé!

PINTO, lui prenant la main.

Compte sur l'amitié de ton maître.

PIÉTRO, avec affection.

Ah!

PINTO.

Tu n'as pas peur?

PIÉTRO, touchant sa poitrine.

Hom!

PINTO.

Nous sommes camarades aujourd'hui. Vive les muets! ils agissent, font des réponses courtes, et sont discrets. Çà, va-t'en sans délai...

SCÈNE XIX.

PINTO, PIÉTRO, FRANCISQUE, UN VALET.

LE VALET.

De la part de la vice-reine.

FRANCISQUE.

La vice-reine demande si madame de Bragance peut se transporter chez elle aussitôt.

PINTO, balbutiant.

La duchesse!... C'est... c'est la vice-reine qui la demande?

FRANCISQUE.

Oui, elle-même. Qui vous étonne?

PINTO.

Rien... moi... C'est la duchesse qui est... couchée... Elle m'a fait appeler, toute saisie,... un peu saisie de l'arrestation de l'amiral chez elle; maintenant elle repose. Retournez, monsieur, chez la vice-reine; et envoyez-moi dire s'il faut l'éveiller et la faire lever, pour qu'elle se rende à ses ordres.

FRANCISQUE.

Très-volontiers.

PINTO, au valet.

Éclairez éclairez monsieur.

SCÈNE XX.

PINTO, PIÉTRO.

PINTO.

Massacre! malédiction! Eh bien! eh bien, monsieur le duc! je l'ai craint, je l'ai dit:... un coup de votre tête, une frêle circons-

tance,... nous sommes ruinés, noyés, égorgés... Et toi, toi, planté comme une perche, que dis-tu ? Parle, parle.

PIÉTRO, le repoussant.

Héée...

PINTO.

Oh ! le chien d'homme ! l'enragé duc de Bragance ! Piétro ! mon ami !... va, vole ;... attends,... la trame est rompue... Dieu !... cette folle... Cours au pavillon du parc... Moi, impossible ! il me faut garder la place, de peur de nouvelle surprise... (Il écrit un mot au crayon). Cours donc au pavillon ;... il y a une femme... tu entends ? une femme.

PIÉTRO.

Hom !

PINTO.

Madame Dolmar,... tu sais ? Porte-lui ce papier... Amène, amène-la ; pars, et reviens comme le vent.

SCÈNE XXI.

PINTO.

Anges du ciel ! oh ! que j'en réchappe !... Oui, oui, l'on ne meurt pas d'une agonie... Cette femme... Eh bien ! quitte à lui déclarer... Elle m'aime, elle est officieuse, bonne ; elle me secondera... Non, cachons-lui plutôt,... oh ! tout ; qu'elle serve ma ruse, et qu'elle ignore tout. Fruit de la nécessité, ma confidence tardive, lui faisant outrage, serait trahie... Dès lors plus de remède... Dirigeons mieux l'artifice... Bon ! en cas de malheur, je ne fais qu'un saut d'ici à la rivière.

SCÈNE XXII.

PINTO, MADAME DOLMAR.

(Pinto fait signe au muet de se retirer.)

PINTO.

Chère amie ! chère et tendre amie !

MADAME DOLMAR.

Chère amie ! Eh ! qui a fait évaporer sa colère ?

PINTO.

Millions de fois à vos pieds le pauvre Pinto, confus, humilié, au désespoir.

MADAME DOLMAR.

Me laisser morfondre seule, durant une mortelle heure !

PINTO.

Obstacles sur obstacles m'ont arrêté... C'est vous, c'est vous, chère belle, que j'implore, vous qui m'allez sauver la vie.

MADAME DOLMAR.

Quel changement !... Dites-moi, Pinto, ce que vous avez... Ces gestes, cet œil hagard,... votre pâleur...

PINTO.

M'aimez-vous?

MADAME DOLMAR.

Non, vous êtes trop méchant.

PINTO.

Répondez net : m'aimez-vous?

MADAME DOLMAR.

C'est m'interroger d'un ton à m'en guérir.

PINTO.

Si je vous suis cher, prouvez-le-moi.

MADAME DOLMAR.

Bon !

PINTO.

Vous me résistez?

MADAME DOLMAR.

Eh ! mon Dieu, non, car vous me faites peur.

PINTO.

Cédez à mes sollicitations,... et passez, je vous prie, un seul instant, pour la duchesse de Braganee.

MADAME DOLMAR.

Qu'est-ce qu'il dit?

PINTO.

Passez pour la duchesse de Braganee.

MADAME DOLMAR.

Moi, pour la duchesse?

PINTO.

Oui, oui, oui. Apprenez mes craintes, ses fautes, le piége où elle est tombée, et l'expédient que je trouve. A l'heure que je parle, elle est absente.

MADAME DOLMAR.

La nuit!

PINTO.

Sortie avec un homme qui l'a entraînée, perdue. Folle tête! ou est-elle à présent? que devient-elle? que fait-elle?

MADAME DOLMAR, follement.

Elle!... bon!... risible inquiétude! Ah! ah! Pinto... Et ces grands airs si froids, si fiers?... Les voilà bien toutes...

PINTO.

Riez, riez! La vice-reine qui l'a fait demander!

MADAME DOLMAR.

Bah! vrai?... la vice-reine?... Ah! ah! ah! rien n'y manque.

PINTO.

Morbleu! veuillez m'entendre, ou je...

MADAME DOLMAR.

La sage personne, qui trotte mystérieusement dans l'ombre!... Et ces beaux sermons d'honneur, de vertu!...

PINTO.

Ayez pitié de moi, je...

MADAME DOLMAR.

Ah! la Lucrèce!

PINTO, en colère.

Maudites femmes! est-ce donc un sujet de joie que la chute de vos pareilles? La honte de l'une ne sera pourtant jamais la gloire de l'autre. Impitoyable rieuse, tirez-moi de la gêne où je suis.

MADAME DOLMAR.

Vous! et laquelle?

PINTO.

Chargé par elle en son absence...

MADAME DOLMAR.

De quoi?

PINTO.

De garder le logis...

MADAME DOLMAR.

Joli emploi, vraiment! secrétaire de ses plaisirs...

PINTO.

Trêve! trêve! Sauvez ma pauvre duchesse!...

MADAME DOLMAR.

Que je serve aussi le mystère de ses amours?

PINTO.

J'en connais mille qui ne se font aucun scrupule...

MADAME DOLMAR.

Pour leur compte?

PINTO.

On va venir, soyez prête; allez, allez vous disposer dans la chambre voisine.

MADAME DOLMAR.

Est-ce qu'on s'y tromperait? lui ressemblé-je?

PINTO.

Soyez malade, affaiblie; dites à celui qui viendra que le saisissement causé par l'arrestation de l'amiral don Lopez chez vous...

MADAME DOLMAR.

Comment? contez-moi... L'amiral don Lopez...

PINTO, impatienté.

Arrêté, arrêté ici tout à l'heure. Qu'importe? Allez, couchez-vous...

MADAME DOLMAR.

Que je me couche!

PINTO.

Oui, dans son lit.

MADAME DOLMAR.

Dans son lit?

PINTO.

Comme vous êtes, tout habillée. Otez ces rubans, ces épingles.

MADAME DOLMAR.

Mais, Pinto, qu'est-ce que vous faites?

PINTO.

La camériste. J'ai servi quelques femmes dans l'occasion, je suis au fait. Surtout, surtout, n'allez pas rire, il y va de ma vie! Répondez bien et brièvement: des mots, Je ne puis,... je souffre... Mes excuses à la vice-reine... Puis, la voix éteinte, les rideaux fermés, blottie sous l'oreiller, plaignez, geignez, soupirez...

MADAME DOLMAR, follement.

Ah! c'est charmant!

SCÈNE XXIII.

MADAME DOLMAR, PINTO, PIÉTRO.

PIÉTRO.

Hem.

PINTO.

On vient ; vite, courez vite.

MADAME DOLMAR.

Mais...

PINTO.

Point de mais.

MADAME DOLMAR.

Si pourtant...

PINTO.

Point de si...

MADAME DOLMAR.

Il...

PINTO.

Rien. Hâtez-vous, jetez-vous, ou je suis perdu. (A Piétro.) Toi, suis-la.

SCÈNE XXIV.

PINTO, FRANCISQUE; deux valets portent des flambeaux.

PINTO.

Ah! c'est vous, monsieur! Quelle réponse?

FRANCISQUE.

Que si la duchesse est hors d'état de se transporter, elle se rende demain diligemment chez la vice-reine : son altesse désire sa présence à l'interrogatoire de l'amiral.

PINTO.

Je vais lui porter ce nouvel ordre.

FRANCISQUE.

Monsieur, je suis chargé de la voir moi-même, et de lui parler seul.

PINTO.

Vous la trouverez au lit, fort incommodée. (Piétro rentre.) Con-

duisez don Francisque chez madame de Bragance. A quoi bon ces deux flambeaux? pour lui crever les yeux?

SCÈNE XXV.

PINTO, PIÉTRO.

PINTO.

Elle est dans le lit?... Bon! La lampe un peu écartée?... Bien. As-tu croisé les rideaux?... Très-bien. Ventrebleu! s'il découvrait... Je frissonne... Que disent-ils? Oh! la babillarde... Le voici! je respire.

SCÈNE XXVI.

PINTO, PIÉTRO, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Cette pauvre dame a la voix bien altérée.

PINTO, déconcerté.

Elle est si faible!

FRANCISQUE.

Je vais rendre compte de son état à la vice-reine.

PINTO.

Dites à la vice-reine qu'elle aura de nos nouvelles de bon matin.

FRANCISQUE.

Je le lui dirai. (Piétro le reconduit.)

SCÈNE XXVII.

PINTO.

Oui, de par les mille diables, elle en aura de nos nouvelles... Rassemblons nos gens et recordons-nous... Madame, on est parti. Venez, madame.

SCÈNE XXVIII.

PINTO, MADAME DOLMAR.

PINTO.

Mon sauveur! ma libératrice! mille ans de constance ne m'acquitteraient pas...

MADAME DOLMAR, riant, et contrefaisant la malade.

Ah ! ah ! ah !... je n'en puis plus... Une migraine affreuse,... mes nerfs... Ah ! ah !

PINTO.

A merveille ! à merveille !

MADAME DOLMAR.

Et tandis que je souffrais pour elle, moi, votre précieuse dame souffre...

PINTO.

Ce que je voudrais obtenir de celle qui l'imitait.

MADAME DOLMAR.

Que je sorte enfin d'ici, et que je vous échappe ; car je ne sais où vous pourriez me conduire.

PINTO, avec un respect empressé.

Chez vous, madame, chez vous. Prenez mon bras, et sortons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Pinto, à Lisbonne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVARE.

Que me veut Almada?... A quel sujet cet entretien qu'il me demande chez Pinto? « Qu'Alvare me parle, a-t-il dit aux gens de la porte, sitôt qu'il reviendra se coucher. » Est-ce que je me couche, moi? Les plaisirs m'accablent d'affaires. Ouf! reposons-nous. Un jeu d'enfer... Me voilà réduit à ma dernière piastre... Oh! les escrocs, avec leur mine hâve... C'était un pillage. Quel métier que le jeu! un vol dont on n'obtient justice qu'en se la faisant soi-même.

SCÈNE II.

ALMADA, ALVARE.

ALMADA.

Tu n'es point rentré cette nuit, Alvare?

ALVARE.

Non. Que ne m'as-tu indiqué ce rendez-vous chez toi?

ALMADA.

Il me fallait parler aussi à Pinto; et comme vous logez tous deux dans cet hôtel...

ALVARE.

Que me voulais-tu?

ALMADA.

Te prouver mon amitié en réclamant une preuve de la tienne. Si je te cachais la circonstance difficile où je me trouve, tu ne me le pardonnerais de la vie.

ALVARE.

N'en doute pas : les vrais amis ne sont jaloux que de la con-

fiance. Tout doit être commun entre eux, les plaisirs, les peines et les périls.

ALMADA.

Les périls, dis-tu?

ALVARE.

Et que sera l'attachement d'un homme arrêté par la crainte, qui, s'il le faut, ne se jettera pas tout vif à travers mille morts?

ALMADA.

Un tel homme n'appartient qu'à l'amour de vivre; il abandonne, sitôt qu'ils sont menacés, les amis, la femme ou la maîtresse qu'il n'ose défendre; et, ne combattant qu'entre la honte et la lâcheté, se laisse enfin vaincre par la dernière. Point de sentiments fidèles dans les cœurs lâches.

ALVARE.

Compte à jamais sur les miens.

ALMADA.

Es-tu prêt à me suivre dans une affaire sanglante qui se vide ce matin?

ALVARE.

Une querelle?

ALMADA.

Oui.

ALVARE.

Et avec qui?

ALMADA.

Je ne te puis nommer encore mon ennemi.

ALVARE.

Pourquoi?

ALMADA.

C'est un homme méprisé, haï, détesté de tout Lisbonne.

ALVARE.

Quel est le sujet de votre dispute?

ALMADA.

Un entretien sur le ministre espagnol; je le trouve injuste, cruel; il le défend en partisan effréné: je me courrouce, et bref il faut se battre.

ALVARE.

C'est fort bien fait, mon ami; la cause de ta colère est légitime, et la même indignation me transportait ce matin contre ces orgueilleux Castillans.

ALMADA.

Toi?

ALVARE.

Ma bile était allumée à tel point, qu'elle se répandait en présence du duc de Bragance.

ALMADA.

J'aime à te voir agité de cette noble fureur pour l'affranchissement de ton pays; elle me convainc que les sociétés frivoles où tu vis n'ont pas étouffé les germes de ta vertu; que le seau d'opprobre qu'imprime à tant de Portugais la tyrannie de Philippe n'a point flétri ton âme encore pure; en un mot, que tu sais être et penser.

ALVARE.

Si l'on me ressemblait!... Mais on n'a pas de nerf.

ALMADA.

Ce n'est pas la fermeté qui manque, les ressources peut-être.

ALVARE.

Bah! l'audace en fournit, et multiplie les expédients.

ALMADA.

Les sages esprits sont convaincus que la seule prudence...

ALVARE.

Bah! la prudence perd tout.

ALMADA.

Les Espagnols ont des forces contre lesquelles échoueraient nos téméraires attaques.

ALVARE.

Ah! que jamais on ourdisse une grande conspiration, je quitte les plaisirs, les maitresses, le monde; j'entre dans le complot et signale ce que je suis. Mais on est si faible...

ALMADA.

Pas tant que tu le crois. Il reste encore des cœurs révoltés contre l'injustice; pleins de ces vertus dont l'inquiète et mâle vigueur ne se soumet qu'au frein des lois, et s'irrite sous la main des hommes.

ALVARE.

Ces gens-là .. qui sont-ils, si ce n'est toi et moi?

ALMADA.

Et ceux qui ont formé le grand dessein de soulever le Portugal contre ses oppresseurs ne sont-ils pas du nombre?

ALVARE.

Comment?

ALMADA.

Il existe une conspiration secrète, je le sais; et tu n'es pas de ceux à qui j'en fasse un mystère.

ALVARE.

Oh! que je brûlerais d'en être, si j'en connaissais les auteurs!...

ALMADA.

Tu vois l'un des chefs.

ALVARE, reculant.

Toi?

ALMADA.

Moi-même.

ALVARE, effrayé.

Je t'en félicite... Des conjurés de ton caractère... ont lieu d'attendre...

ALMADA.

Écoute, écoute, Alvare, et achève d'entrer dans ma confidence.

ALVARE.

Non, non, Almada, non. Tous mes vœux sont pour le succès; mais je suis si bouillant, si inconsidéré, que je dois éviter un secret de cette importance.

ALMADA.

Au point où la chose en est, ton impétuosité n'est pas à craindre. Tu es Portugais, opprimé, brave; que faut-il de plus pour te lier à notre cause? Notre force est dans le vœu public, notre armée dans nos citoyens, notre espoir dans nos courages.

ALVARE.

J'entends cela, j'entends. Mais si les grands de l'État ne se déclarent pas pour vous?...

ALMADA.

Le duc de Bragance est notre chef.

ALVARE.

Le duc de Bragance?

ALMADA.

Les choses ont été menées de longue main. On a tenu les assemblées chez l'archevêque de Lisbonne. Don Louis son neveu, le vieil et respectable Almeïda Mello son frère, le grand chambellan, Mendoce, Salsaigne, le capitaine Fabricio, le secrétaire Pinto à notre tête, et mille autres, parmi lesquels tu mérites enfin

d'être nommé, voilà nos défenseurs. Tous brûlent d'une noble impatience; et des mères et des femmes ont armé de leurs propres mains leurs enfants et leurs maris, engagés dans notre querelle. Cet ennemi, mon cher Alvare, ce méprisable ennemi dont je te parlais, n'est autre que Vasconcellos, qui opprime, qui dévaste le Portugal; c'est lui dont les persécutions ardentes ont attisé notre vengeance, et c'est sur lui qu'elle va tomber.

ALVARE.

Peste! cela me paraît savamment conduit... Mais je... mais j'appréhende que l'on ne résiste.

ALMADA.

On résistera, n'en doute point. Il faut s'attendre à un choc terrible.

ALVARE.

O mon Dieu! mon Dieu! n'allumez pas la guerre civile... Prenez garde d'achever la ruine de votre pays, en voulant mettre fin à ses nombreuses calamités.

ALMADA.

Nous vaincrons. D'ailleurs, nous ne pouvons plus réfléchir ni reculer.

ALVARE.

C'est donc sous peu de jours...

ALMADA.

Comment, des jours?... tout à l'heure.

ALVARE, à part.

O ciel!

ALMADA.

J'attends le capitaine et d'autres camarades, et Pinto va donner le signal.

ALVARE.

Le signal!

ALMADA.

Oui, de fondre dans la place, de saisir le palais, d'assaillir Vasconcellos, et d'attaquer la citadelle.

ALVARE.

Oh! ce sera un carnage épouvantable, et j'enrage que l'on n'ait pas mûri longtemps une si dangereuse révolte.

ALMADA.

Tu l'as dit toi même : une lente sagesse vaut moins qu'une impétuosité réglée. Touche cette main, et sois prêt à marcher.

ALVARE.

Adieu.

ALMADA.

Où vas-tu?

ALVARE.

Chez moi,... écrire un mot à ma famille... Que sait-on de la destinée?... Tu penses que l'action sera sanglante?

ALMADA.

Chaude, mais décisive.

ALVARE.

Tant mieux!

SCÈNE III.

ALMADA.

Bonne recrue! Alvare méritait ma confidence. Tarder encore, c'était l'outrager par un doute infâme... Il m'a paru tout de feu contre les Castillans... Hé! cette chaleur-là, ce me semble, s'est un peu refroidie aux aveux que je lui ai faits... Plus je me rappelle... Non, non, lui-même s'est jeté en avant;... lui-même soupirait après notre délivrance,... il invoquait à son aide l'audace et les complots... Aurait-il voulu me pénétrer?... D'où vient que mille objections timides se sont présentées à lui contre l'exécution de nos desseins?... Hé! oui, j'ai lu sur son visage des marques passagères de frayeur;... il balbutiait; sa contenance embarrassée, son œil attristé, sombre .. Il y a dans les troubles de l'esprit une liaison si étroite entre la plus légère altération des traits et la plus secrète de l'âme, qu'elle trompe rarement l'œil qui l'examine... Il a eu peur, en dépit de sa valeureuse jactance... O colère! si j'imaginais qu'il me trahit?... Hé! le peut-il? Nous touchons à l'issue; un seul quart d'heure écoulé... Mon sang bouillonne. Veillons, veillons sur lui... Il achèterait son salut de notre perte... Quoi?... Qu'entends-je?... Un bruit dans la cour... Oui;... un cheval,... c'est un cheval... Ah! le traître! Courons.

SCÈNE IV.

ALMADA, LE CAPITAINE FABRICIO, MELLO, MENDOCE.

MELLO, à Almada.

Où vas-tu?

ALMADA, sortant.

L'arrêter,... le tuer... Restez là. A moi, si j'appelle.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, MELLO, MENDOCE.

LE CAPITAINE.

Que diable a-t-il?... Où court-il?... Si ce drôle-là nous a fait quelques bévues, je lui casse la tête.

MELLO.

Arrêtez, arrêtez, capitaine! Point de querelles; il nous faut de la sagesse et du sang-froid.

LE CAPITAINE.

Du sang-froid!... Moi, je n'ai point de sang-froid quand je suis en colère.

MENDOCE.

Son air hagard,... sa fuite... Attendez, je vous dirai ce qu'il en est...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, MELLO.

MELLO.

L'infernale chose qu'une conspiration! Il est cruel de passer une nuit entière entre la vie et la mort.

LE CAPITAINE.

Eh! c'est ainsi qu'on les passe toutes. La mort nous atteint à table, au lit comme au champ de bataille; si vite que nous puissions la fuir, elle est toujours sur nos talons; et lorsqu'on l'affronte en face, on la fait souvent reculer. De quoi, morbleu! vous tourmentez-vous? Attendons en paix l'heure d'en venir aux mains.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, MELLO, MENDOCE.

MENDOCE.

Rien, rien ; une sotte confidence... Il tient son homme, et veut lui parler seul ici... Entrons, en attendant Pinto.

LE CAPITAINE.

Où nos armes sont-elles déposées?

MELLO.

Là-dedans ; venez les prendre.

MENDOCE.

Les voici.

SCÈNE VIII.

ALMADA, ALVARE.

ALMADA, à Mendoce.

Laisse-nous, Mendoce, laisse-nous un moment.

ALVARE, pâle.

Quel courroux vous transporte, Almada?

ALMADA, furieux.

Monsieur !... monsieur !...

ALVARE.

Eh bien?

ALMADA.

Où alliez-vous?... Pourquoi ces apprêts?

ALVARE.

Pourquoi?... pourquoi?... Mais...

ALMADA.

Pour nous échapper, sans doute.

ALVARE.

Eh ! non, pour vous suivre.

ALMADA.

Ce cheval déjà tout sellé,... pourquoi?

ALVARE.

Ce cheval?

ALMADA.

Oui.

ALVARE.

Pour courir dans tous les quartiers de la ville, et soulever les citoyens.

ALMADA.

Pour aller nous trahir, nous vendre?

ALVARE.

Moi!

ALMADA.

Je te tiens, je te veille; je m'attache à toi comme ton ombre. Ne crois pas nous dénoncer.

ALVARE.

Ce ton impérieux m'étonne, à la fin! Suis-je un esclave dont vous deviez enchaîner les pas?

ALMADA.

Essaye, essaye de nous fuir, je te poignarde.

ALVARE, épouvanté.

Ai-je affaire à des assassins?... M'enfermerez-vous? m'égorgerez-vous ici?

ALMADA.

Ah! traître, penses-tu que ta liberté, tes jours me soient plus sacrés que l'affranchissement de ma patrie, que le sang de mes généreux compagnons, que les serments inviolables qui nous lient? Non, non! Quand tu as pénétré nos mystères, tu as renoncé à toi-même; des nœuds de fer t'ont garrotté. Nos périls seront les tiens, nous te précipiterons avec nous, où tu prendras part à notre gloire, si tu sais enfin t'en rendre digne. Tu sortais : où allais-tu? chez les suppôts de Philippe? Eh! traître, tu n'obtiendrais pas même notre vie pour prix de ta délation. Meurs, meurs plutôt cent fois, et n'immole pas d'un seul mot tous ces hommes de tête et de cœur employés à notre délivrance.

ALVARE.

Qui vous dit que ce fût mon dessein?

ALMADA.

La fuite que vous méditiez.

ALVARE.

Point du tout, monsieur, point du tout. Je vous déclare hardiment que, sous nul aspect, votre conspiration ne me paraît sage; que vos espérances me semblent dénuées de fondement, vos mesures hors de toute raison; et que je ne veux prendre aucune part à une folie qui vous mène droit à la mort.

ALMADA.

Vous ne me quitterez pas.

ALVARE.

Encore une fois, suis-je votre prisonnier?... De quel droit?...

ALMADA.

Celui du courage sur la pusillanimité.

ALVARE.

Quoi! m'oser dire en face...? Vous me ferez raison, ou je ne vois plus en vous...

ALMADA.

Achevez.

ALVARE.

N'en venons point, s'il vous plaît, aux injures. Nous avons chacun fait nos preuves...

ALMADA.

Achevez, monsieur, exhalez vos outrages. En ce moment, ni mon épée ni ma vie ne sont à moi. Permis de se battre à ceux que nul autre devoir ne réclame : une grande dette envers la gloire tient quitte d'un petit point d'honneur.

ALVARE.

Vous refusez de vous battre?...

ALMADA.

Assurément.

ALVARE.

Suffit, monsieur : n'oubliez pas que je vous l'ai proposé.

ALMADA.

Demain je suis à vous; aujourd'hui, soyez à moi. Souffrez que je vous présente à nos amis, et bonne contenance. Capitaine Fabricio! Mello! Mendoce!

SCÈNE IX.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE.

ALMADA.

Voici un loyal Portugais qui veut être des nôtres. Il me suivra partout, et nous ne le perdrons pas de vue.

MELLO.

Vous devez, monsieur, être enflammé d'admiration pour une si glorieuse tentative.

ALVARE.

Enchanté, messieurs, enchanté.

MENDOCE.

Almada vous a instruit des mouvements secrets du peuple.

ALVARE.

Oui, messieurs, il m'a informé de tout.

LE CAPITAINE, portant deux bouteilles et quelques verres sur la table.

Buvons un coup ensemble, mon camarade; c'est peut-être le dernier.

ALVARE.

Pourquoi donc?

LE CAPITAINE.

Si un coup de feu nous couche à terre, bonsoir.

MENDOCE.

N'est-ce pas une joie de prendre ces chiens de Castillans,... là... au saut du lit?

ALVARE.

C'est fort gai en effet, mais fort incertain.

LE CAPITAINE.

Quelle incertitude trouvez-vous là, ventrebleu? Nous marchons, et tout ce qui résiste, à bas! Je vous trouve plaisant avec votre incertitude.

ALVARE.

Vous m'entendez mal... Je sais qu'on est sûr de tout.

LE CAPITAINE.

On n'est sûr de rien, au contraire. Qui diable prévoit l'issue... Mes amis, un coup à notre gloire future!

MENDOCE.

Quels hommes nous serons!... Ah! dans les temps d'Athènes et de Rome...!

MELLO.

Quelles richesses nous attendent!

MENDOCE.

C'est vous, Mello, qui avez adroitement su distribuer l'argent nécessaire à multiplier nos partisans.

MELLO.

C'est vous, Mendoce, qui, par vos harangues éloquentes, avez su les embraser.

ALMADA.

C'est vous, capitaine, qui nous conduirez.

LE CAPITAINE.

Honneur à tous !

ALMADA, prenant un verre.

Mort aux Castillans !

TOUS, buvant.

Vivent les Portugais !

SCÈNE X.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE, SANTONELLO.

MENDOCE.

Santonello ! quelle nouvelle ?

SANTONELLO.

Nous sommes découverts.

TOUS.

Découverts !

SANTONELLO.

Le secrétaire Vasconcellos, informé sans doute que sa maison devait être investie, est passé de l'autre côté du fleuve.

TOUS.

Lui !

ALVARE.

Où suis-je, malheureux ?

MELLO.

Un de ses espions l'aura prévenu du coup.

MENDOCE.

Il se sera rendu au château d'Almada, pour arrêter le duc et sa famille.

LE CAPITAINE.

Pour rassembler les troupes cantonnées dans les bourgs voisins, et leur donner ordre de marcher.

ALMADA.

Et Pinto ! que fait Pinto ?

SANTONELLO.

Il s'intrigue, il court, il place des gardiens sur le port ; il va venir. Je n'en sais pas davantage ; et si tous les anges ne viennent pas à notre aide...

ALMADA.

Depuis quand Vasconcellos est-il parti ?

SANTONELLO.

Dans la nuit.

ALMADA, avec abattement.

Dans la nuit !

MELLO, avec abattement.

Dans la nuit !

MENDOCE, avec abattement.

Dans la nuit !

LE CAPITAINE.

Vous pouvez, mon révérend, donner l'absolution à moi, à toute la société ; et à vous-même.

MELLO.

Mes amis, j'ai de l'or. Esquivons-nous, embarquons-nous, et tâchons de passer en Afrique.

ALMADA.

Je ne sortirai pas de Lisbonne ; et, avant de laisser nos adversaires maîtres de mon sort, ici même je me perce le cœur.

LE CAPITAINE.

Moi, je soutiendrai le siége contre tous les sergents et tous les recors de la ville.

SANTONELLO.

Santissimo Dio !

MENDOCE.

A quoi bon ces jérémiades fanatiques ?

SANTONELLO, en fureur.

Misérable athée ! ce sont vos blasphèmes qui attirent sur nous la colère divine.

MELLO, en fureur.

Ce sont vos violences, Mendoce, qui, de nos amis irrités, auront fait des dénonciateurs.

MENDOCE, en fureur.

C'est votre avarice, Mello, qui vous a fait épargner, à votre profit, les sommes que vous deviez répandre.

ALVARE, en fureur.

C'est vous, Almada, qui m'avez jeté dans le gouffre...

LE CAPITAINE, en fureur, se levant.

Allez-vous vous assassiner ? et faut-il que je vous mette en paix ?

SCÈNE XI.

ALMADA ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE FABRICIO, PINTO, SANTONELLO.

PINTO, froidement.

Quel bruit ! qu'est-ce ?.. Qui vous rend si furieux, si pâles ?

MENDOCE.

Vasconcellos est averti de tout.

PINTO, froidement.

De rien.

SANTONELLO.

Il est sorti de Lisbonne.

PINTO.

Et revenu.

ALMADA.

Santonello est accouru nous dire...

PINTO.

Fausse alarme.

LE CAPITAINE.

Quoi ! fieffé menteur !

PINTO.

Il a dit vrai ; Vasconcellos était allé à une fête sur l'autre bord du Tage. J'ai couru, guetté, suivi ou fait suivre ses démarches... Maintenant, au son du hautbois, il rentre dans sa maison, où nous allons le prendre. Tout est dans un profond calme, tout dort dans le palais : l'occasion est sûre et favorable... Eh bien !... eh bien ! remettez-vous. Qu'y a-t-il, mes chers compagnons ? Je veille, et vous craignez ? Pourquoi ces débats, ces angoisses où je vous trouve ? Si vous reculez devant l'apparence du danger, comment l'affronterez-vous lui-même ? Capitaine, courez jeter un coup d'œil sur les points d'attaque, et voyez si nos fidèles sont à leur poste. (Le capitaine sort.)

SCÈNE XII.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO.

PINTO.

Non, mes amis, le soleil ne se lèvera pas sans éclairer vos succès. Nous touchons au moment d'exécuter, toujours moins redoutable que ceux qui le précèdent. Le soupçon pouvait suivre nos traces; un ami faible ou perfide pouvait nous livrer; un coup imprévu, un changement d'ordre, de lieu, de temps, déconcerter nos trames, et les mettre au jour. Cependant mille fautes, mille accidents ont été réparés, mille obstacles franchis; nos fronts ont su cacher leur trouble, et nos âmes leurs agitations. Entre tant d'hommes de rang, de fortune, de passions et d'intérêts divers, pas une indiscrétion, pas un traître. Des femmes ont enseveli nos secrets dans leur sein. Nous sommes unis, courageux, forts; et le salut de la vie est le gage qui attache les moins zélés à notre victoire. Quoi! protégés manifestement par une Providence, secourus dans nos efforts, laisserons-nous échapper le triomphe?... On est prêt, les ordres sont donnés. Nos défenseurs, séparés en quatre bandes, investiront quatre différents passages, et fermeront toute communication entre les Espagnols appelés à se secourir. Michel Almeïda enfoncera la garde allemande à l'entrée de la place : Estevan, à la tête des siens, chargera la compagnie espagnole montant la garde au fort du château. Teillo de Ménézès, le grand chambellan, Antoine de Salsaigne, nous, et le capitaine à notre tête, nous nous emparerons du palais de la vice-reine, et de sa personne, et de l'infâme Vasconcellos, noir machinateur, altéré d'or, sourd à la pitié, froid aux nœuds du sang, qu'une laborieuse habileté guide dans le crime, qui aiguise ses armes cachées dans la retraite, et nous vend à sa cour comme des troupeaux; vivant du prix de nos têtes; et se revêtant de nos dépouilles. Soyons pour lui ce qu'il fut pour nous, inflexibles. A sept heures et demie sonnant, un coup de pistolet par cette fenêtre sera le signal. Soudain joignons-nous, tombons, fondons sur nos ennemis. Que nous faut-il pour les abattre? Du cœur, du fer, du plomb. Exterminons-les! Surtout ne vous laissez éton-

ner ni du tumulte de la ville, ni des cris de femmes, d'enfants, ni du trouble des bourgeois fuyant, hurlant, fermant leurs boutiques, leurs maisons; ne vous effrayez pas même d'une opiniâtre résistance. Et quand vous verrez là se ruer la cavalerie, là des triples rangs de soldats, ici le canon au débouché des rues, marchez ferme; jetez-vous, précipitez-vous à travers cette pluie de balles, de mitraille et de feu, vain orage qui ne gronde pas longtemps sur les braves qui le défient.

ALMADA.

Compte sur nous, Pinto.

TOUS.

Oui, oui, Pinto.

SCÈNE XIII.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO, LE CAPITAINE FABRICIO.

LE CAPITAINE.

Ils n'attendent que nous : les uns se promenant autour du château; les autres venus en litière pour cacher leurs mousquets; d'autres se tenant sous les allées des maisons voisines, leurs armes sous le manteau. Un grand nombre de nouveaux libérateurs, attirés d'abord par le prétexte de duels et de querelles particulières, embrassent la cause commune...

PINTO.

Et vis-à-vis la caserne des Castillans?

LE CAPITAINE.

Ils y sont tous; attentifs, en silence, l'œil attaché sur l'horloge de la place.

PINTO, leur montrant sa montre.

Elle va sonner. Vous commanderez, capitaine! nous nous battrons, nous. Toi, Mendoce, à cheval! Dans tous les quartiers, des cris de délivrance. Vous, le rosaire en main. On ne divise et l'on ne rallie les hommes que par de vains mots et de vains signes. (A Mello.) Ouvre la fenêtre. Prenez vos armes : il n'y a plus qu'une minute.

MENDOCE.

Une minute! (Ils vont s'armer.)

SCÈNE XIV.

PINTO.

Et cette minute sera mortelle à la tyrannie d'un siècle! La tyrannie... Malheureux! si tu en fondais une nouvelle!... Eh! d'autres mains la briseront. Ainsi va le monde.

SCÈNE XV.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO, LE CAPITAINE FABRICIO.

ALMADA, armant Alvare.

Tiens, Alvare, tu m'en remercieras.

ALVARE.

Je le souhaite.

PINTO, à lui-même.

Ou l'état de l'empire, ou nos âmes, passeront bientôt dans un nouvel ordre de choses. (Il sourit.)

MELLO.

Qu'as-tu donc?

PINTO, brusquement.

Laisse-moi. (L'horloge de la place sonne.) Voici l'heure! (Il tire un coup de pistolet.) Partons! et guerre à mort! Il n'y a que les lâches qui plient; les braves sont tués ou vainqueurs.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La décoration est la même qu'au second acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VICE-REINE, MADAME DOLMAR, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES. Hommes et femmes de leur suite.

LA VICE-REINE.

Laissez-nous, je vous rends grâce de votre zèle... Ah! je suis toute saisie... Ces cris que j'ai entendus...

MADAME DOLMAR.

Ils m'ont réveillée en sursaut, madame. Je me suis promptement habillée, accourant chez vous, où j'ai cru voir que le tumulte se dirigeait... On se battait, on se fusillait; j'ai traversé tout le train. Oh! je suis brave, moi, et curieuse.

LA VICE-REINE.

Comment! on se bat près du château?

MADAME DOLMAR.

Devant le fort.

L'ARCHEVÊQUE.

Madame, c'est une émeute, une petite émeute, qui se terminera entre vos gardes et la populace. Il n'y avait point de quoi troubler votre sommeil...

LA VICE-REINE.

Je veux aller voir par les fenêtres de l'autre appartement...

L'ARCHEVÊQUE.

Demeurez, madame, demeurez dans celui-ci, où vous ne pouvez rien entendre.

LA VICE-REINE, à un officier des gardes.

Donnez les ordres nécessaires en cas d'attaque nouvelle devant le château. (A madame Dolmar.) Allez, madame, écrivez à Vasconcellos de se rendre ici à l'instant.

MADAME DOLMAR.

J'y vais. Voici l'amiral qui va tout vous conter.

SCÈNE II.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL, etc.

LA VICE-REINE.

Ah! monsieur l'amiral, je vous attendais impatiemment. Des troubles éclatent au nom du duc de Bragance, et je vous somme de m'apprendre le sujet de votre présence chez sa femme.

L'AMIRAL.

Le ton sévère de votre altesse me prouve la durée de ses soupçons.

LA VICE-REINE.

Vous étiez chez elle cette nuit?

L'AMIRAL.

L'heure que j'avais choisie m'excuse assez; l'intérêt qui m'y conduisait n'est pas tel, que j'osasse vous en entretenir en des moments si funestes.

LA VICE-REINE.

Vous aviez reçu l'ordre du roi d'arrêter le duc.

L'AMIRAL.

J'aurais obéi ce matin, si je n'avais été arrêté moi-même. Ni le devoir ni l'honneur ne me permettent d'en garder le ressentiment. Mon zèle à vous défendre sera ma justification.

LA VICE-REINE.

Savez-vous quelques détails de la rébellion, monsieur?

L'AMIRAL.

De très-alarmants. La ville entière est soulevée. La haine pour le roi d'Espagne est le prétexte, et l'on entend crier partout le nom du duc de Bragance.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelques misérables las de vivre, ou payés pour se mutiner.

L'AMIRAL.

C'est une révolte ouverte, et l'on a déjà fait une attaque au fort du château.

LA VICE-REINE.

O ciel!

L'ARCHEVÊQUE.

N'alarmez donc pas son altesse, ne l'alarmez-pas!. Il faut en-

voyer là, pour balayer ces factieux, le premier corrégidor, un fouet à la main.

L'AMIRAL.

Je doute qu'un si grand trouble s'apaise ainsi. Le duc lui-même est entré dans la ville dès le point du jour; il combat à la tête des siens, et sa troupe, enhardie par ses discours et son exemple, a déjà mis en fuite la garde allemande.

LA VICE-REINE.

La garde allemande!

L'ARCHEVÊQUE.

Impossible! impossible! Vous êtes mal instruit.

L'AMIRAL.

Cette révolte pourra devenir une révolution, si l'on n'en prévient les suites. Il me semble que ce sera chaud.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, ce n'est que le peuple.

L'AMIRAL.

C'est pour cela même.

LA VICE-REINE.

Déjà vous refusiez de croire aux brigues de don Juan : en voici d'évidentes preuves.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien! j'ai eu tort... C'est un rebelle, on le punira.

LA VICE-REINE.

Et que devient Vasconcellos?... O grand Dieu! quel conseil suivrai-je? quel parti prendre?

L'ARCHEVÊQUE.

Tant que nous n'aurons pas vu le secrétaire, soyons en repos : s'il avait eu quelque sérieuse alarme, il nous eût fait avertir. Subtil, actif comme il l'est... Nous avons parlé cent fois de ce duc de Bragance... Pauvre tête! étranger aux théories politiques,... à l'équilibre des pouvoirs... Peste!... Vasconcellos a là-dessus des idées... Comme il dit fort bien, on a les yeux fixés... Une bonne garnison dans la citadelle, l'argent, les hommes, l'autorité du roi... On les pulvériserait... Il n'y a pas un mot à répondre.

L'AMIRAL.

Si la confiance de madame croit pouvoir réparer l'injustice de ses doutes, qu'elle me donne le commandement de ses gardes, et je marche.

LA VICE-REINE.

Volontiers, amiral. Le secrétaire d'État ne peut tarder; vous concerterez ensemble...

L'ARCHEVÊQUE.

Ils apaiseront tout. Je crains que ce bruit ne vous ait éveillée trop matin, et qu'il ne vous rende malade. O madame! si vous alliez être malade! Restez en paix, je vous conjure.

SCÈNE III.

LES MÊMES; FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Madame, calmez vos inquiétudes; un avantage signalé sur les rebelles rendra bientôt à la ville la paix qu'ils ont troublée.

L'AMIRAL.

Expliquez-vous.

FRANCISQUE.

Pendant la chaleur du combat, les Allemands, dispersés d'abord, se sont ralliés à la voix de leurs braves officiers; ils ont assailli et environné le prince et ses défenseurs; on a suspendu le feu, les chefs se sont approchés, et le duc sera contraint à se rendre.

LA VICE-REINE.

Ah! monsieur, dois-je vous en croire? Quel prix ne mérite point la nouvelle d'un aussi heureux succès!

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien! ne l'avais-je pas prévu?

L'AMIRAL.

A-t-on fait quelques prisonniers dont les aveux utiles...?

FRANCISQUE.

On a saisi, les armes à la main, un homme distingué, par son opiniâtreté, à la tête des mutins. Si son altesse veut qu'on l'interroge en sa présence, on pourrait en tirer tel renseignement...

L'ARCHEVÊQUE.

C'est donner de l'importance à ces gens-là. Envoyez aux officiers publics... N'abaissez pas votre dignité jusqu'à...

LA VICE-REINE.

Je veux au contraire le voir, le questionner, remonter à la source du mal.

L'AMIRAL.

Oui, gardons-nous de rien négliger.

LA VICE-REINE.

Qu'on amène cet homme; je ne serai tranquille qu'après l'avoir interrogé.

(Francisque sort.)

SCÈNE IV.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL, etc.

L'AMIRAL.

Nous connaîtrons par lui les agents secrets de don Juan, et les principaux auteurs de ce trouble.

LA VICE-REINE.

L'espoir des récompenses ou les menaces lui feront tout révéler.

L'AMIRAL.

Le voici, je pense.

SCÈNE V.

LES MÊMES; FRANCISQUE, PIÉTRO.

FRANCISQUE.

Approche; tu parleras au moins devant madame. On n'a pu lui arracher un mot.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi! scélérat...

L'AMIRAL.

Quel est ton nom? qui t'a mis les armes à la main? Il ne s'agit pas de te moquer et de hausser les épaules.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais voyez son rire insolent!... Je te ferai bien répondre, moi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; MADAME DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Ah! ah! le muet de Pinto!

LA VICE-REINE.

Il est muet!

L'ARCHEVÊQUE.

Il était temps de me le dire.

SCÈNE VII.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE, L'AMIRAL, MADAME DOLMAR, PIÉTRO.

LA VICE-REINE.

Cet homme appartient à monsieur Pinto... Nul doute ; ce Pinto, l'âme damnée de don Juan, aura machiné la sédition.

MADAME DOLMAR.

Monsieur Pinto machiner ! lui qui faisait encore hier tranquillement de la musique avec moi !

L'AMIRAL.

Autorisez-moi, madame, à prendre d'utiles mesures. Une rigueur prompte atteint moins de coupables ; une sévérité lente accroît le besoin de punir.

L'ARCHEVÊQUE.

Faites juger cet homme ; et s'il est coupable, qu'il soit châtié sans retard.

L'AMIRAL.

Oui. Rien ne tempère l'ardeur des mutins comme un exemple.

LA VICE-REINE.

Venez, amiral ; je vais signer les ordres. Rassemblez les soldats, et courez achever vous-même la défaite du prince.

L'AMIRAL.

Je voudrais qu'une occasion plus périlleuse mît à l'épreuve mon fidèle dévouement pour vous ; je vaincrais, ou je périrais avec gloire.

L'ARCHEVÊQUE.

Mon Dieu ! rassurez-vous ; le calme va renaître. Que votre altesse ne se rende point malade.

SCÈNE VIII.

MADAME DOLMAR, PIÉTRO.

MADAME DOLMAR.

Ce pauvre valet de Pinto !... S'il allait payer pour tous !... Mais comment le soustraire ?... les portes sont gardées !... Mon ami, je

ne puis te cacher... Suis-moi... Non,... je dirai... Quoi? Qu'il s'est sauvé. J'obtiendrai son pardon... Cette armoire pratiquée dans le mur... Oui, cache-toi, cache-toi là pour le premier moment; il sera facile ensuite... On vient. (Elle le cache dans l'armoire.)

SCÈNE IX.

MADAME DOLMAR, VASCONCELLOS.

VASCONCELLOS.

Quoi? Criez, hurlez! Que me voulez-vous? Me déchirer, me dévorer... Ah! que vois-je?

MADAME DOLMAR.

Vous fais-je peur?

VASCONCELLOS.

Ces furieux... j'ai cru les voir; ils me suivent, ils me cherchent, me menacent, moi, vous tous, la vice-reine...

MADAME DOLMAR.

La vice-reine! O ciel! je cours l'avertir.

SCÈNE X.

VASCONCELLOS.

Demeurez! arrêtez! Quoi donc? elle me fuit... Ma fortune est tombée, plus d'amis... Quel bruit entends-je? Où fuir?... Et ces papiers?... où les cacher?... Il y a de quoi te faire brûler vif... D'où les as-tu sauvés? de ta maison en feu... Oh! les forcenés! Tout a été brisé, jeté par les fenêtres; et toi-même, sans la fuite... réjouis-toi, applaudis-toi. Tu as pillé, ruiné, proscrit; on te pille, on te ruine, on te proscrit. O justice!... Le bruit redouble. On m'appelle. Vasconcellos!... Partout Vasconcellos! Ils viennent, ils approchent... Ces papiers,... ces exécrables papiers... Ah! mettons-les dans cette armoire... (Il ouvre l'armoire, le muet l'y pousse et l'y enferme à sa place.)

SCÈNE XI.

L'ARCHEVÊQUE, ALMADA, MELLO, MENDOCE, AUTRES CONJURÉS.

L'ARCHEVÊQUE, rencontrant Piétro qui se sauve.

Saisissez cet homme, et répondez-m'en sur votre tête.

LES CONJURÉS, entrant par une autre porte.

Vivent les Portugais !

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi ces cris ? Que voulez-vous ?

ALMADA.

Affranchir notre patrie, la soustraire au joug du roi d'Espagne.

MELLO.

La maison de Vasconcellos est en feu ; on le cherche.

MENDOCE.

Nous avons ouvert les prisons d'État.

ALMADA.

Vos troupes castillanes sont battues.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais, mais conçoit-on cette audace ?... La conçoit-on ?

ALMADA.

Si son altesse veut épargner le sang, qu'elle envoie au gouverneur de la citadelle l'ordre de la reddition.

L'ARCHEVÊQUE.

Elle ne le fera point. Votre proposition est odieuse. Si vous avez compté sur la faiblesse de son sexe pour la rendre votre complice, renoncez à vos espérances.

ALMADA, MELLO, MENDOCE, ensemble.

Monsieur !...

L'ARCHEVÊQUE.

Arrêtez, audacieux !... La citadelle peut foudroyer la ville. On ne cédera point à des factieux qui, ce soir même, seront châtiés sévèrement. Encore une fois, messieurs les brigands...

ALMADA.

Imprudent ! taisez-vous. Apprenez que je n'ai qu'à grand'peine obtenu votre grâce. Taisez-vous, si vous aimez la vie.

L'ARCHEVÊQUE, un peu effrayé.

Comment ?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LA DUCHESSE DE BRAGANCE.

(Les soldats derrière les coulisses s'écrient :)

Vivent les Portugais!

L'ARCHEVÊQUE.

Quel nouveau bruit?... Vous ici, madame?

LA DUCHESSE.

Le tumulte est partout; ce palais entouré de soldats... J'ai tremblé, j'ai frémi pour les jours de la vice-reine. Où est-elle? Je veux lui parler.

L'ARCHEVÊQUE.

La fortune l'a donc trahie!... Tandis que l'on nous annonçait la capitulation de votre époux...

LA DUCHESSE.

Lui, capituler? Il a su vaincre et s'ouvrir un chemin. Déjà les preuves de sa clémence ont suivi celles de son courage. Cependant il n'est pas maître des transports excités dans le peuple par sa victoire. La multitude, les soldats qui cherchent à saisir Vasconcellos, menacent hautement la vice-reine. (L'archevêque fait un mouvement de crainte.) Calmez-vous. Je suis accourue pour l'arracher à ses dangers. Messieurs, secondez-moi... Mon dessein ne fut jamais de profiter cruellement des avantages de cette journée. J'eusse même respecté la puissance espagnole, si les perfidies de Vasconcellos ne m'avaient contrainte à chercher des défenseurs pour ma famille. Mes périls m'ont appris à courir au-devant de ceux de votre maîtresse. Je sens d'avance tout l'effroi qui doit la troubler... Que je puisse la voir, la sauver, l'entraîner chez moi; mon palais est le plus sûr asile qui reste à celle qui fut jadis mon ennemie. Elle trouvera dans moi une consolatrice, un appui, des larmes pour la plaindre. Monseigneur, messieurs, hâtons-nous; conduisez-moi vers elle.

LES PORTUGAIS, derrière les coulisses.

Vivent les Portugais!

L'ARCHEVÊQUE.

Allons tous, allons, madame. Ces cris m'épouvantent pour elle. Si vous ne pouvez la sauver, je serai votre première victime.

TOUS.

Voici le duc!

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, L'ARCHEVÊQUE, ALMADA, MELLO, MENDOCE, LE DUC (il entre tenant la vice-reine par la main, et au milieu des acclamations), PINTO, etc.

LE DUC.

Ah! madame, soyez sans crainte. Mes défenseurs ont rougi d'avoir un moment oublié les respects dus à votre rang. Ma voix a calmé leur furie; vous êtes en sûreté au milieu de nous. C'est aux soins de la reine, à son cœur, que je recommande votre infortune. Dès votre premier désir, une nombreuse escorte vous reconduira avec honneur en Espagne.

LA DUCHESSE.

Comme vous tremblez!... De grâce, reprenez courage... Nos promesses doivent-elles vous laisser dans l'âme un reste de frayeur?...

LA VICE-REINE.

Ah! quel exemple de générosité me donne une si noble conduite! Votre valeur qui m'a défendue...

LE DUC.

Braves Portugais, qui de vous eût permis que l'on souillât l'honneur de ce jour? Des voix terribles s'élevaient de toutes parts, une foule irritée pressait les portes... Madame eut l'aveugle témérité de les ouvrir et de paraître.. Oh! sans mon autorité déjà reconnue, sans mon secours... je m'élance parmi ces furieux, je les écarte; et le ciel, qui nous favorise, ne veut pas que ma gloire et votre délivrance soient payées par un forfait.

PINTO.

Eh bien! sire, mon zèle a-t-il trompé le duc de Bragance? Il me reste deux demandes à faire à votre majesté : celle de faire poursuivre Vasconcellos, qu'on a vu entrer dans ce palais; ordonnez aussi que l'on me rende mon fidèle Piétro, mon muet.

MADAME DOLMAR.

Oh! c'est grâce à moi s'il vous est rendu... Je l'ai caché là.

(Elle ouvre l'armoire; Vasconcellos sort armé, tout le monde recule avec effroi.)

TOUS.

C'est lui!

LE CAPITAINE.

Ah! ventrebleu! (Le capitaine s'élance sur Vasconcellos, qui tire ses pistolets, et se va jeter par la fenêtre.)

PINTO.

Nous n'eussions pas fait mieux, et je me félicite que les choses se soient passées sans violence.

LA DUCHESSE.

Ah, Pinto! ah, messieurs! que ne vous doit point notre famille et l'État? Sans votre généreuse vaillance, nous gémirions encore dans les fers de Vasconcellos. Voyez couler les larmes de ma reconnaissance. Ne redoutez rien de vos ennemis, ils sont trop faibles contre vos vertus.

MADAME DOLMAR.

Quoi! Pinto, vous m'avez oubliée dans tout ceci?

PINTO.

Que diable! on ne faisait pas la guerre aux femmes.

LE DUC.

Monsieur de Bragues, l'archevêque de Lisbonne vous invite à partager ses fonctions dans le ministère.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ne vous offenserez pas de mon refus. Le devoir m'attache au sort de la vice-reine... Votre caractère vertueux m'est connu, et je suis tranquille.

LE DUC.

Vous aussi, Alvare, vous avez marché!

ALVARE.

Ah! suis-je jamais le dernier, moi?

LE DUC.

Pinto, tu seras à jamais mon ministre le plus cher. Dites à l'amiral qu'il est libre d'aller annoncer à son roi que ce jour l'enrichit par la confiscation de mon duché et de tous mes biens. Almada, mes amis, je ferai en sorte d'acquitter ma grande dette envers vous. Félicitez vos frères d'armes; leur courage, que j'ai eu la gloire de guider, s'est emparé du fort qui menaçait Lisbonne et sa liberté.

PINTO.

Portugais! honneur aux guerriers qui nous défendent, aux écrivains qui nous éclairent! et que des lois sages, inaltérables, succèdent aux caprices irréguliers d'une autorité usurpatrice!

FIN DE PINTO.

PIÈCES

CONTENUES DANS LE TOME HUITIÈME.

COLLIN D'HARLEVILLE, J.F.

Les Châteaux en Espagne.
Le vieux Célibataire.

FABRE D'ÉGLANTINE, P.F.

Le Philinte de Molière.
L'Intrigue épistolaire.

DESFORGES, P.C.

Le Sourd, ou l'Auberge pleine.

LEMERCIER, N.L.

Plaute.
Pinto.

PQ
1229
C4
t.8

Chefs-d'oeuvre des auteurs comiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY